This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DER. 3715-1
C 22

✠

CARTAS
EDIFICANTES, Y CURIOSAS, ESCRITAS DE LAS MISSIONES ESTRANGERAS, POR ALGUNOS MISSIONEROS DE LA COMPAÑIA DE JESUS:

TRADUCIDAS DEL IDIOMA FRANCES

POR EL PADRE DIEGO DAVIN, de la Compañia de Jesus.

TOMO PRIMERO.

CON PRIVILEGIO.

EN MADRID: En la Oficina de la VIUDA de MANUEL FERNANDEZ, Imprenta del Supremo Consejo de la Inquisicion, y de la Reverenda Camara Apostolica. Año MDCCLIII.

A LOS REVERENDOS PADRES, Y CARISSIMOS HERMANOS DE LA COMPAÑIA DE JESUS DE LAS PROVINCIAS DE ESPAñA.

OFREZCO à Vs. Rs. una Obra, que quanto mas dilatada, ſerà ſin duda mas de ſu guſto, y aprobacion. No me detengo en decirlo, bien que tan opueſto à la comun experiencia; y pongo à Vs. Rs. por teſtigos de ſu verdad. La trama de eſta Obra ſeràn los trabajos, ſudores, fatigas, y perſecuciones de nueſtros Hermanos: y ſu hermoſo enlace con las copioſas bendiciones, que derrama el Cielo à manos llenas ſobre ſu ardiente caridad, y zelo en la converſion de infinitas almas, darà el luſtre à tan precioſa tela. Hijos de una miſma Madre, à todos viſos tan reſpetable, y Miembros de un miſmo Cuerpo, terror de la Heregìa, y de la Infidelidad: còmo no nos hemos de intereſſar en ſus batallas, victorias, y coronas? Por què no hemos de tener parte en ſus laureles? Eſtamos guardando el Campo, y teniendo levantadas las

manos al Cielo, mientras ellos pelèan con esfuerzo las Batallas del Señor. Es, pues, comun el interès: nuestras son tambien los Laureles, y las Palmas.

Nos es, y ha sido siempre muy sagrada la memoria de aquellas Cartas annuas, que desde el tiempo del grande Apostol San Francisco Xavier escrivian nuestros primeros Padres desde las Indias à Europa. La Relacion sencilla de sus Apostolicos trabajos, y del colmado fruto, que derramaba Dios sobre sus zelosas fatigas, llenò à la Europa de admiracion, y à toda la Iglesia de la fragrancia de sus heroycos exemplos. Mejor, que yo, saben Vs. Rs. que por su medio poblò el Gran Padre de Familias esta su minima Compañia de gran numero de Operarios Evangelicos, de infatigables Missioneros, y de Heroes invencibles. Saben lo mucho que influyeron en la eminente Santidad de algunos, que con debido religioso culto veneramos en los Altares. A quantos otros de todas classes, y condiciones no animaron à salir de sus vicios, à tomar el camino de la virtud, y á aspirar à la mas sublìme perfeccion?

No es mi animo hacer paralelo de tan veneradas Cartas; con estas que ahora presento à Vs. Rs. traducidas del Idioma Francès al Caste-

te-

tellano. Mucho menos intento comparar las ilustres acciones de nuestros primeros Missioneros con los exemplos grandes, que nos dàn, y han dado sus successores. Tuvieron aquellos la gloria de ser los primeros, de ser en la Compañia pinturas originales, de haver abierto la Campaña contra todo el poder del Infierno, y de haver alentado con su exemplo à los que los siguieron. No se les puede disputar esta gloria. No obstante Vs. Rs. mismos juzgaràn por la lectura de estas Cartas, si ha descaecido en los Hijos la gloria de sus Padres, si han conservado siempre vivo aquel fuego todo Divino, que fuè el caracter de nuestro Gran Padre San Ignacio, y que dexò en sus Hijos por herencia: y tendràn, como no dudo, el consuelo mas tierno, y mas cumplido, al vèr la grande conformidad entre unos, y otros, el mismo zelo, la misma caridad, la misma generosidad de alma, y el mismo religioso desprecio de todo lo que no es Dios, ni dirigido à su mayor gloria.

No ideò la Philosophìa en su mas abstraìda contemplacion, ni fingiò la phantasìa mas agitada de los Poètas, Dioses, Heroes, ni hombre alguno de igual perfeccion à los Campeones, que dàn assunto à estas Cartas. Conquistaron à Jesu-Christo Ciudades, Provincias, y Reynos: vencieron im-

pos-

possibles: descubrieron nuevas Tierras, Islas, y Pueblos: enarbolaron el Estandarte de la Cruz en Paìses, adonde por desconocidos, jamàs aparecieron Vanderas enemigas: siendo estrechos limites à la extension de su zelo, los terminos mas dilatados de los mas famosos Conquistadores. Tales son, y han sido los Hijos de San Ignacio: han manifestado al Universo, que un corazon abrasado en el amor de su Dios, encendido en el zelo de la salvacion de las almas, es muy superior, y mucho mas activo en sus empressas, que todas las industrias, y passiones humanas. Se queda muy atràs en sus mas audaces arrojos la sobervia mas arrogante, la ambicion mas intrèpida, la codicia mas insaciable, y la vanidad mas lisongera. Tan cierto es, que siempre tendrà Dios en su Iglesia hombres tan esforzados, y armados de su espiritu, que nunca podrà el Mundo, con sus erradas màximas, adiestrar, ni uno solo de sus Proselytos, à que pueda aspirar en su descaminada esphera à tener la vanidad de igualarlos.

Mereciò esta Obra en su original Francès los aplausos de todo el Orbe Literario. Perficionò las Facultades, Artes, y Ciencias, instruyendo à los Mathematicos, dando nuevas luzes à los Physicos, dirigiendo á los Nauticos, ministrando nuevos remedios à los Medicos, enseñando à los Ar-

ti-

tifices, utilizando à los Labradores: en una palabra, sirviendo à todos los oficios mas utiles en un estado acertadamente governado.

Bien conociò el gran Colbert, à quien debiò la Francia su mayor lustre, saber, y comercio, de quanta importancia eran los Sabios Jesuitas, que se dedicaban à las Missiones de la China, y Siam: hizoles tener varias conferencias con los Señores Academicos de la Real Academia de las Ciencias, arreglar entre sì sus observaciones Astronomicas, y concertar con mutuo acuerdo las medidas mas puntuales, para el mayor progresso de las Artes, y Ciencias. Bien saben los Eruditos de quanta utilidad fueron à la Real Academia las correspondencias literarias con nuestros Missioneros, de quantos errores sacaron aun à los Sabios, quanto aprovecharon sus avisos à la Marina, señalando nuevos rumbos, librandonos de no conocidos escollos, enmendando mal supuestas distancias, corrigiendo los Mapas, y Cartas Nauticas, segun sus instrucciones, y direccion.

Assi supieron estos, no menos Santos, que Sabios Missioneros, hermanar el zelo, caridad, y salvacion de las almas, con la utilidad, provecho, y ventajas de la Sociedad Civil. Como amaban à los hombres con verdadero amor, porque los amaban

ban en Dios, y por Dios, nada omitian de quanto les podia ſervir en los diferentes eſtados de la vida. Havialos el Señor dotado de grandes talentos: y los emplearon, como fieles ſiervos, en ſervicio de los proximos: hicieron ſervir à las ſantas idèas de ſu zeloſo eſpiritu los conocimientos, que ſu grande eſtudio, y aplicacion ſupo ſacar de las Ciencias, que ſe conſideran como profanas: dando en eſto à los Eſtudioſos la mas importante leccion de ſantificar ſus deſvelos, y tarèas, enderezandolos à la mayor gloria de Dios, y bien de las almas.

La devocion, piedad, y religion, que reſplandecen en todas las Cartas, no pudieron eximirlos de la critica de los Hijos del Siglo. Querian eſtos diſfrutar ſus ſelectas noticias, ſin tener la pena de levantar mas arriba los ojos de la conſideracion, recelando, quizà, tropezar con documentos, que deſpertaſſen el guſano roedor de ſus conciencias, ò les abrieſſen los ojos para conocer ſus extravagancias, y errores; pero, por mas que ſe deſenfrene el furor, por mas que los injurien, y ultrajen en ſus eſcritos, les pondrèmos ſiempre à la viſta, con religioſa charidad, el zelo, y virtudes inegables de nueſtros Hermanos, como hijos legitimos de la verdad de nueſtra Santa Religon Catholica. Se conſagraràn ſiempre los Jeſuitas à llenar el glorioſo tymbre de ſu vocacion à la ma-

yor

yor gloria de Dios: y tendràn siempre à la virtud, edificacion, y piedad por movil, y alma de sus empressas: lo util, agradable, y curioso nunca passaràn de los terminos de accessorios, siendo el principal assunto la santificacion propria, y la de los proximos.

Seràn Vs. Rs. Jueces abonados, si han cumplido con toda la extension del Apostolado, à que los llamò la Misericordia Divina: y en la variedad de trages que visten, y personages, que representan nuestros Jesuitas, tendràn no menor edificacion, que gusto. Aqui los veràn Vs. Rs. abatidos, y despreciados, como la mas infima hez del Pueblo: alli ensalzados, y en puestos honorificos, con lucido, y numeroso acompañamiento: en unas partes descalzos, mal cubiertos de remiendos, en un continuo ayuno, absteniendose de los alimentos mas comunes à la vida humana: en otras, con una modesta decencia, segun el estylo del Paìs, vestidos de seda, ò con una pomposa apariencia, y una realidad religiosa; pero en todas partes los encontraràn Vs. Rs. animados del mismo espiritu, del mismo zelo, y de la misma caridad: siempre solicitos de ganar almas à Dios: siempre ansiosos de mas, y mas trabajos: siempre ingeniosos para hallar los medios de entrar en el Rebaño de Jesu-Christo à todos los Infieles, y

descarriados: à costa de su vida en los mas exquisitos tormentos: llorando su suerte, y confundiendose delante de Dios, quando no les dispone su adorable Providencia la corona del martyrio.

Admiraràn Vs. Rs. mas de una vez, el noble tesòn, y constancia de nuestros Padres Portugueses, que con tanta gloria de la Compañia toda, como provecho de infinitas almas, mantienen siempre vivo aquel espiritu, que les infundiò el grande Apostol de las Indias San Francisco Xavier. Sus Missiones sirven de plàn, y modèlo à los laboriosos, è incansables Jesuitas Franceses, en las muchas, que, à su exemplo, tienen establecidas en immensas Regiones, donde nunca havia penetrado antes la luz del Evangelio: lo qual, à mi parecer, demuestra igualmente la sabidurìa, y christiana prudencia de los primeros, y la pureza del zelo, que anìma à los segundos; porquè el espiritu de Dios no entiende de novedades, ni se acomoda à caprichos.

Quisieramos tener mucho mas que referir, (y no es poco, ni poco agradable lo que decimos) de nuestras Missiones de America: sobran muchos materiales, y son, sin duda, el campo mas dilatado de las que tiene la Compañia. Muchos, y grandes volumenes dàn fiel testimonio de las proezas, y hazañas gloriosas de nuestros Jesui-

tas.

tas. En ninguna parte de ſu immenſo continente, ni de ſus comarcanas Islas, cede, ni ha cedido el zelo, eſpiritu, y caridad de ſus inſignes Operarios, al fervor, y Apoſtolicos trabajos de ſus Hermanos en las demàs partes del Mundo: y quizà no ha derramado Dios ſobre las demàs Miſsiones tantos, y tan copioſos frutos, ni tan abundante coſecha de converſiones.

Lograban, es verdad, y logran en America los Jeſuitas la proteccion, y amparo de ſus Auguſtos Dueños los Reyes Catholicos, que mas quieren à ſus habitantes Chriſtianos, que Vaſſallos; y à eſte fin nunca eſcaſearon los medios, embiando numeroſas Reclutas de fervoroſos Jeſuitas, y aſſiſtiendo con munificencia Real à ſu manutencion, y Religioſa aſsiſtencia. En el Oriente (exceptuando los Dominios de nueſtro piadoſo Monarca) trabajan los Jeſuitas en tierras eſtrañas, no ſujetas à ſu Rey, ſin mas fondo, que el de la Providencia, en las grueſſas limoſnas del Rey Chriſtianiſmo, y la caridad de los Fieles de Europa: pero como eſta corre tan lenta, y fria en las venas de la mayor parte de los Chriſtianos, faltan muchos Operarios para tan obundantes mieſſes.

El triſte, y laſtimoſo eſpectaculo del Genero Humano, en Aſia, Africa, y grandes Regiones de la America, llenarà à Vs. Rs. de eſpanto, y de do-

dolor. Pero què objeto puede haver mas digno de compassion, y lagrimas, para un corazon Christiano? Què impression no hará en un Religioso, y en un Jesuita? No nos acobarde la dificultad de la empressa, à la vista humana impossible: antes bien, adorando los profundos juizios de Dios, despertemos nuestro fervor: postremonos mas veces en su presencia; y sobre todo, quando en el Altar del Señor reconciliamos à los hombres con su justicia, por medio del Adorable Sacrificio, clamemos al Gran Padre de Familias, que embie à su Viña muchos, y escogidos Operarios. Quedo en la union de los Santos Sacrificios, y Oraciones de Vs. Rs.

Su muy humilde Siervo.

†
JHS.
Diego Davin.

Ll

LICENCIA DE LA RELIGION.

ALexandro Laguna, de la Compañia de Jesus, Provincial en la Provincia de Toledo, por particular comisſion de N. P. G. doy licencia para que ſe imprima la Obra, cuyo titulo es: *Cartas Edificantes, y Memorias de Levante*, eſcritas por los Padres Miſsioneros de la Compañia de Jesus, traducidas del Francès en nueſtro Idioma Eſpañol por el Padre Diego Davin, de nueſtra Compañia; la qual ha ſido viſta, y examinada por perſonas doctas, y graves de nueſtra Religion. En Teſtimonio de lo qual dì eſta, firmada de mi nombre, y ſellada con el Sello de mi Oficio en eſte Colegio Imperial de Madrid en nueve dias del mes de Agoſto de mil ſetecientos cinquenta y tres.

Alexandro Laguna.

APRO-

APROBACION DE DON BLAS JULIAN y Carrera, Presbytero.

LA exacta, y puntual traduccion de la Obra intitulada: *Cartas Edificantes, y Memorias de Levante*, que el Rmo. Padre Diego Davin, de la Compañia de Jesus, &c. desea publicar, y el señor Don Thomàs de Naxera y Salvador me embia para la Censura: està tan lexos de contener cosa alguna opuesta à nuestra Santa Fè, buenas costumbres, y Regalìas de su Magestad, que antes abunda de admirable copia de erudicion, y exemplos de todas las virtudes Christianas, propuestos del modo mas proporcionado, para excitar los animos à la imitacion de ellas. Es Obra dignissima de darse à la pùblica luz, y merece de justicia la licencia, que, para hacerlo, suplìca su docto Traductor. Assi lo siento: *Salvo meliori, &c.* Madrid, y Julio 24. de 1753.

D. Blàs Julian y Carrera.

LI-

LICENCIA DEL ORDINARIO.

NOS el Licenciado Don Manuel Navarrete, Abogado de los Reales Consejos, y Teniente Vicario de esta Villa de Madrid, y su Partido: Por la presente, y por lo que à Nos toca, damos licencia para que se pueda imprimir, è imprima una Obra titulada: *Cartas Edificantes, y Memorias de Levante*, traducidas del Francès à nuestro Idioma Español por el R. P. Diego Davin, de la Compañia de Jesus, y Maestro de Lenguas en el Seminario de Nobles de esta Corte; atento, que de nuestra orden, y mandado se ha visto, y reconocido, y no parece tiene, ni contiene cosa, que se oponga à nuestra Santa Fè Catholica, y buenas costumbres. Dada en Madrid à diez y siete de Agosto de mil setecientos cinquenta y tres.

Lic. Navarrete.

Por su mandado,

Manuel Gil y Ayessa.

APRO-

APROBACION DEL DOCTOR DON GARCIA MONTOYA,
Cura propio de San Nicolàs de Madrid.

M. P. S.

DE orden de V. A. he visto, con grande complacencia, y edificacion mia, las *Cartas Edificantes*, *y Memorias de Levante*, que traducidas de su original Francès, desea dàr à luz el P. Diego Davin, de la Compañia de Jesus: y me atrevo à assegurar, que con la misma aceptacion, y fruto han de ser recibidas del Pùblico, que hà mucho tiempo desea con ansia verlas traducidas en nuestro Idioma. Todos los Erudìtos saben la estimacion, y respeto, con que son miradas en la Republica de las Letras, assi por la piedad de su assunto, como por las raras noticias, que nos comunican de los mas remotos Paìses, donde los tiene empleados tan utilmente la Providencia. Buen testimonio de su verdadero merito diò à las demàs Naciones toda la Francia, quando empezaron en Parìs à vèr la luz pùblica. No sè si toda la impression fuè bastante para satisfacer la curiosidad de aquella Corte: lo que sì sabemos es, que immediatamente à la primera edicion se repitieron varias en las Provincias del Reyno, para sossegar la inquieta solicitud, con que las pedia, y buscaba lo restante de la Nacion.

De la verdad, y exactitud de sus Relaciones, tanto en lo perteneciente à Historia Natural, como Politica, y Eclesiastica, solo podràn dudar aquellos genios duros, è indociles, que obstinados en negar todos los hechos, de que no encuentran apoyo en sus cortas luces, son capaces de persuadirse, que vàn à hacerse espectables, llenando de maravillosas patrañas sus escritos, unos Hombres, à quienes unicamente el deseo de dilatar la verdad, desterrò voluntariamente de sus Patrias, y de todos los honores, à que pudiera aspirar lo distinguido de sus talentos.

El Traductor conserva en el estylo aquella ingenua simplicidad, que con la verdad mas escrupulosa hace el caracter de estas Cartas. En lo demàs no echo de vèr la menor contravencion à las Regalìas de su Magestad. Assi lo siento: *salvo meliori.* Madrid, y Septiembre 7. de 1752.

Doct. D. Garcia Montoya.

EL

EL REY.

POR quanto por parte de Diego Davin, de la Compañia de Jesus, Maestro de Lenguas en el Real Seminario de la Villa de Madrid, se me representò tenìa compuesta, y deseaba imprimir la Obra intitulada: Cartas Edificantes, y Memorias de Levante, y Oriente, escritas en varios Idiomas por los Missioneros de la Compañia de Jesus, y otras Personas fidedignas de casi todos los parages del Mundo: traducida especialmente del Idioma Francès al Castellano por algunos Padres Jesuitas assimismo del Real Seminario: y para poderlo executar sin incurrir en pena alguna, se me suplicò fuesse servido conceder al susodicho Licencia, y Privilegio por tiempo de diez años para su impression, remitiendola à la Censura en la forma acostumbrada. Y visto por los de el mi Consejo, y como por su mandado se hicieron las diligencias, que por la Pragmatica ultimamente promulgada sobre la impression de los Libros se dispone, se acordò expedir esta mi Cedula. Por la qual concedo licencia, y facultad à Diego Davin, de la Compañia de Jesus, para que sin incurrir en pena alguna, por tiempo de diez años primeros siguientes, que ha de correr, y contarse desde el dia de la fecha de ella: el susodicho, ù la persona que su Poder tuviere, y no otra alguna, pueda imprimir, y vender la referida Obra, intitulada: Cartas Edificantes, y Memorias de Levante, y Oriente, por el Original, que en el mi Consejo se viò, que và rubricado, y firmado al fin de Don Joseph Antonio de Yarza, mi Secretario, Escrivano de Camara mas antiguo, y de Govierno de èl, con que antes que se venda se trayga ante ellos, juntamente con el dicho original, para que se vea si la impression està conforme à èl: trayendo assimismo fee, en pùblica forma, como por Corrector por mì nombrado, se viò, y corrigiò dicha impression por el original, para que se tasse el precio à que se hà de vender. Y mando al Impressor, que imprimiere la referida Obra, no imprima el principio, y primer pliego, ni entregue mas que uno solo con el original al dicho Diego Davin, à cuya costa se imprime, para efecto de dicha correccion, hasta que primero estè corregido, emmendado, y tassado el citado Libro por los del mi Consejo: y estandolo assi, y no de otra manera, pueda imprimir el principio, y primer pliego, en el qual segui-

damente se ponga esta Licencia, y la Aprobacion, Tassa, y Erratas, pena de caer, è incurrir en las contenidas en las Pragmaticas, y Leyes de estos mis Reynos, que sobre ello tratan, y dispenen. Y mando, que ninguna persona, sin licencia del expressado Diego Davin, pueda imprimir, ni vender la citada Obra, pena, que el que la imprimiere, haya perdido, y pierda todos, y qualesquier libros, moldes, y pertrechos, que dicha Obra tuviere; y màs incurra en la de cinquenta mil mrs. y sea la tercia parte de ellos para la mi Camara, otra tercia parte para el Juez que la sentenciare, y la otra para el Denunciador. Y cumplidos los dichos diez años, el referido Diego Davin, ni otra persona en su nombre, quiero no use de esta mi Cedula, ni prosiga en la impression de la citada Obra, sin tener para ello nueva Licencia mia, so las penas en que incurren los Concejos, y personas, que lo hacen sin tenerla. Y mando à los del mi Consejo, Presidentes, y Oìdores de las mis Audiencias, Alcaldes, Alguaciles de la mi Casa, Corte, y Chancillerìas, y à todos los Corregidores, Assistentes, Governadores, Alcaldes Mayores, y Ordinarios, y otros Juezes, Justicias, Ministros, y personas de todas las Ciudades, Villas, y Lugares de estos mis Reynos, y Señorìos, y à cada uno, y qualquier de ellos en su distrito, y jurisdiccion, vean, guarden, cumplan, y executen esta Cedula, y todo lo en ella contenido; y contra su tenor, y forma no vayan, ni passen, ni consientan ir, ni passar en manera alguna, pena de la mi merced, y de cada cinquenta mil mrs. para la mi Camara. Dada en Buen-Retiro à tres de Octubre de mil setecientos cinquenta y dos. YO EL REY. Por mandado del Rey nuestro Señor. Don Agustin de Montiano y Luyando.

FEE

FEE DE ERRATAS.

PAG. 7. lin. 32. Missisiones, *lee* Missiones. P. 18. lin. 14. Bracmanes, *lee* Bramanes. P. 28. lin. 33. austereza, *lee* austeridad. P. 36. en la Nota, Reyno, *lee* Rey. P. 37. lin. 20. que ha sgo, *lee* que sigo. P. 48. lin. 22. malquistarnos, *lee* para malquistarnos. P. 50. lin. 16. para formar, *lee* para forzar. P. 52. lin. 26. mostradome, *lee* mostròme. P. 59. lin. 24. parecen, *lee* padecen. P. 86. lin. 8. lagos, *lee* largos. P. 103. lin. 12. entrecalles, *lee* entrecolles. P. 109. lin. 4. capestre, *lee* campestre. P. 110. lin. 18. los quales, *lee* de los quales. P. 119. lin. 14. toda contornada, *lee* toda su contornada. P. 124. lin. 19. està su Magestad, *lee* està esperando. Pag. 138. lin. ultima, à ceremonia, *lee* à la ceremonia. Pag. 166. lin. 9. de Cochinchina, *lee* de la China. P. 193. lin. 10. adjurar, *lee* abjurar. P. 209. lin. 15. passearse, *lee* pescar. P. 213. lin. 17. para vernos, *lee* para no vernos. P. 229. lin. 11. à un, *lee* huvo un. P. 275. lin. 19. Captos, *lee* Coptos. P. 289. lin. 13. canope, *lee* canapè. P. 299. lin. 5. insopartable, *lee* insoportable. P. 306. lin. 4. es-espejos, *lee* espejos. P. 138. lin. 24. do *lee* de.

He visto este Tomo primero de Cartas Edificantes, escritas de las Missiones Estrangeras por algunos Missioneros de la Compañia de Jesus, traducidas del Idioma Francès al Castellano por el Padre Diego Davin, de la misma Compañia: y con estas erratas corresponde con su original. Madrid, y Octubre nueve de mil setecientos cinquenta y tres.

Lic. D. Manuel Licardo de Rivera,
Corrector Gen. por S. M.

T A S S A.

DON Joseph Antonio de Yarza, Secretario del Rey nuestro Señor, su Escrivano de Camara mas antiguo, y de Govierno del Consejo: Certifico, que haviendose visto por los Señores de èl el Tomo primero del Libro intitulado: Cartas Edificantes, escritas de las Missiones Estrangeras por algunos Missioneros de la Compañia de Jesus, traducidas del Idioma Francès al Castellano por el Padre Diego Davin, de la misma Compañia, que con licencia de dichos Señores, concedida à este, ha sido impresso, tassaron à ocho maravedìs cada pliego: y dicho Tomo parece tiene quarenta y cinco y medio, sin principios, ni tablas, que à este respecto importa trescientos y sesenta y quatro maravedìs, y al dicho precio, y no mas, mandaron se venda; y que esta Certificacion se ponga al principio de cada Tomo, para que se sepa el à que se ha de vender. Y para que conste lo firmè en Madrid à once de Octubre de mil setecientos y cinquenta y tres.

D. Joseph Antonio de Yarza.

PRO-

PROTESTACION.

OBedeciendo à los Decretos del Papa Urbano VIII. y de otros Sumos Pontifices, protesto, que no es mi animo prevenir el juicio de la Iglesia, ni pretendo atribuir el titulo de Santo, Apostol, ò Martyr à los Operarios Evangelicos, ò otras qualesquiera personas, de quienes hablo en estas Cartas Edificantes, y Memorias de Levante, y que no pido à mis Lectores mas que una fé puramente humana.

CARTAS

CARTAS
EDIFICANTES, Y CURIOSAS, ESCRITAS DE LAS MISSIONES ESTRANGERAS, POR ALGUNOS MISSIONEROS DE LA COMPAÑIA DE JESUS.

TOMO PRIMERO.

A LOS JESUITAS DE FRANCIA.

Reverendos Padres mios.

PARTICIPO à Vs. Rs. algunas Cartas, recibidas, poco hà, de nueſtros Padres, que eſtàn en la China, y en otras Miſsiones de las Indias Orientales. Los Sugetos à quienes eſtàn eſcritas, me lo han permitido, y aun lo han deſeado, para combidar à Vs. Rs. à que alaben à Dios con ellos,

por las bendiciones que ha derramado sobre los santos trabajos de nuestros Hermanos, que se hallan en la otra extremidad del Mundo.

Además del zelo de la gloria de Dios, y del interès, que todos los Miembros de la Compañia deben tomarse en todo lo que toca al cuerpo: tenemos otro motivo de recibirlas con gusto, y es, que los Sugetos que escriven, ò de quienes se habla en estas Cartas, estàn singularmente unidos con nosotros: los hemos conocido, hemos vivido con ellos, y nos debe servir de gran consuelo el saber, que en tan pocos años hayan cogido tan gran fruto, y que con la gracia de Dios, estàn en estado de cogerlos mucho mayores. Me persuado, que estas primeras Cartas seràn tan agradables à Vs. Rs. como son edificativas; y assi, de buena gana me obligo à embiar à Vs. Rs. otras semejantes, conforme las vaya recibiendo.

Por grande que haya sido en nuestra Compañia, desde el tiempo de N. P. S. Ignacio, y de San Francisco Xavièr, el ardor, y anhelo por las Missiones Estrangeras, siendo como el alma, y espiritu de nuestro Instituto: saben Vs. Rs. mejor que yo, que lejos de haverse entibiado este fervor; por la misericordia de Dios, se ha conservado en toda su fuerza, y tomado de algun modo nuevas creces en estos ultimos tiempos.

Hace casi un Siglo, que los Jesuìtas de Francia tuvieron la dicha de plantàr la Fè, ò de trabajar en mantenerla, y estenderla mas, y mas cada dia, en las Islas, y Tierra-Firme de la America Meridional, en los Paìses incultos de la Canada, y de la America Septentrional, y en todos los Reynos

de

de Levante, (a) donde estaba oprimida, y perseguida de Infieles, y Cismaticos; y como si estos bastos Paìses fueran estrechos limites à su zelo, le buscaron nuevos ensanches.

Ofreciòse ocasion en el año 1658. de ir à la China, y à los Reynos vecinos, y aun de tentar la entrada en el Japòn, cuyos Tyranos desolaban con furor aquella Iglesia, en otro tiempo tan floreciente. Ofreciòse para tan santa expedicion un crecido numero de Jesuìtas de todas las Provincias de Francia; pero como el numero era limitado, se eligieron solos veinte, y estos emplearon sus vidas en los trabajos mas penosos del Apostolado. Otros muchos, animados del mismo espiritu, y zelo, suspiraron desde entonces por estas mismas Missiones. Pero aunque la Mies era abundante, el Campo muy basto, y capàz de ocupar un numero mayor de Operarios Evangelicos, que el que puede abastecer toda la Europa, tuvieron el sentimiento de morir, sin vèr, mas que de lejos, la Tierra de Bendicion, que parecia Dios prometerles.

Una Carta del famoso Padre Ferdinando Verbiest, llena de aquel fuego Divino, que vino el Salvador à traher al Mundo, y comunicar à sus Apostoles, encendiò mas vivamente el mismo zelo en todos los corazones. Tuvimos el consuelo de vèr hombres de un mèrito distinguido, y de una capacidad reconocida, ofrecerse à porfia en cada Provincia, para sacrificar sus vidas, y sus talentos à la gloria de la Cruz del Salvador.

Haviendo esta Carta hecho la misma impression

(a) En la Grecia la Anatolia, Islas del Archi-Pielago, la Syria, el Egypto, la Armenia, y Persia.

ſion en el animo de un Miniſtro (a) ſabio, y zeloſo de los intereſſes de la Religion, mirò la converſion de la China, como la empreſſa mas glorioſa à la Francia, en el Reynado de ſu Mageſtad. Como trabajaba entonces en perfeccionar las Ciencias, y Artes, y bien inſtruìdo de que los Chinos, mas que otra alguna Nacion, cultivaban eſtas Facultades: juzgò, que nada era mas capàz de dàr nuevo luſtre à las Ciencias, y Artes, que la comunicacion de los Deſcubrimientos, que ſe podrian hacer en la China; y juntamente, que nada ſerìa tan à propoſito para que ſe recibieſſe el Evangelio en aquel Reyno, como embiar allà hombres igualmente zeloſos de la ſalvacion de las Almas, que hàbiles en las Ciencias de Europa.

La muerte de eſte grande Hombre, retardò la execucion de tan noble proyecto; pero no apagò el fervor de aquellos, que havian ſido eſcogidos para tan grande empreſſa: bien ſe echò de vèr algunos años deſpues, quando otro Miniſtro, (b) animado del miſmo eſpiritu, y zelo, que el primero, quiſo valerſe de la oportunidad, que le daba la Embaxada, que ſe embiaba à uno de los mas poderoſos (c) Reyes de Indias, para continuar tan glorioſo deſignio. Pidiò Operarios Evangelicos à los Superiores de nueſtra Compañia; y como todos nueſtros Colegios, y ſobre todo nueſtras Caſas de Eſtudios, donde nueſtros Jovenes Jeſuìtas ſe inſtruyen en la Theologìa, ſon otros tantos Talleres, y Academias Sagradas de Virtudes, y Ciencias, pro-

(a) Monſ. Colbert.
(b) El Marquès de Louvois.
(c) El Rey de Siam.

proprias para formar Hombres Apostolicos, y fervorosos Seminarios de las Missiones Estrangeras: el Colegio de Luis el Grande en Paris, ministrò solo mucho mayor numero de Missioneros, del que podian recibir à Bordo los Navios.

Se eligieron seis de ellos, (a) por su virtud, è instruccion en las Mathematicas, hàbiles, y à proposito, para fin tan importante. El merito de estos primeros, hizo que muy en breve se pidiesse mayor numero de Missioneros. Embiò la benignidad del Rey otros quince, à quienes presto siguieron mas de sesenta, que se derramaron por los bastos Paìses de la China, y casi por todos los Reynos de la India, (b) como se verà, leyendo las Cartas que embìo à Vs. Rs.

No se veràn en ellas todos los trabajos, todas las persecuciones, que han padecido, ni todos los peligros, à que mil veces se han expuesto; porque por lo comun, à cerca de sus virtudes, no nos escriven sino lo que no pueden facilmente ocultarnos. Pero yo temiera hacer traycion à la causa de Dios, y entibiar el zelo de muchos de Vs. Rs. si entretanto que les ofrezco dàr mas individual relacion de todo, no dixera à Vs. Rs. algo, de lo que sabèmos por otros conductos. Sè, que el amor de la Cruz, y tambien la esperanza del Martyrio, son el primer aliciente, con que llama Dios à un gran numero de Missioneros; y Vs. Rs. tambien como yo, han visto à muchos de ellos, que determinados à consagrarse à las Missiones,

(a) Los Padres de Fontenay, Tachard, Gerbillon, Lecomte, Bouvet, y Visdelou.

(b) En Tonquin, Bengala, Madurè, Costa de Coromandal, y Surate, en los Estados del Gran Mogòl.

nes, nada hallaban capàz de determinarlos à una Mission mas que à otra, sino la esperanza de hallar en la que elegian mas aflicciones, y mas peligros.

Sabràn Vs. Rs. que de mas de ochenta Missioneros, que en estos quince, ò diez y seis años han partido para la China, y las Indias Orientales, muchos de ellos han naufragado: (a) que un gran numero ha muerto de enfermedades contagiosas, contraìdas sirviendo à los Soldados, y Marineros, que enfermaron à Bordo de los Navios; ò à los Christianos, è Infieles, en las Tierras adentro: (b) que otros han sido encarcelados, (c) y padecieron en las cadenas muchos malos tratamientos de los Hereges, y Paganos. Facilmente podràn Vs. Rs. concebir, à quantas otras Cruces està expuesto un Missionero, que entra en un Paìs, del qual ignora la Lengua, las costumbres, y estylos, à los quales le es preciso conformar su vida, su vestido, y todo lo que mira à la Sociedad Civil. Pero Dios solo sabe las persecuciones, que el Enemigo comun de la salvacion de las Almas les levanta. Se puede de algun modo afirmar, que nada cuenta el Apostol San Pablo de sus Tribulaciones, que

(a) Han muerto en naufragios los Padres Barnabe, Nivet de Thionville, y Phelippe Abril.

(b) Han muerto, ò viajando, ò trabajando en las Missiones, ò assistiendo à los Enfermos, los Padres Rochette, Sarlù de San Martin, Richaud, Ducha, de Beze, Archambaud, Marcelo le Blanc, Maximino Miguèl, Paregaud, Geneix, de San Leu, Burin, Dolze, Parnon, Chomèl, y los Hermanos Daudy, Frapenie.

(c) Han sido mucho tiempo encarcelados los Padres de la Braicilla, en Siam. Espagnac muerto en las cadenas en el Pegu. Tachard, de Beze, Colusson, Marcelo le Blanc, Comilh, Pedro Martin, Beauvolier, y el Hermano Moricer.

que no convenga en parte à cada uno de los Missioneros, y acaso en un todo à algunos de ellos en particular.

Las Cartas de nuestros Padres nos instruiràn de lo que unicamente puede contrapesar sus trabajos, y sus aflicciones. Convierten cada año à millares de Infieles: y su vida, bien que muy trabajosa, y austèra, està endulzada con tantos consuelos de lo alto, que temen no les sean dados en parte considerable de su recompensa, y galardon.

Por grande que sea la charidad, y cuidado de procurar à estos Operarios, que llevan todo el peso del dia, y del calor, los pequeños alivios que les son necessarios, su numero es tan grande, que no pueden bastar estos para mantenerlos. Para contentar el zelo santo de muchos de ellos, y para satisfacer à la necessidad de los Pueblos, que los llamaban, ha sido preciso embiar à muchos Missioneros, sin mas fondos, que su confianza en la Providencia; y como los establecimientos, ò residencias, son en bastante numero, se ha juzgado conveniente distribuirlas en dos Vice-Provincialatos, el uno de la China, y el otro de las Indias Orientales.

Presentamos aquì à Vs. Rs. Reverendos Padres mios, solamente las primicias de estos nuevos Establecimientos, y les suplicamos, que nos ayuden con sus Oraciones, y Sacrificios, para que alcancemos en adelante de la Misericordia infinita de Dios otras residencias mayores. Instruìdos los Fieles de lo que passa en nuestras Missiones, han querido contribuìr con sus santas limosnas à

la manutencion de los Operarios Evangelicos, y principalmente à fundar Catequiſtas Seculares, muy neceſſarios à los Miſsioneros, para diſponer al Santo Bautiſmo à muchos Infieles à un miſmo tiempo, y en parages diſtintos. Veràn Vs. Rs. con què inſtancias piden nueſtros Padres, que ſe les procure eſte ſocorro, y que olvidados de sì miſmos, ſolicitan ſolamente lo que es neceſſario para el bien de ſus Igleſias.

Què conſuelo no ſerà para aquellos, què detenidos en Europa, ò por ſus familias, ò por ſus negocios, y que ſu zelo lleva alguna vez en eſpiritu haſta nueſtras Miſsiones, tener en ellas à uno, que trabaje en ſu lugar, y partir con èl la gloria de ganar cada año à Jeſu-Chriſto quinientos, ò ſeiſcientos Infieles? Nos aſſeguran, que apenas hay Miſsionero, que no convierta eſte, ò mayor numero. No refiero los motivos urgentes, que podrian empeñar à las perſonas que ponen en Vs. Rs. ſu confianza, à intereſſarſe en obra tan ſanta, y de tanta importancia: la obligacion de ſatisfacer à la Juſticia Divina por ſus pecados; la neceſsidad de bolver alma por alma, quando con una vida eſcandaloſa, alguno ha cauſado la ruìna eſpiritual de otro; tantos gaſtos inutiles en un Siglo, en que el juego, los banquetes, la vanidad, han llegado à exceſſos enormes: la obligacion, que todos tienen de emplear chriſtianamente ſus bienes de fortuna, y practicar buenas obras, obliga à mucho. A la verdad, muchos hacen acciones muy loables, y ſantas, pero que ſe enderezan al alivio de una miſeria paſſagera; al contrario, las que encargamos,

mi-

miràn à salvar Almas, y à hacerlas dichosas por toda la eternidad. Bastarìa el menor ahorro, para mantener en las Missiones à muchos Operarios Apostolicos, que sin descanso trabajarian en la conversion de aquellas bastas Regiones, sepultadas, tantos Siglos hà, en las tinieblas del Paganismo.

Què fruto no podèmos esperar; por poco que sean socorridos, de la continuacion de esta empressa, quando à pesar de tantas revoluciones, de tantas dificultades, y estorvos, excitados de todas partes, y muchas veces de alli mismo, de donde se debria esperar mas auxilio, y proteccion, ha hecho tan estupendos progressos? Y si en quince años de tempestades, y borrascas, han adelantado tanto nuestros Hermanos esta grande Obra de la gracia; què no debèmos prometernos de tiempos mas pacificos, de circunstancias mas favorables, llegando este santo ministerio à ser mas conocido, y mas estimado de los Fieles, como no lo puede dexar de ser de todos aquellos, que tienen algun amor de Dios, y zelo de su Iglesia?

No nos faltaràn; con la gracia del Señor, Operarios hàbiles, para tan grande Obra. Persuadidos estamos, Reverendos Padres mios, que siempre que fueren menester, los hallarèmos excelentes, y en gran numero, entre Vs. Rs. pero los que por su edad, su salud, ù ordenes de sus Superiores, no pueden salir de Europa, no seràn menos utiles, que los otros, para las Missiones, patrocinando, è interce-

diendo por tantos Pueblos abandonados, que claman por socorro, haciendose mayor su necessidad, por no tener el consuelo de hacer oìr su voz. Esto les encargo, y suplìco, de todo corazon, quedando en la union de sus Santos Sacrificios, y Oraciones, con el mayor respeto possible.

Reverendos Padres mios,

Su muy rendido, y muy obediente Servidor,

Carlos le Gobien,
de la Comp. de Jes.

CARTA

CARTA
DEL P. PEDRO MARTIN,
MISSIONERO
DE LA COMPAÑIA DE JESUS,
AL PADRE DE VILLETE,
de la misma Compañia.

Balassor, en el Reyno de Bengala, 30. de Enero de 1699.

PAX CHRISTI.

Reverendo Padre mio.

HE recibido las Cartas, que hà tomado V.R. el trabajo de escrivirme. No hablarè del gusto que sentì al recibir estas señales de su apreciable memoria. Es de mayor consuelo de lo que se piensa, tener en esta extremidad del Mundo la noticia de no ser olvidados de nuestros Amigos, y saber, que mientras nosotros peleamos, ellos levantan las manos al Cielo, ayudandonos con sus Oraciones. Asseguro à V. R. que desde que partì de aì, he tenido mucha necessidad de ellas, y que me he visto en lances, que le pareceriàn muy delicados, y arduos, si pudiera referirlos en esta Carta.

He venido à Indias por orden de mis Superiores, y confessarè, que no he tenido sentimiento de dexar la Persia, siendo mi inclinacion

à otra Missìon, donde esperaba tener mas que sufrir, y mas que trabajar. Hallèlo, quando menos lo esperaba. En el viage fuì preso por los Arabes, y arrestado por no haver querido hacèr profession del Mahometismo. No obstante la mucha gana que tenian estos Infieles de saber quienes eramos el Padre Beauvollier, mi Compañero, y yo, no lo pudieron conseguir; siempre estuvieron en la persuasion, de que eramos de Constantinopla. Lo que lès engañaba era, que nos veìan leer Libros en Lengua Turca, y Persiana. Los dexamos en este error, hasta que à uno de ellos le diò gana de pedir, que professassemos su maldita Secta. Entonces nos declaramos abiertamente, pero callando siempre nuestro Paìs: hablamos sin rebozo contra su embustero Mahoma, y esto los puso de tan mal humor, que apresaron el Bagèl, aunque perteneciente à Moros: Nos conduxeron à tierra, y nos pusieron en la Carcel: Nos hicieron comparecer al Padre, y à mì muchas veces delante del Magistrado, para reducirnos; pero hallandonos siempre, por la misericordia de Dios, firmes, y constantes, se cansaron de atormentarnos, y despacharon un Expresso al Governador de la Provincia, para saber lo que havian de hacèr con nosotros. Los mandò este, que nos pusiessen en libertad, con tal, que no fuessemos *Franquis*, esto es, Europeos. Apenas sospecharon que lo fuessemos, porque hablabamos siempre en Turco, y el Padre Beauvollier no leìa sino Libros Arabes, y yo Libros en Lengua Persiana. El Señor por entonces no nos juzgò dignos de morir por su Santo Nombre, y nos li-

libertàmos, con solos algunos dias de Carcel, y algunos malos tratamientos.

Desde allì llegamos à Surate, (a) donde el Padre Beauvollier quedò por Superior de la Casa, que allì tenemos: yo, sin detenerme, passè à Bengala, (b) despues de haver corrido, mas de una vez, peligro de caer en manos de los Holandeses.

Luego que lleguè à este bello Reyno, que està baxo del Dominio de los Mahometanos, aunque casi todo el Pueblo es Idolatra, me apliquè muy de veras à aprender la Lengua de Bengala. Al cabo de cinco meses, me hallè bastantemente aprovechado para disfrazarme, y entrar en una famosa Universidad de Bracmanes. (c) Como eran muy superficiales las noticias, que hasta entonces teniamos de su Religion, deseaban nuestros Padres, que yo me quedasse allì dos, ò tres años, para instruìrme à fondo de todo. Convine en ello, y estando yà para ponerlo por obra, se levantò entre los Mahometanos, y Gentiles tan furiosa guerra, que los Europeos no hallaban seguridad en parte alguna; pero Dios en el peligro dà fuerzas, que no se comprehenden. Como no me assustaba el riesgo, permitieron mis Superiores, que entrasse en un Reyno vecino, llamado Orixa, (d) donde en el espacio de diez

y

(a) Es la Ciudad mas famosa de las Indias Orientales para el Comercio, pertenece al Gran Mogòl.

(b) Este Reyno està al Oriente del Induſtàn, y pertenece al Mogòl.

(c) Los Doctores de los Indios.

(d) Este Reyno està en el Golfo de Bengala, de esta parte del Ganges.

y seis meses, tuve la dicha de bautizar cerca de cien personas, de las quales algunas passaban de la edad de sesenta años.

Esperaba, con la gracia del Señor, coger en adelante mies mas abundante; pero todo lo que se pudo lograr, fuè erigir una Parroquia en la Poblacion principal, que possee en el Reyno de Bengala la Real Compañia Francesa.

Como no faltaban Operarios en esta Mission, tomaron mis Superiores la determinacion de embiarme, con otros tres Padres, à *Pondicheri*, (a) unica Plaza, algo fortificada, que tenìan los Franceses en Indias. Como cosa de cinco años hà, se apoderaron de ella los Holandeses: tenemos alli una Hermosa Iglesia, y tomarèmos otra vez possession de ella, luego que los Franceses la tomaren de la Plaza.

Alli estarè, Padre mio, à la puerta de la Mission de *Madurè*, (b) en mi juicio la mas insigne del Mundo. Siete Jesuìtas, casi todos Portugueses, trabajan en ella infatigablemente, con fruto, y penalidad increìble. Como diez y ocho meses hà, me propusieron estos Padres, que me agregasse à su Mission, para tener parte en sus trabajos. Si huviera podido disponer de mi persona, de buena gana lo huviera aceptado; pero no lo juzgaron à proposito mis Superiores, porque quieren que establezcamos tambien de nuestra parte Missiones Francesas, y que en tan dilatados Reynos, tomemos à nuestra cuenta, lo que los

(a) Situada en medio de la Costa de Coromandèl.

(b) Reyno situado Tierra adentro en la Grande Peninsula del Indo, de esta parte del Ganges.

los Padres Portuguefes , por fu pequeño numero, no pueden cultivar. Efta es la orden , que acabo de recibir de nueftro Superior General , el Padre de la Breville , que ahora fe halla en el Reyno de *Siam* : Me encarga la Mifsion de *Pondicheri* , y me dà efperanzas , que dentro de poco tiempo me darà el permiffo de entrar Tierra adentro , que ha fido mucho tiempo hà el objeto de mis defeos.

Por las ultimas Cartas , recibidas de Europa, avifan , que me deftinan para la China : mas fin dificultad renuncio efta Mifsion , por la palabra de dexarme entrar en el *Madurè* ; y confieffo à V. R. que efta tiene para mì , mucho tiempo hà, muchos alicientes. Eftando en Perfia , mis defeos volaban àcia efte Paìs , fin tener entonces efperanza alguna de que fueffen oìdos. Comienzo à juzgar , que defeos tan fervorofos , y concebidos tan de ante mano , nacen de buen principio : los he fentido fiempre crecer , y avivarfe , conforme me acercaba al felìz termino de fu execucion. No tendrà V. R. dificultad de comprehender , por què con tanta fuerza me inclino à efta Mifsion, haciendole faber , que cuentan en ella mas de ciento y cinquenta mil Chriftianos , y que cada dia fe aumenta fu numero ; fiendo lo menos que bautiza al año cada Mifsionero mil perfonas. El Padre Bouchet , que trabaja allì diez , ò doce años hà , efcrive , que por fu parte ha bautizado dos mil efte año paffado , y que ha havido dia, en que ha adminiftrado efte primer Sacramento à trefcientos : de modo , que no podia foftener los brazos de debilidad , y canfancio. Finalmente,

aña-

añade el mifmo Padre : aqui los Chriftianos no fon como en otras partes de las Indias ; à nadie fe bautiza , fin que precedan grandes pruebas , y tres , ò quatro mefes de inftruccion. Hechos Chriftianos , viven como Angeles : y la Iglefia de Madurè es un vivo retrato de la primitiva Iglefia. Nos affegura el mifmo Padre , que algunas veces le ha fucedido oìr las confefsiones de muchos Lugares , fin encontrar fiquiera à uno reo de pecado mortal ; y nadie imagine, profigue , que la ignorancia , ò la verguenza haya cerrado fu boca en efte Tribunal , porque llegan al Sacramento tan inftruìdos , como Religiofos , y con tanto candòr , y fencillèz , como Novicios.

Nota tambien el mifmo Padre , que tiene à fu cargo treinta mil Almas , con tal afan , que no logra un inftante de defcanfo , y que no puede eftàr en un mifmo diftrito mas de ocho dias. Confiderando fu pequeño numero , le feria impofsible , como tambien à fus Compañeros , acudir à todo por sì mifmos ; y afsi , tiene cada uno ocho, diez , y aun doce Catequiftas , hombres prudentes , y plenamente inftruidos de los Myfterios , y de nueftra Santa Religion. Vàn eftos algunos dias antes que los Padres , y difponen los Pueblos à recibir los Sacramentos : lo que facilita mucho à los Mifsioneros fu adminiftracion. No fe pueden detener las lagrimas de confuelo , y gozo , al vèr la hambre , que tienen eftos Pueblos de la palabra de Dios , el refpeto con que la oyen , y el fervor con que fe aplican à todos los exercicios de piedad , y el zelo con que fe procuran mutuamente los focorros neceffarios para falvarfe,

se ; para prevenirse en sus necessidades, para excederse unos à otros en la santidad, en que hacen maravillosos progressos. No se encuentran en ellos los estorvos, que se vèn en los otros Pueblos, por no tener comunicacion con los Europeos, que han echado à perder, y corrumpido con sus depravados excessos, y malos exemplos, à toda la Christiandad de las Indias: Su vida es muy frugal: no comercian, y se contentan con lo que producen sus tierras, para vivir, y vestir.

La vida de los Missioneros, ni puede ser mas austèra, ni mas horrorosa para la naturaleza. Todo su vestido consiste, las mas veces, en una pieza larga de tela, con que rodèan su cuerpo. Llevan Sandalias, mucho mas incomodas, que las Alpargatas de los Descalzos, porque las prenden al pie, por una especie de clavija gruessa con cabeza, que ata los dos primeros dedos de cada pie à este calzado, y cuesta mucho acostumbrarse à ello. Se abstienen enteramente de pan, vino, huevos, toda especie de carne, y aun de pescado. No pueden comer sino arròz, y legumbres, sin guiso alguno; y no es poco trabajo conservar algo de harina para Hostias, y el vino necessario para celebrar el Sacrosanto Sacrificio de la Missa. No son conocidos por Europeos; y si se llegàra à entender, que lo eran, les seria preciso dexar el Paìs, porque no harian en èl el menor fruto. Tiene este horròr de los Indios contra los Europeos mas de un motivo: han hecho estos frequentes, y grandes extorsiones en su Paìs: han dado terribles exemplos de to-

do genero de vicios: y lo que mas impression hace en los Indios, han visto à los *Franquis* (assi los llaman) embriagarse, y comer carne; cosa tan horrible en su concepto, que miran como infames à los que esto hacen.

Añadense à la austeridad de vida de los Missioneros los riesgos continuos, en que estàn de caèr en manos de Ladrones, mas en numero aquì, que entre los mismos Arabes. No se atreven à tener cosa alguna cerrada con llave, para no dàr sospecha de que se guarda algo de valor; les es preciso llevar, y conservar todos sus cortos muebles en vasos de tierra. Nos llamamos *Bracmmanes del Norte*; esto es, Doctores venidos del Norte, para enseñar la Ley del Dios verdadero. Bien que los Missioneros observen, por precision, la pobreza mas estrecha, y que con poco tengan bastante para sus personas, necessitan con todo esso de buenas rentas para mantener sus Catequistas, para aliviar los muchos gastos, y eximirse de los malos tratamientos que les hacen; porque muchas veces padecen verdaderas persecuciones. No ha quatro años, que fuè martyrizado uno de los mas cèlebres, y Santos Missioneros. (a) El Principe de *Maravas* (b) le mandò cortar la cabeza, porque havia predicado la Ley de Jesu-Christo. O! me atreverè yo à esperar igual dicha! Suplìco, Padre mio, à V. R. que no cesse de pedir à Dios por sì mismo, y por sus Amigos, que me convierta muy de veras, y que no per-

(a) El V. P. Juan de Brito, Jesuita Portuguès.

(b) Reyno pequeño entre Madurè, y la Costa de la Pesquerìa.

permita ; que me haga indigno de ſufrir algo por ſu Gloria.

Tendrè mucho guſto de informar à V. R. mas por extenſo, de todo lo concerniente à eſta Mifsion, luego que logre la dicha de conocerla por mì miſmo. Si entre las perſonas virtuoſas, que V. R. dirige en los caminos del Señor, quiſieſſen algunos contribuìr à ſu gloria, fundando Penſiones para algunos Catequiſtas en eſtos Paìſes; delante de Dios les aſſeguro, que jamàs emplearàn mejor ſu dinero. Nos cueſta la manutencion de un Catequiſta diez y ocho, ò veinte peſos al año, (es mucho para noſotros, y de poca conſideracion en Francia) y podèmos hacer la cuenta, que cada año gana un Catequiſta para Jeſu-Chriſto ciento y cinquenta, ò doſcientas Almas. Dios mio! muchas perſonas zeloſas verterìan de buena gana ſu ſangre para ſacar à una ſola de las garras del Demonio; à lo mènos, aſsi lo dicen à los pies del Altar en ſus Oratorios; y no ſe hallarà alguno, que con tan corto ſocorro nos ayude à llenar el Apriſco del Gran Padre de Familias? Conozco, Padre mio, el zelo de V. R. por la ſalvacion de las Almas; eſta le llevò à Grecia para bolver al Rebaño de Jeſu-Chriſto à los pobres Ciſmaticos, que ſe ſalieron de èl, muchos Siglos hà. La poca ſalud de V. R. hizo que los Superiores le mandaſſen bolver, y ſin duda, que havrà buelto à ſu Provincia con aquel miſmo zelo, que le hizo ſacrificar tan generoſamente ſu quietud, ſaliendo de ſu Patria. Suplico à V. R. que aplique eſſe fervor que le conſume, à procurarnos Catequiſtas, y Miſsioneros. Eſta

es la primera Carta que escrivo, combidando à que vengan algunos à tener parte en nuestros trabajos. No lo hè hecho hasta ahora, porque por donde passaba, veìa Operarios bastantes para sus Mieses; pero ahora, que descubro Campiñas enteras en perfecta sazòn, Infieles à millares, que claman por instruccion, y enseñanza, doy gritos con todas mis fuerzas, pidiendo, que nos embien de Europa socorros de hombres, y dinero, Missioneros zelosos, y con que proveerlos de Catequistas. Me juzgo obligado, en conciencia, à interessar en tan santa obra à todos aquellos, que conozco hàbiles para ayudarnos: A nadie veo, que pueda, mejor que V. R. entrar en tan piadoso proyecto. Si hallàre V. R. algun socorro, podrà embiarlo à Parìs, al Padre que cuida de las Missiones de las Indias Orientales, y de la China.

1698. El Padre Bouvet trajo el año passado à la China una floreciente Recluta de Missioneros. La Esquadra del Rey ha traìdo aquì una tropa muy escogida de ellos, destinada tambien para aquel basto Imperio; se compone de los Padres Fouquet, Pelisson, y Entrecolle, y de los Hermanos Rhodes, y Fraperie, muy hàbiles en la Medicina, y Cirugìa. Son todos de mucho aprecio, y merecen la fortuna de ser escogidos para trabajar en tan bello Campo. El zelo, y charidad del Padre Entrecolle, se hizo mucho lugar à Bordo del Navio en que venìa. Una terrible mortandad atacò en las Indias à la Esquadra del Rey; pereciò una gran parte del equipage. Yo me hallaba à cien leguas del parage à donde arribò, y al

ins-

instante que llegò à mis oìdos tan funesta noticia, el Padre Entrecolle, y yo, tomamos una Chalupa para ir à su socorro: hallamos à nuestra llegada à los dos Capellanes muertos, y à todos los Cirujanos muertos, ò enfermos; de suerte, que nos fuè preciso servir por dos meses de Medicos, Cirujanos, Capellanes, y Enfermeros. La Monzon (a) precisò al Padre Entrecolle à partir con el Padre Fouquet, y el Hermano Fraperie, que nos havian seguido para ayudar tambien; de suerte, que me hallè casi solo por mucho tiempo, teniendo à mi cuidado mas de quinientos Enfermos. Vinieron despues otros dos Padres, para ayudarme en tan santo trabajo, y valerse de la ocasion, que no pensabamos hallar en Indias, de servir tan utilmente à nuestros queridos Compatriotas, los Franceses.

La Mano de Dios se hizo sentir fuertemente, y fuè una especie de prodigio, que se huviessen podido salvar los Navios del Rey; no digo todos, por haverse estrellado el Indiano sobre las Costas de *Pegu*, (b) donde à los otros se les pegò la enfermedad. Solo el Navio, que se apartò de la Esquadra para llevar à *Merguy* (c) à los Padres Tachard, y de la Breville, se libertò de toda desgracia: azote tan grande, commoviò à muchos de la Esquadra, y sirviò para ponerlos en camino de salvacion: Entre ellos se hallaban algunos recien convertidos, mas obstinados que nunca en

sus

(a) Quando corren los Ponientes, es el tiempo proprio para navegar de las Indias à la China.

(b) Reyno sobre la Costa Oriental del Golfo de Bengala, à la parte allà del Ganges.

(c) Ciudad del Reyno de Siam, sobre el Golfo de Bengala.

sus errores, de quienes tuve el consuelo de recibir la abjuracion, y de verlos morir con grandes afectos de compuncion, y penitencia. Està ahora la Esquadra en buen estado, bien que con un Navio menos.

Irèmos en pocos dias à tomar possessión de Pondichery. Quiera el Señor, que no me estè allì mas tiempo, que el necessario, para aprender la Lengua de mi amada Mission de *Madurè*. Es esta Lengua muy diferente de la Turca, Persiana, Mauritana, y Bengalica, que yà he aprendido. Me serviràn mucho las Lenguas de los Persas, y de los Moros, para con los muchos Mahometanos, derramados por el País. Me serà tambien preciso aprender la Lengua Portuguesa, para tratar con nuestros Padres Portuguéses. Me he visto precisado à aplicarme à ella, por haver tenido à mi cuidado mas de mil Portugueses Indianos, abandonados de su Pastor por mas de seis meses.

Quando los cuidaba, recibì orden del Ilmo. Señor Obispo de Santo Thomè (a) de publicar el Jubilèo, y disponerlos à ganarlo. No sabìa esta buena gente, què cósa era Jubilèo, y trabajè mas de un mes en ponerlos en estado de recibir con fruto los Thesoros, que la Iglesia les franqueaba: predicaba dos veces al dia, y explicaba otras tantas la Doctrina Christiana; por la mañana para instruir à los Catecumenos adultos; y por la tarde à los Christianos. Hasta media noche oìa las confessiones de los hombres, y desde el amane-

(a) Esta Ciudad, que se llama tambien *Meliapor*, està sobre la Costa de Coromandèl.

necer, hasta las nueve, que decia Missa, las de las mugeres. Este pesado trabajo me servia de recompensa de los quatro años, que gastè en aprender Lenguas, sin poder trabajar en la Viña del Señor. Cada dia crece en mì el deseo de aprender la de *Madurè*, porque estoy persuadido, que me serà mas util, que todas las demàs. Quiero guardar de la Lengua Francesa solamente lo preciso, para escrivir à V. R. è informarle de lo que sucediere en esta Mission, y pedirle el socorro de sus Oraciones. Acuerdese V. R. de lo que me prometiò, quando nos despedimos; y estè cierto, que cada vez que he celebrado el Santo Sacrificio de la Missa, he hecho de V. R. particular memoria. Ayudemonos mutuamente à santificarnos, y unamonos, aunque tan distantes lo celebramos, en aquel Señor, por quien solo lo hacemos. Quedo con mucho respeto.

Reverendo Padre mio,

Su muy humilde, y muy obediente Servidor,

Pedro Martin,
Missionero de la Comp. de Jesus.

CARTA

CARTA
DEL PADRE MAUDUIT, MISSIONERO DE LA COMPAÑIA DE JESUS, AL PADRE LE GOBIEN, de la misma Compañia.

Pouleour, en las Indias Orientales, à 29. de Sept. de 1700.

PAX CHRISTI.

Mi Reverendo Padre.

HE tenido el consuelo de recibir dos Cartas de V. R. Mas ha de un año, que respondì à la primera; ahora doy respuesta à la segunda, que me fuè remitida de *Pondichery*, donde, algunos dias hà, llegaron los Navios del Rey felizmente. Deseaba escrivir à V. R. por los Navios de la Compañia Real de Indias; pero al tiempo de su partida, me hallaba tan ocupado con los Enfermos de la Esquadra, mandada por Monf. des Augers, que no pude hallar un instante libre para cumplir mi deseo.

Hice un viage à *Pondichery*, poco despues de la salida de dichos Navios, con el animo de dedicarme enteramente à la laboriosa, y penosa

Mis-

Mission de *Madurè*, y de agregarme al Padre Bouchet, quien, muchos años hà, trabaja allì con admirable zelo, y fruto. Hice todas las diligencias necessarias para la execucion de tan santa empressa; pero Dios, que tenia otros designios sobre mì, y mis Compañeros, no ha permitido que saliesse con mi intento.

No por esso he perdido el animo, ni tampoco el R. P. de la Breville, Superior de nuestras Missiones de Indias, con quien he obrado de concierto. Formamos el proyecto de llevar la Fè à los Reynos vecinos al de Madurè, y de establecer en ellos una nueva Mission, sobre el modelo de la que fundaron en este ultimo Reyno los PP. Portugueses. Haviendo mis Compañeros aprobado esta determinacion, buscamos los medios, para que nos saliesse bien esta obra de tanta gloria de Dios, y provecho de la Religion. Bien persuadidos estabamos de hallar muchos estorvos que vencer; pero bien sabe V. R. que las dificultades no deben detener à los Missioneros, principalmente despues que nos enseñò la experiencia, que ordinariamente previene Dios los sucessos mas dichosos, mediando los mayores obstaculos.

Fuè el P. Martin à verse con el R.P. Provincial de Malabàr, de quien fuè recibido con mucha charidad, y este le señalò parage, donde pudiesse facilmente informarse de las costumbres del Païs, y del modo de portarse entre estas Naciones, las mas supersticiosas del Mundo. De mi parte salì de Pondichery el dia 21. de Septiembre del año 1699.
passado, para ir al pequeño Monte, poco distante de *Santo Thomè*. Hice el viage para aprender

la Lengua con perfeccion, para conocer los parages donde se podia establecer la nueva Mission, y sobre todo, para recoger en mì alguna chispa del ardiente zelo del grande Apostol de las Indias Santo Thomè, quien, es tradicion, santificò este Montecillo con la morada, que en èl hizo. Por no haver aqui los socorros, que me havian hecho esperar, me detuve solos dos meses. Bolvì à Pondichery, para passar de allì à *Coutour*, primera residencia de la Mission de Madurè, donde havia de aprender todo lo concerniente à la que intentabamos establecer. Lleguè allà vestido como *Sanias*, (a) el dia siete de Diciembre, vispera de la Concepcion de Nuestra Señora. El Padre Francisco Lainez, à quien encontrè allì, me recibiò con las mayores muestras de ardiente charidad, y de amistad sincera. No puedo explicar à V. R. los piadosos afectos, con que me sentì traspassado, al vèr la vida austèra, y penitente de nuestros Padres en esta Santa Casa. Derrama Dios sus mas señaladas bendiciones sobre sus trabajos. Quise tener parte en ellos, y tuve el consuelo de administrar los Sacramentos à muchos nuevos Christianos, cuyo fervor, y piedad me sacaban las lagrimas. Bauticè en *Coutour* mas de cien personas, y mas de ochocientas en *Corali*, otra residencia de esta Mission. Tan gran numero, no dexarà de sorprehender à V. R. pero què es esto, en comparacion de lo que hace en *Maravas* el Padre Lainez, quien, en menos de seis meses, ha bautizado mas de cinco mil? De buena gana huviera quedado por su Compañero, dedicandome

(a) Nombre de los Religiosos de las Indias.

à partir con èl tan abundante Mies ; pero las ordenes que tenia , no me lo permitian. Obedecì à ellas , y partì à principios de Junio , tirando del lado de *Cangilouram* , Ciudad situada al Norte de *Pondichery*. 1700.

Luego que lleguè , empecè à trabajar. Dirè à V. R. para su consuelo , y el de todos aquellos , que se interessan en nuestras Missiones , socorriendolas con sus limosnas , que se levantan yà dos Iglesias , en honra del verdadero Dios , en medio de una Nacion sepultada en las mas espesas tinieblas de la infidelidad. Desde tres meses y medio , que estoy en este Paìs , he tenido la dicha de bautizar cerca de ciento y veinte personas. Infiera V. R. de tan felices principios , lo que en adelante , con la gracia de Dios , podrèmos esperar en una Mission tan fecunda , con tal , que nos embien los socorros necessarios ; pero son menester hombres de resolucion , y que puedan hacer gastos , porque aquì estamos precisados à guardar mas precaucion , que en *Madurè* , donde està yà el Christianismo muy floreciente , y debemos persuadirnos , que tendrèmos que padecer persecuciones , yà de los Gentìles , yà de otros, si no somos muy circunspectos , y carecemos de aquello , con que se apacigua el mal humor de los Grandes del Paìs.

Como la vida , que aqui tenemos , es muy aspera , con gusto participo à V. R. que los Padres , que quisieren venir à partir con nosotros los trabajos , han de ser de una salud fuerte , y robusta ; porque su ayuno serà continuo , su ali-

mento serà precisamente arròz, yervas, y agua. Escrivo esto, sin recelar, que vida tan austèra sea capàz de acobardarlos, ni quitarles la gana de venir à ayudarnos; antes bien me persuado, que esto mismo los animarà mas, y les harà preferir esta Mission à las demàs; y si he de juzgar por mi propria experiencia, no dudo, que se hallen aqui llenos de gozo, y consuelo; porque puedo asseguràr à V. R. que nunca me he hallado tan contento, como ahora lo estoy, con yervas, agua, y arròz: es sin duda gracia particular del Señor. Ayudeme V. R. à dàr gracias à su Magestad por ello, y haga que nos embien de Europa los socorros, por tantas razones necessarios.

Pensarà quizà V. R. como muchos lo piensan, que no es cuidar de nuestros Missioneros, el precisarlos à una vida tan austèra, capàz de matarlos, y consumir sus fuerzas en poco tiempo? Responderè en dos palabras, que este genero de vida es absolutamente necessario para convertir à los Infieles, quienes, ni de la Ley del verdadero Dios, ni de los que la predican, harian caso alguno, si no los vieran vivir con tanta austeridad, como sus Bracmanes, y Religiosos. Nos aconsejarìa V. R. mudassemos de conducta? Y què es nuestra vida, para cuidarla tanto, haviendo Dios dado la suya para salvar à estos mismos, en cuyo beneficio trabajamos? Quando hacemos reflexion, que se llena cada dia el Infierno, y que con una vida penitente podemos hacer, que no sea assi: asseguro à V. R. que no nos dà gana de moderar nuestra austereza.

Aun-

Aunque la vida de los Missioneros es tan austèra, como acabo de decir, no por esso, buelvo à repetir, dexan de tener muchos gastos precissos, no para sus personas, como es claro, pues no beben sino agua, ni comen pan, carne, pescado, ni huevos, y todo su vestido se reduce à una tela sencilla; sino para los nuevos establecimientos, que es preciso hacer, para el edificio de las Iglesias, que levantamos al Dios verdadero en estas Regiones Paganas; y principalmente para la manutencion de muchos Catequistas, absolutamente necessarios. Un Catequista es un hombre, à quien instruìmos à fondo en nuestros Sagrados Mysterios, y và delante de nosotros de Lugar en Lugar, para enseñar à otros lo que ha aprendido. Tiene lista exacta de los que piden el Bautismo, de los que han de recibir los Sacramentos, de los que viven en enemistad, de los que no viven con edificacion, y exemplo; y generalmente, del estado del Lugar donde le embiamos. Llegamos nosotros despues, y no nos queda que hacer mas, que confirmar con nuestras Platicas lo que el Catequista les ha enseñado, y celebrar las funciones proprias de nuestro ministerio. Yà percibe V. R. la utilidad, y necessidad indispensable de Catequistas, y esperamos, que tomarà el trabajo de hacer que lo entiendan bien, los que toman à pechos la propagacion del Evangelio.

Acabo de recibir Cartas de *Pondichery*, en que me participan, que tres nuevos Missioneros han llegado alli de su viage para la China. La relacion, que les han hecho, de las bendiciones,

que

que derrama Dios sobre esta nueva Missíon, y las grandes esperanzas, que tenemos de reducir, y ganar para Jesu-Christo estas tan estendidas Naciones, ha movido al Padre de la Fontaine, hombre de distinguido merito, y uno de los tres mencionados, à pedir licencia para quedarse aqui. No dudo, que muchos otros seguiràn su exemplo, viniendo à partir con nosotros los penosos, pero saludables trabajos de esta reciente Christiandad. Suplìco à V. R. que no me olvide en sus Santas Oraciones, de que, mas que nunca, necessitamos: y crea, que soy con mucho respeto.

Reverendo Padre mio,

Su muy humilde, y muy obediente Servidor,

Mauduit,
Missionero de la Comp. de Jesus.

CARTA

CARTA
DE EL PADRE DOLU, MISSIONERO DE LA COMPAÑIA DE JESUS, AL PADRE LE GOBIEN, de la misma Compañia.

Pondichery, 14. de Octubre de 1700.

PAX CHRISTI.

Reverendo Padre mio.

ESCrivo à V. R. esta Carta, por la via de Inglaterra, entretanto que lo puedo hacer, con mayor extension, por los Navios de la Real Compañia de Indias, que deben partir en èl mes de Enero proximo. Con estos embiarè à V. R. las Cartas originales de lo que sucede en estos parages de mas edificacion. Por ellas verà V. R. el principio de la nueva Mission, entablada à dos jornadas de aqui, donde acaba la Mission de nuestros Padres Portugueses, y formada sobre el modelo de la Mission de *Madurè*.

El Padre Mauduit puso el primero manos à la obra: havia hecho su ensayo, ò Noviciado en el mismo Madurè, viviendo solamente con arròz,

y legumbres, unico sustento de nuestros Padres en aquel Paìs. En los cinco, ò seis meses, que viviò en Madurè, bautizò mas de setecientas personas; y desde que tomò possession de la nueva Viña del Señor, ha bautizado mas de ciento y veinte personas, entre las quales se cuentan dos Bracmanes: lo que debe contarse por una gran Conquista. Ha obtenido de los Señores de aquel Paìs el permisso de edificar dos Iglesias, que yà estàn acabadas. Su vida es muy dura, y austèra, y es preciso que lo sea, para convertir à estos Pueblos; pero lo que le dà mucho credito, y entrada facil en todas partes, es, que algunos Bracmanes le acompañan, y le sirven de Catequistas.

Los Nàvios del Rey nos hàn traìdo este año à los Padres Hervieu, de la Fontaine, y Noelas, destinados para la China. El Padre de la Fontaine se ha edificado tanto de los trabajos de nuestros Missioneros, y de los grandes bienes que hacen, que ha resuelto quedarse aqui, mediante el beneplacito de sus Superiores. Actualmente se aplica à aprender la Lengua del Paìs, para ir quanto antes à ayudar al Padre Mauduit en su nueva Mission. Ahora piden todos ir à la China; pero si tuvieran nuestros Padres el mismo concepto, que nosotros, de la Santa Mission de Madurè, no dudo, que la preferirian à la de la China, y de la Canada: y aun me atrevo à assegurar, que su vida enteramente Apostolica, las aflicciones, y continuos trabajos à que estàn expuestos, y los grandes frutos que cogen, sobrepujan à quanto se pueda decir de las otras cèlebres Missio-

ſiones: Puede V. R. juzgar de ſu verdad por eſte ſolo hecho.

En quatro años y medio, que hà que eſtà el Padre Bouchet en la Igleſia de *Aour*, que èl miſmo ha ſundado, ha bautizado mas de diez mil Almas. Es coſa que paſma, vèr la vida fervoroſa, que hacen eſtos Chriſtianos nuevos: juntos rezan todos los dias los Roſarios de Nueſtro Señor, y de Maria Santiſsima: dicen mañana, y tarde ſus Preces: hacen el examen de ſus conciencias, y aun algunos ſe emplean en la Meditacion. Tres ſemanas hà, que me aviſaba el P. Martin, que hace dos meſes eſtà con el Padre Bouchet, que por sì havia bautizado mas de ſeſenta: que apenas paſſaba dia, que no tuvieſſe que bautizar, y celebrar Matrimonios; y que ſeria meneſter una relacion entera, para referir todos los buenos exemplos de edificacion, que alli havia viſto. Si me embia, como me promete, una deſcripcion ampla, la participarè à V. R.

Eſte miſmo Padre Martin entrò en la Miſsion de Madurè el dia de la Santiſsima Trinidad. En la primera reſidencia, donde llegò, hallò à uno de 1699.
nueſtros Padres, que acababan de echar de ſu Igleſia, y maltratar tanto, que à golpes hicieron ſaltar de ſu boca dos dientes, por haver convertido, y bautizado à un hombre de gran *Caſta*: aſsi llaman aqui lo que los Judios llaman Tribu.

Recibì, poco hà, Carta del Padre Lainèz, cèlebre Miſsionero de *Madurè*: havia ido à principios de eſte año à ſocorrer à los Chriſtianos de *Maravas*, donde el Venerable Padre Juan de Brito padeciò el martyrio. Paſsò alli el Padre Lainèz

cinco meses en continuos peligros, echado à la sombra de algun arbol, ò à la orilla de algun estanque, donde los del Paìs iban con frequencia à bañarse: Los instruìa en nuestros Sagrados Mysterios, y daba Dios tanta energìa, y gracia à sus palabras, que en pocos meses bautizò de quatro à cinco mil Idolatras, sin hablar de millares de Christianos, à quienes administrò los Sacramentos de la Penitencia, y Eucharistìa. Me dice, que no comprehende, còmo han podido sus fuerzas bastar para trabajos tan superiores. Este mismo Padre, bolviendo el año passado de assistir à los Christianos de *Outremelour*, ultima residencia de Madurè, padeciò un tormento tan doloroso, como extraordinario. Havia alcanzado del *Durey*, ò Señor de *Outremelour*, permisso para edificar una Iglesia en sus Estados azia el Norte, y cerca de la cèlebre Ciudad de *Cangibouram*, situada en el Reyno de *Carnate*. Haviendo sido preso por uno de los Governadores, à solicitacion de algunos Gentiles, enemigos de la Religion: soltò este Barbaro contra el Padre à algunos Soldados de *Boca grande*, (assi los llaman) que como perros rabiosos à bocados le hicieron sangre en todo el cuerpo, y tan profundas llagas, que le incomodaron por mucho tiempo. Pienso haver yà dado parte à V. R. de accion tan inhumana.

Me es preciso acabar esta Carta, para ir à bautizar tres de los muchos adultos, que se hacen catequizar. En mi primera, participarè à V. R. lo que hago para ganar à nuestra Santa Religion la veneracion de los Gentìles, y à ellos ganarlos à Christo. Como les hacen particular impression nuestras

Fies-

Fiestas, y Ceremonias, imagino cada dia nuevos modos de celebrarlas con mas pompa, y esplendor. En la ultima Fiesta de la Assumpcion de Nuestra Señora, huviera V. R. visto, con el mayor gozo, à los Gentiles mismos meterse à porfia entre nosotros, para honrar à la Reyna de los Cielos: Embiarè à V. R. una corta relacion de esto. Me encomiendo en los Santos Sacrificios de V. R. à quien pido, que me crea con mucho respeto.

Reverendo Padre mio,

Su muy rendido, y muy obediente Servidor,

Dolu,
Missionero de la Comp. de Jesus.

CARTA
DE EL PADRE BOUCHET, MISSIONERO DE LA COMPAÑIA DE JESUS, AL PADRE LE GOBIEN, de la misma Compañia.

Madurè, 1. de Diciembre de 1700.

PAX CHRISTI.

Mi Reverendo Padre.

NUestra Mission de Madurè està mas floreciente que nunca. Hemos padecido este año quatro grandes persecuciones: à palos hicieron saltar dos dientes à un Missionero, y ahora me hallo en la Corte del Principe de estas Tierras, para librar al Padre Borghese, de la Familia de los Principes Borgheses de Roma, à quien ha quarenta dias, que tienen en las Carceles de *Trichirapoli*, (a) con quatro de sus Catequistas, que estàn entre hierros; pero estas persecuciones producen el aumento de la Religion. Quanto mas se esfuerza el Infierno à oponerse à nuestros trabajos, tanto mas el Cielo hace nuevas Conquistas.

(a) Ciudad, y habitacion ordinaria del Reyno de Madurè.

tàs. La ſangre de nueſtros Chriſtianos, derramada por Jeſu-Chriſto, es, como en la primitiva Igleſia, ſemilla de infinitos Proſelytos.

Por lo que à mì toca, en eſtos cinco ultimos años, he bautizado mas de once mil perſonas, y como veinte mil deſde que eſtoy en eſta Miſsion. Tengo à mi cuidado treinta Igleſias pequeñas, y cerca de treinta mil Chriſtianos. No podrè contar el numero de confeſsiones que he oìdo; pero creo que ſuben à mas de cien mil.

Muchas veces ha oìdo V. R. que los Miſsioneros de Madurè, ni comen carne, ni peſcado, ni huevos: que no beben vino, ni otros licores ſemejantes: que viven en unas malas chozas, cubiertas de paja, ſin cama, ni ſilla, ni muebles: que eſtàn reducidos à comer ſin meſa, ni ſervilleta, ſin cuchillo, tenedor, ni cuchara. Parece eſto coſa eſpantoſa; pero creame V. R. que no es eſſo lo que mas nos cueſta. Sencillamente dirè à V. R. que en doce años, que hà ſigo eſte tenor de vida, ni ſiquiera ha merecido eſta miſeria un penſamiento mio. Tenemos aqui los Miſsioneros trabajos de otra naturaleza, que referirà à V. R. por eſcrito el Padre Martin, el año que viene. En quanto à mì, toda mi afliccion ſe reduce à no tener con què mantener mayor numero de Catequiſtas, que me ayuden en la converſion de las Almas. Es inexplicable mi dolor, al vèr à muchos Idolatras de diſtintos parages, venir à pedirme Miniſtros, que les enſeñen la Ley de Dios, y que no pueda multiplicarme à mì miſmo, ni multiplicar à mis Catequiſtas, por falta de ſu neceſſaria ſubſiſtencia: *Parvuli petierunt panem, & non erat qui frange-* Jerem. Thr. 4.

geret eis. Assi me consumo de dolor, viendo perecer tantas Almas, redimidas con la Sangre de Jesu-Christo. Es possible, Padre mio, que los Christianos no sean sensibles à tanta pèrdida? He vendido este año un Caliz de plata, para tener un Catequista mas. Me pregunta V. R. què es lo que quiero? y respondo, que nada quiero para mì: añado, que nada de quanto hay en el Mundo. Lo que deseo, lo que pido, por las Entrañas de Jesus, es, que me busque V. R. quantas limosnas pueda para los Catequistas; y persuadase V. R. que un Catequista mas, ò menos, es de la mayor importancia. Me encomiendo mucho en los Santos Sacrificios de V. R. y quedo con mucho respeto.

Reverendo Padre mio,

Su muy rendido, y muy obediente
Servidor,

J. V. Bouchet,
Missionero de la Comp. de Jesus.

CARTA

CARTA
DE EL PADRE DIUSSE, MISSIONERO DE LA COMPAÑIA DE JESUS, al R. P. Director de las Missiones Francesas de la China, y de las Indias Orientales, de la misma Compañia.

Surate, 28. de Enero de 1701.

PAX CHRISTI.

Reverendo Padre mio.

ALgun tiempo hà, que tuve la honra de escrivir à V. R. para significarle, quan ventajoso seria à la Religion el establecimiento de una nueva Mission en las Provincias Occidentales del Imperio del Gran Mogòl; pero porque temo, que no las haya recibido V. R. por haverlas embiado por tierra, harè aqui un resumen de su contenido.

El Mahometismo, aunque es la Religion dominante en la Corte del Mogòl, y la que siguen, y pro-

professan todos los Oficiales del Principe ; con todo esso , el Pueblo casi todo es Idolatra : de manera , que se puede decir , que por un Mahometano , se cuentan doscientos , y aun trescientos Gentiles. Tienen estos Pueblos sus *Rajas* , que reconocen al Mogòl por su Soberano ; pero en el Industàn son ellos mismos , poco mas , ò menos , lo que antiguamente fueron en Francia los Duques de Guiena , Bretaña , y Normandìa.

Serìa facil fundar Missiones florecientes en los Dominios de estos *Rajas* , y recoger abundantes Mieses. El Paìs que se extiende desde la embocadura del gran Rio Indo , hasta cerca de *Caboul* , serìa , à mi parecer , el parage mas à proposito para dàr principio à tan grande obra. Me han assegurado , que en las Montañas , que dividen la Persia del Imperio del Mogòl , se hallan Christianos , que con un hierro hecho asqua , imprimen en su cuerpo la figura de la Cruz. Es de creer , seràn Christianos solamente de nombre , y todo su Christianismo se reducirà à esta señal , por la qual se distinguen de los Gentiles , y Mahometanos. No obstante , bien se hecha de vèr , que podria esto servir de entrada , y medio para ganarlos , y hacer que abracen la Religion , que segun toda apariencia , se professò en su Paìs en los Siglos passados.

Se vèn tambien en las mismas Montañas , Poblaciones enteras de los antiguos Persas , llamados *Gavres* en Persia , y *Parsis* en Surate , y sus contornos , donde se han establecido en gran numero. Estos Pueblos nos muestran inclinacion , y mucha aversion à los Mahometanos ; de suerte , que vien-

viendose, dos, ò tres años hà, vivamente solicitados por el nuevo Rey de Persia, à que abrazassen el Mahometismo, pidieron con muchas instancias à su Magestad, los permitiesse hacerse Christianos.

Yà vè V. R. que la mies es abundante en estas vastas Regiones; pero para recogerla, son necessarios Missioneros tan virtuosos, como doctos, y rentas suficientes para su manutencion: porque no basta que los Ministros, que se destinen à esta nueva Mission, tengan mucho zelo, y virtud, si no son de mucha habilidad para destruìr los errores antiguos de estas gentes, è inspirarles desde el principio una sòlida estimacion de nuestra Religion. Si, desde luego, la impression, que se hace en sus animos, es fuerte, y viva, y en quanto se pueda, correspondiente à la grandeza de nuestros Mysterios: estoy persuadido à que jamàs se borrarà, y que servirà de basa, y fundamento sòlido, y seguro, para la salvacion de estos Pueblos.

Por tanto, entre el grán numero de excelentes Sugetos, de virtud segura, y bien probada, de que puede V. R. disponer, importa mucho, que destine algunos de merito mas que ordinario, à esta obra de tanta importancia para el Christianismo. Las esperanzas son bien fundadas, y lo seràn mas, luego que se dividan los grandes Estados del *Industàn*, entre los hijos de *Aurengzeb*, que reyna mucho años hà. No hay duda, que favoreceràn estos Principes à los Missioneros, y que en todas las Provincias los protegeràn abiertamente: sobre todo, si quando muera su Padre, los hallan yà establecidos en diversas Provincias. El

Principe *Chalem*, Primogenito, ha monstrado siempre mucha benignidad à los Padres Portuguesses, que estàn en *Agra*; y poco hace, que llamò à *Caboul*, donde ahora se halla con un Cuerpo considerable de Exercito, al Padre Magallens, Missionero antiguo de *Delli*, y de *Agra*, (a) y mandò à los Governadores, y demàs Comandantes de los Lugares por donde passasse, le proveyessen de todo lo necessario para el viage. Se cree, que llama à este Padre, para cuidar de los Christianos, que tiene à su servicio.

Esto es, Padre mio, un pequeño bosquejo del mucho fruto, que se puede hacer aqui. Embiarè à V. R. una descripcion mas ampla, y circunstanciada, por la primera via que encuentre. V. R. me haga participante de sus Sacrificios: y quedo con mucho respeto.

Reverendo Padre mio.

Su muy rendido, y muy obediente Servidor,

Diusse,
Missionero de la Comp. de Jesus.

(a) Dos Ciudades Capitales del Industàn, ò Imperio del Mogòl.

CARTA

CARTA
DEL PADRE PELISSON, MISSIONERO DE LA COMPAÑIA DE JESUS, AL REVERENDO PADRE DE LA CHAIZE, de la misma Compañia, y Confessor de su Magestad.

Canton, (a) 9. de Diciembre de 1700.

PAX CHRISTI.

Reverendo Padre mio.

EL zelo que siempre ha mostrado V. R. por la gloria de Dios, y la salvacion de las Almas, le ha movido à tomar tanta parte en el establecimiento de nuestras Missiones de la China, que jamàs olvidarèmos, ni sus cuidados, ni los beneficios, que ha querido hacernos. Esto me ha obligado à no dexar perder ocasion alguna de dàr à V. R. pruebas de nuestro respeto, y de nuestro agradecimiento, informandole de lo que mira à la Religion, yà en este Imperio, ò yà en los Reynos vecinos; porque sabèmos, que es la unica noticia digna de su atencion. Como me persuado, que esta-

(a) Puerto de Mar, y Ciudad Capital de una de las Provincias Meridionales de la China.

estarà V. R. informado por el Padre Fontanéy;
1699. que partiò de aqui el año passado à bordo del Amphitrite, para bolver à Francia, donde le embia el Emperador; me limitarè en esta Carta, à lo que ha passado en este año.

No contento el Emperador con haver dado à los Jesuìtas Franceses una Casa dentro del recinto de su Palacio, les concediò, poco despues, un gran terreno, contiguo à su habitacion, para edificar una Iglesia, y diò palabra de concurrir à los gastos de este edificio. El dia 26. de Enero de este año de 1700. haviendo ido à Palacio el Padre Gerbillòn, suplicò al primer Eunuco de Camara, hiciesse saber à su Magestad, que yà se hacian disposiciones para fabricar la Iglesia en el parage, què con tanta benignidad les havia señalado: y que assi suplicaban, con el mayor rendimiento, à su Magestad, se dignasse traer à la memoria la gracia, con que los havia brindado, de contribuir para la obra: lo que serìa para ellos un honor, que eternamente agradecerian.

El Emperador mandò, se preguntasse al Padre Gerbillon, por què no venìa acompañado de los demàs Padres à pedirle esta gracia? *Porque edificar una Iglesia à Dios*, añadiò este Principe, *es cosa que mira à todos los Missioneros, y todos deben interessarse en ello.* Respondiò el Padre, que no sabiendo si la peticion, que se atrevia à hacer, serìa agradable à su Magestad, no havia ossado venir à Palacio de un modo tan ruidoso; pero que alcanzada la gracia, no dexaria de combidar à todos los Padres, à que juntos diessen gracias à su Magestad; y que yà que el Empera-
dor

dor lo tenia à bien, iba aquel mismo dia à llamarlos, à que viniessen à pedir una gracia, de que resultaba tanta honra à la Religion Christiana.

Fueron el dia siguiente à Palacio los Padres de las tres Casas, que tenemos en Pekin, (a) siendo los unicos Missioneros de esta gran Ciudad. Embiò el Emperador al primer Eunuco con dos Mandarines à recibir su Memorial. Respondiò à èl el Principe, que siendo cosa santa edificar una Iglesia, queria contribuir à ello, para honrar su Religion, y sus personas: que daria orden de que les subministrassen los materiales necessarios. Con las ceremonias acostumbradas, agradecieron los Padres el beneficio, y se retiraron.

El dia siguiente, 28. de Enero, tuvieron orden de bolver à Palacio. El Emperador les mandò dàr à cada uno dos piezas de seda, y un pan de plata de cinquenta *taels.* El *Tael* de Pekin, equivale à casi cinco libras, (*ò cinco pesetas*) moneda de Francia.

Hablò el Padre Grimaldi, como Missionero mas antiguo, y Superior del Colegio, y dixo: que no teniendo terminos con que explicar su reconocimiento, ni el de sus Compañeros, por los beneficios con què su Magestad se dignaba colmarlos; y pudiendo Dios solo suplir su insuficiencia, iban à emplear el dinero, que acaban de recibir, en echar los cimientos, y levantar la fabrica de una Iglesia, dedicada al Dios Verdadero, para alcanzar de su misericordia, que conservasse, y colmasse de bendiciones à un Principe tan querido, y amable. Celebrò mucho el Empera-

dor

(a) Ciudad Capital de la China.

dor esta accion de gracias. Suplicò el Padre Grimaldi se le diesse por escrito la licencia, que concedia el Principe, de edificar una Iglesia dentro de los limites de su Palacio, y que en ella se notasse, que su Magestad havia querido contribuir à su Fabrica. Tuvo su peticion el efecto, que deseaba. No satisfecho el Emperador de todos estos favores, mandò, que un Mandarin de su Palacio tomasse la Intendencia de la obra, dando con esso à conocer à toda su Corte, que se interessaba su Magestad de un modo muy particular en la fabrica de la Iglesia: pienso, que presto se concluirà, y que para el Verano proximo se dirà en ella Missa.

Què gozo, y jùbilo para los Christianos, el vèr que el Emperador se declara tan abiertamente por Protector de nuestra Religion! Se aumenta cada dia el numero de los Fieles, y no hay Domingo, ni dia de Fiesta, que no se bautice alguno en las tres Iglesias, que tenemos en *Pekin*. Entre los que han muerto este año, hemos perdido un Christiano muy fervoroso, por nombre Sy-Laoye. Diez años hà, que hizo dexacion de su emplèo de Mandarin, para recibir el Bautismo. Ha sido el primero, que se ha convertido de los Mandarines, que tienen à su cuidado señalar los buenos, y malos dias para los casamientos, viages, y fabricas de Casas. Desde que se bautizò ha compuesto siete, ò ocho Libros diferentes, en defensa de la Religion, y particularmente contra la superstición de dias faustos, ò infaustos. Padeciò de parte de sus parientes malos tratamientos, que le reduxeron à pobreza; pero Dios, que siem-

ſiempre le havia ſoſtenido en ſus deſgracias, le llenaba de tantos conſuelos, que ſe tenia por muy dichoſo, en padecer por amor de Jeſu-Chriſto. Como ſu vida fuè tan ſanta, debèmos creer, que eſtà en el Cielo, y que ſin duda intercederà por ſus Payſanos.

Tambien ha perdido eſta Igleſia à un Joven de diez y ocho à diez y nueve años de edad, de grandes eſperanzas. Muriò poco deſpues de ſu bautiſmo: mas el Padre, que le adminiſtrò los ultimos Sacramentos, declara, que nunca ha viſto en un moribundo mayor Fè, Eſperanza, ni Contricion, que en eſte Joven. Yà cercano à ſu fin, hizo ſe hincaſſen de rodillas los que eſtaban en ſu quarto, y luego levantando los ojos, y manos al Cielo, y haciendo profunda reverencia con la cabeza, les exhortò à que con èl adoraſſen al Dios del Cielo; y à ſu Madre, que ſe convirtieſſe, ſuplicandola con inſtancias, que nada hicieſſe en ſu entierro opueſto à la Ley de Chriſto. Dicho eſto, muriò con mucha ſerenidad, mirado de todos como un verdadero predeſtinado.

Ha havido eſte año una cruèl perſecucion en *Cochinchina*: (a) doy à V. R. aqui un reſumen de lo que eſcrive de ella el Padre Juan Antonio Arnedo, Jeſuìta Eſpañol. Su Carta es de *Sinoa*, Capital de la Cochinchina, à 31. de Julio de 1700.

El dia 14. de Mayo de 1698. empezò à levantarſe eſta tempeſtad contra nueſtras Igleſias. El Rey, todavia joven, y ſumamente ſuperſticioſo, eſtaba entregado ciegamente à los Bon-

zos

(a) Eſte Reyno eſtà ſituado entre Tunquin, y el Reyno de Siam.

zos (a) Chinos, que havia llamado à ſu Reyno. Uno de los dos Tios, que tiene à ſu lado, à quien dà mas oìdos, y que domìna ſobre ſu eſpiritu, era enemigo declarado del Chriſtianiſmo. Empezaron derribando muchas Igleſias, y ſe huviera quizà encendido mas el fuego de la perſecucion, à no haver ſobrevenido una calamidad pùblica, originada de unos furioſos uracanes, que cauſaron mil deſtrozos, que ahora procuran reparar. Por otra parte, yo en el miſmo tiempo pronoſtiquè un Eclipſe, de un modo que les ſatisfizo; lo que inclinò à la Corte à no tocar à mi Igleſia, y à tratar à los Miſsioneros con blandura.

Siguiòſe poco deſpues el año Real, que es de doce en doce años. Como durante eſte año ſe permite al Pueblo mayor libertad, gozaron de ella los Chriſtianos, como todos los demàs; de manera, que haciamos todos nueſtros exercicios de Religion tan publicamente, como antes de la
1700. perſecucion. A principios de eſte año, algunos ladrones, ò por mejor decir, enemigos de los Chriſtianos, malquiſtarnos, derribaron, è hicieron pedazos algunos Idolos del campo. El Rey echò la culpa à los Chriſtianos, no dudando, que eran los authores de eſte hecho. Llegò al miſmo tiempo à ſu noticia, que el dia de Ceniza, 24. de Febrero, havia havido gran concurſo de gente en nueſtras Igleſias; y diò orden que ſe mataſſe à todos los Chriſtianos, que ſe hallaſſen en nueſtra primera Junta. Tuve de ello aviſo el dia 6. de Marzo, y con eſſo impedì, que concurrieſſen.

Era-

(a) Son los Sacerdotes de los Idolos.

Erámos entonces en esta Ciudad cinco Missioneros Europeos ; à saber, los Señores Pedro Langlois, y Juan Cappon, Eclesiasticos Franceses; los Padres Pedro Belmonte, y Joseph Candone, Jesuitas Italianos ; y yo. El dia 12. de Marzo vinieron de mano armada à nuestras Iglesias, prendieron à nuestros Criados, saquearon quanto hallaron en nuestras Casas, y los Missioneros quedaron presos, cada uno en su Iglesia. Estaba entonces fuera de la Ciudad el Señor Cappon. El dia quince del mismo mes, los quatro Missioneros presos fueron llevados à la Carcel pùblica. Al Señor Langlois, y Padres Candone, y Belmonte, pusieron al cuello la Gamella, ò *Cangue*. (a) No era yo bastantemente agradable à Dios, para merecer igual tratamiento. Me prendieron, pero al dia siguiente me pusieron en libertad, por mi profession de Mathematico.

Se publicò el dia 17. el Edicto del Rey, mandando, que en todo el Reyno se derribassen todas las Iglesias de los Christianos: se quemassen todos los Libros de su Religion : se prendiesse à todos los Missioneros: que todos aquellos, que havian abrazado el Christianismo, se bolviessen à la Religion del Paìs ; y que en testimonio, y prueba de su sumission al Decreto, Christianos, è Idolatras, hombres, y mugeres, mozos, y viejos ; y en fin, todos, pisassen la Imagen Santa del Salvador, que siempre es la que principalmente exponemos en nuestras Iglesias, en medio del Altar, y à vista de todos. Al instante se puso en execu-

(a) Instrumento compuesto de dos maderos muy pesados ; con una abertura en medio de su union, para que quepa el cuello.

cion el Real mandato en Palacio, en las Casas de los Mandarines, en las Calles, y Plazas pùblicas de esta Ciudad. Nos traspassò el dolor de vèr à muchos cobardes Christianos pisar la Santa Imagen. Algunos se ocultaron, para no verse precissados à lo mismo: otros tuvieron el valor de negarse à su cumplimiento, mereciendo por esso la Corona del martyrio. Asseguran, que el Tio del Rey, nuestro Amigo, ni pisò la Santa Imagen, ni obligò à sus domesticos à hacerlo; pero el otro Tio, grande enemigo de los Christianos, para assegurarse de la obediencia de todos los Mandarines, y principales Señores Catholicos, persuadiò al Rey, que mandasse formar una lista de todos, y los obligasse en pùblico à pisar la Santa Imagen; diò esto ocasion à muchas crueldades, para formar à los Martyres à que declarassen los nombres de los Christianos, especialmente de los mas considerables.

El mismo dia 17. se quemaron casi todos los Libros Santos: me bolvieron à mì los que eran de mi uso, y muchos otros, que juzgaban serlo, creyendo, que podian servirme para las Mathematicas. Librè de este modo un Missal, y el Libro de la Vida de Christo en Estampas, que nos es muy util para mostrar, y explicar à esta gente ruda, y grossera los Mysterios de la Vida del Salvador. Traxeron del Campo al Señor Cappon prisionero, y le apretaron furiosamente los dedos, para obligarle à declarar los nombres de los Mandarines Christianos. Sufriò valerosamente este suplicio, sin querer descubrir à nadie, lo que le grangeò la estimacion de los Gentiles mismos.

El Señor Mauro de Santa Maria, Sacerdote Cochinchinense, educado en el Seminario de Siam, cèlebre en todo el Reyno por su habilidad en la Medicina, creyò desde la primera nueva de la persecucion, que debia esconderse. Havia yo avisado à los Señores Nicolàs Fonseca, Portuguès, y Pedro Semenot, Francès, que tomassen la misma precaucion; pero fueron descubiertos, presos, y traìdos à aqui. Un buen Viejo, llamado Juan, hermano del cèlebre Don Manuel, que à sus proprias expensas havia edificado una pequeña Iglesia en las Montañas, y hacìa en ella las funciones de Catequista, fuè molido à golpes, por no haver querido entregar los Libros Sagrados, ni pisar la Santa Imagen.

Havia mandado el Rey, que se diesse al pillage de los Soldados todo lo que perteneciesse à los Christianos, exceptuando aquellas cosas, que miramos como Santas, que queria que le llevassen; entre otras, le llevaron muchas Reliquias, algunas eran huessos enteros. Tomandolas en sus manos, y mostrandolas à sus Cortesanos, les dixo: ,, Mirad aì hasta donde llega la impiedad de los ,, Christianos: sacan de los Sepulcros los huessos ,, muertos, que nos causan horror. Hacen mas, ,, *añadiò*, porque despues de haverlos reducido ,, à polvo, los echan en sus bebidas, ò hacen de ,, ellos unas pastas, que dàn al Pueblo, hechi- ,, zandole por este medio, de tal manera, que ,, acude ciegamente à ellos, y abraza su Doctrina. Viendo el Rey, que este discurso encendia contra nosotros el furor de toda su Corte, mandò, que se expusiessen los huessos en la Plaza pùbli-

ca, y que se informasse al Pueblo del uso, que de ellos haciamos. Este sucesso hizo comprehender à todos los Missioneros, que no es aùn tiempo de embiar regalos de esta classe à estos Paìses, ni de exponerlos à la veneracion pùblica, por no echar, como dice el Evangelio, las Margaritas à los puercos.

Entretanto atormentaban con furor à los Christianos prisioneros, y mas à los naturales del Paìs. Uno de estos, à quien, por su destreza en instruìr, se havia dado el titulo de Catequista General del Reyno, desde la primera pregunta, dixo: Que nada tenia mas en el corazon, que obedecer à las ordenes del Rey, y apostatò al instante. Sujetaronse en las Provincias al Edicto Real. Un Mandarin considerable àzia el Norte, rehusò generosamente pisar la Santa Imagen, y fuè llevado preso à la Corte. Presentado al Rey, le dixo este Principe: ,, Sin dilacion has de pisar esta Imagen, ,, ò perder la vida; qual escoges? Señor, *respondiò* ,, *el Mandarin*, mil veces quiero mas perder la ,, vida, si es menester. Prompto à obedecer à Vues- ,, tra Magestad en todo lo demàs, no lo puedo ha- ,, cer en lo que pertenece à mi Religion. Quan- ,, do mozo, *añadiò*, me llevò mi Padre consigo un ,, dia à la Iglesia, y mostradome la Santa Imagen: ,, Sabed, hijo mio, me dixo, que el Criador del ,, Cielo, y de la Tierra, usando de su Misericor- ,, dia infinita con el hombre perdido por el pe- ,, cado, embiò à la Tierra à su Hijo Unigenito ,, Jesu-Christo, cuya Imagen tienes delante de ,, los ojos, para que muriendo por nosotros en la ,, Cruz, nos librasse de la muerte eterna, de que

,, esta-

,, estabamos amenazados. Te dexo por mi Testamen-
,, to su Santa Ley, que es una Herencia mas pre-
,, ciosa, que todas las riquezas del Mundo: Si la
,, guardas fielmente toda tu vida, te mirarè, y
,, te amarè como à hijo mio, y legitimo herede-
,, ro; pero si fueres tan mal aventurado, que lle-
,, gares à abandonarla, te tratarè como hijo rebel-
,, de, è inhumano.

Los Mandarines, que se hallaron presentes, por hacer su Corte al Rey, mostraron tanta indignacion de esta respuesta, que suplicaron à su Magestad les permitiesse despedazarle; pero el Rey, mas moderado, que ellos, mandò, que le restituyessen à su Patria, y que alli le degollassen. Llegado que fuè alli, muchos de sus parientes, Gentiles aùn, se arrojaron à sus pies en la Carcel, instandole à que obedeciesse al Rey, ò à lo menos, que hiciesse como que obedecia, acercando un poco el pie à la Imagen; y que esta accion sola, serìa suficiente para que el General de las Tropas, Amigo suyo particular, hallasse modo de librarle; que si miraba con indiferencia su ruina propria, no fuesse insensible à la de una familia afligida, que tanto amaba, y que iba à arrastrar en la misma desgracia. Cosa estraña! Aquel que havia hablado al Rey con tanto valor, se rindiò à los ruegos, y lagrimas de sus parientes. Hizo el ademàn de pisar la Imagen, declarando no obstante, que lo hacia mas por librarse de la importunidad de sus parientes, que por renegar de su Religion, la qual reconocia, y confessaba por unica, verdadera, y absolutamente necessaria para la salvacion. Contento el Ge-

neral con esta apariencia, escriviò al Rey, que Pablo *Kien*, assi se llamaba el Mandarin, havia obedecido à sus ordenes; pero irritado su Magestad, que otro, y no èl, le huviesse vencido, y reducido, mandò, que no por esso dexassen de cortar la cabeza al culpado. Recibiò Pablo esta segunda sentencia con maravillosa intrepidèz. Reconociò en ella la mano de Dios, que visiblemente castigaba su cobardìa. Llorò amargamente hasta el ultimo instante de su vida, è invocando sin cessar el dulce Nombre de Jesus, muriò, como lo debèmos esperar, en los sentimientos de una verdadera penitencia.

El dia 23. de Abril fueron presentados al Rey quatro Missioneros, los Señores Langlois, y Cappon, Eclesiasticos; y los Padres Candone, y Belmonte, Jesuìtas. Mandò, que les pusiessen al cuello el *Cangue*, ò Gamella mas pesada, gruessos grillos à los pies, y que fuessen llevados à otra Carcel mas dura, donde, segun parece, quiere dexarlos morir de miseria. En el mismo tiempo, tres Señoras fueron conducidas delante del Rey: eran estas Isabèl *Mau*, viuda de un gran Mandarin; Maria *Son*, de edad de sesenta años, de una inocencia, y candor admirable de costumbres; y Paula *Don*, cuyo marido havia sido martyrizado. Fueron sentenciadas à la bastonada, à que les quitassen el pelo, y à que les cortassen las puntas de las orejas, y dedos. Condenò à muerte el Rey à los Cochinchines, rebeldes à su Decreto, y los mas de ellos à morir de hambre.

Diòse la comission de executar la Sentencia, dada contra las tres Señoras, à un Capitan, parien-

te

te de Isabèl. Este la instò mucho à que obedeciesse al Rey: mas viendola firme, y constante, la dixo: que temia mucho, que despues de padecer el suplicio à que estaba condenada, la obligassen à passar lo que la quedaba de vida en algun oficio baxo, y humilde: „ Pariente mio, (*le respondiò* „ *esta virtuosa Señora*) soy muger, y de edad, y „ por consiguiente muy medrosa, y aprehensiva: „ y asi, no te puedo decir el miedo, y horror, „ que tengo de vèr debaxo de mis pies el Retrato „ de mi Salvador, y de mi Dios. Al oirte solamen- „ te hablar de ello, me tiembla todo el cuerpo; „ por tanto, si no hay otro medio para eximirme „ del suplicio, sino el de pisar la Imagen Santa, „ mucho mas quiero morir, que hacerlo.

El Oficial, hecho cargo de su constancia, y mucha virtud, hallò otro modo de librarla. Pidiò à los Soldados, que perdonassen à su parienta: haviendo estos tratado con el ultimo rigor à las otras Señoras, arrimaron solamente sus cuchillos ensangrentados à las orejas, y dedos de Isabèl, haciendo como que las cortaban. Entraron luego à las tres en una barca. Yo, que oì gritos, y alharidos, me acerquè con algunos remedios, que havia prevenido. Imaginè, que el dolor del tormento padecido, las havia hecho prorrumpir en tales voces; pero quedè atonito quando vì, que sola Isabèl se lamentaba, y estaba inconsolable, por no haver padecido por la Fè de Jesu-Christo, haviendo sido sus Compañeras tratadas con la mayor crueldad.

Entretanto conducian à una Isla, distante como un quarto de legua de la Ciudad, à quatro Chris-

tianos condenados à morir alli de hambre. El primero se llamaba Pablo *So*, hombre de letras, y habil en la Medicina, de la qual se servia con utilidad para convertir à sus Paysanos à nuestra Santa Ley. Havia ido de su propria voluntad à presentarse à los Mandarines de su Paìs, y los havia casi forzado, por decirlo assi, à que le detuviessen prisionero. Al punto le sentenciaron à tres palos cada dia, baxo de las plantas de los pies, hasta que le reduxessen à obedecer al Edicto Real; pero como le veìan firme en su santa resolucion, le traxeron à aqui de las Provincias del Norte, donde havia sido preso. Un pariente suyo, llamado Nicolàs, havia alli muerto por la misma causa. El segundo prisionero conducido à la Isla, fuè Vicente *Don*, marido de Paula, yà mencionada. El tercero fuè Thadèo *Ouen*, de grande piedad, y criado del Señor Langlois. Estaba en la barca, quando el Señor Manuel, y otros cinco naufragaron: èl solo se salvò, guardandole Dios para el martyrio. El quarto fuè mi Catequista, por nombre Antonio *Ky*: este, de edad de catorce años, havia acompañado à uno de nuestros Padres à Macao, donde viviò dos años en nuestro Colegio. Bolviò despues à Cochinchina, donde por algun tiempo se diò à una vida poco Christiana; pero en fin, despues de la muerte de su muger, se convirtiò de veras à Dios, y se dedicò al servicio de los Missioneros. Viviò los ocho ultimos años de su vida en nuestra Casa, y aunque tenia sesenta años, era mas robusto que sus Compañeros. Muriò el ultimo, haviendo tolerado la hambre ocho dias, sin que le huviessen dado siquiera una hoja de

Be-

Betel,(*) que mascar. La prision de estos Martyres era una cabaña,cerrada con gruessos palos, cubierta de ramas de arboles de seis pies de ancho, y ocho de largo. Despues de su muerte, hicieron sus cuerpos pedazos,los arrojaron al Rio por orden del Rey, para que no se pudiessen juntar sus Reliquias.

A veinte de Mayo llegaron los Navios, ò Somes (a) Chinos, que traìan à los Señores Eclesiasticos, y à nosotros, las cortas pensiones, que nos embian de Cantòn. (b) No omitieron diligencia los Mandarines para averiguar, si traìan algo à los Missioneros; pero el Capitan Chino tuvo la habilidad de frustrar sus intentos, entregandome quanto le havian confiado. No ha sido de poca utilidad, para dàr algun alivio à todos los Confessores de Jesu-Christo, que estaban en las Carceles. A Miguèl *Ouen*, Soldado, le cortaron la cabeza en su casa à veinte y cinco de Mayo. Un Estudiante mozo, despues de haver sufrido doce dias de hambre, estando fuera de sì, y con la cabeza perdida, renegò de la Fè, para que le diessen de comer. Se le preguntò, si la hambre le hacìa padecer mucho? Y respondiò, que sentia en las entrañas un fuego tan abrasador, y tan insufrible, que no havia podido perseverar mas tiempo; aunque està convencido, que la unica verdadera Religion es la Christiana.

No puedo explicar à V. R. lo que el Padre Candone, de sesenta y tres años de edad, y muy

(*) Es la oja de una planta,que mascan à menudo los deCochinchina; y tomada en mucha cantidad, embriaga.

(a) Assi se llaman los Navios Chinos.

(b) Ciudad Capital de una Provincia de la China, del mismo nombre.

achacoſo , padece con el Cangue , ò Gamella , y los grillos. Reſiſte, no obſtante, valeroſamente, como tambien el Señor Cappon ; pero haviendo la incomodidad de la Carcel cauſado al Padre Belmonte un fluxo de ſangre , muriò de èl el dia veinte y ſiete de Mayo , haviendoſe antes confeſſado , y recibido la Extrema-Uncion. Era natural de Rimini , en Italia , y ha ocho años , que vino à eſta Miſsion con el Ilmo. Ciceri , Obiſpo de *Nankin* , (a) que bolvia de Europa. Su admirable dulzura , y grande charidad , le hicieron amable à todos , y mas à los pobres , que hallaban en èl un Padre , y un Protector. Aunque de dèbil complexion , era infatigable. Como los trabajos à que ſu zelo le llevaba , le havian ſumamente debilitado , le ordenaron los Superiores , que bolvieſſe à *Macao* , para recobrar ſu ſalud. Diſpuſo Dios de ſu vida de otra manera, llamandole , como con fundamento eſperamos , à la Gloria de los Bienaventurados , porque muriò , no ſolamente como verdadero Chriſtiano , ſino como perfecto Religioſo , deſnudo de todo , y caſi como San Juan Papa , y Martyr , cuya Fieſta celebra la Igleſia à veinte y ſiete de Mayo. Haviendo eſte Santo ſido echado en la Carcel de Ravena, en defenſa de la Religion Catholica , por orden del Rey Theodorico, muriò en ella de hambre, y miſeria. Me diò el Rey permiſſo de dàr ſepultura al Padre Belmonte ; lo hice de noche , en un parage donde pocos dias antes havia una muy hermoſa Igleſia.

Ha ſido la perſecucion muy cruèl en las Provincias , y ha hecho muchos Martyres. Ignoramos

(a) La ſegunda Ciudad de la China.

mos todavia las circunſtancias de ſus combates. A diez y nueve de Junio muriò de repente el Tio del Rey, el grande enemigo de nueſtra Religion. Acababa de comer, y queriendo dormir la ſieſta, ſe echò ſobre la cama. Un inſtante deſpues gritò à una de ſus mugeres, que no eſtaba lexos: *Hay! que me muero!* y en el miſmo momento eſpirò. Hacen todos juicio, que eſta muerte es un evidente caſtigo de Dios, por los males, que havia hecho à los Chriſtianos. Dos dias antes, un verdadero Siervo de Dios, llamado Franciſco *Dirk*, havia de algun modo profetizado eſta muerte, diciendo: que eſte Principe, por ſu odio, y crueldad contra los buenos, ſeria muy preſto caſtigado, y que ſeguramente vengaria Dios à ſus Siervos, à quienes oprimia ſin humanidad, y ſin juſticia. A otro Mandarin, enemigo de los Chriſtianos, ſe le quemò la Caſa, con doce de ſu familia. Tambien ha deſcargado Dios los azotes de ſu Juſticia ſobre algunos Chriſtianos Apoſtatas; unos eſtàn poſſeìdos de el Demonio; otros, poſtrados en la cama, padecen vehementes dolores: otros han caìdo en el mayor deſprecio, y caſi todos parecen oprimidos de triſteza, turbados ſin duda, con los juſtos remordimientos de ſu conciencia. Muchos quieren ſer recibidos à penitencia, y lo piden con vivas inſtancias; pero hacemos juicio, que no es aùn tiempo de concederles eſta gracia, y mucho menos à los que eſtàn en buena ſalud: ofrecen algunos grandes limoſnas para ſocorrer à los Chriſtianos encarcelados. Los Miſsioneros han conſultado entre sì,

si se havian de recibir, ò no; y sus pareceres no estuvieron de acuerdo.

Los Señores Langlois, y Fonseca, y el Padre Candone, juzgaron, que se debian recibir, por las razones siguientes. Los prisioneros necessitan de socorro; y es consejo de la Escritura Sagrada, redimir sus pecados con la limosna. Los reos pueden caer en desesperacion, y de rabia, y colera renegar enteramente de la Religion; si por un pecado, que cometieron, en el juicio de todos, mas por flaqueza, que por malicia, y del qual se arrepienten de todo corazon, se miran tan despreciados, que no se quieran recibir sus limosnas, quando no se desechan las de los Idolatras. Mas los Señores Cappon, y Semenot, y el P. Belmonte, han sido siempre de parecer, que considerada la disposicion de los animos en este Paìs, porque creen, que todo se logra con el dinero, y que de los Mandarines mas severos, con èl se alcanza perdon de los mas atroces delitos: han juzgado, digo, que no se debrian admitir, ni las ofrendas, ni las limosnas de los Apostatas, para no darles lugar de pensar, que en el peso de los Missioneros, los pecados mas enormes, en cuyo numero debe contarse la Apostasìa, se hacen ligeros, quando en la balanza opuesta se pone una buena suma de dinero; y porque facilmente se persuadirian, viendonos aceptar sus limosnas, que yà estaban reconciliados, y en gracia con nosotros.

Por lo que à mì toca, mi parecer fuè, que no se debia hacer regla general; pero que examinada la disposicion particular de los que ofre-
ciaṇ

cian las limosnas, y las señales de dolor, con que las acompañaban, se debian recibir las de unos, y reusar las de otros. Asi no podrian decir, que el dinero solo basta para ser reconciliado; ni tampoco, que es inutil, quando se dàn muestras de verdadero arrepentimiento.

A veinte y ocho de Julio muriò en la Carcel, de miseria, el Señor Langlois, como havia muerto el Padre Belmonte. Le administrè el dia antes la Extrema-Uncion, y con el parecer de los demàs Missioneros, le enterrè en su Casa, en el sitio donde poco antes estuvo su Iglesia. Era, despues del Padre Candone, el mas antiguo Missionero de Cochinchina. Sabìa muchos secretos de Medicina, lo que le grangeò grande reputacion. Le amaban mucho los Neophytos, y les hacìa gruessas limosnas.

Los Señores Cappon, Semenot, Fonseca, y el Padre Candone, estàn todavia en su prision. Por lo que mira à mì, estoy hospedado en un pequeño Jardìn, que me han dado cerca de Palacio. Mi Titulo de Mathematico me dà la libertad de ir à donde quiero, de visitar à nuestros pobres prisioneros, y de decirles cada dia Missa. El Señor Clemente, que es Seglar, ha perdido todos sus bienes, porque es Christiano; vive muy contento de verse despojado de todo, por tan buena causa. En quanto à los demàs Missioneros, dicen, que el Ilmo. Obispo Francisco Perez, los Señores Juan Auzier, y Renato Gourget, Franceses, y el Señor Lorenzo, Cochinchinense, estàn escondidos en las Islas, ò en las Montañas: que los dos Señores, llamados Carlos, que vinieron aqui de Siam para

ser

ser Ordenados de Sacerdotes, han sido presos: que el Señor Feret, que por su poca salud se retiraba al Seminario de Siam, ha muerto del cansancio, y fatigas del camino. El Padre Joseph Perez, Jesuìta, fuè preso cerca de las Fronteras de Camboja. En fin, el Padre Christoval Cordeiro se mantiene en las Provincias del Mediodia, donde cada instante corre peligro de ser descubierto.

Hasta aqui llega el extracto de la Relacion del Padre Arnedo. Quedo con perfecto reconocimiento, y profundo respeto.

Muy Reverendo Padre.

Su muy rendido, y muy obediente Servidor,

Pelisson,
Missionëro de la Comp. de Jesus.

CARTA

CARTA
DEL PADRE PABLO CLAIN, DE LA COMPAÑIA DE JESUS,
AL M. R. P. GENERAL DE LA MISMA Compañia, ſobre el nuevo Deſcubrimiento, que ſe ha hecho de treinta y dos Islas, al Medio-dia de las Islas Marianas.

Manila, 10. de Junio de 1697.

PAX CHRISTI.

Muy Reverendo Padre.

DEſpues que partiò el Navio, que lleva las Cartas, que eſcrivì el año paſſado à V. Paternidad muy Reverenda, llegò otro, con orden para mì de acompañar al Padre Antonio Fuccio, Siciliano de Nacion, nuevo Provincial de eſta Provincia. Haciendo con ſu Reverencia la Viſita de nueſtras Caſas, recorrimos el Paìs de los *Pintados*, que ſe compone de unas Islas grandes, ſeparadas las unas de las otras, por brazos de Mar, cuyo fluxo, y reſſuxo hacen la navegacion dificil, y peligroſa. Hay en eſtas Islas haſta ſetenta y ſiete mil Chriſtianos, baxo la direccion Eſpiritual de quarenta y un Miſsioneros de nueſtra Compa-

ñia,

ñia , que tienen consigo dos Coadjutores , que cuidan de su manutencion.

No puedo explicar à V. Paternidad , quanto me commoviò la vista de estos Pobres Indios , de los quales mueren muchos sin recibir los Sacramentos de la Iglesia, con gran peligro de su salvacion eterna; porque son aqui tan pocos los Sacerdotes , que los mas tienen dos Pueblos à su cuidado; por lo que sucede, que estando empleados en un Pueblo en las funciones de su ministerio , no pueden assistir à los moribundos de el otro. Mas sensible me fuè el abandono , en que estàn muchos Pueblos , que viven en las Islas , que llaman *Paìs* , que sin embargo de no estàr lexos de las Marianas , no tienen comercio alguno con estas. Este mismo año hemos averiguado su descubrimiento , y passò de la manera siguiente.

Haciendo la Visita con el Padre Provincial, como acabo de decir, llegamos al Pueblo de *Guivam*, en la Isla de *Samal* , la ultima , y mas meridional de las de los *Pintados*. Hallamos alli veinte y nueve *Palaos*, ò habitadores de las Islas nuevamente descubiertas, à quienes los vientos del Este, que reynan en estos Mares , desde el mes de Diciembre , hasta Mayo , havian arrojado trescientas leguas de sus Islas, al Pueblo de la Isla de *Samal*, à bordo de dos pequeños Bageles , que aqui llaman *Paraos* , y cuentan esta aventura del modo siguiente.

Embarcaronse en numero de treinta y cinco personas , para passar à una Isla vecina. Levantòse un viento tan fuerte , que no pudiendo aportar à

la

la Isla à donde iban, ni à otra alguna de las vecinas, los metiò en alta Mar. Hicieron todo lo possible para tomar tierra en la playa de alguna de sus Islas conocidas; pero todo fuè en vano. Navegaron assi, llevados de los vientos, setenta dias, sin hallar tierra. Perdida, en fin, toda esperanza de bolver à su Patria, y viendose medio muertos de hambre, sin agua, y sin viveres, resolvieron abandonarse à la direccion de los vientos, y tomar tierra en la primera Isla, que encontrassen de parte del Poniente. Apenas tomaron este partido, quando se hallaron à vista de este Pueblo de *Guivam*, en la Isla de Samal. Un *Guivamès*, que estaba à la orilla del Mar, los viò, y juzgando por la hechura de sus Navichuelos, que debian de ser Estrangeros, que se havian perdido, les hizo señal con un lienzo, para que tomassen el canal, que los mostraba, y evitassen los escollos, y bancos de arena, sobre que iban à perderse. La pobre gente se atemorizò tanto al vèr à aquel hombre, que no conocian, que empezaron à bolver à alta Mar; pero no pudieron lograrlo con sus esfuerzos, rechazandolos siempre el viento àzia la orilla. Yà cercanos à ella, el *Guivamès* les hizo entender el rumbo, que havian de tomar; pero viendo, que no le acertaban, y que infaliblemente iban à dàr al travès, se echò al Mar, y à nado llegò à uno de los Barcos, para servirles de Piloto, y conducirlos al Puerto. Apenas llegò, quando los que estaban en el Barco, y aun las mugeres con sus niños, se arrojaron al Mar, para salvarse en el otro. Tanto temian el abordage del incognito. Viendose este solo, echò à seguirlos,

los, y dandoles alcance, entrò en el otro Barco, y le conduxo, evitando los escollos, al Puerto. Quedaron los pobres en este intervalo immobles, dexandose guiar del que no conocian, y mirandose como sus prisioneros.

Saltaron à tierra el dia veinte y ocho de Diciembre, consagrado à los Santos Inocentes, año de 1696. Acudieron à la orilla los vecinos de *Guivam*, los recibieron con charidad; y los llevaron vino, y refrescos. Comieron con gana los cocos, que son la fruta de las Palmas de este Paìs. Su carne es casi como la de las castañas, sino que es mas aceytosa, y tiene una especie de agua azucarada, que es una bebida muy agradable. Traxeronles arròz cocido en agua; su uso es aquì, y en toda el Assia, como el del pan en Europa. Pasmaronse al verlo, y tomaron algunos granos, que echaron al instante à tierra, imaginando, que eran gusanillos. Se alegraron mucho quando les pusieron algunas gruessas raìces, que aqui llaman *Palavan*, y las comieron con gusto, y hambre.

Entretanto llamaron à dos mugeres, que en otra ocasion havian arrojado los vientos à la missma Costa de Guivam. Como sabìan aùn algo de su Lengua, sirvieron de Interpretes, y por su medio supimos lo que contarè despues. Una de estas mugeres hallò entre ellos à algunos de sus parientes, quienes luego que la reconocieron, empezaron à llorar. El Padre, que cuida de este Pueblo, informado de la llegada de esta pobre gente, la hizo passar. à *Guivam*. Luego que le vieron, y echaron de vèr el respeto, que le tenian los demàs, imaginando, que era el Rey del Paìs, y que

su

su vida, y suerte dependia de su arbitrio, se postraron todos en tierra, implorando su misericordia, y pidiendole la vida. Lastimòse el Padre al vèr su desconsuelo, hizo quanto pudo para consolarlos, y templar sus penas. Acariciò à sus hijuelos, de los quales tres mamaban todavia, y otros cinco eran un poco mayores, y diò palabra à sus Padres de darles quanta assistencia estuviesse en su mano.

Los vecinos de Guivàm se ofrecian al Padre à porfia, para llevar à estos Estrangeros à sus Casas, assistirlos con lo necessario, yà en viveres, yà en vestidos. Consintiò el Padre en ello, con condicion, que no se separassen los casados, (entre ellos havia algunos) y que tomassen à lo menos dos, para no exponerlos à morir de tristeza viendose solos. De treinta y cinco, que salieron de su tierra, quedaban solamente treinta, porque la falta de mantenimiento, y las fatigas de tan larga navegacion, apresurò la muerte à cinco de ellos, durante el viage. Poco despues de su arribo, muriò otro, que tuvo la dicha de recibir el Bautismo.

Contaron estos, que su Paìs consiste en treinta y dos Islas. Si hemos de juzgar por la hechura de sus Navichuelos, y por la forma de sus Velas, no deben de estàr lexos de las Islas Marianas, porque son de la misma hechura. Mucha apariencia hay, que estàn mas al Mediodia, que las Marianas, à once, ò doce grados de latitud Septentrional, y baxo el mismo paralelo, que *Guivam*, porque viniendo derechos de Oriente à Occidente, han tomado tierra en esta Playa. Te-

nemos tambien razon de creer, que fuè una de estas Islas la que se descubriò à lo lexos algunos años ha, quando un Navio de Philipinas, dexando la derrota comun, que es del Este al Oueste, baxo el paralelo decimotercio, y apartandose al Sudueste, la viò la primera vez. Unos la llamaron la Carolina, del nombre de Carlos Segundo, Rey de España: otros la dieron el nombre de San Bernabè, porque se descubriò el dia en que la Iglesia celebra su Fiesta. Fuè tambien vista el año passado por un Navio, que iba de aqui à las Islas Marianas, obligado por una tempestad à mudar de rumbo. Ha dado muchas veces orden el Governador de Philipinas, al Navio, que và casi todos los años à las Islas Marianas, de buscar esta Isla, y las demàs, que se sospecha estàr en su cercanìa; pero hasta ahora inutilmente, reservando Dios, como esperamos, el hallazgo à este tiempo, con la conversion de estos Pueblos.

Añaden estos Estrangeros, que de las treinta y dos Islas, tres no estàn habitadas, sino de aves. Quando se les pregunta el numero de los habitadores, toman un puñado de arena, ò polvo, y lo muestran, para indicar la multitud inumerable de los Isleños. Se llaman estas Islas, *Pais*, *Samululutup*, *Saraon*, *Taropie*, *Valayyay*, *Satavan*, *Cutat*, *Ifadui*, *Piraulop*, *Itai*, *Pic*, *Piga*, *Lamurrec*, *Puc*, *Falait*, *Caruvaruvop*, *Ilatu*, *Lamuliur*, *Tavas*, *Saypan*, *Tacaulap*, *Rapiyang*, *Tavon*, *Mutacusan*, *Piylu*, *Olatàn*, *Palu*, *Cucumyat*, *Piyalcunung*. Las tres Islas desiertas, y habitadas solamente de paxaros, son: *Piculat*, *Hulatàn*, *Tagitàn*;

vàn; la mas considerable de todas es *Lamurrec.* En esta tiene el Rey de estas Islas su Corte, y le estàn sujetos los Gefes de todas estas Gentes. Entre estos Estrangeros havia uno de los mencionados Gefes con su muger, que era hija del Rey. Aunque medio desnudos, tienen unas modales, y cierto ayre de grandeza, que dà à entender lo que son. Tiene el marido todo el cuerpo pintado de unas rayas, cuya colocacion forma diferentes figuras. Tambien los demàs hombres tienen rayas semejantes, unos mas, otros menos; pero las mugeres, y niños no las gastan. Son diez y nueve hombres, y diez mugeres, de diferentes edades. En las facciones, y color del rostro, se parecen mucho à los Philipinos. No gastan los hombres mas vestido, que una especie de ceñidor, que cubriendo los riñones, y muslos, dà varias bueltas al cuerpo. Llevan los ombros cubiertos de vara y media, ò algo mas, de tela gruessa, con que se hacen una especie de capucha, que atan por delante, y dexan colgar al descuido por detràs. Las mugeres se visten de la misma manera, que los hombres, à excepcion, que el lienzo, ò tela es algo mas larga, y baxa hasta las rodillas.

Su Lengua es distinta de la de Philipinas, è Islas Marianas. Su acento, y modo de pronunciar imita al de los Arabes. La muger, que parece la mas considerable, lleva muchos anillos, y collares de concha de tortuga, que llaman aqui *Carey*, y otros de una materia, que no conocemos; pero que tiene bastante semejanza con el ambar gris, sin ser transparente.

Vivieron de la manera siguiente en el Mar

los

los ſetenta dias, que navegaron à merced de los vientos. Echaban cada dia una eſpecie de red, compueſta de ramas de arboles enlazadas. Tenia eſta red una boca grande, para que pudieſſe entrar el pez, y terminaba en punta, para que no pudieſſe ſalir. Los peces, que aſsi peſcaban, eran todo ſu alimento; y el agua que bebian, era ſolamente la que miniſtraban las nubes, que recogian en las cortezas de los Cocos, fruta, como yà tengo notado, de las palmas de eſte Paìs, y de la figura, y tamaño del craneo del hombre.

Sus Islas no tienen Bacas, y quiſieron huir quando vieron aqui à una, que eſtaba paciendo; lo miſmo ſucediò, quando en caſa de uno de los Miſsioneros oyeron ladrar un perrillo. No tienen gatos, ni venados, ni cavallos; y generalmentē carecen de todo animal quadrupedo. Tampoco tienen mas pajaros, que los que viven en el Mar: no les faltan gallinas, y las comen; pero no aſsi los huevos.

En medio de eſta miſeria, y falta de coſas, eſtàn alegres, y contentos con ſu ſuerte: uſan cantares, y danzas, con baſtante compàs. Cantan todos juntos, y hacen todos los miſmos geſtos; lo que no dexa de tener un ayre agradable.

Admiran mucho el govierno, policìa, y modales de los Europeos, de quienes no tenian el menor conocimiento. Se paſman, no ſolamente de la Mageſtad auguſta de las Ceremonias Ecleſiaſticas en la celebracion de los Oficios Divinos, ſino tambien de la Muſica, de los Inſtrumentos, de las Danzas Eſpañolas, de las Armas de que ſe

ſir-

sirven ; y sobre todo, de la polvora. Tambien les dà golpe la blancura de los Europeos, porque ellos, y los habitadores de este Paìs, son morenos.

No hemos averiguado aùn, si tienen algun conocimiento de Dios, ò si adoran à los Idolos; hemos notado solamente una vida muy barbara. Todo su afàn es buscar que comer, y beber. Guardan mucho respeto à su Rey, y Gefes de sus Pueblos, y les obedecen con mucha exactitud. No observan hora fixa para sus comidas; beben, y comen en todo tiempo, y en todo lugar, en teniendo hambre, y sed, y hallando con què satisfacerse ; pero comen tan poco de una vez; que una comida no les basta para todo el dia.

Su cortesìa, y muestra de respeto, consiste en tomar la mano, ò pie de aquel, à quien pretenden honrar, y passarlo blandamente por su propria cara. Entre sus muebles tenian algunas sierras, no de hierro, sino de una concha, que llaman aqui *Taclobo*, que aguzan estregandola contra ciertas piedras ; tenian tambien una de hierro, tan larga como el dedo. Estrañaron mucho, con motivo de un Navio Mercantìl, que se construìa en *Guivam*, la multitud de instrumentos de Carpinterìa, que usaban, y los miraban todos con admiracion, uno tràs otro. Carecen de metales en su Paìs, y haviendoles el Padre Missionero dado à cada uno un buen pedazo de hierro, le recibieron con mas gusto, que si fuera de oro. Era tal su temor de que alguno se lo hurtasse, que lo ponian debaxo de su cabeza quando querian dormir. Sus Armas unicas son Lanzas, ò Dardos he-

hechos de huessos humanos. Sus genios son pacificos: quando entre ellos sucede alguna riña, se acaba en puñadas en la cabeza, y aun esto se vè rara vez; porque quando estàn para llegar à las manos, los separan, y hacen cessar la riña. Con todo esso, ni son estùpidos, ni tardos; antes bien tienen ingenio, y viveza. No son tan robustos como los habitadores de las Islas Marianas; pero son proporcionados, y de un talle semejante al de los Philipinos. Hombres, y mugeres dexan crecer sus cabellos, que les caen sobre las espaldas.

Luego que les hicieron saber, que los llevaban en presencia del Missionero, se pintaron todo el cuerpo de cierto color amarillo, que passa entre ellos por grande hermosura. Estàn tan contentos de hallar aqui con abundancia todo lo necessario para la vida, que se han ofrecido à bolver à su tierra, para atraher à aqui à sus Compatriotas, y persuadirles à que entren en Comercio con estas Islas. Le sentò muy bien al Governador este proyecto, para sujetar todo el Paìs al Rey de España, lo que abriria grande puerta à la propagacion del Evangelio. El mas viejo de estos Estrangeros havia sido antes echado sobre las Costas de la Provincia de *Caragàn*, en una Isla; pero como no havia encontrado sino Infieles, que viven en las Montañas, y à lo largo de estas Costas desiertas, havia buelto à su Paìs, sin conocimiento de la abundancia, y riquezas de estas Islas: Mas dichoso ha sido en este segundo viage. Yà se han bautizado los niños, y se instruyen los adultos en los Mysterios de la Religion. Son muy

dies-

diestros en zambullirse baxo del agua, y se cuenta, que cogieron pocos dias ha, en la pesca, dos grandes perlas en sus conchas, que bolvieron à echar al Mar, por no conocer su precio, y valor.

Escrivo todo esto à V. Paternidad muy Reverenda, en la persuasion de que serà una noticia muy agradable à aquellos hijos suyos, que tuvieren la fortuna de traher la Fè à estos nuevos Paìses. Necessitamos de Operarios, para abastecer à tantos trabajos. Esperamos de su benignidad, que los embiarà, y que no nos olvidarà en sus Santos Sacrificios. Quedo con mucho respeto.

Muy Reverendo Padre,

De V. Paternidad muy Reverenda, el mas rendido, y obediente siervo, è hijo,

Pablo Clain,
Missionero de la Comp. de Jesus.

JHS.

CARTAS
EDIFICANTES, Y CURIOSAS, ESCRITAS DE LAS MISSIONES ESTRANGERAS, POR ALGUNOS MISSIONEROS DE LA COMPAÑIA DE JESUS.
TOMO SEGUNDO.

A LOS JESUITAS DE FRANCIA.

Reverendos Padres mios.

EMBIO à Vs. Rs. la continuacion de las Cartas de nueſtros Miſsioneros de la China, y de las Indias. Aun quando no huviera empeñado mi palabra de comunicarſelas, el favorable recibimiento, que han tenido las primeras; y la edificacion, que han cauſado al pùblico, para quien fuè preciſo hacer muchas Ediciones en las Provincias del Reyno, ſerìa baſ-

baſtante motivo para remitirlas à Vs. Rs. Eſpero, que eſte ſegundo Tomo no ſerà menos agradable, que el primero; y que todos los que ſe intereſſan en los progreſſos de la Religion, y en los trabajos de los Miſsioneros en los Reynos Eſtrangeros, las han de leer con igual guſto.

La primera Carta ſerà, ſegun pienſo, la què mas impreſsion harà en Vs. Rs. Es la hiſtoria circunſtanciada de la glorioſa muerte del Venerable Padre Juan de Brito. Bien informados eſtàn Vs. Rs. de ſu nombre, y martyrio. Mas no havrà quizà llegado à la noticia de Vs. Rs. la ocaſion, è individual Relacion de lo que ha padecido. La que ahora participo à Vs. Rs. es una fiel traduccion de lo que el Padre Lainèz, Superior entonces de *Madurè*, eſcriviò en Portuguès, pocos dias deſpues de la muerte del Confeſſor de Jeſu-Chriſto, à todos los Operarios Evangelicos de aquella cèlebre Miſſion.

Las dos Cartas ſiguientes refieren la buelta del Padre Bouvet à la China, y el recibimiento què tuvo del Emperador, quien le havia embiado à algunos negocios ſuyos à Europa.

Las principales aventuras de ſu viagè, mas largo, y trabajoſo de lo que ſuele ſer, eſtàn notadas con exactitud. Si lo que cuenta de las Ciudades de *Achèn*, de *Malaca*, y de *Cantòn*, ſatisface à los Curioſos: las inſtrucciones, que dà para navegar con ſeguridad los Eſtrechos de Malaca, y *Gobernadour*, no darà menos guſto à los Pilotos, que de aquì en adelante ſurcaſſen eſſos Mares.

Los que tuvieſſen algun zelo por la ſalvacion del proximo, tendràn en la quarta Carta de que re-

regocijarse; y la quinta nos harà vèr, lo que podèmos esperar de un nuevo Pueblo de la America Meridional, del qual hasta ahora no se tenia noticia. Yà vèn Vs. Rs. que en el tiempo en que se trabajaba en formar nuevos establecimientos en el Oriente, no es menor el cuidado zeloso de los Paìses Occidentales. La nueva Mission de que hablo, pertenece à una de las seis dilatadas Provincias, que tiene la Compañia en el Nuevo Mundo Español: es à saber, las Provincias del Paraguay, de Chile, del Perù, de Mexico, de Philipinas, y Nuevo Reyno de Granada. Dos de estas seis Provincias tienen cada una trescientos y cinquenta Jesuitas: las otras quatro tienen menos; pero haviendo la bondad, y catholico zelo de Phelipe Quinto, (que Santa Gloria tenga) permitido, que passen Jesuitas Estrangeros à aquellos immensos Paìses, se aumentarà el numero de Operarios, que anunciaràn la Ley de Jesu-Christo à muchos grandes Pueblos, hasta ahora abandonados. Me encomiendo en las Santas Oraciones de Vs. Rs. y soy con el mayor respeto possible.

Reverendos Padres,

Su muy rendido, y muy obediente Siervo,

Carlos le Gobien,
de la Compañia de Jesus.

CARTA

CARTA

DE EL P. FRANCISCO LAINEZ, Superior de la Mifsion de Madurè, à los Padres de la Compañia, que trabajan en la mifma Mifsion.

TRADUCIDA DEL PORTUGUES,

SOBRE LA MUERTE DEL VEN. PADRE JUAN DE BRITO.

PAX CHRISTI.

Reverendos Padres.

NO sè fi debèmos llorar la muerte de nueftro amado Compañero el Padre Juan de Brito, y laftimarnos de la pèrdida, que acaba efta Chriftiandad de hacer, de un Paftor lleno de zelo, y de un Mifsionero infatigable: ò fi debèmos regocijarnos de la utilidad, que efta nueva Iglefia coge de la muerte del generofo Confeffor de Jefu-Chrifto, que acaba de embiar al Cielo; porque fi, como dice un Padre, la fangre de los Martyres es femilla fecunda de nuevos Chriftianos: no tenemos derecho de efperar, que eftà yà efta Chriftiandad en fazon de dàr ciento por uno, y de

ex-

extenderse en todos los immensos Paises de el Oriente?

Permitanme, pues, Vs. Rs. que los combide à dàr conmigo gracias al Señor de todos, de haver dado Martyres à esta Iglesia, y de haver hecho à uno de nuestros Hermanos la gracia de derramar su sangre por la Religion de Jesu-Christo: favor que debèmos apreciar mas, que los mayores del Mundo. Dichosos nosotros, si nos tiene Dios escogidos para semejante muerte! Trabajemos, para no hacernos indignos de ella, con nuestra mala correspondencia: renovemos nuestro zelo: empleemonos con mas valor, y esfuerzo, que hasta aqui, en la salvacion de las Almas de los Infieles, rescatadas con la Sangre de nuestro Salvador; y miremos la muerte de nuestro Santo Compañero, como una viva exhortacion, que nos ofrece Dios, para que nos prevengamos, y dispongamos à recibir quizà la misma gracia.

Yà saben Vs. Rs. que havrà como seis años, que *Ranganadadeven*, Principe de *Maravàs*, (a) despues de haver cruelissimamente atormentado al Padre Juan de Brito, le prohibiò, so pena de la vida, mantenerse, y predicar el Evangelio en sus Estados, amenazandole al mismo tiempo, que le harìa desquartizar, si no obedecia à sus ordenes. El Siervo de Dios, entonces Superior de la Mission, por no irritar mas al Principe Infièl, se retirò luego, bien resuelto de bolver quanto antes, porque no podia determinarse à abandonar del todo la numerosa Christiandad, que havia formado con

(a) Maravàs es un pequeño Reyno, entre Madure, y la Costa de la Pesquerìa.

con cuidados, y fatigas increibles; mayormente estimando las amenazas, que le hacian, como la mayor dicha, que le podia suceder, y su mayor honra, dàr la vida en defensa de la Fè. Pero se contentò Dios, por entonces, con el sacrificio de su voluntad; porque estando yà para bolver à Maravàs, le embiaron los Superiores à Europa por Procurador General de esta Provincia. Obedeciò, y llegò à Lisboa à fines del año de 1687.

El Rey de Portugal, de quien tenia la honra de ser conocido, y la de haver sido educado con su Magestad, se alegrò mucho de su buelta, y pretendiò detenerle en su Corte para empleos importantes. Mas el Santo hombre, que no respiraba mas, que por la conversion de los Infieles, se escusò fuertemente, diciendo al Rey con respeto: ,, Tiene V. Mag. en sus Dominios infinitos Vassallos, capaces de los empleos, con que me ,, quiere honrar; pero la Mission de Madurè tie- ,, ne muy pocos Operarios, y aunque se ofrecie- ,, ran muchos à cultivar tan dilatado campo, ten- ,, go sobre ellos la ventaja de saber yà la Len- ,, gua del Paìs, de estàr instruìdo en sus Leyes, y ,, costumbres, y acostumbrado al modo extraordi- ,, nario, que tienen de vivir.

Libre el Padre Brito del peligro de quedarse en la Corte de Portugal, y terminados los negocios de que estaba encargado, bolviò todos sus pensamientos à su partida de Lisboa, y à su buelta à Indias. Luego que llegò à *Goa*, (a) tomò sus medidas para venir à su Mission, cuyo Visitador estaba nombrado. Como se consumia de zelo por la

(a) Ciudad Capital del Dominio Portuguès en Indias.

la Casa de Dios, no tomò el tiempo preciso para descansar de tan largo viage, ni para convalecer de la peligrosa enfermedad, que tuvo à bordo del Navio. Todos sus pensamientos fueron cumplir con las obligaciones del nuevo cargo, que se havia fiado à su cuidado. Diò principio à èl, visitando las Casas, que tenemos en *Madurè*. Despues se acercò à los Maravàs, sus queridos hijos en Jesu-Christo, que eran todas sus delicias.

Bien saben Vs. Rs. que tenemos muchas Iglesias dispersas en los Bosques de este Reyno. Recorriòlas todas con mucha incomodidad, è infatigable zelo. Desenfrenaronse contra el Padre los Sacerdotes de los Gentiles, y llegò su odio à tal extremo, que cada dia se hallaba en peligro de perder la vida, de tal modo, que no podia estàr dos dias continuos en un mismo parage, sin correr mucho riesgo; pero el Señor, con las grandes bendiciones, que derramaba sobre sus trabajos Apostolicos, le sostenìa, y defendia en sus peligros, y fatigas. En el espacio de tiempo, que viviò en Maravàs, desde su buelta de Europa, hasta su muerte, que fueron quince meses, tuvo el consuelo de bautizar ocho mil Catecumenos, y convertir à uno de los Señores principales del Paìs. Fuè este el Principe *Teriadeven*, à quien de derecho pertenecia el Principado de Maravàs; pero havian sido sus antepassados despojados de èl, por la Familia de *Ranganadadeven*, ahora reynante. Como el nacimiento, y merito de *Teriadeven* le dàn mucho credito en el Reyno, y le hacen amable à toda la Nacion, hizo mucho ruido su conversion, y diò ocasion à la muerte del Padre Brito.

Esta-

Estaba este Principe assaltado de una enfermedad, que sus Medicos calificaron de mortal. Reducido al ultimo extremo, sin esperanza de alcanzar alivio de sus falsos Dioses, se resolviò à buscarlo en el Dios de los Christianos. A este fin embiò muchas veces à pedir al Padre, que le fuesse à vèr; ò à lo menos, que le embiasse un Catequista, que le enseñasse la Doctrina Christiana, en cuya virtud afirmaba, que ponia toda su confianza. No tardò el Padre en cumplirle su deseo. Fuè un Catequista à visitarle; dixo sobre el enfermo el Evangelio, y en el mismo instante se hallò perfectamente sano.

Un milagro tan evidente, aumentò en *Teriadeven* el deseo, que, dias havia, tenia de vèr al Predicador de una Ley tan Santa, y tan maravillosa. Presto logrò esta satisfaccion, porque no pudiendo el Padre dudar mas de la sinceridad de los deseos del Principe, de quien hasta entonces se havia recelado, hizo viage à las Tierras de su Govierno; y como este parage no era aùn sospechoso à los Sacerdotes de los Idolos, se detuvo alli algunos dias, para celebrar la Fiesta de los Santos Reyes. Los Christianos celebraron esta solemnidad con devocion extraordinaria, y con tan felìz sucesso, que bautizò por su propria mano el Padre Brito en aquel solo dia doscientos Catecumenos. Las exhortaciones vivas, y eficaces del Siervo de Dios: su zelo, y el gozo, que manifestaban todos los Christianos: la magestad de las ceremonias de la Iglesia; y mas que todo, la gracia de Jesu-Christo, que quiso servirse de esta favorable coyuntura para la conversion del Princi-

pe, penetraron tan vivamente su corazon, que sin dilacion pidiò el Bautismo: ,, No sabeis aùn (*le ,, dixo el Padre*) la pureza de vida, que se debe ,, guardar en la profession del Christianismo. Me ,, harìa reo delante de Dios, si os confiriera el ,, Bautismo, antes que os instruyesse, y dispusiesse ,, à recibir este Sacramento.

Explicòle luego el Padre lo que prescrive el Evangelio tocante al Matrimonio. Era este punto sumamente necessario, porque *Teriadeven* tenia actualmente cinco mugeres, y un gran numero de concubinas.

Esta Platica, lexos de arredrar al nuevo Catecumeno, sirviò para animarle mas, y hacer patente su fervor, y sus ansias de recibir el Bautismo: *Presto quitarè yo*, respondiò el Principe, *esta dificultad, y tendràs motivo de estàr satisfecho de mì*. Al instante buelve à su Palacio, llama à todas sus mugeres, las habla de su salud milagrosamente recobrada, por favor del verdadero Dios, en virtud del Santo Evangelio: y las declara, que estaba resuelto de emplear lo restante de su vida en servir à tan poderoso, y buen Señor: que este Soberano Dueño prohibia tener mas de una muger: que queria obedecerle, y quedar con una sola. Añadiò, para consuelo de las otras, que repudiaba, que nada les faltaria, y que les estimaria siempre como sus proprias hermanas.

Una conversacion tan poco esperada, puso à sus mugeres en terrible consternacion. Hizo en la mas joven mayor impression. Suplicò, llorò, derramò arroyos de lagrimas para vencer à su marido, y hacerle mudar de determinacion. Mas viendo,

do, què todos ſus esfuerzos eran inutiles, no guardò mas medidas, y reſolviò vengar èn el Padre Brito, y los Chriſtianos, la injuſticia, que pretendia que la hacian. Era ſobrina de *Ranganadadeven*, Principe Soberano de Maravàs, yà nombrado. Và à verſe con èl, para quexarſe de la ligereza de ſu eſpoſo. Llora, gime, le pinta la triſte ſituacion à que ſe vè reducida, è implora la authoridad, y juſticia de ſu Tio. Le hace ſaber, que *Teriadeven* tomaba eſta reſolucion, por haverſe entregado totalmente à la conducta, y conſejo del mas infame Mago de todo el Oriente, quien le havia hechizado de tal modo, que con ſus perſuaſiones ganò de ſu marido, que à ella, y à todas ſus mugeres, à excepcion de una ſola, las repudiaſſe afrentoſamente. Pero para lograr mas felizmente ſu intento, hablò eſta Señora con mas viveza, y eficacia à los Sacerdotes de los Idolos, que buſcaban, mucho tiempo havia, ocaſion favorable de prorumpir contra los Miniſtros del Evangelio.

Entre ellos havia un *Bracman*, llamado *Pampavanan*, famoſo por ſus embuſtes, y por el odio irreconciliable, que tenia à los Miſsioneros, y mas que à todos al Padre Brito. El malvado, gozoſo de hallar ocaſion tan proporcionada para vengarſe de èl, que deſtruìa el honor de ſus Idolos, le quitaba ſus Diſcipulos, y por tanto le reducia à èl, y à toda ſu familia à la mayor pobreza; juntò à los demàs Bracmanes, y conſultò con ellos ſobre las medidas, que ſe havian de tomar para perder al Santo Miſsionero, y arruinar ſu nueva Igleſia. Todos votaron ir juntos en cuerpo de Co-

munidad à hablar al Principe. Pusose el Bracman *Pampavanan* à la frente de todos, y se encargò de la harenga; la qual empezò quexandose, de què yà no se tenia respeto à los Dioses: que muchos Idolos estaban echados por tierra: que los mas de los Templos estaban abandonados: que no les ofrecian sacrificios, ni celebraban fiestas; y que todo el Pueblo seguìa la Secta infame de los Europeos: que no pudiendo sufrir mas los ultrages, que se hacian à sus Dioses, iban todos à retirarse à los Reynos vecinos, porque no querian ser testigos de vista de la venganza, que los Dioses, irritados, estaban yà para fulminar contra los desertores de su culto, y todos aquellos, que debiendo castigar delitos tan enormes, los toleraban con tanto escandalo.

No fuè menester tanto para encolorizar à *Ranganadadeven*, prevenido yà contra el Padre Brito, y solicitado vivamente por las quexas, y lagrimas de su sobrina; y segun se pensaba, no tenia por otra parte motivo de querer à *Teriadeven*. Al instante mandò saquear todas las Casas de Christianos, que huviesse en sus Estados: que sacassen una gran multa à los que perseverassen firmes en su creencia; y, sobre todo, que quemassen todas las Iglesias. Se executò con tanto rigor, y exactitud la orden del Principe, que muchissimas familias Christianas quedaron arruinadas, porque quisieron mas perder sus bienes, que renunciar su Fè. El trato, que dieron al Padre, fuè aùn mas violento. El Tyrano, que le miraba como el author de todos estos pretendidos desordenes, mandò expressamente, que se apoderassen de

èl,

èl, y le llevassen à su presencia. Pretendia el Barbaro, que la crueldad con que le iba à tratar, sirviesse de escarmiento à los otros Christianos, y atemorizandolos, los hiciesse mudar de resolucion.

Aquel dia, que fuè el 8. de Enero de este año de 1693. havia el Santo Missionero administrado los Sacramentos à un gran numero de Fieles, y yà fuesse que sospechasse lo que se tramaba contra èl, ò que por algun conducto, que no sabemos, tuviesse conocimiento cierto de ello, aconsejò repetidas veces à los Christianos, que se hallaban juntos, que se retirassen, para resguardarse de la sangrienta persecucion, que los amenazaba. Pocas horas despues le avisaron, que una tropa de Soldados abanzaban para prenderle; y les saliò al encuentro con alegre semblante, y sin manifestar la menor turbacion; pero apenas le echaron de vèr los impìos, quando se arrojaron sobre èl con furia, y à golpes le postraron en tierra. No trataron con menor crueldad à un Bracman Christiano, que le acompañaba; ataron fuertemente à los dos Confessores de Jesu-Christo, mucho mas sentidos de las blasphemias, que oìan pronunciar contra Dios, que de los malos tratamientos que padecian. Dos muchachos Christianos, que havian seguido al Padre Brito, de los quales el mayor no tenia aùn catorce años, lexos de amedrentarse, ni vacilar por las crueldades, que exercitaban en el Padre, y por los oprobrios de que le cargaban, se animaron, y fortificaron tanto en su Fè, que con increìble fervor corrieron à abrazar al Santo hombre en sus cadenas, sin querer apartar-

tarse de èl. Viendo los Soldados, que ni los golpes, ni las amenazas bastaban para separarlos, agarrotaron tambien à las dos inocentes victimas, juntandolos con su Padre, y Pastor.

De este modo hicieron marchar à los quatro; pero el Padre Brito, que era de una complexion delicada, y à quien havian consumido las fuerzas los lagos, y penosos trabajos, y la vida penitente, que havia tenido en el Madurè por mas de veinte años, se sintiò extremamente debilitado. Le sostuvo poco tiempo todo su grande corazon: pues se sintiò tan cansado, y abrumado, que se caìa à cada passo. Los Guardas, que querian darse priessa, à empujones le hacian levantar, y caminar, aun viendole con los pies corriendo sangre, y horrorosamente hinchados.

En este estado, semejante à aquel en que se hallò su Divino Maestro, quando iba al Calvario, llegaron à un Lugar grande, llamado *Anoumandancouri*, donde recibieron nuevos ultrages los Confessores de Christo; porque para dàr gusto à un numeroso Pueblo, que acudiò de los alrededores, à vèr espectaculo tan nuevo, los colocaron sobre un Carro elevado, en que acostumbran los Bracmanes llevar en triumpho sus Idolos por las calles, y en èl los dexaron dia y medio expuestos à la mofa, y escarnio pùblico. Mucho tuvieron que sufrir, de la hambre, sed, y peso de las gruessas cadenas de hierro, de que estaban cargados.

Despues de haver saciado la crueldad, y furor de tanta gente, los hicieron continuar su viage àzia *Ramanadabouram*. Antes de llegar, los al-

alcanzò otro Confessor de Jesu-Christo. Era este el Catequista *Montapen*, que havia sido preso en *Candaramamicon*, à donde fuè embiado por el Padre, para assistir à una Iglesia, que alli havia fundado. Los Soldados, haviendo cogido al Catequista, quemaron la Iglesia, echaron à tierra las Casas de los Christianos, conforme à sus ordenes, y le traxeron fuertemente atado à la Ciudad de *Ramanadabouram*. Diò este encuentro mucho gusto à todos los Siervos de Dios, y se valiò el Padre Brito de esta ocasion, para animarlos à una fervorosa perseverancia en la confession de la Fè de Jesu-Christo. *Ranganadadeven*, que estaba ausente, algunas leguas de la Ciudad Capital, quando llegaron los gloriosos Confessores, mandò ponerlos en la Carcel, y que hasta su buelta no los perdiessen de vista.

Entretanto el Principe *Teriadeven*, el zeloso Catecumeno, que havia sido causa inocente de la persecucion, hizo viage à la Corte, para solicitar la gracia de aquel, à quien creìa deber la vida del alma, y del cuerpo. Teniendo aviso del cruèl tratamiento, que havian hecho al Siervo de Dios durante todo el viage; pidiò à los Guardas, que tratassen con mas blandura à un prisionero, de quien hacia tanto caso. Por algun tiempo tuvieron atencion, por la recomendacion del Principe, y se portaron con menos rigor; pero no por esso dexò de padecer mucho, y aun passar algunos dias, sin mas alimento, que un poco de leche una vez al dia.

En este intervalo, los Sacerdotes de los Idolos hicieron nuevos esfuerzos para obligar al Prin-

ci-

cipe de *Maravás* à dàr la muerte à los Confessores de Jesu-Christo. Presentaronse todos de tropèl en Palacio, vomitando execrables blasfemias contra la Religion Christiana, è imputando al Padre los delitos mas enormes. Pidieron con grandes instancias al Tyrano, que le hiciesse ahorcar en la Plaza pùblica, para que nadie tuviesse el atrevimiento de seguir la Ley que enseñaba. Al oìr tan violenta peticion, se irritò mucho el generoso *Teriadeven*, que entonces se hallaba con el Principe, y reprehendiò vivamente à los Bracmanes, que pedian la execucion. Se encarò luego con *Ranganadadeven*, y le pidiò, que mandasse venir à su presencia à los mas hàbiles Bracmanes, y que disputassen con el nuevo Doctor de la Ley del verdadero Dios: añadiò, que este serìa medio seguro, y facil de descubrir la verdad.

Ofendiòse el Principe de la libertad de *Teriadeven*, y con colera le dixo: que defendia el partido infame de un Doctor de una Ley Estrangera, y le mandò adorar sin dilacion alguna los Idolos, que havia en la Sala: ,, No quiera Dios, *re-* ,, *plicò el generoso Catecumeno*, que yo cometa se- ,, mejante delito. No ha mucho, que por virtud ,, del Santo Evangelio, fuì curado de una en- ,, fermedad mortal; còmo, despues de esso, me ha- ,, via de atrever à renegar de la Fè, para adorar à ,, los Idolos, y perder juntamente la vida del cuer- ,, po, y del alma?

Encendieron mas estas palabras el furor del Tyrano; pero por razon de Estado, no juzgò conveniente passar adelante. Bolviòse àzia un Señor joven, à quien amaba, llamado *Pouvaroudaven*, y le

se mandò lo mismo. Este, que algun tiempo antes, por medio del Bautismo, havia sido curado de una molesta indisposicion, que por nueve años le havia afligido, se detuvo dudoso al principio; pero temeroso de disgustar al Rey, à quien veìa irritado hasta lo sumo, se resolviò à obedecer ciegamente. Apenas acabò su sacrificio, quando se sintiò atacado de su antigua enfermedad, y con tanta violencia, que en corto tiempo se viò reducido al ultimo extremo. Castigo tan prompto, y terrible, le hizo bolver en sì: acudiò à Dios, de quien tan cobardemente acababa de apostatar. Pidiò, que le diessen un Crucifixo, echòse à sus pies, pidiò humildemente perdon del delito, que acababa de cometer; y suplicò al Señor, que tuviesse misericordia de su alma, sin olvidarse de su cuerpo. Lo mismo fuè dàr fin à su oracion, que conocer, que havia sido oìdo: desapareciò otra vez el mal, y confiò, que aquel Señor, que con tanta bondad le restituìa la salud del cuerpo, havia usado de su misericordia, y perdonadole su apostasìa. Entretanto que *Puvarodeven* sacrificaba à los Idolos, mandò otra vez el Principe de *Maravàs* à *Teriadeven*, con grandes amenazas, que siguiesse su exemplo. Pero le respondiò este con brio, que primero moriria, que cometer tan gran pecado; y para quitar al Tyrano toda esperanza de vencerle, hizo un largo Panegyrico de la virtud del Evangelio, y de la Religion Christiana. Fuera de sì el Principe, con una respuesta tan firme, le interrumpiò con mofa, diciendo: ,, Ea, pues, presto veràs qual es el poder del ,, Dios, que adoras, y qual es la fuerza de la

,, Ley, que te ha enseñado tu infame Doctor. Yo
,, confio, que dentro de tres dias espirarà esse
,, malvado, sin que nadie le toque, por la virtud
,, sola de nuestros Dioses.

Dicho esto, mandò se hiciesse à los Idolos el sacrificio, que llaman *Patiragalipuci*. Es esta una especie de sortilegio, al qual atribuyen los Infieles la mayor eficacia, assegurando, que nadie lo puede resistir, y que infaliblemente morirà aquel, contra quien se destina. Por esso lo suelen tambien llamar *Santurovesangaram*, que quiere decir destruccion totàl de el enemigo. Gastò este Principe Idolatra tres dias enteros en estos diabolicos exercicios, variandolos de diversas maneras, para no errar el golpe. En vano algunos Gentìles, que se hallaban presentes, y que havian oìdo algunas exhortaciones del Confessor de Jesu-Christo, le representaban, que todas sus diligencias serian inutiles, y que nada podrian todos los maleficios contra un hombre, que se burlaba de todos sus Dioses. Irritò furiosamente este discurso al Principe, y como el primer sortilegio no le havia salido bien, imaginò haver faltado en alguna circunstancia, y por tres veces empezò el mismo sacrificio, sin salir con su intento.

Queriendo algunos Ministros principales de los Idolos sacar al Principe del grande embarazo, y confusion, en que se hallaba, le pidieron licencia para hacer otra suerte de sacrificio, contra cuya actividad, decian, que no havia remedio, ni defensa. Es este sortilegio el *Salpechiam*, que segun ellos, tiene virtud tan infalible, que no hay poder Divino, ni Humano, que pueda eximir-

mirse de su eficacia; y que asi, sin falta moriria el Predicador al quinto dia. Tono tan positivo, calmò un poco el espiritu de *Ranganadadeven*, desesperado de verse confundido à sì, y à todos sus Dioses, por un hombre, que tenia en prisiones, y que miraba con desprecio. Pero fuè el *Salpechiam* para èl, y los Sacerdotes, nuevo aumento de despecho, quando al fin de los cinco dias, en que debria morir, no havia el Santo hombre perdido un solo cabello de su cabeza.

Dixeron los Bracmanes al Tyrano, que el Doctor de la nueva Ley, era uno de los mayores Magos del Mundo, y que solamente havia resistido à la virtud de los sacrificios, por la fuerza de sus encantamientos. Se dexò facilmente impressionar el Principe: mandò traxessen al Padre Brito, y mostrandole el Breviario, que quando le prendieron le havian quitado, le preguntò, si de aquel Libro sacaba la virtud, que frustraba todos sus esfuerzos? Como el Santo hombre respondiesse, que en aquello no havia que dudar; *Ea, pues* (dixo el Tyrano) *quiero vèr si este Libro te hace tambien impenetrable à mis Mosquetes.* Ordenò al mismo tiempo, que le atassen el Breviario al cuello, y que le passassen por las Armas. Yà estaban los Soldados para hacer su descarga, quando *Teriadeven*, con valor heroyco, gritò en alta voz contra un mandato tan tyranico, y arrojandose en medio de los Soldados, declarò, que èl tambien queria morir, si quitaban la vida à su amado Maestro. *Ranganadadeven*, percibiendo alguna commocion en la Tropa, temiò una sublevacion, porque sabìa bien, que no faltaria à *Te-*

riadeven partido, y que no permitiria, que se insultasse publicamente de este Principe. Estas reflexiones enfrenaron la colera de *Ranganadadeven*, y fingiò revocar la orden dada, mandando, que bolviessen à la carcel al Confessor de Jesu-Christo.

Con todo esso, aquel mismo dia decretò contra el Padre la sentencia de muerte; y para que se executasse sin dificultad, hizo partir secretamente al Padre, baxo una buena escolta, con orden de llevarle à *Uriardeven*, su hermano, Señor de un Pueblo, situado à dos jornadas de la Corte, para que sin dilacion le hiciesse morir. Quando notificaron al Siervo de Dios esta sentencia, el gozo de hallarse tan cercano à lo que con tanto ardor deseaba, se templò algo con el sentimiento, que tuvo, de dexar à sus amados hijos en Jesu-Christo, compañeros suyos en la prision; le fuè tan sensible esta separacion, que no pudo contener las lagrimas al tiempo de despedirse de ellos. Les diò à todos quatro, uno despues de otro, un tierno abrazo, y animò à cada uno en particular à la constancia, con las razones mas eficaces, y mas proporcionadas à su alcance, y à la situacion en que se hallaban. Luego, hablandoles à todos juntos, les hizo un discurso fervoroso, y patetico, exhortandolos à mantenerse firmes en la Fè, y à dàr generosamente sus vidas por aquel Dios verdadero, de quien las havian recibido. Enternecieronse los Gentiles, hasta verter lagrimas, admirandose de la ternura, que mostraba el Siervo de Dios à sus Discipulos, y viendole insensible à la muerte tan cercana, que iba à padecer: no les sorprehendiò menos la santa resolucion de los otros quatro Con-

fes-

fessores de Jesu-Christo, que manifestaban grande impaciencia de derramar su sangre por amor de su Salvador. Saliò, pues, el Padre de su prision de *Ramanadaburam*, seguido de los ardientes deseos de sus Discipulos, que con instancia pedian la gracia de acompañarle, y morir con èl.

Partiò al anochecer con los Guardas que le dieron; pero siendo su debilidad aùn mayor, que en el viage antecedente, llegò con increible trabajo al lugar de su martyrio. No sabemos, si, porque no se les quedasse muerto entre las manos, le hicieron al principio montar à cavallo; pero presto le hicieron apear. Marchaba con los pies desnudos, y sus reiteradas caìdas le desollaron de tal manera las piernas, yà hinchadas, que quedaban sus huellas señaladas con su sangre. Se esforzaba no obstante à andar, quando sus Guardas, viendo que no podia mantenerse en pie, le arrastraron lastimosamente todo lo demàs del camino.

Ademàs de tan horrible fatiga, y de un tratamiento tan cruèl, en los tres dias de viage, no le dieron mas alimento, que una medida pequeña de leche; de suerte, que los Paganos mismos no comprehendian còmo havia podido llegar al termino de su viage, y los Christianos lo atribuyeron à particular favor de Dios.

En este lastimoso estado, llegò este hombre, verdaderamente Apostolico, el dia treinta y uno de Enero à *Orejur*, donde havia de consumar su martyrio. *Orejur* es una grande Poblacion, situada sobre el Rio *Pambaru*, en los confines del Principado de *Maravàs*, y del Reyno de *Tanjaur*. Luego que *Uriardeven*, hermano cruèl de *Ranga*-

ganadadeven, y mas inhumano, que èl, supo la llegada del Siervo de Dios, mandò, que se lo llevassen à su presencia. Recibiòle al principio bastantemente bien. Havia yà algunos años, que era ciego, y paralytico de pies, y manos; y como havia varias veces oìdo hablar de las maravillas, que Dios obraba por medio del Santo Evangelio, concibiò alguna esperanza, de que, siendo su prisionero el Doctor de la nueva Ley, no le negarìa una gracia, que muchos otros havian logrado. Por lo qual, despues de haverle tratado con bastante agrado en la primera Audiencia, en que no se hablò sino de Religion, le embiò el dia siguiente todas sus mugeres, quienes postrandose à sus pies, le suplicaron, que diesse salud à su marido. Despidiòlas el Padre Brito, sin prometerles cosa alguna. Hizole llamar *Uriardeven* à Audiencia secreta, para empeñarle, à qualquier precio, à que hiciesse un milagro en su favor, dandole palabra, que si le concedia su peticion, no solamente le libraria de la carcel, y de la muerte, sino que le colmaria de ricos presentes; à lo que respondiò el Padre: ,,No son, *Señor*, semejantes promessas las que ,, pudieran obligarme à daros salud, si en mi mano ,, estuviera: Tampoco penseis, que el temor de ,, la muerte, me pudiera obligar à ello. Dios solo, cuyo poder es infinito, puede concederos esse beneficio.

Irritado el Barbaro con tal respuesta, mandò instante bolverle à su encierro, y prevenir, sin lacion, los instrumentos de su suplicio. No obste se dilatò la execucion por tres dias, en los ales le acortaron aùn su poquissima comida; de

fuer-

fuerte, que à no haverse apresurado à darle la muerte, verisimilmente huviera muerto de hambre, y miseria. El dia tres de Febrero, vispera de su martyrio, hallò modo de embiarme una Carta, dirigida à todos los Padres de esta Mission, la que guardo como una preciosa reliquia. Le faltaba entonces pluma, y tinta; y asi, para escrivir, se valiò de una paja, y de un poco de carbòn desleìdo en agua. Los proprios terminos de esta Carta, son los siguientes.

Mis Reverendos Padres, y amados Compañeros.

PAX CHRISTI.

YA hàn sabido Vs. Rs. por el Catequista *Canaguien*, lo que ha passado en mi prision, hasta su partida. El dia siguiente, 28. de Enero, me hicieron parecer en Juicio, en el qual fuì condenado à ser arcabuceado. Yà havia llegado al lugar del suplicio, y todo estaba dispuesto, quando el Principe de *Maravàs*, temiendo alguna sedicion, mandò, que me separassen de los otros Confessores de Jesu-Christo, mis amados hijos, para ser entregado à su hermano *Uriardeven*, à quien al mismo tiempo se daba orden, que no dilatasse mi muerte.

Lleguè con mucho trabajo el ultimo dia de Enero à su Corte, me mandò venir à su presencia,

y huvo una fuerte disputa; la qual acabada, me bolvieron à la Carcel, donde estoy aguardando la muerte, que he de padecer por mi Dios. Con la esperanza de esta dicha, he venido dos veces à la India. Confiesso, que me ha costado mucho el alcanzarla; pero la recompensa, que espero de aquel Señor, por quien me sacrifico, merece bien estos, y mucho mayores trabajos. El unico delito de que me acusan, es, de enseñar la Ley del verdadero Dios, y que yà ha cessado el culto de los Idolos. O! y què cosa tan gloriosa es morir por tal delito! Este es el manantial de mi gozo, y alegria, y que me colma de consuelo en el Señor. Los Soldados no me pierden de vista: y asi, no puedo ser mas largo. A Dios, Padres mios: pido su bendicion, y que me tengan presente en sus Santos Sacrificios. En la Carcel de *Urejur* à 3. de Febrero de 1693.

De Vs. Rs. muy humilde Siervo en Jesu-Christo,

Juan de Brito.

CON estos afectos, y con este valor, esperaba el Varon de Dios el felìz momento de su martyrio. El Tyrano, que tenia orden expressa de hacerle morir sin tardanza, viendo, que nada podia alcanzar del Padre para su cura, le puso en poder de cinco Verdugos, para ser desquartizado, y puesto à la vista de todo el Pueblo, despues de muerto.

A un tiro de mosquete de *Urejur*, se havia plan-

plantado una viga grande, ò especie de poste muy alto, en medio de una vasta Campiña, que havia de servir de cadahalso à este sangriento espectaculo. El dia quatro de Febrero, à cosa de medio dia, conduxeron allà al Siervo de Dios para consumar su sacrificio, en presencia de un Pueblo infinito, que havia acudido de todas partes, desde que la noticia de su condenacion se derramò por todo el Païs. Luego que se acercò à la viga, pidiò à los Verdugos, que le dexassen recogerse dentro de sì por un instante, lo qual le fuè concedido. Entonces, poniendose de rodillas en presencia de tanta multitud de gente, bolviendose àzia la viga, en la qual havian de colgar su cuerpo, cortada la cabeza; pareciò entrar en una profunda contemplacion. Facil es pensar, quales serìan los afectuosos suspiros de este Santo Religioso en tales circunstancias, seguro de ir, dentro de pocos instantes, à gozar de la Gloria de los Bienaventurados, y unirse por toda la eternidad con su Dios. La tierna devocion, que resplandecia en su semblante, commoviò à los Gentiles de manera, que no pudieron detener las lagrimas. Muchos de ellos, publicamente, condenaban la crueldad, que con este Santo hombre se hacia.

Passado como un quarto de hora de Oracion, se levantò el Padre con semblante risueño, que indicaba bien la tranquilidad, y paz de su alma, y acercandose à los Verdugos, que se havian retirado un poco, los abrazò à todos de rodillas, con tal cariño, y gozo, que quedaron pasmados. Luego bolviendose à poner en pie, les dixo: *Ahora podeis, hermanos mios, hacer de mì lo que quereis.* Añadiò

diò otras muchas expressiones de dulzura, y caridad, que hasta ahora no hemos podido recoger, palabra por palabra.

Los Verdugos, medio embriagados, se echaron sobre el Padre, y despedazaron su vestido, no queriendo tomar trabajo, ni gastar tiempo para quitarselo. Pero viendo el Relicario, que solia traer al cuello, assustados se bolvieron àzia atràs, diciendose unos à otros: Sin duda, que en esta caxita tiene encerrados los hechizos, con que encanta à los que siguen su Doctrina: que se guardassen bien de tocarla, à menos de quedar embaucados como ellos. Con este tan ridiculo ofrecimiento, tomando uno de ellos su sable para cortar el cordon de que pendia el Relicario, hizo al Padre una grande herida, de la qual saliò mucha copia de sangre. El fervoroso Missionero lo ofreciò à Dios, como primicias del Sacrificio, que iba à consumar. En fin, persuadidos estos Barbaros, que los encantos magicos de los Christianos, eran bastantes para resistir à los filos de sus espadas, hicieron traer una pesada hacha, que servia en sus Templos para degollar las victimas, que immolaban à sus Idolos; esto hecho, le ataron una cuerda à la barba, rodeandola al cuerpo, para inclinar la cabeza sobre el pecho, entretanto que le descargassen el golpe.

El hombre de Dios se hincò de rodillas delante de los Verdugos, y levantando los ojos, y manos al Cielo, esperaba en esta postura la Corona del Martyrio; quando dos Christianos de *Maravás*, llevados del fervor, que ardia en sus corazones, abriendose camino entre tanta gente, fueron

à

à postrarse à los pies del Santo Confessor, declarando, que querian morir con su caritativo Pastor, yà que el Pastor se ofrecia con tanto zelo à morir por ellos: que si havia culpa, era comun à ellos, y que era justo, que participassen tambien de la pena. Sorprehendiò estrañamente à toda la multitud el valor de los dos Christianos, y puso en furor à los Verdugos. No obstante, no se atrevieron por falta de orden à darles tambien à ellos la muerte: apartaronlos, y los asseguraron: despues de lo qual, bolviendo al Padre Brito, le cortaron la cabeza. El cuerpo debia naturalmente caer àzia delante, porque estaba assi inclinado antes de recibir el golpe: cayò con todo esso àzia atràs, con la cabeza colgando aùn, abiertos los ojos, y bueltos àzia el Cielo. Dieronse priessa los Verdugos, para separar del todo la cabeza de los ombros: recelando, decian ellos, hallasse medio con sus encantos de bolverla à unir. Cortaronle luego los pies, y las manos, y ataron el cuerpo con la cabeza al palo, para que quedasse expuesto à la vista, y à los insultos de los Passageros.

Acabada la execucion, llevaron los Verdugos ante el Tyrano à los dos Christianos, que se havian ofrecido al martyrio: y el Barbaro mandò cortarles las narices, y las orejas, y los soltò con ignominia. Uno de los dos, llorando amargamente su desgracia, de no haver dado la vida por Christo, bolviò al lugar del suplicio. Alli contemplò despacio las Santas Reliquias, y despues de haver juntado con devocion los pies, y las manos, que estaban dispersas, y apartadas, las puso cerca del madero, donde estaban la cabeza, y el

cuerpo, y quedò alli por algun tiempo en Oracion, antes de retirarse.

Tal ha sido, Reverendos Padres, el glorioso fin de nuestro amado Compañero el Reverendo Padre Juan Brito. Suspiraba muy de antemano por este dichoso termino de su carrera, y lo logrò en fin. Como ha sido nuestro intento el mismo, que el suyo, desde que dexando la Europa, vinimos à las Indias, quizà podrèmos algun dia esperar la misma dicha. Quiera la misericordia infinita de Nuestro Señor Jesu-Christo hacernos tal gracia, y la de, que no la desmerezcamos con nuestras culpas. La Christiandad de *Maravàs* se halla en el mayor desamparo, por la muerte de su Santo Pastor. Ruego à Vs. Rs. unan sus Oraciones à las nuestras, para que la sangre de su primer Martyr no sea inutil, y que buelva la Mission à hallar en la intercession de este nuevo Protector otros Missioneros tan poderosos, como èl lo fuè, en obras, y palabras, y que mantengan, y acaben, lo que con tanta gloria comenzò el Padre Brito.

Al instante mismo, que llegò à mis oìdos la prision de nuestro glorioso Confessor, me puse en camino para ir à *Maravàs* à assistirle, y hacerle los buenos oficios, que pudiesse. Marchaba con increible diligencia, y yà havia andado una buena parte del camino, quando recibì noticia cierta de su martyrio. Determinè passar adelante; pero los Christianos, que me acompañaban, y los Gentiles, que se hallaban presentes, me representaron, que si me internaba mas en el Paìs, expondria, sin esperanza de fruto, à aquella afligida Christiandad à nueva persecucion. Este recelo me

hizo

hizo mudar de intento, y me retirè à un Pueblo vecino, para estàr en parage de socorrer à los que estaban aùn en las Carceles, y para retirar las Reliquias del Santo Martyr, ò hacerlas enterrar con decencia.

Si refiero aqui à Vs. Rs. menos de lo que quisieran saber, les asseguro, que nada escrivo, que no haya sabido de hombres dignos de fè, que han sido testigos de vista de todo lo que ha passado. Si descubriere en adelante alguna cosa mas, no dexarè de participarla à Vs. Rs. en cuyos Sacrificios me encomiendo: y quedo con el mayor respeto.

Reverendos Padres mios,

Su muy rendido, y muy obediente
Siervo en Jesu-Christo,

Francisco Lainez,
de la Compañia de Jesus.

En la Mission de Madurè, à 11. de Febrero de 1693.

CARTA

CARTA
DEL PADRE DE PREMARE,
MISSIONERO
DE LA COMPAÑIA DE JESUS,
AL REVERENDO PADRE DE LA CHAIZE, de la misma Compañia, y Confessor del Rey.

Canton, 17. de Febrero de 1699.

PAX CHRISTI.

Muy Reverendo Padre mio.

LO mucho que hà querido V. R. interessarse en todo lo que mira à nuestras Missiones, nos obliga à darle cuenta de nuestro viage. Tan nuevo, y tan inesperado es, oìr hablar del Reyno de *Achen*, y de la Ciudad de *Malaca*, en una relacion de un viage desde Francia à la China, que no le serà à V. R. desagradable el saber, còmo fuìmos arrojados à un rumbo tan extraordinario, y lo que hemos notado en èl, digno de atencion.

Muchas aventuras hemos passado; pero antes que hablemos de ellas, dirè à V. R. que àzia la linea encontramos la Esquadra del Señor des Augers, que caminaba à las Indias Orientales. Tuvi-

vimos el gusto de abrazar à nuestros queridos Compañeros, que iban à bordo de aquella Esquadra, y que no arribaràn à la China hasta un año. Nos bolvimos à vèr en el Cabo de Buena-Esperanza, y el Padre Bouvet, que deseaba con ansia conducir à la China una tropa numerosa de Missioneros, hizo juicio, que debia tomar consigo algunos de aquellos Padres. En efecto tomò à los Padres Domenge, y Baborier, y nos hallamos once Jesuitas à bordo del Amphitrite. En la Esquadra de Monf. des Augers, quedaron solamente los Padres Fouquet, y de Entre-Calles, con el Hermano Fraperic.

Por lo que mira al Cabo de Buena-Esperanza, es bien conocido en Francia desde los viages del Padre Tachard; pero se debe distinguir mucho entre lo que se dice del Jardìn de la Compañia de Olanda, y lo demàs, que alli se vè, porque todo lo demàs es casi nada. El Jardìn es de las cosas mas primorosas, que se pueden imaginar. Verdad es, que el arte tiene menos parte en su primor, que la naturaleza. No se encuentran alli, como en nuestras Casas de Campo, Quadros regulares, Estatuas, Juegos de agua, Bobedas enramadas con arte. Es el Jardìn un agregado de todo lo mas raro, y curioso, que se cria en los Bosques, y Jardines de las quatro partes del Mundo. Ademàs de los Naranjos, y Limoneros, que son altissimos, y no estàn plantados en tiestos, hay una variedad, y multitud infinita de otros arboles, y plantas, desconocidas por la mayor parte en nuestro Paìs, que estàn siempre verdes, y con flor. Hay legumbres, y frutas sin termino, de un gusto excelente, y que se cogen en las quatro

es-

estaciones del año: Calles yà abiertas al Sol, yà tan sombrias, que pueden llamarse obscuras: que se cortan, y atraviessan en un terreno muy extenso, y llano. Se vè un Riachuelo de agua pura, y cristalina, que se passea por el Jardìn, con tanta hermosura, y symetrìa, como si su canàl se huviera hecho de proposito. La Mar le sirve de perspectiva, y en su simplicidad forma à cada instante, para los ojos, y la razon, un nuevo embeleso, y espectaculo. Asseguro à V. R. que todo esto junto, harìa, aun en Francia, un passeo de los mas deliciosos, y que mas arrebatasse la curiosidad, y admiracion de los Estrangeros.

Despues de tres meses de navegacion, partimos del Cabo de Buena-Esperanza el dia 10. de Junio de 1698. Yà teniamos andado mas de la mitad del camino, si huvieramos tenido la fortuna de entrar en el Estrecho de la *Sonda*. (a) Los practicos de estos Mares saben muy bien, que es lo regular hacer en dos meses la navegacion, desde el Cabo à *Batavia*. (b) Nos era muy facil, pues navegabamos maravillosamente hasta noventa grados de longitud; mas luego que tocamos à esta altura, se juzgò, que era tiempo de elevarnos en latitud. Tan bien lo hicimos, que estando el 21. de Julio en seis grados y medio de latitud, que es casi la misma, que tiene la Isla de *Java*, pensabamos vèr tierra. No obstante, abanzando siem-

(a) La Isla de Java, al Mediodia del Reyno de Siam, forma con la Isla de Sumatra el Estrecho de la Sonda, llamado tambien el Estrecho de Java.

(b) Es la Ciudad Capital de los Estados de los Olandeses en las Indias Orientales, situada sobre la Costa Septentrional de la Isla de Java.

ſiemprē ; nos hallamos el dia 26. de Julio en quatro grados y medio, ſin vèr tierra haſta el dia 31. que vimos la de *Sumatra*. Pero haviamos errado en mas de ſeſenta leguas el Eſtrecho de la *Sonda*, ſin poſsibilidad de bolver à èl. Es preciſo, que el error de nueſtros Pilotos fueſſe enorme. Hallamonos, pues, perplexos ſobre nueſtro arribo à la China en aquel año: mas viendonos faltos de ſocorro humano, acudimos à Dios, mediante la intercesſion del Apoſtol de las Indias San Franciſco Xavier, para alcanzar la gracia de llegar aquel año al termino de nueſtros deſeos.

Haviamos yà dado principio, en honra de eſte gran Santo, à la devocion de los diez Viernes: (a) añadimos tambien un voto, por el qual nos obligamos todos à comulgar en el primer Puerto de la China, donde arribaſſemos eſte año, ò à concurrir con algo para hacer en la Isla de *Sancian* una pequeña Capilla ſobre el Sepulchro del Santo Apoſtol, para defenderlo del agua, y poder decir en ella Miſſa con decencia.

Haciendo deſpues reflexion ſobre nueſtra deſgracia, y para que otros no yerren, como noſotros, el Eſtrecho de la *Sonda*, nos parece que al ſalir del Cabo, y encontrando los vientos del Poniente, debieramos haver ſeguido ſin variar la

(a) Predicò San Xavièr el Evangelio en las Indias diez años, y en memoria de eſtos, ſe hacen Oraciones, ò otras Devociones diez Viernes ſeguidos, en honra del Santo. Se ha fijado eſta Devocion à los Viernes, porque muriò el Santo en la Isla de *Sanciam*, Viernes 2. de Diciembre de 1552. y tambien porque el ultimo año de ſu vida, el Crucifixo del Oratorio del Caſtillo de Xavier, ſudò ſangre copioſa todos los Viernes, la que no ceſsò haſta ſu muerte.

longitud, hasta los cien grados, y no solamente hasta los noventa, en que empezamos à elevarnos en latitud: ò para hablar sin rebozo, por mucho tiempo no supimos donde estabamos, persuadidos à que lo sabiamos; y quien se engañàre tanto como nosotros en la longitud, errarà despues precisamente tanto, ò mas, que nosotros. No pudimos arribar à *Achen* (a) hasta el dia 18. de Agosto. Por espacio de tres semanas tuvimos que padecer, lo que tiene la linea de mas terrible: quiero decir, calmas, calores, lluvias, y mal alimento, porque los viveres se corrompen, y echan à perder baxo de la linea. Ofrece esto à los Missioneros ocasion de sufrir algo por Jesu-Christo. Con todo esso, nuestra salud era admirable, y no nos dexò Dios sin consuelo; lo que nos convenciò plenamente, de que como todo depende de su providencia, nada nos podia suceder, que no nos fuesse muy provechoso.

Quanto se mira en Achen es tan singular, que me pesò cien veces no saber dibujar, para pintar aqui de algun modo, lo que no podrè bien referir. Bastantes noticias se tienen del poder, que tuvieron los Achenenses. La vida sola de San Francisco Xavier nos dà de ello sobrado conocimiento: pero no creo, que sepan muchos, en què estado se halla oy dia este Reyno, ni à què se reduce su Ciudad Capital. Abuso quizà de los terminos, llamando Ciudad Capital à un agregado confuso de Arboles, y Casas.

Imagine V. R. si le parece, un Bosque de Co-

(a) Es la Ciudad Capital del Reyno de Achen, en la Isla de *Sumatra*.

Cocotales, Bamboos, Ananas, y Bananas, en medio del qual passa un hermoso Rio, todo cubierto de Barcos: pongase en este Bosque un numero infinito de Casas hechas de cañas de diversas especies, y de cortezas de arboles, dispuestas de suerte, que formen Calles, y diferentes Quarteles: cortense estos Quarteles con diversos Prados, y Alamedas: pueblese este gran Bosque con tanto numero de gente, como vemos en nuestras Ciudades, las mas pobladas, y formarà V. R. una idèa casi cabàl de Achen, y confessarà, que Ciudad de tan nueva planta, puede dàr gusto à qualquier passagero, que la vea. En *Achen* hay de todas Naciones, y cada Nacion tiene su Barrio, y su Iglesia. La de los Portugueses, que son pobres, y pocos, està assistida por un Padre de San Francisco, que no tiene poco que trabajar, y en su trabajo no tiene que esperar consuelo de parte de los hombres.

Es admirable la situacion del Puerto de Achen, excelente su fondo, y muy sana toda la costa. Su Puerto es una gran vacìa, que termina por un costado en la tierra firme de Sumatra, y por los otros lados en dos, ò tres Isletas, que dexan entre sì tres caminos, el uno para ir à *Malaca*, el otro para *Bengala*, y el tercero para *Surate*. Quando se entra en la Playa, no se percibe vestigio, ni señal de Ciudad, porque los altos arboles, que bordan la Ribera, ocultan las Casas; pero fuera del boscage, que es de los mas bellos, nada encanta como la vista de una infinidad de pequeños Barcos de Pescadores, que salen del Rio, al amanecer, todos los dias, y no buelven hasta ponerse el

Sol. Parecen un enjambre de avejas, que buelven à la colmena, cargadas del fruto de su trabajo.

Estos pequeños *Paraux*, ò Barcos, tienen tres pies de ancho, y veinte de largo. Todos estàn sumamente asseados por dentro, y fuera: las tablas estàn tan bien unidas entre sì, que no se necessita, ni de estopa, ni de brea, para calafetearlos; con que siempre parecen nuevos. No usan de remos para moverlos, sino de una vela de junquillo muy fina, y ligera, que parece dos veces mayor de lo que debrìa ser, segun el buque del *Parau*. Han sabido con el arte obviar este inconveniente: pues en los dos cabos del Barco tienen dos pertigas bastante largas, y en lo alto de cada una asido un madero, inclinado àzia el Mar, el qual es tan ancho como el Bagèl. Cada arco està unido con el de enfrente, por medio de un madero bastante gruesso; y estos unidos à las extremidades del arco, y sirviendo de contrapeso el uno al otro, forman una especie de romana, que sirve para que no se buelquen las pequeñas Canoas: de esta manera el viento mas minimo les basta, y buelan sobre el agua con una rapidèz, que pasma, sin temer los mas furiosos golpes del Mar.

Para entrar en el Rio, se dà un gran rodèo, à causa de un banco de arena, que forma el Rio al entrar en el Mar. Navegase despues como un uen quarto de legua entre dos pequeños bosques e Cocotales, y otros arboles, que nunca pierden i verdor, ni deben su sèr à nadie, sino al Autor e la Naturaleza.

Por entremedias de dichos arboles se descure algo de la Ciudad. Al principio me pareciò

como aquellos Paises, que forja la phantasìa de un Pintor, ò de un Poèta, que ofrece à la primera ojeada todo lo hermoso, y agradable de una Campiña. Todo ello està natural, y sin artificio, campestre, y aun con algo de boscage.

Nada he podido averiguar de cierto sobre el govierno actual de esta Nacion. Hablan de una Reyna de *Achen*; pero la tengo por fingida; ò si la hay en realidad, es un phantasma su dominacion: pues quatro, ò cinco de los principales *Oransois* (a) tienen repartido entre sì el poder, que es bien corto. Los Acheneses nada suponen yà. No tiene su Paìs trigo, ni vino: su comercio se reduce à pimienta, y oro. Para hallar este precioso metal, no han menester abrir las entrañas de la tierra, porque le cogen en los declives de los Montes, donde le precipitan las aguas. El de *Achen* es el mas estimado, y passa por el de mas quilates. Passado el Estrecho de *Malaca*, podemos contemplarnos yà fuera de lo mas dificil, y penoso de la Navegacion. Dos veces estuvimos à pique de perdernos. Fuè nuestra entrada en èl el dia 23. de Agosto, y no pudimos salir hasta el 20. de Septiembre, gastando 29. dias en 220. leguas: que por tierra huvieramos andado mas presto. Toda la maniobra era echar, y levar el ancora: y para colmo de nuestra desgracia, no tuvimos otro Piloto, que un pobre Portuguès, que no veìa gota, y perdia la tramontana, quando perdia de vista la tierra. A expensas de su proprio trabajo aprendieron este rumbo nuestros Pilotos Franceses, è hicieron Mapas de èl harto mejores, que los demàs, hasta ahora pu-

(a) Son los Magnates del Paìs.

publicados. Al fin de esta Carta referirè el rumbo, que se ha de seguir, para passar con seguridad este Estrecho, y el de *Gobernadour*.

Dista de *Achen* la Ciudad de Malaca como 150. leguas: y hay en ella la misma amenidad, como verdor, Païses campestres, y Casas de la mejor fabrica. El concurso de Naciones es mayor, como tambien mas floreciente el comercio, mas Europeos, y menos desasseo, sin que por esto tape el arte à la Naturaleza. La Ciudad està separada de la Fortaleza por un Rio, que, uniendose con el Mar en el fluxo, aìsla la Ciudadela. Esta Plaza es tan grande, como la Ciudad de San Malò, y contiene en su recinto una Colina, sobre que se vèn las ruinas de nuestra Iglesia de San Pablo, en que tanto predicò San Francisco Xavier. Es su Guarnicion de doscientos y quince hombres, y seis cavallos, los quales muchos son Catholicos, y su todo viene à ser un agregado de diferentes Naciones de Europa. Sus bastiones son bastante buenos, y su Artillerìa buena, y mucha; pero son pocos los Artilleros. Es la Bahìa hermosa, y capàz, y como una herradura, que forma la Costa: solo havia en ella dos, ò tres malos Navichuelos, y algunos Barcos, como los de los Indios. Todas sus frutas son de mucha delicadeza, y las hay de todas especies. Tiene Mezquitas para el uso de los Moros, un Templo de los Idolos de la China; y en fin, permiten los Olandeses el exercicio pùblico de todas Sectas: solo tienen desterrada la verdadera Religion, y con tanto rigor, que tienen los Catholicos que irse à lo mas intrincado de los bosques, para haver de celebrar los Sagrados Mysterios.

A

A siete leguas de Malaca passamos por delante de otro Puerto tàn bueno, como el de la dicha Ciudad. Es otra herradura muy acomodada, con un bello Rio navegable. Pero antes de despedirnos de Malaca, dirè à V. R. que fuè milagro no havernos perdido en un naufragio: pues la noche del 10. de Septiembre se levantò una tan furiosa tempestad, qual nunca haviamos visto. El ayre era un fuego, el Mar una furia, el viento terrible, y la lluvia horrorosa. Como no pensabamos detenernos mas de un dia, y demàs de esto suele por lo comun el Mar gozar de bonanza, haviamos echado un ancora solamente, saltado en tierra la mayor parte de los Marineros; y los pocos, que quedaron, se estaban durmiendo sin el menor recelo. Dispertò à estos el Uracàn, y echàron otra ancora, del mejor modo que les fuè possible: no bastò esta, y fuè necessario echar otra: y si Monsi. de la *Roque* no huviera puesto en maniobra à todo el equipage, haciendole virar sin interrupcion con el Cabestàn, (a) nos huvieramos ido à pique sin remedio. Quedamonos en 20. pies de fondo, hasta las dos de la mañana, que nos hicimos à la vela.

El 24. de Septiembre estabamos yà à la vista de *Polcondor* con un viento favorable. Haviamos hecho animo de descansar allì; pero prosiguiendo el viento aun mas favorable para nuestro rumbo, estorbò la execucion de este primer intento. Fuera

(a) Cabestàn es una maquina de madera, que dà bueltas sobre un exe, y sirve para levantar las ancoras de lo hondo del Mar.

ra de què el fondo era dificil, y el passo (a) demasiadamente estrecho para poder bordear. (b)

El 29. supimos, poco mas, ò menos, que estabamos yà sobre un gran banco de rocas de mas de 100. leguas de largo, y se llama *Paracel*; pero nada menos esperabamos, que meternos en medio. Sondeamos à las quatro de la tarde, y no hallamos fondo: y con un nuevo viento, que sobrevino, adelantamos mucho en pocas horas. A las cinco y media, quando ibamos à la Capilla, nos quedamos pasmados de vèr, que el Mar havia enteramente mudado de color. Despues de la Oracion, vimos claramente el fondo, que era todo de rocas puntiagudas: V. R. contemple con què susto. Todos nos dabamos yà por perdidos: echamos la sonda, y hallamos solamente siete brazas de agua: subimos à la Galerìa, y todo el Mar estaba lleno de espumas, y quebrandose contra las rocas delante de nosotros. Si nuestro passo por alli huviera sido por la noche, ò huviera sobrevenido alguno de aquellos vientos fuertes, tan ordinarios en estos Mares, huvieramos sin duda naufragado. Lo unico, què pudimos hacer, fuè bolver atràs con la mayor diligencia.

Venìa yà la noche, y hallamos un fondo desigual, y siempre de rocas mas duras, que el hierro. No dudamos estàr en el *Paracel*; y assi, à cada momento esperabamos se estrellasse nuestro Na-

(a) Passo es un espacio de Mar entre dos tierras, ò bancos, por donde passan los Navios.

(b) Bordear es un termino de Marina, que significa ir yà de un lado, yà de otro, arrimandose al viento todo lo que se puede.

Navio. Velaba Dios sobre nosotros, sin que lo echassemos de vèr: y dissipandose de repente un nublado, que teniamos delante, se levantò un viento en popa, que nos sacò de las puertas de la muerte. En todo el peligro no se oyò en el Navio el menor grito de aquellos, que suele haver por lo comun: reynaba un triste, y melancolico silencio: retratandose la conciencia (si puedo hablar assi) en el semblante de cada uno.

Aprendì entonces por mi propria experiencia, lo que en tantas Relaciones havia leìdo; y es, la diferencia que hay del riesgo, quando se vè de lexos al pie de un Crucifixo, de quando se experimenta, y se padece. Como yà no me quedaba (segun toda apariencia) sino un instante de vida, se me representaban con mas viveza, que nunca, las verdades, que muchas veces havia meditado. Dichosos los que en lances semejantes tienen el haver emprendido algo por Dios! Què facilmente se hace proposito de huir menos el trabajo de allì adelante!

Entre 7. y 8. de la noche bolvimos à echar la sonda: y no haviendo hallado fondo, nos contemplamos fuera de peligro. Pero aunque este passò, juzgo que no passarà tan presto la impression, que hizo en el corazon de muchos, y que producirà los frutos, que pretende Dios, quando levanta tales tempestades.

No sè lo que Dios nos previene en la China; pero hasta ahora no hemos estado sin prueba. Los Missioneros experimentados dicen, que es buena señal: y nosotros (gracias à Dios) nada deseamos con mas ansia, que corresponder fiel-

mente à los designios, que de nosotros tiene concebidos.

Aunque yà no estámos à mucha distancia de la China, estuvimos con todo expuestos à no poder llegar à ella este año, por haver passado yà el tiempo proprio, y estàr muy desenfrenados los vientos desde el 27. de Septiembre. Aumentamos nuestras Oraciones: y el Padre Bouvet mostrò mas que nunca su zelo, y su confianza en Dios, quien en fin oyò nuestras sùplicas: pues el dia 5. de Octubre, como à las 7. de la mañana, avistamos la tierra prometida.

Esta era la Isla de *Sancian*, donde, à una jornada de su Sepulchro, nos conduxo San Francisco Xavier. Los primeros dias no sabiamos donde estabamos, y apenas nos querian creer los demàs à nosotros, quando deciamos, que haviamos estado, como estuvimos, en aquel glorioso Sepulchro; para satisfacer nuestra devocion, y cumplir el voto, que haviamos hecho. Partimos à este Santuario un Jueves 9. de Octubre: y haviendo caminado quatro leguas buenas por Mar, y una por tierra, nos hallamos de repente en el lugar, que buscabamos. Vimos una gran piedra empinada, y luego que pudimos leer aquellas tres, ò quatro palabras Portuguesas: *Aqui foì sepultado San Francisco Xavier*, besamos muchas veces tierra tan santa. Algunos la regaron con sus lagrimas, y yo me hallè penetrado de tan vivos movimientos de dulzura, y consuelo, que estuve mas de un quarto de hora como fuera de mì, y sin arbitrio para otra cosa, que para gozar de lo que sentia.

Despues de estos primeros extasis del fervor, exa-

examinamos exactamente aquel monumento : y despues con ramas de arboles, y un pedazo de vela, hicimos una pobre Tienda, no muy desemejante de la Cabaña en que muriò San Francisco Xavier. Finalmente, cantamos el *Te Deum*, con la Letania del Santo, y entramos en la mas bella, y alegre noche, que podrà por ventura haver en este Mundo.

Què alegrìa tan pura se percibe, quando en una ocasion como esta, comunican unos con otros todo lo que tienen en el pensamiento, y sienten en lo intimo del corazon! Uno decìa : Damos principio à nuestro Apostolado en donde San Xavier diò fin al suyo. El no pudo passar de aqui à penetrar en el vasto Imperio de la China, y nosotros vamos à entrar sin tropiezo alguno. Què no debemos esperar hacer para gloria de Dios, con la proteccion de un Santo, que ha conseguido abrirnos la puerta? El muriò aqui, decia otro, por la gloria de Jesu-Christo, consumido de trabajos, despues de haver convertido Naciones enteras: lograrèmos nosotros la misma fortuna? Cantamos despues la Letanìa de la Virgen, y rezamos el Rosario : y bolviamos à las alabanzas del Santo, entretegiendo estas devociones con discursos tan piadosos, como las Oraciones mismas. Recorriamos las virtudes todas del grande Apostol, y veìa yo, que ninguna havia, de que no me hallasse falto, y necessitado. Otro traxo à la memoria aquella noche, que passò entera San Ignacio en la Iglesia de Monserrate, delante de la Santissima Virgen, quando se consagrò todo à Dios : y por la no pe-

queña semejanza de una, y otra vigilia, llamamos à aquella noche *nuestra noche de armas.*

Con estas reflexiones, vimos venir el dia, y tuvimos el gusto, y consuelo ocho Sacerdotes, que eramos, de decir todos alli Missa un Viernes, dia de San Francisco de Borja, sirviendonos de Altar la piedra del Sepulchro del Santo Apostol. Y somos no solo los unicos Jesuitas Franceses, que han logrado esta dicha; sino los unicos Jesuitas, excepto el Padre Caroccio, Jesuita Italiano, de un gran merito, muerto poco hà de las immensas fatigas de sus trabajos Apostolicos. Dichas las Missas, cantamos otra vez el *Te Deum*, besamos cien veces la tierra, tomando de ella con respetosa veneracion, como de una preciosa Reliquia: y nos bolvimos cantando alabanzas al Santo, cuyo espiritu pediamos à Dios, que nos comunicasse.

Yà en fin, al cabo de siete meses, llegamos à la China, haviendo salido de la Rochela el dia 7. de Marzo de 1698. y echado ancora en *Sancian* el 6. de Octubre. De estos siete meses se han de rebaxar mas de 20. dias, que perdimos en el *Cabo*, *Achen*, *Malaca*, y en dos, ò otres Islas desiertas, que pudieramos haver empleado mejor: y tambien el tiempo, que gastamos en llegar à *Achen*, y passar el Estrecho de Malaca: que todo viene à componer dos meses; y no era menester tanto tiempo para venir desde Java à la China. No me admiro, que un Navichuelo Inglès, que encontramos en Canton, huviesse hecho su viage en menos de cinco meses: pues por el nuestro se hecha de vèr, que si no se pierde el rumbo, es navegacion de seis meses desde Francia à la China.

Mas

Mas aunque eſtabamos en *Sancian*, no por eſſo podiamos decir, que haviamos llegado à nueſtro termino: y à no haver ſido por el Padre Bouvet, no huvieramos paſſado de alli por entonces. Partiò dicho Padre à buſcar el Mandarin mas proximo, que vive en una Ciudad pequeña, por nombre *Cuang-Hai*: deſde donde embiò luego noticias, y ſocorro à Monſ. de la *Roque*. Vino un Mandarin con Pilotos de la Coſta, que ſo pena de la vida, ſe obligaron à conducir el Navio mas de la mitad del camino de Canton. Son dos los rumbos para eſta Ciudad, uno por en medio de las Iſlas, y otro por alta Mar; mas eſte ſegundo es muy peligroſo por aquel tiempo, pues qualquier viento recio es baſtante para echar muy lexos el Navio, y ponerle en preciſion de buſcar abrigo en las *Molucas*. Con todo eſſo tomamos eſte ultimo rumbo, bordeando porfiadamente haſta *Macao*. Hicimonos à la vela de *Sancian* el 13. de Octubre, y echamos ancora en la Iſla de Macao el 24. En eſte intermedio paſsò el P. Bouvet deſde *Cuang-Hai* à *Canton*, para eſcrivir à la Corte ſu llegada: y haviendo tomado ſus medidas con los Mandarines, saliò à encontrarnos por entre las Islas.

Eſtà edificada la Ciudad de *Macao* en una pequeña Peninſula, ò, por mejor decir, en la punta de la Isla de eſte nombre. Eſta lengua de tierra ſe une à lo reſtante de la Isla por una garganta muy eſtrecha, en que han levantado un Muro, que la ſepàra. Quando ſe echa ancora por la parte de afuera, no ſe vè por todos lados ſino Islas, que forman un gran circulo, y dos, ò tres Fortalezas ſobre unos cerros, y tal qual Caſa de los

los Arrabales de la Ciudad. Parece desde alli, que, assi Fortalezas, como Casas, estàn sobre un terreno de mucha elevacion, que sirve de termino à la vista por aquel lado; pero entre este terreno, que hace una Isla bastante capàz, y Macao, hay un Puerto muy bueno, y à lo largo de la Rivera està situada la Ciudad. Sus Casas son à modo de las de Europa, aunque algo baxas: y por lo que toca al verdor, no desmiente del todo la Ciudad el ayre de las de Indias.

En *Macao* son mas los Chinos, que los Portugueses, y estos, mestizos casi todos, y nacidos en Indias, ò en la misma Isla. Son pobres por lo general, y assi viven despreciados de los Chinos. Las Fortificaciones de la Ciudad son bastante buenas, el terreno muy ventajoso, la Artillerìa mucha; pero muy mal assistida la Guarnicion: y como todo và à ella de Canton, son los Chinos sus Dueños, sin el menor recelo. Tiene un Governador Portuguès, y un Mandarin, con jurisdiccion en todo el Paìs, cuyo Palacio està en medio de la Plaza. Quando manda algo, no pueden los Portugueses escusarse de su obediencia. Recibiònos à todos los Franceses con las mayores demostraciones de amistad, y honor: de suerte, que no se puede gloriar Estrangero alguno de haver tenido tan buen recibimiento en este Paìs: verdad es, que no havia aportado hasta entonces Navio como el nuestro. Nada pierde de su grandeza el nombre del Rey, por pronunciarse à distancia de 6ꝟ. leguas de Francia; antes bien, imprime en los corazones de la Nacion mas sobervia del Mundo un respeto, que no acompaña al nombre de los demàs Principes Estrangeros.

Bol-

Bolviò à nosotros el Padre Bouvet en una Galera, casi tan larga como nuestra Fragata, llevando todas las señales de distincion, que estilan traher en este Imperio los *King-Tchais*, ò Embiados de la Corte. Pasmaronse nuestros Franceses de verle, por haver oìdo decir en Francia, que nada menos era, que Embiado del Emperador de la China. Recibimos una Carta muy fina de los Jesuìtas de *Macao*. El Padre Bouvet fuè con el Padre Regis à visitar al Reverendo Padre Ciceri, Obispo de *Nankin*, y à los demàs Padres, que vivian en la Isla Verde.

Llamase assi por sus muchas Arboledas, y amenidad, que se echa mas de vèr, porque toda contornada està enteramente àrida, y desierta. Su situacion es cerca de la Muralla, que divide la Ciudad de *Macao* de todo lo demàs de la Isla, y Casa de Campo de los Jesuìtas Portugueses. Su Capilla es muy asseada, y la Casa de buena fabrica; y es un paraìso por su mucha sombra, y frescura. Haviala elegido el R. P. Ciceri para retirarse algunos dias: y en la realidad, es una soledad como nacida para un hombre Apostolico, que quiere consultar à solas con su Dios, como otro Moysès, y cobrar nuevas fuerzas, para trabajar despues con mas aliento en la conversion de las Almas. Pero yà es tiempo de acabar mi viage, y llegar à Canton.

Echamos ancora felizmente à tres leguas de esta gran Ciudad, un Domingo 2. de Noviembre. Es el camino desde *Macao* hasta alli bien peligroso, y mas para un Navio, como el nuestrò, que necessitaba mas de 17. pies de agua: y à caso nos huvie-

vie-

viera sido impossible, à no haver llevado consigo el Padre Bouvet los dos mas hàbiles Pilotos del Paìs. Luego que se entra en el Rio de Canton, se empieza à vèr lo que es la China. Sus dos Riveras son unas grandes Campiñas de arròz, verdes como unos Prados, dilatadas hasta perderse de vista, y cortadas con una infinidad de pequeños canales: de suerte, que las Barcas, que de continuo se vèn ir, y venir à lo lexos, sin vèr el agua, que las sostiene, parece que corren sobre la yerva. Màs tierra à dentro se descubren Montes coronados de Arboles cultivados, à lo largo del Valle, como el Theatro del Jardin de las Thuillerìas: y todo interrumpido de tantas Poblaciones à lo campestre, y con tan hermosa variedad, que lexos de causar fastidio, sentiamos que se passasse tan presto. Finalmente, tuvimos la felicidad de entrar en Canton la noche del 6. al 7. de Noviembre, despues de ocho meses de navegacion, desde nuestra partida de Francia. Fuè nuestro hospedage en una Posada, ò Casa dispuesta à cuenta del Emperador: y el Padre Bouvet hizo que se diesse otra, como ella, à Monf. de la Roque, y à los Oficiales Franceses. A esta especie de Casas, llaman los Chinos *Con-Koen*, y en ellas no se aposentan sino los Embiados de la Corte.

La Ciudad de *Canton* es mayor, que Parìs, y tiene por lo menos igual vecindario. Sus Calles son estrechas, y enlossadas de grandes piedras llanas, y muy duras, aunque no todas. Con unas Sillas, que se alquilan por poco dinero, no hacen falta los Coches; cuyo uso serìa aqui por otra parte impossible. Las Casas son muy baxas, y casi todas

co-

como Tiendas de Oficiales. Los mejores Barrios se assemejan bastante à las Calles de la Feria de San Germàn: y casi por todas partes hay tanta gente, como en dicha Feria, à las horas de su mayor concurso: de suerte, que cuesta trabajo passar por allì. Se vèn muy pocas mugeres: y la mayor parte de toda esta concurrencia viene à ser de gente pobre, cargada de fardos, por falta de otra comodidad para el trànsporte de lo que se vende, y compra. Todos estos Cordeleros vàn descubierta la cabeza, y los pies desnudos; sino algunos, que llevan un sombrerazo de paja, de una rarissima figura, para defenderse de la lluvia, y del Sol: descripcion, que forma, à mi parecer, una idèa de Ciudad harto estraña, y totalmente diversa de Parìs. Aun quando estuvieran solas las casas, què efecto pueden hacer à la vista Calles enteras sin una ventana, y donde no se vè sino unas como pobres Oficinas, cerradas por lo general con unos zarzos de cañas, à manera de puertas? Pero es menester decirlo todo. Se encuentran en *Canton* Plazas harto buenas, y Arcos Triumphales bastante magnificos para el Paìs. Hay un gran numero de Puertas para el Campo, y para passar de la Ciudad antigua à la nueva: y lo particular es, que las hay tambien al fin de las Calles, las quales se cierran poco mas tarde, que las de la Ciudad. Y assi es precisso, que cada uno se retire, luego que se pone el Sol. Esta policìa precave muchos inconvenientes, y hace, què por la noche haya tanta tranquilidad en las mayores Ciudades, como si no tuvieran mas de una familia.

La habitacion de los Mandarines tiene un yo

no sè què, que assombra. Es menester atravesar muchos Patios, para llegar à donde dàn Audiencia, y reciben sus Amigos. Fuera de casa es su trèn magestuoso. El *Tsong-tou*, (pongo por exemplo) que es un Mandarin, que tiene la Intendencia de dos Provincias, nunca sale sin llevar en su Comitiva cien hombres por lo menos: sin que por esso se embarazen unos con otros, pues cada uno ocupa el lugar, que yà sabe que le toca: una partida và delante de èl con varios symbolos, y trages bien extraordinarios: los demàs son Soldados, y algunas veces vàn à pie: y en medio de todos marcha el Mandarin en una gran Silla dorada, en ombros de 6. ù 8. hombres. Estas Comitivas ocupan por lo ordinario toda una Calle, y el Pueblo se està por respeto parado en las dos ceras, hasta que acaba de passar.

Los Bonzos, ò Sacerdotes, son aqui en gran numero. En parte ninguna ha contrahecho el Demonio con mas apariencia las Santas Ceremonias, con que honra la Iglesia al Señor. Estos Ministros de Satanàs andan con ropas talares hasta el suelo, y mangas anchas, enteramente semejantes à las de algunos Religiosos de Europa. Viven de Comunidad en sus Pagodes, como en un Convento: piden limosna por las Calles: levantanse por las noches à adorar à sus Idolos: cantan à coros con un tono muy parecido al de nuestros Psalmos: en medio de todo, ningun hombre de bien hace caso de ellos, porque con toda su apariencia de virtud, juntan systèmas extravagantissimos de Religion, y por lo general son gente de perdidas costumbres. No los desprecia menos el Pueblo, el qual no piensa mas

de

de en salir de el dia, sin mas Religion, què la de algunas supersticiones extravagantes, segun se las presenta su capricho.

Me olvidaba de decir à V. R. què hay en el Rio de Canton una especie de Ciudad nadante, compuesta de varias filas de Barcas, que forman como calles. Aloja cada Barca toda una familia, y tiene, como qualquièr casa regular, divisiones para todos los usos domesticos. El infimo Pueblo, que las habita, sale todas las mañanas à la pesca, ò al cultivo de los arrozes, que siembran, y recogen tres veces al año.

En punto de noticias de *Pekin*, sabemos por Cartas, que tuvo el Padre Bouvet luego que llegò à Canton, que goza el Emperador la mejor salud, respetado, y admirado de sus Vassallos, mas que nunca. Acaba de marchar à la Tartaria Occidental, à la frente de un numeroso Exercito; haviendo extendido el terror de su nombre 500. leguas, y derrotado al unico Enemigo, que le quedaba en sus dos Imperios. Toda su aplicacion es al presente la felicidad de sus Vassallos. Franquèa sus Almahacènes de arròz, hasta derramarlos en la Corèa. (a)

Tienense por felices todos sus Dominios, por vivir baxo de un Principe tan cabàl; pero lo que mas consuelo, y alegrìa nos dà, es, que favorece, qual nunca, à la Religion Christiana, confessando, que es la verdadera Ley, y alegrandose de oir, que la abrazan algunos Magnates de su Reyno. Y quièn sabe si dista mucho el tiempo de su conversion? Allà embiò San Luis una Embaxada al

(a) Reyno entre la China, y Japòn, tributario de la China.

Emperador del *Catai*: y no hay quien niegue entre los Erudìtos, que el Catai sea la China. Era el fin de nuestro Santo Rey inclinar al Emperador à convertirse al Christianismo. O! si quisiera Dios viessemos el dichoso dia, en que el mas grande, y glorioso Successor de San Luis, acabasse lo que dexò empezado aquel zeloso Monarcha! Ello es cierto, que el Emperador hace siempre una firme confianza de los Jesuìtas de nuestra Nacion. No hay quien ignore, que quien apoya en el Imperio el Christianismo, es el Padre Gerbillòn. El Padre Visdelu, habilissimo en las Mathematicas, y Ciencias Chinas, ha sido embiado por el Emperador à varias Provincias à impedir las inundaciones de los Rios, que arruinaban todo el Paìs. El año passado vino à Canton el Padre Fontaney, de orden del Emperador, à saber del Padre Buvet, y recibirle, si acaso havia llegado yà: y ahora sabemos, que le està su Magestad con impaciencia: con que no podiamos haver llegado à aqui en mas felices circunstancias. Tambien sabemos, que han fallecido quatro de los mas antiguos, y mejores Missioneros, despues de haver encanecido en los trabajos de esta Mission, y convertido à Dios una infinidad de almas. Estos son los Padres Prospero Intorcetta, Adriano Grelòn, Juan Valat, y Domingo Gabiani. El Padre Valat saliò de Francia mas de 50. años hà: y se assegura, que vino por tierra, y llegò en un año à la China. Es necessario resarcir tan grandes pèrdidas. Yo todos los dias pido à Dios, que inspire à muchos de nuestros Hermanos aliento, para venir à entrar à la parte en unos trabajos, que pueden llegar à ser tan glorio-

sos,

ſos , y tān fecundos. Aun quando vivierāmos tantos años como el Padre Valat , y los demàs , que acabamos de perder, no tendriamos tiempo baſtante para recorrer todas las Ciudades de la China , y quedarian aùn muchos Idolatras , para los que viniessen deſpues de noſotros.

Quanto mas prontos , y numeroſos ſean los ſocorros , tanto mayores ſeràn los progreſſos de la Religion , no ſolo porque muchos Miſsioneros pueden hacer lo que no pueden pocos ; ſino tambien porque el mas ſeguro medio de reducir todo un Paìs , es comenzar convirtiendo à muchos de una vez : eſto mueve la curioſidad de los otros , por ſaber la cauſa de una mudanza tan repentina : y quien conoce bien el Chriſtianiſmo , eſtà muy poco diſtante de abrazarlo. No ceſſarèmos , Reverendo Padre mio , de encomendar à V. R. en todas nueſtras Cartas un aſſunto tan digno de ſu zelo , y de ſu atencion. El interès de Dios obliga à V. R. y la neceſsidad en que eſtamos , de una proteccion como la ſuya. Quedo con el mas profundo reſpeto,

Muy Reverendo Padre,

Su mas rendido , y obediente Siervo,

De Premare,
Miſsionero de la Compañia de Jeſus.

RUMBO,

RUMBO, QUE SE HA DE SEGUIR para el passo de los Estrechos de *Malaca*, y de *Governadour*.

DESDE la punta de *Achen* se ha de ir costeando à lo largo de la Isla de *Sumatra*, hasta el Cabo de los Diamantes, que es cerca de 45. leguas. Es toda esta Costa bastante alta, sus riveras muy verdes, su fondo bueno, y de 7. à 14. y 15. brazas. Nunca se ha de navegar à distancia de mas de dos leguas de tierra. En el Cabo de los Diamantes es el rumbo de Sud-quarta al Sud-Este: y à poco tiempo se descubre la Isla de *Polverere*, que està muy alta, y poblada de arboles, y se avista 20. leguas antes: y dista del Cabo de los Diamantes 25. No es habitada, y tendrà como un quarto de legua de circuito. Su fondo es bueno. A una, ò dos leguas de *Polverere* se camina al Este para llegar à *Poljara*, Isleta distante 18. leguas, muy parecida à la precedente: y en tiempo sereno se distingue la una desde la otra. Cae *Poljara* al lado de las Indias, y no es menester acercarse à ella, mas que à la distancia de 8. ò 9. leguas; pero se ha de ir por en medio de estas dos Islas, para entrar en el verdadero Canàl: estando yà en esta distancia de *Poljara*, se vè à un lado la tierra de la India, que es baxa, y llena de arboledas; y por el otro se pierde de vista la Costa de *Sumatra*. Entonces el rumbo es Sud-Este-quarta

de

de Este, tomando un poco del Sud-Este, para dàr justamente entre dos bancos de arena, que es preciso passar. Mejor es tomar el passo estrecho, que hay al Este, cerca de Malaca, porque està muy distante de tierra el otro passo mas ancho. De alli à poco se descubre por el lado de las Indias la Montaña de *Porcelár*; pero para ir con toda la seguridad possible, se ha de dàr vista à las Islas de *Aros*, que caen del todo al Oueste: y hecho esto, se và con toda seguridad, y es el rumbo Sud-Este-quarta de Este, para ganar la Costa de la India, y llegar à echar ancoras delante de *Malaca*. En este Estrecho soplaban por la noche los vientos regularmente de tierra, y à Mediodia del Mar. Casi todas las noches havia vientos fuertes, con muchos relampagos: y las corrientes iban à Nord-Oueste, y Sud-Este. En 24. horas echabamos ancora dos, ò tres veces, y teniamos que llevar continuamente delante la Chalupa, para sondear, y descubrir camino.

Luego que se dà vista à las Islas de *Aros*, se descubre el Cabo de *Rochade*, por la parte de la India, y queda al Este. Finalmente, se acaba de assegurar el rumbo por una Roca muy puntiaguda, sin ova, ni verdor alguno, y queda Este-Sud-Este del Cabo de *Rochade*. Siguiendo Sud-quarta al Sud-Este, se dà en pocas horas fondo à una legua larga de *Malaca*, y se buelven à descubrir las tierras de *Sumatra*. Toda la Costa de *Malaca* es baxa, y llena de Cocotales, y Palmas, que impiden que se descubra la Ciudad. Solo se vèn algunas casas bastante parecidas à las de *Achen*, que se dilatan mas de media legua à lo largo del Mar. Parece

ne-

negra la Ciudadela, y las Centinelas blancas sobre los Muros: y por la parte de adentro se distingue una elevacion, y pedazo de Campanario, que parece està pegado à una casa blanca. Por estas señas puede conocerse Malaca, sin que haya en què errar. Saliendo de Malaca se và à Sud-quarta al Sud-Este, hasta el Estrecho de *Governadour*, y en estas 40. leguas no hay que temer. Quando no se puede ir contra la marèa, se ha de echar ancora dos veces al dia: encuentranse à la derecha en el camino las Islas de *Maricacai*, y à la izquierda otras sin nombre. Para entrar en el Estrecho de *Governadour*, se ha de tomar al principio al Norte, dexando à la derecha el Estrecho de *Siucapur*; todo aquello es una multitud de Islas, las corrientes bastante ràpidas, y las mareas violentas, y algunas veces de doce horas. Entrando en el Estrecho, se descubre una Isla con tres arboles, que à lo lexos parecen tres mastiles de Navio, y se llama la Isla de la *Arena*. Avistase una legua antes, y tendrà un quarto de legua de largo, y cien passos de ancho. Està casi al nivèl del Mar; y dexandola à la derecha, se dà en diez y seis brazas de agua. Tomase entonces el Este, y se encuentra otra Isleta llamada la *Isla Quadrada*, toda de arena, con siete, ù ocho arboles muy altos, y separados unos de otros. Desde esta se avista la Isla de *San Juan* à la derecha, y tendrà de quatro à cinco leguas de circuito. Si se halla fondo solamente de cinco brazas, se ha de ir al Este-quarta al Nord-Este; pero estando en alta Mar, y sin fondo, se ha de tomar al Este, sin acercarse à las Islas de la izquierda. Desde alli se descubre

bre

bré el Monte de *Ior*, dexando à un lado este pequeño Reyno. Finalmente, continuando este rumbo al Este, se vè el Cabo de *Romanca*: y entonces se và Este-Sud-Este, y Este-quarta al Sud-Este: y dexando este Cabo al Norte, se toma Este-Sud-Este, para ir à avistar las Piedras blancas, que son unas Isleras, mas Mar adentro. Luego que se vèn, se ha de seguir el Este por algun tiempo, despues Este-Nord-Este; y en fin, Nord-Este, y Nord-Este-quarta al Nord, para entrar en el Golpho de Siam, y desde èl en el Mar Grande de la China. Es el Estrecho de *Governadour* de veinte leguas de largo, y muy peligroso, para quien no le ha passado otra vez.

CARTA
DE EL PADRE BOUVET,
MISSIONERO
DE LA COMPAÑIA DE JESUS,
AL REVERENDO PADRE DE LA CHAIZE, de la misma Compañia, Confessor del Rey.

Pekin, y Noviembre 30. de 1699.

PAX CHRISTI.

Muy Reverendo Padre.

AUnque fuè muy felìz el viage, que hice catorce años ha, desde Brest à Siam, à bordo del *Ave*, Fragata del Rey, con cinco (a) Padres de nuestra Compañia; puedo decir, que lo ha sido mas todavia el que acabo de hacer. Partimos esta segunda vez mas tarde, que la primera, y para un termino mucho mas distante, desproveìdos de Cartas, y Pilotos, que son absolutamente necessarios para hacer con alguna seguridad la navegacion de los Mares de la China; y no obstante, hemos llegado con felicidad à dàr fondo en las Islas de *Canton*, siete meses despues de nuestra partida de

(a) Los Padres Fontaney, Tachard, Gerbillon, le Conte, y de Visdelou.

de la Rochela; enmedio de haver tenido el contratiempo de perder catorce dias en el Cabo de Buena-Esperanza, y de haver dado despues en tres Estrechos, y, lo que mas admirarà, no haviendo venido por el Estrecho de *Sonda*, que se mira en Francia como el unico rumbo para venir en derechura desde Europa à Siam, y à la China: pero lexos de havernos perjudicado esta desgracia, nos fuè medio para hallar en (a) *Malaca* las Cartas, y Pilotos, que ciertamente no huvieramos hallado en otra parte.

En todo nuestro viage ha sido muy corto el numero de enfermos: y (à Dios gracias) hemos llegado à nuestro termino con buena salud once Missioneros: porque aunque no salimos de la Rochela mas de nueve, (b) aumentò el Cavallero de la Roque nuestra Tropa, tomando à su bordo los Padres Domenge, y Barborier, à quienes encontramos en el Cabo de Buena-Esperanza, en la Esquadra de Monf. des Augers.

Al mismo llegar à la China, nos fuè de mucho consuelo la fortuna, que tuvimos, de tomar tierra en la Isla de *Sancian*, contra la esperanza, y ànimo de nuestros Pilotos, que desesperando el dia antes de poder abordar à esta Isla, havian mudado de rumbo, para ir à dàr fondo à la vista de *Macao*. (c) Assi lo haviamos pedido à Dios, con repetidas instancias, mayormente en los dos ultimos meses, por tener la dicha de visitar el sitio,

(a) Es de los Olandeses, y està en la Costa Oriental del Estrecho de su nombre.

(b) Los Padres Buvet, Dolzè, Parnon, de Broissia, de Premare, Regis, Perennin, Geneix, y el Hermano Belleville.

(c) Ciudad de la China, perteneciente à los Portugueses.

en que fuè la primera vez enterrado San Francisco Xavier, quando acabò la carrera de sus Apostolicos trabajos. Logramos nuestro deseo, yendo à recoger, con el polvo de su antiguo Sepulchro, algunas centellas de aquel fuego Divino, en que ardiò el pecho de este grande Apostol toda su vida, y en que abrasa siempre à aquellos, que tienen la felicidad de ir en seguimiento de sus huellas. Como fuì yo el primer Descubridor de este Sagrado monumento, por las preguntas, que hize à varios pescadores: fuì tambien el primero, que tuvo el consuelo de verle en compañia del Señor de Beaulieu, Alferez de la Amphitrite, Oficial muy ajustado en lo que toca à Dios, y muy zeloso en el servicio del Rey.

Mandaba la Chalupa de la Amphitrite, que havia armado Monf. de la Roque, para que me conduxesse hasta *Coang-hai*, Ciudad de la Provincia de Canton, situada à la orilla del Mar, enfrente de *Sancian*, que es de su jurisdiccion. Fuì, pues, con la esperanza de hallar algun Piloto del Paìs, que pudiesse conducirnos sin riesgo hasta la embocadura del Rio de *Canton*, en que teniamos designio de entrar: y en el estrecho, que hay desde la Isla de *Sancian* à *Coang-hai*, encontramos tres Galeras armadas contra Corsarios, y mandadas por un Oficial Chino, à quien yo havia conocido cinco años antes en *Canton*, y de quien fuì conocido al instante. Obligòme à entrar en su Galera, y se hizo nuestro conductor al Sepulchro de San Francisco Xavier, en que èl havia estado muchas veces, como en un lugar de mucha veneracion en toda la Isla. Echamos ancora à un tiro de mosque-

te

te de èl: y haviendo ſaltado en tierra, y ſignificado nueſtro reſpeto, y veneracion al Santo Apoſtol, en muchas reverencias, y genuflexiones, que hicimos, parte al modo Chino, y parte al Europeo, cantamos el *Te Deum*, en accion de gracias de la viſible proteccion, que el Santo nos havia obtenido del Cielo en todo nueſtro viage: y deſpues hicimos varias Oraciones en comun, y en particular, con aquellos afectos de devocion, que eran proporcionados à tierra tan ſanta: finalizandoſe eſta pequeña funcion en una triple ſalva de todos los morteretes, pedreros, y moſquetes, que havia en la Chalupa, ſeguida de otras tantas aclamaciones de *Viva el Rey*. A todos los Chinos, que ſe hallaron allì, admirò mucho el orden, con que todo ſe executò, baxo la acertada conducta de Monſ. de Beaulieu, y juntamente les diò la mas ſublìme idèa de nueſtra Nacion.

Havia yo dado à mis Compañeros algunas ſeñas de adonde caìa el Sepulchro del Santo Apoſtol, antes de haverle yo viſitado: y ellos, ſin eſperar mas noticias, impacientes por ir à cumplir con ſu obligacion, y abraſados de un ardor, que los tenia fuera de sì, treparon una alta Montaña, cargados de Ornamentos Sacerdotales, y de todo lo neceſſario para celebrar los Sagrados Myſterios. Deſpues de muchas horas de una marcha precipitada por en medio de lugares ſilveſtres, y eſcarpados, llegaron faltos yà de aliento al termino deſeado de ſu romerìa: y haviendo paſſado allì toda la noche en vigilia, y oracion, con algunas otras perſonas, que tuvieron la devocion de acompañarles, celebraron à la mañana ſiguiente ocho

Miſ-

Missas seguidas , con movimientos de una devocion , que no suele sentirse sino en lugares de estas circunstancias.

Como unos , y otros haviamos observado bien la situacion del lugar , uno de nuestros primeros discursos , quando nos bolvimos à vèr juntos , fuè determinar la forma , y capacidad de la pequeña Hermita , que queriamos erigir à la memoria del Apostol del Oriente , segun el voto, que haviamos hecho dos meses antes , si nos alcanzaba del Cielo la gracia de llegar à la China aquel año, como lo haviamos hecho con felicidad.

No contento el Oficial Chino con haverme conducido al Sepulchro de San Francisco Xavier, me llevò tambien à *Coang-hai.* Luego que llegamos , diò parte al Governador de la Plaza, à quien èl estaba subordinado , de mi buelta de Europa , y del motivo , que me llevaba à estàr con èl. El Mandarin , que me havia visto muchas veces en *Canton* , y me conocia , diò delante de mì orden, para que tomando el mejor Piloto de *Coang-hai*, fuesse con sus Galeras , y nuestra Chalupa à conducir nuestro Navio à *Macao*: y à mì me hizo acompañar por tierra con todos los honores de *Kintchai* , ò Embiado del Emperador : lo qual tambien executaron à su exemplo los demàs Mandarines, que encontrè hasta *Canton* , Capital de la Provincia de e nombre , à donde havia resuelto ir dos dias :es , para dàr à la Corte pronta noticia de estra llegada , y solicitar nuevos socorros para Amphitrite.

En los très dias, que fuè preciso detenerme para :ibir, y pagar las visitas de los Oficiales Generales

de

de la Provincia, que fueron à cumplimentarme de mi pronto, y felìz regresso, obtuve de el Virrey, y del Gefe de la Aduana, para el Amphitrite, la licencia de entrar todo lo adentro que quisiesse en la Ria, con Privilegio para no ser visitada, ni medida de los de la Aduana, y para no pagar derecho alguno de medida, y portazgo.

Tomando despues una Barca, que me diò el Virrey, bolvì con toda diligencia, con dos diestros Pilotos Chinos, à llevar estas buenas noticias à nuestra Fragata; y pensando hallarla en la embocadura del Rio, tuve que ìr hasta la Isla de *Sancian*, passando, y bolviendo à passar otras dos veces por delante del Sepulchro de San Francisco Xavier. Pero fuè inutil tanto viage, porque mientras passè por entre las Islas, se entrò ella en alta Mar, y fuè à dàr fondo à la vista de *Macao*, donde la hallè à la buelta.

Recibiò muy gozoso el Cavallero de la Roque, con los demàs Oficiales, las nuevas que les llevaba: juzgando por los honores, que me hacian contra mi gusto los Chinos, y especialmente los Mandarines, que serian bien recibidos: y assi, sin dilatarlo un punto, entraron en el Rio, conduciendo los dos Pilotos Chinos la Fragata hasta dos leguas de las Murallas de *Canton*, donde echamos ancora.

En este intermedio entrè yo en la Ciudad à pedir permisso para sacar à tierra nuestros enfermos, y alojarlos en una Aldèa vecina al sitio, por donde havian de desembarcar. Por mi fortuna dì con el *Tsong-tou*, que es un Mandarin de igual autoridad, que el Virrey; con la diferencia de mandar

el

el Virrey una Provincia sola, y el *Tsong-tou* dos. Como yo tenia con èl particular conocimiento, consegui de èl, y del Virrey un *Cong-Koen* para el Cavallero de la Roque, y los Oficiales. Llaman los Chinos *Cong-Koen* à unas Posadas, ò Casas pùblicas, en que se hospedan las personas de distincion, y los Mandarines, que embia la Corte con honor à las Provincias. Yo fuì hospedado en el mismo *Cong-Koen*, en que estuve en mi viage à Francia, y el trato fuè casi el mismo. Quando llegamos à Canton, estaba el Emperador en la Tartaria Oriental; pero luego que se restituyò à *Pekin*, embiò en Posta tres *Kin-tchais* à recibirme. Estos eran el Padre de Visdelou, Jesuìta Francès, el Padre Suarez, Portuguès, y un Tartaro *Man-tcheou*, (a) llamado *Hencama*, Presidente de un Tribunal de la Casa del Emperador.

Luego que llegaron, nos dixeron delante del Virrey, del General de la Milicia, y de todos los otros Mandarines, que havia sido de mucho gusto para el Emperador la noticia de mi felìz arribo, con el de mis Compañeros: Que la voluntad de su Magestad era, que llevasse conmigo à la Corte cinco; y que en orden à los demàs, daba licencia ampla, para que predicassen en todo su Imperio la Ley del Señor del Cielo: Que se perdonassen à la Amphitrite todos los derechos de medida, y portazgo: Que concedia à los Mercantes de ella facultad, que le pedian, de tomar Casa en *Canton*, y establecer en ella su Comercio: y finalmente, que aprobaba la buena acogida, que sus Ministros havian

(a) La pequeña Nacion de los *Man-tcheus* en la Tartaria Oriental, que se hizo famosa, un siglo hà, por la Conquista de la China.

vian hecho à nueſtra Nacion, y que ſe alegraria la trataſſen aùn con mas honor, y diſtincion en adelante.

De alli à pocos dias quiſieron los Embiados, que nos juntaſſemos mis Compañeros, y yo en nueſtra Caſa de *Canton*, para comunicarnos las Ordenes del Emperador. Juntos yà todos, nos dixo *Hencama*, en preſencia de los otros *Kin-Tchais*, de parte del Emperador, que lo que mas eſtimaba ſu Mageſtad en el Mundo era la virtud, deſpues la ciencia, y habilidad en las Artes: Que me havia embiado à Francia con el unico deſignio de que buſcaſſe Compañeros de eſtas qualidades: y que haviendo yo deſempeñado à ſatisfaccion ſu Real Orden, ſatisfecho ſu Mageſtad, queria ſe empleaſſen en ſu ſervicio en la Corte cinco de mis Compañeros, dando à los otros ſeis facultad ampla para vivir en qualquier parte de ſu Imperio, y predicar la Religion Chriſtiana.

Acabada la Platica de los Embiados, hicieron nueſtros Miſsioneros en dos filas la ceremonia de nueve genuflexiones, ſegun coſtumbre de la China, para dàr gracias al Emperador del beneficio, que les havia hecho. Todo eſto paſsò delante de una gran multitud de Pueblo, que extendiò en un inſtante la noticia por toda la Ciudad, y fuè de mucho credito à los Miſsioneros.

Al miſmo tiempo el Virrey, y los demàs Mandarines, por no diſtinguirſe de los *Kin-Tchais*, y dàr aùn mejor tratamiento à nueſtros Oficiales, reſolvieron darles un Banquete de ceremonia, y perdonarles los derechos de todos los efectos de la Fragata, que ſubian à cerca de diez mil eſcu-

dos; advirtiendo, que hiciessen antes al Emperador la ceremonia de una accion de gracias, por la remission del derecho de medida, y portazgo, que havia yà concedido.

Como estas acciones de gracias se hacen en la China con genuflexiones, y ceremonias, que denotan sumission, y vassallage, representamos el Padre Visdelou, y yo, que siendo el Capitan del Navio, à quien pertenecia la ceremonia, Oficial del mas grande, y poderoso Monarcha del Occidente, que recibia vassallage, sin darle èl à ninguno, no podia hacerla, segun el Ceremonial de la China. Los Mandarines, que querian hacer honor à nuestra Nacion, y no disgustarla, respondieron, que bastarìa, que la hiciesse de un modo, que guardasse el decoro de ambas Naciones; esto es, parte à la China, y parte à la Francesa: y para este efecto propusieron ellos mismos, que bastarìa, que el Cavallero de la Roque, buelto el rostro àzia *Pekin*, escuchasse la gracia del Emperador, que le anunciaria en pie, y à su lado el Virrey, estando èl en señal de respeto, ò bien de rodillas, puesto el sombrero, y haciendo despues una reverencia à la Francesa, ò bien con el sombrero quitado, è inclinado el cuerpo, sin hincar la rodilla, y haciendo despues la dicha reverencia à la Francesa.

No hallando dificultad el Cavallero de la Roque en este segundo modo de dàr las gracias al Emperador, convino en ello: y lo executò con un garvo tan noble, que le conciliò con el Virrey, y los demàs Mandarines, que assistieron à ceremonia, nueva estimacion de su persona, y de

su

su Nacion. Regalaronle despues con todos sus Oficiales, haciendoles ocupar en esta ocasion los primeros asientos, antes de todos los Oficiales Generales de la Provincia.

Digo *en esta ocasion*, porque en otro Banquete de ceremonia, que se les hizo por orden de la Corte, ocupò el primer lugar el Virrey, como que representaba la persona del Emperador; el segundo el Cavallero de la Roque; y el tercero todos los demàs Oficiales Franceses, porque aunque estaban enfrente de los Mandarines, ocupaban el lado mas honroso. Monsf. de la Roque, con quien havia tomado el Virrey sus medidas, algunos dias antes, havia querido mas ser tratado assi en el Palacio de el Virrey, y por el Virrey mismo, que por los otros Oficiales de la Provincia, con la preferencia à ellos para sì, y para los de su Comitiva.

Despues de esta ceremonia, estuvimos poco tiempo en *Canton*, donde se quedò el Padre Broisia, para cuidar de la Iglesia, que tenemos allì. El dia de nuestra partida, salieron hasta la misma Ria à despedirnos el Virrey, el *Tsong-tou*, el General de la Milicia, y los demàs Oficiales Generales, todos vestidos de ceremonia. En *Nantchanfou*, Capital de la Provincia de *Kiansi*, supimos, que el Emperador havia partido de *Pekin*, y que dirigia su viage àzia la Provincia de *Nankin*: tomamos nuestra derrota àzia allà, y le encontramos entre *Yantcheou*, y *Hoai-ngan*, Ciudades de grande comercio, situadas en la orilla del Canal, por donde iba el Emperador.

Haviendo este Principe sabido nuestra llega-

gada, embiò al Padre Gerbillon, para que en una pequeña Barca nos conduxesse cerca de la de su Magestad. Al punto que huvimos abordado, nos pusimos de rodillas, segun costumbre, para informarnos de la salud del Emperador: y en el mismo momento saliò à una ventana su Magestad, y me hizo el honor de preguntarme còmo me iba, con un semblante de benignidad, capàz de enamorar aun al mas insensible. Mandònos despues entrar en su Barca, contentandose por entonces con hacerme algunas preguntas, por estàr yà bastante instruido de las particularidades de mi viage, por las largas Cartas, que havia yo escrito à *Pekin*.

A las ocho de la noche del mismo dia, nos diò segunda Audiencia en su Gavinete, donde nos hablò largamente, y con mas familiaridad aùn, que por la mañana. Pedìle su beneplacito, para bolverme à *Yang-tcheou*, respecto de haver dexado allì los presentes, que le trahìamos. Bolvimos, y los colocamos con tan bello orden, que muchos de los principales Señores, que los vieron, sin cansarse de admirarlos, no pudieron menos de confessar, que no se havia visto cosa tan rara, y curiosa en aquella Corte. Para considerarlos mas de cerca, y mas despacio, hizo el Emperador, que se los llevassen pieza por pieza: y como su inteligencia es grande en esta especie de obras, conociò mejor que todos el grado de estima, que merecian. Lo que mas golpe le diò, fuè la planta del Palacio Real, y sobre todo, el Retrato del Rey, del qual no acertaba à apartar los ojos: como si en la naturalidad, y viveza de los colores, viera todas las maravillas, que nos ha-

via

viá oìdò contar de nueſtro Auguſto Monarcã.

Dos dias deſpues tuvieron orden los Padres Viſdelou, y Suarez, y ſu Compañero *Hencama*, para proſeguir ſu viage haſta *Pekin*, y llevar los preſentes: y à mì me mandò el Emperador, que le ſiguieſſe con el Padre Gerbillon, eſperando antes à mis quatro Compañeros, que havian quedado atràs. Y haviendo llegado à nueſtra noticia, que eſtaban à diſtancia de ſolas tres leguas de *Yang-tcheou*, fuìmos à ſalirles al encuentro: en cuyo intermedio echò pie à tierra ſu Mageſtad en una pequeña Isla, llamada *Kin-chan*, que eſtà en medio del *Kiang*, el mas ancho, y profundo Rio de la China.

En eſta Isla encantada, viò el Emperador à los cinco la primera vez. Deſpues que le huvieron ſaludado, ſegun las ceremonias Chinas, los hizo llegarſe à ſu perſona, con una bondad, y familiaridad, que les paſmò. Preguntòles varias coſas en punto de Ciencias, y bellas Artes; con que diò à los Padres ocaſion de moſtrar ſu capacidad, y de conocer el ingenio, y profunda erudicion del Emperador. Deſde eſta primera Audiencia ganaron el aprecio de eſte gran Principe, quien no pudo menos de decir, que le parecian muy eſcogidos, y proprios para ſu ſervicio, y que tenia mucho guſto de verlos. Pero lo que mas diò à entender ſu ſatisfaccion, fuè un orden, que diò, para que entraſſen en Barcas mas ligeras, que las que tenian, y ſe agregaſſen al Padre Gerbillon, y à mì, para ſeguirle en todo ſu viage, que durò mas de tres meſes.

Aunque era mi ànimo no referir aqui parti-

cu-

cularidad alguna de este viage, no puedo menos de decir algo de las demostraciones de bondad, y benevolencia, con que recibiò su Magestad à nueve, ò diez Missioneros de diversas Naciones, y Ordenes, que fueron introducidos à su presencia por el Padre Gerbillon, para tener el honor de saludarle, y ofrecerle algunas menudas curiosidades. Hizolos acercarse à su Barca, para hablarles con mas familiaridad: embiòles algunos platos de su mesa, y aun los diò algun dinero, para manifestar con tan pùblicas expressiones de su Real amor, la estimacion, que hace de todos los Missioneros, y autorizarlos assi mas, y mas en todas las Provincias de su Imperio. Y à fin de hacer honor à nuestra Santa Religion de un modo aùn mas particular, embiò à las dos Iglesias de *Nankin*, y à la de *Ham-tcheou*, Capital de la Provincia de *Tche-Kian*, una persona, que adorasse en su nombre el verdadero Dios, y se informasse del estado de ellas.

Por la Relacion, que hizo este Oficial, de que se reedificaba la Iglesia de la Ciudad de *Ham-tcheou*, (a) mas cèlebre por la ultima persecucion, que diò motivo à aquel famoso Edicto, en favor de la Religion Christiana, que por sus pinturas, y fabrica, que la hacian passar por la mas bella de la China; diò una suma de dinero, para acabar prontamente el edificio.

Unas expressiones tan distinguidas, y tan universales de la estimacion, y afecto del Emperador, tanto por lo que mira à los Missioneros, que tiene en

(a) Quemada poco antes con una parte de la Ciudad de *Ham-tcheou*, como consta de la *Historia del Edicto del Emperador*, pag. 65. de la 3. Edicion.

en su servicio, como à los que viven en las Provincias, podràn hacer juzgar en Europa à los que la sepan, que este Principe no està muy lexos del Reyno de Dios; pero si por una parte tenemos motivo de dàr al Señor muchas gracias, por la salud con que le favorece: por la completa victoria, que le ha hecho alcanzar del *Caldan*, (a) que era el unico enemigo, que le podia dàr cuidado: por la felicidad, con que igualmente amado, que temido, reyna sobre sus Pueblos: y en una palabra, si debemos dàr gracias à Dios por todas las prosperidades, con que le colma en esta vida: tenemos por otra parte razon de temer, no sea esto la unica recompensa de todas las virtudes morales, que ilustran su persona, y de la proteccion particular, con que mira constantemente, tantos años hà, à nuestra Santa Religion, y à los que la predican en su Imperio; à menos, que la perseverancia de tantas almas Santas, que estàn rogando, tanto hà, al que tiene en su mano los corazones de los Principes, no le obligue finalmente à convertirse, y à abrazar las verdades, de que està yà bastante instruido. Asi lo pedimos todos los dias al Señor, y pedimos à todos, que lo supliquen à su Magestad, para su mayor gloria, y la salud de toda la China. Yo soy con un profundo respeto.

Muy Reverendo Padre,

El mas rendido, y obediente Siervo de V.R.

Joachin Bouvet,

Missionero de la Compañia de Jesus.

CARTA

(a) Rey de los *Elouths*, uno de los Principes mas poderosos de la Gran Tartaria, cuyos Estados conquistò, algunos años hà, el Emperador de la China.

CARTA
DE EL PADRE PREMARE, MISSIONERO DE LA COMPAÑIA DE JESUS, AL PADRE LE GOBIEN, de la mifma Compañia.

Ven-tcheou-fou, en la Provincia de Kiamfi, y Nov. 1. de 1700.

PAX CHRISTI.

Mi Reverendo Padre.

LUego que lleguè à efta tierra, tuve el honor de efcrivir al Reverendo Padre de la Chaize. Como yo no tenia aùn conocimiento de la China, cafi no hice mas, que una relacion de nueftro viage, y de los rodèos, que los malos temporales, y el error de nueftros Pilotos nos hicieron dàr fuera de nueftro rumbo, cafi por el efpacio de ocho mefes. No dudo havrà participado mi Carta à nueftros Padres; y que V. R. havrà hallado en ella cofas de baftante curiofidad, no para tomar el trabajo de bufcarlas, fino para que reparen en ellas los Viageros, quando las encuentren en fu camino.

Ahora, que empiezo à ir conociendo el Païs, y

y que Dios me ha hecho la gracia de aprender en tan breve tiempo la Lengua China, de suerte, que pueda entender lo que me dicen, y explicarme bastantemente; puedo informar à V. R. de muchas cosas, de que no pude en mi primera Carta: y creo deber dàr principio por lo que mas toca à V. R. y à mì; esto es, por el estado, y necessidad urgente de la Religion en este vasto Imperio. Nada añadirè à lo que tantas veces han escrito à V. R. sobre que la China es el clima mas fertil, y el Paìs mas rico del Mundo. La magnificencia del Emperador, y su Corte, las riquezas de los Mandarines, exceden à quanto puede decirse. Es cosa, que pasma, no verse aqui sino sedas, porcelanas, y gavinetes, que, sin ser de mas valor, tienen no sè què de mas brillantèz, que la que de ordinario tienen nuestras obras de Europa.

Solo dirè de passo una particularidad, que à primera vista parecerà una paradoxa; pero en nada discrepa de la verdad: y es, que el mas opulento, y floreciente Imperio del Mundo, es en cierto modo el mas pobre, y miserable de todos. Enmedio de ser tan dilatado, y fertil el Paìs, no es bastante para mantener sus habitadores. Era menester, que el terreno fuesse quatro veces mayor, para que viviessen con una mediana comodidad. Solo en la Ciudad de *Canton* hay, sin exagerar, mas de un millon de almas: y (segun todos) es todavia mayor el numero en una Poblacion distante de alli tres, ò quatro leguas. Quièn podrà, pues, contar los habitadores de toda la Provincia? Pues quièn, de todo el Imperio, que consta de quince Provincias, todas casi igualmente po-

pobladas? A quantos millones subirà esta quenta? Lo miràran como una grande felicidad, si tuviera la tercera parte el arròz suficiente para su manutencion.

Es cosa cierta, que la extrema necessidad obliga à los mayores excessos. Quando uno llega en la China à vèr las cosas por sì mismo, no estraña que maten, ò expongan las madres à sus hijos: que los Padres vendan por poco precio à sus hijas: que sean tan codiciosas las gentes, y que haya tanto numero de ladrones; antes bien admira, que no sucedan mayores desafueros, y que en los tiempos de carestìa, que son aqui harto frequentes, se vean perecer de hambre millones de almas, sin valerse de las ultimas violencias, de que leemos tantos exemplares en nuestras Historias de Europa.

Por otra parte, no se puede echar en cara à los pobres de la China, como à los mas de Europa, su ociosidad, como que pudieran ganar la vida, si quisieran aplicarse al trabajo, porque la pena de estos miserables es superior à quanto puede creerse. Passarà un Chino los dias enteros en remover la tierra à fuerza de brazo: estarà muchas veces con el agua hasta la rodilla; y se tendrà por muy felìz, si tiene à la noche una pequeña escudilla de arròz, y bebe el agua insipida, en que se ha cocido. A esto se reduce todo su alimento. Con todo esso, muchos estàn acostumbrados à passarlo assi: y à excepcion de los deseos, que tan naturales son à qualquier miserable, igualarìa la inocencia de sus costumbres à la grandeza de su trabajo.

La

La primera reflexion, que inspira à los Missioneros la compassion natural de esta pobre gente, es el decir: Ah! si pudieramos darles aquellos sòlidos alivios, que hallan los que padecen, segun las maximas del Evangelio! si pudieramos enseñarles à santificar sus aflicciones, poniendoles delante los exemplos de un Dios, padeciendo por su amor, y descubriendoles los bienes infinitos de la bienaventuranza eterna, que podrian ganar en el Cielo con la vida pobre, que tienen en la tierra! Pero còmo la voz de un tan corto numero de Missioneros podrà alcanzar à tanta multitud de Infieles, que no se cuentan sino por millones, mayormente en un Paìs, en que sabe V. R. quantas dificultades hay que vencer, sòlo por lo que mira à la lengua?

No se canse V. R. de que le digamos, y redigamos en muchos años aùn, que la mies es mucha, y los Operarios pocos. Haga V. R. que se hagan cargo de ello los Padres, que tienen deseo, y voluntad de venir à acà; y que no hagan caso de lo que me acuerdo haver yo oìdo muchas veces, quando estaba para venir: que acaso se ponderaba demasiado el bien, y fruto, que prometian las Missiones, y que la disposicion de los Pueblos para recibir el Christianismo, era muy otra de como se publica en Europa. Es cierto, que no nos vienen en tropas à pedir el Santo Bautismo, como esperamos podrà suceder con el tiempo; pero tambien es cierto, que no hay Missionero, que, sabiendo la Lengua, y aplicandose à las funciones de su ministerio, no pueda con su Catequista bautizar al año quatrocientos, ò quinientos Idolatras.

Pues si un Predicador de los mas zelosos de Europa tuviera seguras al año quatrocientas, ò quinientas conversiones, no se le miràra como el mas felìz Ministro del Evangelio, y aun por ventura no se tendria en su opinion por necessario? Aqui tenemos paciencia de que no sea mayor el fruto: y llamamos medianos à estos principios, porque no medimos su fruto con el que pudieramos haver hecho en Francia, sino con los de un San Francisco Xavier en las Indias, y con los de nuestros Varones Apostolicos en el Japòn, donde acudian sin numero los Infieles à ofrecerse al Santo Bautismo.

Dexo à parte muchos pequeños niños, à quienes la miseria de sus padres hace exponer, como he dicho, en el campo, y en la Ciudad al peligro de ser devorados de las bestias, condenandolos ciertamente, si no los socorre uno de nosotros, à morir en desgracia de Dios. No perderia su trabajo un hombre, que no tuviesse otra ocupacion, que andar en busca de ellos, para darles el Bautismo en esta necessidad deplorable: y serìa muy raro el dia, que no encontrasse alguno: siendo tanto mas cierta su salvacion, quanto es comun mirar aquì la pèrdida de estos inocentes, como una descarga necessaria à la Republica; por lo que nadie toma el trabajo de librarlos de las garras de la muerte: con que desde el mismo dia de su Bautismo volarìan todos à la Gloria.

Bien vè V. R. qual es mas urgente necessidad. Hemos menester quien nos ayude en el trabajo: vendrìan à centenares los Missioneros, y con la libertad, que tenemos de predicar en este

di-

dilatado Imperio, havria bien en que ocupassen sus zelosas fatigas. La primera aplicacion, que haga V. R. de sus limosnas, sea para este importante negocio; sin acobardar por esto à los Devotos, con darles à conocer lo mucho, que se necessita para la manutencion de tan gran numero de Operarios, sino no proponiendoles mas de lo que puede hacer cada uno, sin mucha incomodidad. He hecho juicio muchas veces, que la congrua, que se dà en Francia à un Cura, ò à un Theniente de una Aldèa, que no passa de cien Feligreses, es todo lo que aqui es menester para la subsistencia de un Missionero; quien no solamente tendrà à su cuidado una Iglesia yà formada, y tal vez de veinte, ò treinta mil Christianos, sino que añadirà cada año numero bastante para formar una Parroquia de quinientos, ò seiscientos Neophytos. Una pension tan tenue, podrà completarse entre quatro, ò cinco personas, sin incomodarse mucho: y cuidando el Missionero este pequeño fondo, no dexaria de alcanzar, ademàs de su subsistencia, para hacer de quando en quando algunas pequeñas limosnas.

No puedo explicar à V. R. de quanta utilidad, y honra son à la Religion estas tenues limosnas de los Missioneros, por mas minimas que sean: confirman mas, y mas à los Infieles en el concepto que tienen, de que no hemos venido à buscar sus tesoros, sino sus Almas: y es indubitable, que este juicio es el que mas dispone los animos en favor de nuestra Religion. Dàn à los Chinos las limosnas idèa de la charidad de los Christianos de Europa, à quienes hacemos justi-

cia,

cia, publicando, que las debemos à su liberalidad; y que sin ellos, ni tendriamos con què mantenernos, ni de què darles parte en sus necessidades. El zelo de unas personas, que desde tan lexos piensan en unos Estrangeros, à quienes nunca han visto, ni necessitaràn jamàs, los mueve, y ablanda tanto, como los demàs ministerios.

Fuera de esto, sirven de atractivo, y aliciente à los miserables, y necessitados, para escuchar las instrucciones, que les hacemos. Ponen su confianza en hombres, que los aman; y à proporcion del bien, que les hacemos, juzgan que los amamos, y que no vamos à engañarlos. En fin, obligan à los Christianos Chinos acomodados, à hacer à sus Hermanos limosnas mas considerables, que las nuestras. Predican los Bonzos frequentemente la charidad; pero la predican para sì mismos, y no para los pobres; nosotros nada tomamos por nuestros ministerios, y practicamos, demàs à mas, lo que enseñamos. Pero si tal vez llegasse la charidad à ser mas liberal, y hallasse V. R. como suele suceder, algunas almas grandes, que no se nieguen à las proposiciones, que les haga, de un bien sòlido, y assegurado, tendremos aqui nosotros con que llenar bien sus deseos.

Entre otras muchas obras pias, que son necessarias, y ayudarian mucho al adelantamiento del Christianismo, por la honra, que darian à la Religion, deseamos una con particular ansia muchos Missioneros, y yo: y es, que se establezcan quanto antes en cinco, ò seis Ciudades Capitales, de las mayores Provincias del Imperio, unos como Hospicios, para la crianza de los Niños Expues-

puestos, à quienes huviessemos librado de la muerte, y de la separacion eterna de Dios. Esta serìa propriamente una obra digna de la piedad de muchas Señoras, à quienes podrà V. R. comunicar el proyecto. Porque estos Hospicios se compondrian principalmente de niñas: pues à estas toca mas en particular la desgracia, quando temen los Padres verse demasiado cargados de hijos: de ellas tienen menos lastima, que de los niños, por la persuasion de que siempre tendràn mas dificultad en colocarlas, y ponerlas en estado de ganar su vida.

Alli se educarian, hasta cierta edad, en los principios de la Religion, y se les enseñarian las Artes del Paìs, proprias de su condicion, y sexo. De catorce, ò quince años, se pondrian en casas de Señoras Christianas, que las querrian sin duda mas, que otras Idolatras, ò entrarian en un genero de Monasterios, en que passarian su vida, orando, y trabajando. Segun el modèlo de estas primeras Comunidades, se fundarian ciertamente otras de personas de mas calidad, à modo de las Casas de Religion de Europa. Son las Chinas muy inclinadas à la vida solitaria, ademàs de la inclinacion que tienen à todo genero de obras de piedad, y criarse en casa de sus Padres apartadas de toda comunicacion; es muy natural, que no les seria muy dificultosa la vida del Claustro. Jamàs les hablamos del gran numero de Virgenes, que toman por Esposo à Jesu-Christo en las diferentes Ordenes de la Iglesia, que no expliquen inclinacion de hacer à Dios el mismo noble, y generoso Sacrificio.

Cada dia se estàn estableciendo en Paris nuevas Obras Pias, si no se han mudado las cosas desde que yo salì; no podrìa una Señora de distincion emprender cosa semejante para *Pekin*, v. gr. Capital de la China? Con una distancia tan grande, no havria tanto peligro de dexarse vencer de la vanagloria, ni de los frivolos aplausos, que suelen darse à las Fundadoras. Pero, ò Dios mio! Es possible, que muchas veces se busca esto en las buenas obras, que hacen ruido en el pùblico? Y, si hay quien tenga la flaqueza de dexarse llevar de tales impressiones; no es un buen medio de evitarlo el embiar sus limosnas à la otra extremidad del Mundo, en donde Dios solo, que las conocerìa, serìa su plena, y cabal recompensa? Ni se ha de dexar una obra tan santa, porque una persona sola no se contemple en terminos de poderla llevar à debido fin. Lo que se gasta en Parìs para dàr de comer, y vestir à un pobre, bastàra para mantener aqui à quatro, ò cinco: fuera de que una casa entera de èstas, suele no correr aùn en Francia por cuenta de uno solo, sino de muchos, que se unen para concurrir à su manutencion.

Basta que una persona sola haga cabeza, y sea quien avise à las demàs, de lo que falta à aquellas, cuyas necessidades vàn à aliviar. Ni es menester, que se hagan de una vez tan grandes limosnas; pueden ser menores, y repetidas à menudo. El buen recibimiento, que tuvieron los Franceses de la Amphitrite en la China, dà buenas esperanzas, de que entre las dos Naciones se establezca un comercio estable, y provechoso: y assi, podremos recibir mas de una vez al año noticias de V. R.

y limosnas de Europa. El viage, à lo mas, es de seis meses, haciendose de Francia à la vela à fines de Diciembre, ò principios de Enero: y aun en Canton encontramos un Navio Inglès, que le havia hecho en cinco. Aun los Navios, que salgan à principios de Marzo, no dexaràn de llegar el mismo año; pero serà menos seguro el viage, y mas largo. Nosotros partimos el 7. de Marzo de la Rochela; entramos en muchas partes, perdiendo mucho tiempo, por haver errado el Estrecho de la *Sonda*; y no obstante un rodèo de casi quinientas leguas, por Mares no conocidos, que navegamos al tiento, por decirlo assi, avistamos la China al fin de siete meses. No se caminarà por tierra tan apriessa, aun no haciendo rodèo alguno, y à jornadas de catorce à quince leguas por dia.

Me lisonjèo, Padre mio, que tantas Señoras de virtud, curiosas de saber lo que passa en el cabo del Mundo, no miraràn con indiferencia lo que escrivo à V. R. y que me agradeceràn el que les haya dado à entender la necessidad, en que estàn tantas inocentes criaturas, cuyo interès debriamos tomar muy à pechos; porque no pueden esperar sino una muerte eterna, despues de una vida muy corta, y muy miserable.

Y acabo, pidiendo à V. R. no se desazone de vernos pedir tantas veces. Jamàs pensè llegar à ser capàz de cosa semejante; pero se muda de opinion, quando las necessidades son de cierta naturaleza. Puede el zelo dormir en medio de la Francia, donde se supone, que no faltarà quien haga lo que uno por su parte dexe de hacer. Desde que me resolvì à consagrar à la salvacion de las almas mi

reposo, mi salud, y mi vida, estoy persuadido, que aun los mas tibios tendràn mas fervor, y zelo, que yo; y que cumpliria muy mal con mi obligacion, si dissimulando las necessidades de nuestras pobres Iglesias, fuera por ventura causa de que fuessen menos socorridas. Podemos esperar, que no siempre serà menester cansar à V. R. porque creciendo el numero de los Christianos ricos, y poderosos, publicarèmos en la China, y no en Europa, las necessidades de esta Christiandad; pero aùn no ha llegado la hora. Mucho tiempo despues de Jesu-Christo, assistian los primitivos Fieles à los Paganos necessitados, y su grande charidad fuè motivo unico de que muchos de sus mismos enemigos se convirtiessen. Quisieramos servirnos de este mismo medio, con la esperanza de que Dios nos colme de sus bendiciones. Soy con el mayor respeto.

Muy Reverendo Padre.

El mas rendido, y obediente Servidor de V.R.

De Premare,
Missionero de la Compañia de Jesus.

CARTA

CARTA
DE EL P. ESTANISLAO ARLET, DE LA COMPAÑIA DE JESUS, AL M. R. P. GENERAL DE LA MISMA Compañia:
TRADUCIDA DEL LATIN, SOBRE UNA NUEVA MISSION del Perù.

PAX CHRISTI.

Muy Reverendo Padre.

EL año de 1697. vispera de San Pedro, y San Pablo, llegamos al Perù el Padre Francisco Borinè, y yo, ambos (à Dios gracias) con perfecta salud, y sin haver padecido contratiempo alguno. Havia justamente quatro años, que V. P. Reverenda nos havia dado licencia para dexar à Bohemia, nuestra Patria, y passar à las Indias Occidentales. Despues de alguna mansion en este nuevo Mundo, cumplieron los Superiores mis deseos de entrar tierra à dentro, para fundar una nueva Poblacion, à quien pusimos el nombre del Principe de los Apostoles, con cuyos auspicios se diò principio à la Mission, y se llama la Residencia de San Pedro.

Los Barbaros, à cuyo cultivo me destinò la Providencia, se llaman *Canisienses*, hombres enteramente salvages, poco diferentes de las bestias en su modo de vivir, y portarse: andan desnudos hombres, y mugeres, sin habitacion fixa, ni leyes, ni forma alguna de govierno: igualmente apartados de la Religion, que de la superstición, no tributan culto, ni à Dios, ni al Demonio; bien, que no dexan de tener idèas bastante claras del Soberano Sèr. Su color es mulato, su aspecto cruèl, y montaràz; y tienen un no sè què de feròz en toda su figura.

No puede decirse el numero de porsonas, que habitan estos vastos Paìses, yà porque nunca se vèn juntos, yà porque no hemos tenido tiempo, ni aun de conjeturarlo. Estàn en guerra continua con sus vecinos, y los prisioneros, que hacen en sus combates, ò se quedan esclavos de por vida, ò despues de assados en las brasas, les sirven de plato regalado en sus banquetes, y de tazas los craneos de los que han sido devorados.

Son muy dados à la embriaguèz, y quando el calor se les sube à la cabeza, despues de decirse mil injurias, se arrojan los unos à los otros, se matan, y despedazan. No permite el pudor escrivir otros desordenes mas vergonzosos, à los quales se entregan brutalmente en sus borracheras. Sus armas son el arco, y la saeta, y una especie de chuzo de caña, largo, y puntiagudo, que tiran desde lexos contra el Enemigo, con tanta habilidad, y fuerza, que à mas de cien passos derriban à un hombre. No tienen numero cierto de mugeres; unos tienen mas, otros menos, segun

quiere cada uno. Estas gastan los dias enteros en prevenir à sus maridos brevages, compuestos de varias especies de frutas.

Entramos, pues, en el Paìs de estos pobres Barbaros, sin armas, ni Soldados, acompañados solamente de algunos Indios, que nos servian de Interpretes. Quiso Dios, que nuestra expedicion fuesse mas felìz de lo que pudieramos esperar: pues apenas llegamos, quando salieron de los bosques mas de mil y doscientas personas, para venir con nosotros à echar los cimientos de una nueva Poblacion. Como nunca havian visto cavallos, ni hombres semejantes en el color, y vestido, fuè de no poca diversion vèr el assombro, que mostraron à primera vista. De puro miedo se les caìan de la mano los arcos, y las flechas. Estaban fuera de sì, no sabiendo què decir, ni pudiendo adivinar de donde havian podido venir à sus bosques tales monstruos; porque pensaban, segun nos lo han confessado despues, que el hombre, el sombrero, el vestido; y el cavallo, en que iba montado, era un monstruo prodigioso, y extraordinario, compuesto de las dichas piezas: y que la vista de una tan monstruosa naturaleza, los tenìa aturdidos, è immobles.

Alentòlos uno de nuestros Interpretes, diciendoles quienes eramos, y los motivos de nuestro viage: que haviamos venido del otro lado del Mundo, solamente para enseñarles à conocer, y servir al verdadero Dios. Despues les hizo algunas instrucciones particulares, en que haviamos convenido, sobre la immortalidad de las almas, eternidad de la otra vida, los premios que Dios

les prometia si guardaban sus Mandamientos, y los formidables castigos, con que justamente los amenazaba, si se hacian rebeldes à la luz, que desde tan lexos venìa à alumbrarles.

No fuè menester mas: desde aquel mismo dia se vino tràs nosotros una gran multitud de esta pobre gente, cómo và el ganado tràs de su Pastor; prometiendonos, que nos traherian muchos millares de sus Compañeros. No tenemos fundamento para creer, que nos engañen; pues yà seis Naciones muy pobladas, ò, por mejor decir, un Pueblo de seis grandes bosques, ha embiado sus Diputados à ofrecernos su amistad, y pedir la nuestra; dandonos palabra de hacer con nosotros Poblaciones estables, donde nos parezca conveniente. Recibimos à estos Diputados con todas las demonstraciones de la mas tierna amistad: y los despedimos cargados de presentes de quentas de vidrio, con que hacen sus brazaletes, y collares: y los estiman muchissimo mas, que el oro, y la plata. Si yo tuviera el valor de quarenta, ò cinquenta pesos en estas quentas de todas magnitudes, y colores, sino el negro, que no hace al caso, tendria con que atraher à muchissima de esta buena gente, la qual ganariamos despues, para que se quedasse con nosotros, con cosas mejores, y mas sòlidas.

Escogimos para la nueva Poblacion un bello, y agradable sitio, casi en la altura de catorce grados de latitud Austral. Tiene à Oriente, y Mediodia una llanura de muchas leguas, poblada à trechos de hermosas Palmas: al Septentrion un Rio grande, con muchos peces, llamado *Cucurulu*, en

Len-

Lengua Canisiense : y al Occidente, bosques immensos de arboles aromaticos, y muy proprios para edificios, llenos de multitud de Ciervos, Gamos, Javalìes, Monos, y toda suerte de animales silvestres, y pajaros. Està la nueva Poblacion repartida en Calles, y Plazas pùblicas : nuestra Casa es como todas las demàs, y tiene una Capilla bastante grande. Los Architectos de todos estos edificios hemos sido nosotros : V. P. puede imaginar còmo seràn ellos.

Los calores son aquì muy grandes, por la naturaleza del clima. Todo el año es un Estìo violento, sin variedad alguna sensible de estaciones : y si no fuera por los vientos, que soplan de quando en quando, y refrescan algo el ambiente, serìa el lugar absolutamente intolerable. Sì bien es verdad, que, como yo estoy criado en Paìses Septentrionales, harà en mì el calor mas impressìon, que en otros. Encendido el ayre, forma muchas tempestades, y truenos tàn terribles, còmo frequentes. Nubes densas de Mosquitos intolerables, nos atormentan con sus picazos de dia, y de noche.

Aquì no se vè mas pan, ni mas vino, que el preciso para decir Missa. Del Rio, y del Bosque sale todo nuestro mantenimiento : y no saben otro guiso para todos estos manjares, que un poco de sal, quando la hay, que aun esta falta muchas veces. La bebida, ò es agua, ò los brevages, que diximos. Pero Dios suple con sus consolaciones llenas de dulzura, todo lo que por otra parte pudiera apetecerse para la comodidad, ò para la delicadeza ; sin que en medio de tanta carestìa de todo, dexe de passarse alegremente. Por lo que à

mì

mì toca, Reverendo Padre mio, me atrevo à asse gurar, que desde que estoy en tan penosa Mission, ni he tenido un dia malo; y ciertamente, que lo que se me figuraba, quando pedì venir à acà me daba mas pena, è inquietud, que la que me ha causado la experiencia de lo que se me ha ofrecido que padecer. Yo descanso al sereno en el duro suelo, con mas dulzura, que en la cama mejor, quando estaba aùn en el Siglo. Tan cierto es, que atormenta la imaginacion de los males mucho mas de lo que pudieran los males mismos.

Solo el vèr tanto numero de Catecumenos prepararse con el mayor fervor à recibir la Fè, y à merecer el Bautismo, por medio de una total mudanza de costumbres, y conducta, bastarìa à hacer olvidar otros males mucho mas sensibles. Es un encanto verlos venir alegres en tropas por la mañana à la explicacion del Cathecismo, y por la tarde à las Oraciones, que les hacemos decir de comunidad: disputar los niños entre sì, sobre quien de ellos ha aprendido antes de memoria lo que les enseñamos: corregirnos quando se nos escapa alguna mala palabra en su lengua, y apuntandonos en voz baxa, con disimulo, còmo debiera haverse dicho: pedir con ansiosas instancias los Adultos mas adelantados el primer Sacramento de nuestra Religion: acudir à avisarnos à todas las horas del dia, y de la noche, quando està alguno extraordinariamente enfermo, para que vayamos prontamente à bautizarle: finalmente, instarnos para que les demos licencia de fabricar al Gran Señor una gran Casa; (que este es el nombre,

bre, que dàn à Dios, y al Templo) siendo assi, que algunos de ellos no tienen aùn donde retirarse, y defenderse de las inclemencias del tiempo.

Todos saben quanto tropiezo es à la conversion de los Barbaros la pluralidad de mugeres, y la dificultad, que cuesta el persuadirles lo que manda el Christianismo en este punto. Pues desde los primeros discursos, que hicimos à estos, con toda la sagacidad, y reserva, que pedia un punto tan delicado, comprehendieron muy bien lo que les queriamos decir, obedeciendonos todos, à excepcion de tres familias, de quienes no hemos podido conseguir nada. Ni hemos tenido que trabajar mas, para curarlos de su propension à la embriaguèz: que es cosa de grande admiracion, y prueba la gran misericordia de Dios sobre unos Pueblos, que parecian hasta ahora abandonados. Algunas mugeres han aprendido yà à hilar, y texer para vestirse: y havrà unas veinte, que no se visten sino de telas hechas por sus manos: y hemos sembrado bastante cantidad de algodòn, para tener dentro de pocos años con que vestir à todo el Pueblo. Entretanto passan, como pueden, vestidas de ojas de arboles, esperando cosa mejor. En una palabra, somos oìdos igualmente de hombres, y mugeres; y se sujetan con tanta docilidad à nuestros consejos, que dàn bien à entender quanto puede en ellos la razon, y la gracia. Basta una insinuacion de nuestra voluntad, para que estos amados Fieles sigan en todo el bien que les inspiramos.

Estos son, Reverendo Padre mio, aquellos à quienes ha passado el Reyno de Dios, que ha retirado su Justicia, por un juicio formidable, de essas grandes Provincias de Europa, que se entregaron al espiritu de Cisma, y de Heregìa. O! si quisiera su misericordia hacer algunos de aquellos milagros, à cuya luz los ciegos voluntarios de nuestra Alemania cierran obstinadamente los ojos! Sin duda, que tendrìamos aqui presto muchos Santos! Parece increìble, que en cosa de un año, unos hombres enteramente salvages, y que apenas tenian de racionales mas que el nombre, y la figura, hayan podido tomar en tan poco tiempo sentimientos de humanidad, y devocion. Yà se vèn entre ellos principios de urbanidad, y policìa: se saludan mutuamente quando se encuentran; y à nosotros, como nos miran como à sus Maestros, con inclinaciones profundas, hincando la rodilla, y haciendo besamanos, antes que lleguemos à ellos. Combidan à los Indios Estrangeros, que passan por sus tierras, à hospedarse en sus casas; y en medio de su pobreza, practican una hospitalidad generosa, suplicandoles que los amen como à sus hermanos, y les dèn pruebas, y señales de ello, quando llegue el lance: de suerte, que es de esperar, que, con la gracia de Dios, que tanto nos ha assistido hasta aqui, harèmos de este Pueblo, no solamente una Iglesia de verdaderos Fieles; sino tambien, andando el tiempo, una Ciudad, y quizà un Reyno de hombres, que vivan juntos,

ſegun todas las Leyes de la mas perfecta ſociedad.

Por lo que mira à las otras Miſsiones, fundadas en eſte Paìs deſde diez años à eſta parte, dirè à V. P. lo que me han dicho: y es, que ha hecho el Chriſtianiſmo muchos progreſſos, haviendo recibido yà el Bautiſmo mas de quarenta mil Barbaros. Es muy ſingular el concurſo, y la modeſtia en los Templos: muy profundo el reſpeto, con que reciben los Sacramentos: reſuenan muchas veces las caſas con las alabanzas Divinas, que en ellas ſe cantan, y las inſtrucciones, que hacen los mas fervoroſos à los demàs. Haviendome hallado en una de eſtas Miſsiones en tiempo de Semana Santa, tuve el conſuelo de vèr en la Igleſia mas de quinientos Indios, que caſtigaban riguroſamente ſus cuerpos el Viernes Santo, en honra de Jeſu-Chriſto azotado. Pero lo que me hizo derramar lagrimas de devocion, y ternura, fuè una tropa de niños, y niñas, que con los ojos clavados en el ſuelo, la cabeza coronada de eſpinas, los brazos tendidos ſobre unas eſtacas, en forma de Cruz, imitaron por mas de una hora en eſta poſtura el eſtado penoſo del Salvador Crucificado, que tenian delante.

Mas para que no ſe nos fruſtren nueſtras eſperanzas, y ſe vaya cada dia aumentando con nuevo fervor el numero de los Fieles, deſde lo mas retirado de eſtos grandes Deſiertos, en que eſtamos, haſta la otra extremidad de el Mundo: ſuplico à V. P. ſe acuerde de noſotros en ſus

Santos Sacrificios, y nos procure el mismo socorro de todos los Padres, y Hermanos, repartidos por todo el Mundo: pues conservamos con ellos estrecha union en Jesu-Christo, y confiamos enteramente en sus Oraciones. Soy,

Muy Reverendo Padre,

El mas rendido, y obediente Hijo, y Siervo de V.P. muy R. en Jesu-Christo,

Stanislao Arlet,
Missionero de la Compañia de Jesus.

En el Perù, en la Mission que llaman los Españoles *Moxos*, y *Canisios* los del Pais, à primero de Septiembre de 1698.

CARTA

CARTA
DE EL PADRE LE GOBIEN, A LOS JESUITAS DE FRANCIA.

PAX CHRISTI.

Reverendos Padres mios.

VEAN aqui Vs. Rs. la tercera coleccion de las Cartas de nuestros Missioneros, las quales contienen la Relacion del ultimo viage del Padre Tachard à las Indias, y la de el del Padre Fontaney à la China, de donde vino à Francia el año 1700. embiado del Emperador de aquel grande Imperio, y à donde se restituyò el año siguiente, acompañado de una numerosa Recluta de Missioneros, y cargado de magnificos presentes, que el Rey le hizo el honor de confiarle para el Emperador.

En esta coleccion hallaràn Vs. Rs. como en todas las demàs, una sèrie exacta de los progressos de la Religion, desde las Relaciones ultimas. Ni omiten nuestros Padres lo que creyeron podrìa ser del gusto de los Sabios, y de los Curiosos; antes bien añaden observaciones, que podràn ser utiles para la Geographìa, y Astronomìa, y que serviràn para corregir nuestros Mapas, y hacer cada dia mas segura la Navegacion, con descripciones exactas, y curiosas de lo mas sin-

gu-

gular, que han encontrado en los Paìses, à donde los conduxo la Providencia.

Pero lo que ciertamente nos causarà en esta coleccion mayor jùbilo, es la Carta del Padre Le Royer, y las noticias que escrive de su Mission de Tonquin, de la qual nada hemos sabido muchos años hà.

El Tonquin, y la Cochinchina fueron mucho tiempo parte del grande Imperio de Cochinchina. Pero los Pueblos de estos dos Reynos, desazonados con sus Governadores, que, por la distancia del Gefe del Imperio, abusaban comunmente de su autoridad, se sublevaron: y eligiendo un Rey de su Paìs, sacudieron del todo el yugo de los Chinos. Ambos Reynos, que estàn à la Rivera del Mar, entre Sian, y la China, obedecieron muchos Siglos à un solo Principe, y solo hà 200. años, con corta diferencia, que se dividieron, y tienen sus Reyes particulares.

El Padre Le Royer, que es quien escriviò la Carta, que particìpo à Vs. Rs. es un hombre de un merito muy distinguido. Estaba enseñando Theologìa con grande reputacion en la Universidad de Caen, quando partieron seis Jesuitas del Colegio de Luis el Grande para la China, el año de 1685. La esperanza de lograr presto alguna ocasion de seguirlos, le hizo renunciar de buena gana este emplèo, por venir à Paris à enseñar la Philosophìa: porque la residencia en esta Ciudad le prometìa mas facil la execucion de su designio. En efecto, antes de acabar su Curso, llegaron à Francia los Embaxadores de Sian, y fuè uno de los quince Missioneros, que embiò el Rey

Rey à Indias con ellos en 1687. à peticion del Rey de Sian, y el primero, que fuè elegido por Superior de la primera Casa, que se fundò en los Estados de este Principe.

La revolucion, que sucediò en aquel Reyno, de la manera que sabe todo el Mundo, obligò à esta Apostolica Tropa à retirarse à *Pondichery*, en la Costa de Coromandèl. Allì estuvieron algun tiempo esperando vèr en què paraban los negocios de Sian, y si acaso les serìa preciso abandonar enteramente el designio de bolver à èl. Finalmente, tomaron el partido de repartirse en los Reynos vecinos, para cultivar en ellos las antiguas Missiones, y establecer otras nuevas. Unos entraron en la de Madurè, de la qual me han oìdo Vs.Rs. hablar tantas veces, y otros fueron al Reyno de Bengala, en donde dieron principio al establecimiento que alli tienen los Jesuìtas Franceses el dia de oy. Algunos de estos penetraron al Reyno de Pegù, donde padecieron muchos y al fin murieron del mal tratamiento que se les hizo. Con el orden, que el P. Tachard havia recibido de Inocencio XI. de hacer que los Jesuìtas bolviessen à entrar en Tonquin, passò à este Reyno el P. Royer con el P. Paregod; pero no llegaron à èl hasta el mes de Junio de 1692. despues de una navegacion larga, y peligrosa.

Algunas personas me han dicho muchas veces, que quisieran que nuestros Missioneros no se contentassen con escrivirnos solo en general, que es mucho el bien, que se hace en sus respectivas Missiones; sino que especificassen por menudo, en quanto fuesse possible, el numero de conversiones, bautismos, &c. que se havrian hecho en cada un año.

El

El P. Royer es el primero, que ha tenido este pensamiento, adelantandose à nuestros dictamenes, y deseos; pero supuesto que es del gusto de muchas personas, cuyo juicio, y opinion respetamos, serà muy conveniente encargar à nuestros PP. se tomen el trabajo de hacer esta especie de Registros, con la mayor exactitud que puedan, y el de embiarnos resumen de ellos, quando nos participen el estado de sus Missiones.

Se hablò en las dos ultimas Cartas de una Mission de Carnate, y de una persecucion en el Reyno de Tanjaour, que es un Estado en las cercanìas de Pondichery. Tengo en mi poder una Relacion muy edificativa, y circunstanciada de esta persecucion, la qual suplirà en nuestros primeros Tomos lo que en este tocan tan de passo, à cerca de ella, los Missioneros, que nuevamente han ido allà. Por lo que toca à Carnate, es una Mission, que nuestros Padres Franceses han planteado, poco hà, en la Peninsula del Indo, baxo el modèlo, y en la vecindad de la del Madurè, que fundaron, mucho hà, nuestros Padres Portugueses. En ella se vive, y se trabaja con el mismo methodo, que en esta, y se esperan, con el auxilio del Cielo, los mismos frutos. Encomiendenla Vs. Rs. à Dios en sus Santos Sacrificios: y creanme, que soy, con todo el respeto que debo,

Reverendos Padres mios,

Su mas humilde, y obediente Servidor,

Carlos le Gobien,
de la Compañia de Jesus.

CARTA

CARTA
DE EL PADRE LE ROYER, SUPERIOR DE LOS MISSIONEROS DE LA COMPAÑIA DE JESUS, EN EL REYNO DE TONQUIN, A Mr. LE ROYER DES ARSIX, SU HERMANO.

Tonquin, y Junio 10. de 1700.

PAX CHRISTI.

Mi Charissimo Hermano.

TE asseguro, que es para mì de un grandissimo consuelo, en la distancia en que vivimos, qualquier noticia, que me escrives de tu salud, como tambien qualquier ocasion, que se me ofrece, de participarte la mia. Yà havia muchos años, que no havia llegado à mis manos Carta tuya, quando llegò esta ultima; y no sè què fortuna havràn tenido las que yo te he escrito. Por lo qual no estrañaràs vèr repetidas muchas veces unas mismas cosas, en distintas Cartas, quando una llega despues de otra. Màs queremos tener el trabajo de escrivir varias veces lo que puede servir de gusto à nuestros Amigos, que estarnos con la zozobra de si sabràn, ò no, lo que deseamos que sepan. No te canses, pues, de escrivir-

me, y sea en Copias duplicadas, y por Navios diferentes. De este modo, la que puede extraviarse, ò perderse por una via, no dexarà de llegar por otra.

Ocho años hà, que estoy en este Reyno de *Tonquin*, situado entre la China, y la *Cochinchina*, como podrèis verlo en todos los Mapas. Lleguè à aqui con mi Compañero el Padre Paregod el 22. de Junio de 1692. despues de una navegacion muy larga, y dificil. Y pues estàs, Hermano mio, con ansia de saber algo en particular de mis trabajos, y del estado de la Religion en este Paìs, quiero satisfacer un deseo tan digno de tu piedad, y de la aficion, con que te interessas en todo lo que mira à mi persona.

Hà sido mucho tiempo el *Tonquin* una de nuestras mas floridas Missiones de Oriente. Los Padres Alexandro de Rodes, y Antonio Marquès, de nuestra Compañia, fueron sus Fundadores en el año de 1627. Echò Dios grandes bendiciones sobre los trabajos de estos dos hombres Apostolicos; pues en menos de tres años bautizaron cerca de seis mil personas: de cuyo numero fueron tres Bonzos de mucho credito, los quales, despues de bien instruìdos en todos los Mysterios de nuestra Santa Religion, llegaron à ser tres excelentes Catequistas, que sirvieron infinito à los Missioneros en la predicacion del Evangelio.

Los Sacerdotes de los Idolos, irritados de vèr que sus Discipulos abrazaban, como à porfia, la Religion Christiana, hicieron todos sus esfuerzos para desacreditarla, y para hacer sospechosos al Rey los Missioneros. Consiguieron su intento,

bien

bien que no se sabe còmo: y finalmente, fueron los Padres desterrados del Reyno, despues de haver estado en èl el espacio de tres años. Quedaronse con el cuidado de la nueva Christiandad los tres Bonzos convertidos: y la cultivaron con tanto zelo, que haviendo buelto los Padres à Tonquin el año siguiente, hallaron su rebaño con el aumento de quatro mil Catecumenos. No permitiò Dios, que el destierro de los Missioneros durasse mas tiempo. El Rey, que conociò casi desde luego la impostura de los Sacerdotes de los Idolos, viò con gusto bolver al Padre Alexandro de Rodes, y à sus Compañeros, y les concediò facultad de predicar el Evangelio en todos sus Dominios. Ellos la pusieron en execucion, con tan felìz sucesso, que llegaron à contarse en Tonquin hasta doscientos mil Christianos. Abriendo entonces los ojos los Magnates del Reyno mas empeñados en el culto de sus Idolos, y coligandose con sus falsos Sacerdotes, que lo solicitaban, mucho tiempo havia, contra los Predicadores del Evangelio, se querellaron al Rey de los progressos, que hacìa la nueva Religion: y le exageraron tan vivamente los daños inevitables, que pretendian podia causar el establecimiento de los Estrangeros en su Reyno, que el Rey se viò como precisado à proscrivir el Christianismo, y à desterrar segunda vez los Missioneros. Desde entonces han sido perseguidos los Christianos, y obligados à vivir ocultos los Predicadores del Evangelio; pero se hà mantenido la Religion, y (à Dios gracias) en nada se ha disminuìdo el numero de los Catecumenos.

Como en *Tonquin* no se permiten los Missio-

neros, luego que llegamos, fuè nuestro cuidado principal ocultarnos mi Compañero, y yo: lo qual hemos conseguido, por particular assistencia de Dios. Despues de haver atravesado, con muchos trabajos, y peligros, la Provincia de *Tanboa*, entramos en las de *Nhean*, y *Bochain*, que estàn en las Fronteras de la *Cochinchina*. Hallamoslas en el ultimo abandono, con un gran numero de Christianos, que en diez, ò doce años no havian recibido los Sacramentos. No puedo explicar el gozo, que tuvieron de vernos estas buenas gentes. Mostraronnos grandissimas ansias de vèr celebrar los Santos Mysterios, y los veìamos venir desde muy lexos, por assistir al Santo Sacrificio de la Missa, y recibir los Sacramentos. Quatro meses, no mas, estuvimos en estas Provincias, aunque teniamos mucho deseo de estàr mas, para el consuelo de aquellos pobres Christianos; pero se nos mandò passar à la Provincia del Este, en que hallamos casi las mismas necessidades. Desde el principio hasta ahora, hemos recorrido casi todas las Provincias del Reyno, en las quales hemos tenido la fortuna de bautizar muchos Infieles, y administrar los Sacramentos à un grande numero de Christianos. Al fin de la Carta te pondrè una lista de todos: pues he tenido la curiosidad de ir formando una memoria exacta del numero de Bautismos, Confessiones, y Comuniones de cada año.

Son los Pueblos de *Tonquin* de buen entendimiento, cultura, y docilidad. No es dificil ganarlos para Jesu-Christo, pues, à màs de tener bien poco apego à sus Pagodes, tienen aùn menos esti-

ma-

macion de los Sacerdotes de sus Idolos. Por otra parte son sus costumbres bastante inocentes, y no conocen aquellos grosseros vicios, à que se entregan con furor las otras Naciones Orientales. Solo la pluralidad de mugeres, el derecho de repudiar las que no les gustan, y la barbara costumbre de hacer Eunucos, es el obstaculo, que en ellos se encuentra, para el establecimiento de nuestra Christiana Religion. La pluralidad de mugeres, y el uso de Eunucos, es por lo regular proprio solamente de las personas de calidad, que no se embarazan de tener muchos hijos, y quieren elevarlos à las primeras Dignidades del Reyno. Pero el derecho de repudiar su muger, y tomar otra, quando en la primera no tienen succession, ò gusto, es un estilo tan sentado aun entre la gente popular, que es el mayor impedimento, que tiene que vencer la Ley de Christo.

Sin embargo de no estàr permitido, como yà te he dicho, el predicar aqui publicamente el Evangelio, no por esso dexa de estàr muy floreciente la Religion. La mayor parte de los Grandes la estiman, y la abrazàran muchos ciertamente, si no los detuviera el temor de perder sus empleos, y haciendas. Tenemos el consuelo de hallar, en medio de los campos, y de los bosques, Lugares de mil, y de dos mil personas, que hacen professión del Christianismo. Yo no dudo, que, si llegan à cessar enteramente las turbaciones, que han afligido en estos ultimos tiempos esta floreciente Mission; y viviendo con paz, y buena correspondencia entre sì los Obreros Evangelicos,

vie-

viene el numero de Missioneros necessario para esta grande obra; serà aqui el Christianismo en pocos años la Religion dominante.

Por lo que toca à mi modo de vivir, y trabajar en la salud de las Almas (supuesto que te estàs aùn con la curiosidad de saberlo) te le dirè sencillamente, y como quien habla con su hermano. Por poco que pareciessemos en pùblico, fueramos facilmente conocidos en el ayre, y color del rostro: y assi, para no suscitar mayor persecucion contra el Evangelio, fuè preciso resolvernos à vivir ocultos, en quanto nos es possible. Yo passo los dias enteros, ò cerrado en un Barco, de donde no salgo hasta la noche, para visitar las Poblaciones vecinas à los Rios, ò retirado en alguna casa apartada.

Quando voy visitando los Christianos, que habitan en gran numero en lo alto de las Montañas, y en medio de los Bosques, llevo ordinariamente conmigo ocho, ò diez Catequistas, à quienes tengo que mantener, y assistir en un todo: bien que ellos aprenden, como yo, à contentarse con poco. El orden que guardamos en la particion del tiempo, es este. Yo trabajo toda la noche, y te asseguro, que huelgo bien poco. El tiempo que no dedìco à oìr confessiones, ò administrar la Comunion à los yà confessados, le empleo en componer si hay alguna diferencia, en hacer reglamentos, ò en resolver las dificultades, que no han podido mis Catequistas. Despues de decir Missa, que es un poco antes del dia, me buelvo à entrar en mi Barco, ò en la casa, que me sirve de retrahimiento. Los Catequistas, que

de

de noche han estado descansando, trabajan de dia, en tanto que yo rezo, estudio, ò descanso. Su ocupacion es predicar à los Infieles, exhortar à los Christianos, prepararlos para recibir los Sacramentos de la Penitencia, y Eucharistìa, catequizar los niños, disponer para el Bautismo à los Catecumenos, visitar los enfermos; y finalmente, hacer todo lo que no pide absolutamente el caracter sagrado del Sacerdocio. Visitada una Poblacion, vamos à otra, y repetimos los mismos exercicios: con que siempre estamos en una continua accion.

Tu buen corazon, Hermano mio, y tu tierno afecto, te haràn acaso creer digna de lastima una vida ocupada toda en trabajos, y penalidades, yà con Paisanos, y hombres ordinariamente del mas infimo Pueblo, yà en un retiro mas penoso, y duro, que el trabajo mismo. Pero si podemos nosotros hacerte alguna Relacion de nuestras penas, solo Dios sabe los consuelos, que en medio de ellas sentimos. Parecerian dignas de embidia à los mas afectos al Mundo, si pudieran llegar à tener de ellos alguna experiencia. Por lo que à mì toca, puedo assegurar, que jamàs tuve en Francia el gusto, que tengo en *Tonquin*. A la verdad, aqui nada tenemos, sino à Dios, y no hay que esperar, ò desear otra cosa; pero dònde hay gusto, como poder decir con todo el corazon, sin que apego alguno bastardo pueda desmentirlo: *Deus meus, & omnia: Dios mio, y todas mis cosas*? y oìr al mismo tiempo en lo interior del alma, lo que Dios responde à esta protestacion sincera, y generosa! No damos passo, en que no

se

se vean indicios de su proteccion singular, y pruebas como visibles de su presencia. Dios, en alguna manera, se nos comunica todo à nosotros, assi como nosotros queremos ser enteramente suyos: y el ciento por uno, que en esta vida recibimos, iguala, y excede al general Sacrificio, que hacemos por su amor. Este testimonio me veo obligado à dàr à tan buen Señor, à pesar de las infidelidades, en que me confiesso delinquente.

Quatro años hà, que se levantò aquì otra persecucion contra los Christianos, que fuè en el mes de Agosto de 1696. Fulminò el Rey un Edicto, por el qual prohibia à sus Vassallos abrazar la Religion de los Portugueses, (que assi llaman en *Tonquin* à la Religion Christiana) y ordenaba à todos los que yà la professaban, que ni se juntassen para hacer sus Oraciones à Dios, ni llevassen de alli adelante consigo Estampas, ni Medallas. Y era su voluntad tambien, que fuessen arrestados los Estrangeros, en qualquiera parte que se encontrassen. El Gefe de nuestros Catequistas fuè encarcelado, y cargado de prisiones. Los Padres Vidal, y Segueyra, de nuestra Compañia, à quienes poco antes havia concedido el Rey licencia particular para vivir en *Tonquin*, tuvieron tambien orden de salir al punto, como todos los demàs: y aun en algun modo fueron tratados con mas rigor; porque aunque el Padre Segueyra estaba enfermo, y del mayor cuidado, quando se le notificò la Orden del Rey, se le obligò à salir, sin la menor dilacion; pero no tardò Dios en recompensarle su paciencia, pues muriò al cabo de dos, ò tres dias en el Barco, en que fuè entrado yà enteramente

mo-

moribundo: y assi acabò el glorioso curso de su Apostolado.

Atemorizò el Edicto à todos los Christianos, y puso à los Missioneros en la mas terrible consternacion, pues apenas hallaban en el curso de su viage quien se atreviesse à hospedarlos en su casa, ò à tenerlos en ella escondidos. Yo estaba entonces visitando la Provincia del Este, y estuve cerca de dos meses encerrado en un sitio muy obscuro, sin que nadie supiesse palabra; à excepcion de los de la casa, que me havian dado aquel asilo. Casi todas las Iglesias, y casas de los Catequistas fueron derribadas en la Provincia del Norte, y en algunos parages maltratados tambien los Fieles; pero en la mayor parte de las otras Provincias, se portaron con mas moderacion los Governadores; haviendose contentado con embiar el Edicto del Rey à las Cabezas de los Lugares, para que los Christianos viviessen con cautela, y no irritassen al Principe con alguna conducta ruidosa, que fuesse contraria à sus designios.

Me asseguraron, que el Governador de la Provincia de *Nhean*, en que hay mucho numero de Christianos, haviendo recibido el orden, como los demàs, de publicar el Edicto, se atreviò à representar al Rey, que conociendo, mucho tiempo havia, à los Christianos, jamàs havia notado en ellos cosa, que fuesse contraria à su servicio: que tenia en sus Tropas mas de tres mil Soldados, que professaban esta Religion; y no conocia otros mas valerosos, ni mas aficionados à su Real Persona. Y me dixeron, que el Rey le respondiò sencillamente, que su Magestad no po-

dia revocar el Edicto yà promulgado; pero que à los Governadores tocaba vèr lo que era mas conveniente al bien del Estado, y usar de èl en los casos particulares, segun juzgassen mas à proposito. Y asi, no ha tenido esta persecucion las malas consequencias que temiamos, segun los antecedentes.

Un año antes de estas turbaciones, perdì à mi amado Compañero el Padre Paregod, que tenia à su cuidado una de las mas numerosas Iglesias de *Tonquin*. Y haviendo sabido, que à dos jornadas del Lugar en que residia, vivia en lo alto de las Montañas un gran numero de Christianos, que havia muchos años, que no havian visto Missionero alguno, tomò la resolucion de ir à visitarlos; procuraron detenerle, con el motivo de que entonces era el rigor de los calores, y ser en aquella tierra tan malos los ayres, y las aguas, que fuera de los habitantes de aquellas Montañas, apenas havia quien pudiesse vivir en ellas; pero el Padre, dando oìdos solamente à su zelo, y à las necessidades urgentes de aquellos pobres abandonados, fuè allà, y haviendo recorrido algunas Poblaciones, enfermaron sus Catequistas, y bien presto se sintiò el Padre del mismo modo. No por esso dexò de continuar los exercicios de la Mission, passando las noches enteras en oìr confessiones. Pero el mal llegò à ser tan violento, que finalmente se viò obligado à hacer, que le restituyessen à su Iglesia. Yo estaba entonces tres jornadas del Lugar de su residencia: y haviendome embiado à llamar, para que le administrasse los ultimos Sacramentos, lleguè la

vis-

vispera de su muerte: y aunque estaba con una grandissima debilidad, notè en èl una tranquilidad admirable, con una union continua con su Dios. Pidiòme que le diesse quanto antes los Sacramentos, los quales recibiò con tantas expressiones de amor, y reconocimiento à Dios, que todos los circunstantes, y yo, quedamos vivissimamente enternecidos. Y haviendo passado lo restante del dia en una profunda paz, y ardiente deseo de unirse con su Criador, por la tarde le entrò un crecimiento, que le quitò la vida à las dos de la mañana siguiente, dia 5. de Julio del año 1695. Fuè un Missionero de una extrema mortificacion, y de una laboriosidad infatigable. De un zelo tan ardiente, que jamàs tuvo ocupacion, que le pareciesse demasiada, aun quando parecia que yà le faltaban las fuerzas. Nada le era trabajoso, quando era para hacer conocer, y amar à Dios. El deseo de glorificarle mas, y mas, le obligò à hacer voto de hacer en todas las cosas lo que le pareciesse mas perfecto, y mas à proposito para su gloria. Todos los Christianos, de quienes tenia un cuidado admirable, le han llorado, y le lloran todavia. Esta ha sido una pèrdida muy grande para esta Mission, en que estamos cortissimo numero de Operarios Evangelicos.

Al presente soy yo el solo Jesuita Francès, que hay en *Tonquin*. Vivo con nuestros Padres Portugueses, à los quales debo una benignidad, y charidad indecible. De lo que no te quedarà razon de dudar, quando sepas, que muerto el R. P. Ferreyra, Superior de todos los Jesuitas de

Tonquin, me han dado en su lugar el cargo, y cuidado de la Mission, por mas esfuerzos que hice para no admitir un emplèo, de que me conozco incapàz.

Restame ahora copiarte, como te prometì, el Extracto de lo mas principal, que he hecho en mis diversas correrìas, desde que entrè en este Reyno. Comenzamos mi Compañero, y yo à exercer el oficio de Missioneros, con la licencia de los Señores Obispos, el dia 4. de Octubre de 1692. Desde este dia, hasta el 14. de Diciembre de 1693. bautizamos 1735. personas; las 1117. yà adultas, y niños las 618. restantes: confessamos 12693, y dimos la Comunion à 12122.

El año 1694. bautizè 467. adultos, y 296. niños: confesè 7999. personas, y dì la Comunion à 6652.

En 1695. bautizè 435. adultos, y 407. niños: confesè 8747. personas, y dì la Comunion à 7337.

En 1696. à pesar de la persecucion, en que nos vivos obligados à vivir mas à escondidas, que antes, bautizè 218. adultos, y 170. niños: confesè 5671. personas, y dì la Comunion à 3880.

En 1697. prosiguiò la persecucion, y bautizè 247. adultos, y 297. niños: confesè 5763. personas, y dì la Comunion à 4593.

En 1698. bautizè 310. adultos, y 425. niños: confesè 8662. personas, y dì la Comunion à 6695.

En 1699. bautizè 282. adultos, y 331. niños: confesè 8649. personas, y dì la Comunion à 7423.

Mu-

Muchos de nueſtros Padres han tenido mas numero de Bautiſmos, y Confeſsiones, que yo. De eſte modo, Hermano mio, empleamos el tiempo en cultivar la Viña de Jeſu-Chriſto, y en formarle de dia en dia nuevos Siervos ſuyos.

Tù, que no has ſido por ſu Mageſtad ſeñalado, como noſotros, para trabajar en la converſion de los Infieles, encomiendalos con frequencia à Dios, y danos el ſocorro que puedas: cuidando, ſobre todo, de aplicar à tu ſantificacion propria toda la atencion, que noſotros procuramos tener por la ſalud de las Almas.

O! què diferentes ſon las ayudas de coſta, que tienen aqui los pobres Chriſtianos, en medio de nueſtra buena voluntad para con ellos, de las que teneis voſotros en Europa, (por pocas que ſe os hagan) para adelantar en los caminos del Señor! Por lo que no es dudable, que ſerà tambien incomparablemente mas riguroſa la quenta, que os pedirà de ellos ſu Mageſtad.

Con lo diſtantes que eſtamos, y la edad que yà tengo, à màs de una ſalud baſtante quebrantada, y ordinariamente cayendo, y levantando, no hago juicio, que podamos yà vernos en eſte Mundo. Pero quanto ſeria mi deſconſuelo, Hermano mio, ſi no viviera yo con una firme eſperanza, de que Dios nos mirarà con miſericordia? y que fieles noſotros à los auxilios de ſu Santa gracia, cada uno en ſu vocacion, tendrèmos la dicha de bolvernos à juntar en ſu Gloria.

Por tanto, tèn à bien, que te trayga à la memoria lo que me acuerdo haverte dicho muchas veces, quando viviamos mas cerca.

Pri-

Primeramente: jamàs pongas en comparacion lo que mira à la salud eterna, con los otros intereſſes del Mundo, ſean de la naturaleza que ſean. Què aprovecha al hombre, ſegun las palabras de Chriſto, ganar todo el Mundo, ſi pierde ſu alma, ò ſe arrieſga à perderla por toda la eternidad? Teme mucho à Dios, y nunca conſientas en coſa, que pueda deſagradarle. Acoſtumbrate à verle con los ojos de la Fè, como teſtigo de todas tus palabras, y de toda tu conducta. Ofrecele tus acciones, y hazlas ſiempre con intencion de agradarle. Conſultale en todas tus empreſſas, y arrojate con confianza en los brazos de un tan buen Padre: pidele frequentemente la gracia de amarle, y baxa en todo el cuello à ſu adorable voluntad.

En ſegundo lugar: para el eſtablecimiento de tu caſa, y tu familia, nunca olvides, que Dios es el manantial de todos los bienes. Que la bondad, ſinceridad, rectitud, y afecto inviolable à las Santas Leyes de la Religion, ſon los verdaderos medios, que debe tomar qualquiera para fundar sòlidamente, y conſervar ſu fortuna. Què por el contrario, la injuſticia no acaba ſino en perder la honra, y aun muchas veces los otros bienes. Perſuadete firmemente, que la prudencia de un hombre es muy corta, por grande genio que le parezca tener, quando Dios le dexa ſolo, y le abandona à ſu proprio dictamen: y que el ingenio de nada ſirve à un hombre aſsi abandonado, ſino de hacerle caer en mayores yerros. Si permite Dios, algunas veces, que un hombre injuſto conſiga, no le permitirà que goce mucho tiempo, lo que injuſtamente ha adquirido; muy preſto ſerà deſtruìda una familia, y diſi-

pa-

padas sus riquezas, si Dios no vela en su conservacion.

En tercer lugar: haz al proximo todo el bien que puedas, y nunca hagas mal à nadie. Huye los pleytos, como el mayor infortunio que puede sucederte, y mantèn la paz en todo quanto estè de tu parte. Y como esta es uno de los dones de Dios, pidesela à menudo; porque nunca podràs gozarla, sino en quanto su Magestad te la conserve. Pero si te sobreviniesse algun litigio, usa en èl de la mejor conducta que sea possible, sin valerte de fraude, ò falsedad alguna para mantener tu buen derecho: porque si no, te dexarà Dios entonces solo, y à pesar de tu derecho, quedàras debaxo, y oprimido.

Esto, querido Hermano mio, te ruega, que medites à menudo, y practiques, quien debe serte el mas aficionado de todos, y quien no tiene, como tù puedes juzgar, menos zelo por tu salvacion, que por la de los Idolatras, que èl ha venido à buscar tan lexos. Este es....

Charissimo Hermano mio,

Tu mas humilde, y obediente Servidor, y Hermano,

Abrahan le Royer,
Missionero de la Compañia de Jesus.

CARTA

CARTA
DEL PADRE DE TARTRE, MISSIONERO DE LA COMPAÑIA DE JESUS, A MONS. DE TARTRE, SU PADRE.

Canton, y Diciembre 17. de 1701.

PAX CHRISTI.

Muy amado Padre mio.

Finalmente, lleguè à la China, despues de una navegacion de siete à ocho meses, llena de peligros, y fatigas. La primera cosa, que pido à Vmd. despues que haya leido mi Carta, es, que dè mil gracias à Nuestro Señor, por haverme conducido à esta tierra de promission, por la qual he estado suspirando tantos años. Nuestro viage fuè singular en dos cosas: La primera, que jamàs vino à la China Bagèl alguno en tan poco tiempo, pues en menos de cinco meses nos vimos à ciento y cinquenta leguas de tierras de la China: La segunda, que jamàs tuvo Bagèl alguno tanta dificultad para entrar en ella: pues despues de quatro meses, en que hicimos todo quanto dependia de la industria humana, no pudimos entrar en Canton, que era el Puerto en que havia de Invernar nues-

nuestro Navio. Todo este tiempo le passamos en continuas tempestades, errantes de Isla en Isla, esperando continuamente el naufragio; pero despues de todos estos peligros, tuvimos la felicidad de hallar, à mas de cien leguas de Canton, un parage, en que pudo nuestro Navio estàr al abrigo de los vientos, durante el Invierno.

Desde este sitio lleguè à aqui por tierra, para incorporarme à la Tropa Apostolica, que havia llegado por la Natividad de Nuestra Señora; porque despues que pensamos perecer la primera vez, viendo el Padre de Fontaney, que el Bagèl caminaba poco, se embarcò en *Sancian* en unas Galeras, que le havian embiado los Mandarines, y llevò consigo à los Padres Porquet, de Chavagnac, de Goville, le Coulteux, Jartoux, Tanqui, y al Hermano Brocard: quedandonos el Padre Contancin, y yo à bordo, para seguir hasta el fin su destino, en calidad de Capellanes. Desde entonces, mas que nunca, ha hecho Dios con mi Compañero, y conmigo las mayores pruebas. Yà estamos hechos à tener la muerte delante de los ojos: y la falta de recurso en que nos hemos visto, en medio de los mayores peligros, nos ha acostumbrado à no poner jamàs nuestra confianza, sino en la bondad, y misericordia del Señor. Solo à su Magestad, y no à otro, debèmos el haver escapado veinte veces del naufragio: pues aunque nuestro Capitan, y Oficiales eran muy hàbiles, y experimentados, estaban los Mares tan intratables, y tan furiosas las olas, que era inutil toda su habilidad en la navegacion. Sea Dios loado eternamente, que nos ha libertado de tantos pe-

ligros. Al presente estamos en el Puerto : y nunca me he sentido , ni con mejor salud , ni mayores fuerzas. Solo me falta saber bastantemente la Lengua , para emplearme enteramente en hacer conocer este gran Dios à un millon de Chinos , que tengo à la vista , y no le conocen aùn.

Todavia hà muy poco tiempo que estoy aquì, para hablar bien enterado de el estado de la Mission : y no quiero escrivir à Europa , sino lo que yo he visto por mis ojos , ò lo que me han assegurado personas dignas de toda feè. En esta Carta solo contarè à Vmd. los sucessos mas singulares de nuestro viage. Assi me lo encargò Vmd. al despedirme : con que me es preciso obedecerle , y significarle al mismo tiempo el profundo respeto , que quiero conservar à su persona, en qualquiera parte del Mundo , en que me halle. Yà escrivì à Vmd. desde la Isla de Gorèa , (a) cerca de Cabo Verde , donde encontramos unos Navios Franceses , y entre ellos el del Capitan de la Rue , que se hizo tan famoso en la ultima Guerra, por su valor , y grandes acciones. Como estos Navios havian de bolver presto à San Malò , les encargamos nuestras Cartas. Si se las han dado à Vmd. como discurro , yà havrà visto lo que nos sucediò desde Port-Luis , de donde partimos el dia 7. de Marzo de 1701. hasta Cabo Verde , donde estabamos entonces.

Pero sobre todo , aun no haviamos visto sino Mares pacificos , excepto àzia el Cabo de Finis-Terre, (b) en que son bastante violentos para gentes,

(a) Està en la Costa de Africa.

(b) A la punta mas Occidental de España , en la Provincia de Galicia.

tes, que no estàn aùn acostumbradas al Mar. Nada haviamos padecido aùn, sino lo que padecen todos los nuevos Navegantes, cuya imaginacion no està hecha à vèr hundirse debaxo de sus pies el pavimento, que los mantiene, ni à vivir en casas, que dàn bueltas à todos vientos. Los mas hicieron su deber, por espacio de cinco, ò seis dias, en vahìdos, bascas, y males de corazon. Huvo algunos, que no fueron incomodados tanto tiempo. Yo paguè en una sola siesta todo lo que debia al Mar: y quando los otros estaban aùn tan caìdos, que apenas podian tenerse en pie, yo estaba yà tan hecho à la Marina, como si toda mi vida huviesse sido Marinero: y me vì desde luego en estado de hacer en nuestro Bagèl el oficio de Capellan, que he exercitado desde entonces.

Doblado el Cabo de Finis-Terre, fuè nuestra navegacion un agradable passeo de quarenta, ò cinquenta leguas por dia, que caminabamos sin dificultad, à favor de los vientos, que eran encontrados. (a) Todos los dias nos mirabamos en frente de algun nuevo Reyno, è ibamos passando de una parte del Mundo à la otra, sin sentir. Fuimos à reconocer la Isla de Fer, (b) en que los Geographos Franceses fixan el primer Meridiano; y despues de haver comenzado à reglar nuestro còmputo de longitud, tomamos nuestra derrota à Cabo Verde, desde donde descubrimos el dia 24. de Marzo, por la tarde, las dos Montañas llamadas las Mamelas; y no haviendo podido entrar en la

(a) Encuentranse àzia los Tropicos, en la Costa Occidental de Africa. Corren casi siempre entre el Nord-Este, y el Este.

(b) La mas Occidental de las Islas Canarias.

Bahìa hasta muy noche, dimos bastante susto à los de la Fortaleza de Gorèa, y à dos Navios de San Malò, que estaban anclados alli cerca: porque yà pensaban seriamos Corsarios, ò Enemigos, que fuessen de noche con algun mal designio: y en esta suposicion, estaban yà disponiendose à recibirnos con una descarga de toda su Artillerìa. Monf. Oury, nuestro Capitan segundo, fuè con la Chalupa de nuestro Navio à sacarlos de inquietud, y decirles quienes eramos. A la mañana siguiente, que era Viernes Santo, quiso Monf. de la Rigaudiere, nuestro Capitan, que se diesse principio al dia, oyendo predicar la Pasion de nuestro Redemptor, y adorando la Santa Cruz: lo qual se executò por todos, con grandes demonstraciones de piedad, y Religion, menos por algunos Grumetes recien convertidos, que se escondieron, porque no les obligassen à asistir à esta piadosa ceremonia.

Mientras estuvimos detenidos en Cabo Verde, hicimos cumplir con la Iglesia à toda la Tripulacion. Sobraban Sacerdotes para esto, pues eramos nueve, y asi fuimos repartidos: unos fueron à la Fortaleza de Gorèa, en donde predicaron, y confessaron, durante todo aquel Santo tiempo: otros se aplicaron à los dos Navios de San Malò, en donde hallaron mucho en que emplear su zelo: y otros fueron al Continente de Africa, donde en un Lugar, llamado *Rufisque*, instruyeron à algunos Portugueses Christianos. Yo estoy admirado, de que en tanto tiempo, como hà que se apoderaron los Franceses de la Isla de Gorèa, baxo la conducta de Monf. el Mariscàl de Estrèes, no se haya ofrecido à alguno establecer alli una

Mis-

Missìon. Alli havria sin duda mucho que trabajar, yà en la reformacion de muchos Christianos desordenados: yà en mantener en piedad à muchos Catholicos virtuosos: yà en instruir, y bautizar à muchos Esclavos, que pertenecen à nuestros Nacionales; y del mismo modo à millones de Negros Mahometanos, mas faciles de convertirse, que los de otras partes: porque como aquellos Pueblos no estàn muy instruìdos de su Religion, y no saben mas de lo que sus (a) *Marabus* les enseñan, leyendoles una especie de Alcoràn, que no es el de los Turcos, sino un texido de impertinencias, y fabulas grosserissimas; parece muy natural, que oirìan con mucho mas gusto las verdades sòlidas de el Christianismo, y que no tendrian mucha dificultad en abrazarlas. Tienen en mucha honra à su Propheta Mahoma, y son muy supersticiosos en el punto de la Circuncision. Los mas tienen algo de Magia: y quando menos, hacen comprar à precio muy grande unos pactos, que escriven con caractères mysteriosos, y los llaman *Grisgris*, los quales dàn como remedios preservativos contra todo genero de males. Uno de estos Negros no creyò, despues de treinta años de servidumbre, haver servido en valde, solo porque havia conseguido en recompensa uno de estos *Grisgris*; antes bien pensaba, que llevandole consigo, estaba libre de todos los Mosquetazos, y cuchilladas, que pudieran darle. No obstante, no quiso que nuestros Franceses hiciessen en èl la experiencia. No ha havido Missionero, que, al dexar esta tierra desdichada, no haya gemido delante de Dios,

(a) Este nombre dàn à sus Sacerdotes.

Dios, por el ſumo abandono, en què quedàban eſtos pobres Negros, deſeando quedarſe entre ellos, por la eſperanza de ganarlos à Jeſu-Chriſto. Solo de ocho dias fuè nueſtra detencion en Cabo Verde; porque ni teniamos aùn mucha neceſsidad de refreſco, ni deſcanſo, ni es eſte ſitio à propoſito para vivir. Pues Gorèa es una Isla pequeña, en que ſolo hay capacidad para la fortaleza, y para algunos habitantes: y apenas pudimos hallar en ella baſtante agua para llenar nueſtros tòneles.

Nada vale el ganado, que pudiera ſacarſe del continente, porque en èl eſtàn con mucha eſcasèz los paſtos. Los ayres ſon ſiempre encendidos, y la tierra muy eſtèril. Por los campos ſe vèn Elefantes, Ciervos, y Monas. Las habitaciones ſon puramente unos malos cobertizos de cañas: andan ſus habitantes caſi deſnudos; y todo ſu veſtido ſe reduce à una tela de algodòn, con que ſe cubren deſde la cintura haſta media pierna, y es quanto les permite traher el calor del Paìs. No tienen mas comida, que el maìz: ni ſaben allì lo que es vino, ni trigo, ni frutas. Y lo admirable es, que eſtàn los infelices en la inteligencia, de que aquello es el Paraìſo Terrenal. Tendrìan por eſpecie de injuria, el que les tuvieſſen laſtima: y aſsi eſtàn ſiempre tan alegres, y riſueños, que, à no ſer por el miedo de los palos, y golpes, que no les eſcaſean los Europeos, ſiempre eſtarìan de un miſmo ſemblante. Eſtàn en la perſuaſion, de que el color blanco es el color de los Diablos; y cuentan, como una de ſus prerrogativas, el ſer los mas atezados de toda el

Afri-

Africa. Lo cierto es,que este color no es desagradable,quando es un negro de ebano muy obscuro,y reluciente,como ellos lo son efectivamente casi todos.

Salìmos de la Bahìa de *Gorèa* con viento favorable el dia 31. de Marzo. En menos de dos horas perdimos de vista toda la Costa de Africa. Havianos advertido el Governador de la Fortaleza, que fuessemos prevenidos por todos aquellos parages, porque havia tenido noticia, que andaban Corsarios en las cercanìas de *Cambia*, (a) y en las Costas de (b) *Senegàl*; pero tuvimos la fortuna de no encontrarlos. A cosa de los 7. ò 8. grados de latitud Septentrionàl, nos cogieron las calmas, y empezamos à sentir excessivos calores. Teniamos el Sol casi encima de nuestras cabezas, y no corria el mas minimo viento. Querian bañarse nuestros Oficiales; pero no se atrevieron en estos Mares, por temor de los *Requiems*,peces muy grandes,y muy aficionados à carne humana.De estos cogimos una grande cantidad, porque en las calmas suelen venir algunos siguiendo los Bageles; pero todos los que pescamos, no passaban de 6. ò 7. pies de largo, que es nada, respecto de tantos peces, mucho mayores, como hay en aquellos Mares. Vimos *Sopladores* de mas de veinte pies de largo. Finalmente, passamos la linea la primera vez: y por ser en Domingo, se dilatò al dia siguiente la ceremonia, à que dàn fuera de proposito los Marineros el nombre de *Bautismo*: y consiste en bañar en una cuba llena de agua, à los que no han passado la linea otra vez; sino que dan

(a) (b) Dos Reynos de Africa, en que hay gran trafico de Negros.

dàn algun dinero à los Marineros, para redimir esta vexacion, que ha llegado à ser, de mucho tiempo à esta parte, una especie de derecho incontestable.

Desde la linea hasta el Estrecho de *Java*, que es la primera tierra de Indias, que descubrimos; quiero decir, en el espacio de mas de quatro mil leguas, no nos sucediò cosa particular, y fuè muy felìz nuestra navegacion. Solamente tuvimos algunas calmas, en cuyo tiempo nos llevaron las corrientes hasta muy cerca de las Costas de la America, y tal qual recio temporal en los Mares del Cabo de Buena-Esperanza, y al atravessar el banco de las Agujas. (a) Nunca haviamos visto el Mar tan alborotado; pero le temiamos bien poco, porque estabamos muy lexos de tierra: sin embargo de ser los vientos tan furiosos, que levantaban olas como Montañas, no nos impedian andar 180. leguas por dia. Trabajo costaba; pero dònde hay gusto como el de verse acercar à su termino à tan largas jornadas? Juntamente teniamos la diversion de una caza, y pesca enteramente nueva. Disparabamos à los peces al buelo, y cogiamos con la mano los pajaros en la linea; esto parecerà à Vmd. extraordinario; pero es cierto. Havia tambien unos peces llamados *Marsopas*, ò *Puercos Marinos*, los quales eran muertos à saetazos, quando parecian fuera del agua, ò se abalanzaban àzia nosotros: Y los *Dameros*, que son unos pajaros, y eran presos en la superficie del agua, con anzuelos, en que se les ponian algunos cebos:

(a) Mas allà del Cabo de Buena-Esperanza, en la punta mas meridional del Africa.

bos. Nunca he visto tantos pajaros juntos, en particular de estos Dameros, como en estos vastos Mares de entre el Cabo de Buena-Esperanza, y la Isla de *Java*. Los frios, que se sienten en aquellos parages, passada la Zona-Torrida, causaron escorbuto à gran parte de nuestra tripulacion, de la qual murieron tres promptissimamente. El temor de morir, dispuso à dos de nuestros Marineros, uno Sueco, y otro Holandès, à oìr de buena gana nuestras instrucciones, y à adjurar despues el Luteranismo. Finalmente, descubrimos las tierras de *Java*. El sitio, donde fuimos à reconocer esta Isla, estaba inclinado àzia el Oriente 60. leguas mas de lo que era menester. Descubrianse desde alli cerros tan altos, como los de Voges; (a) pero retrocediendo àzia la entrada del Estrecho de Sonda, parecen mas baxas las tierras, y se distinguen grandes, y hermosas llanuras, sembradas de bosquezillos de trecho en trecho, y adornadas de una infinidad de arboles extraordinarios, como Cocotales, Bonanos, &c. No sè si en realidad serà este Paìs tan hermoso, como nos pareciò à lo lexos: porque los ojos de un hombre cerrado en un Bagèl, despues de quatro meses, son muy faciles de engañarse, y qualquiera tierra, que vè, le parece un espectaculo agradable: y le regocija qualquier risco, en que distinga alguna cosa, que verdeguèe: porque no hay cosa, que mas entristezca, que estàr viendo siempre un mismo Bagèl, y siempre el Mar. Haviase dado orden de anclar en la Isla del *Principe*, (b) para hacer de passo provision de

(a) Sepàran la Lorena de la Alsacia.
(b) Junto à la Isla de Java, à la entrada del Estrecho de Sonda.

madera, y de agua; y no en la Isla de *Java*, que pertenece à los Holandeses, por temor de que nos inquietassen estos Señores fortificados con 5. ò 6. Navios de Inglaterra, y de su Nacion, de que hay muchos siempre en Bantan, (a) y Batavia. Pero como la Isla del *Principe* està desierta, y hay en ella muchos Tigres; ni era à proposito para echar à tierra nuestros enfermos, ni para proveernos el refresco, que necessitabamos. Con que era preciso à todo trance ir à la Isla de *Java*, y echar ancora cerca de una Poblacion de Isleños.

Al punto vino un pequeño Bergantìn Guarda-Costas à reconocernos, y preguntarnos de parte de los Olandeses quienes eramos. Diximosle al Capitan, para entretenerle, que diesse providencia de buscarnos bueyes, cabritos, gallinas, y otras provissiones, en tanto que nosotros escriviamas à los Holandeses, que eran muy amigos nuestros. Entretanto desembarcamos à los enfermos. Estaban yà estos enterrandose vivos en la arena, que es el remedio mas pronto para el escorbuto, quando descubrimos un Navio grande con Vandera Holandesa. Al punto recogimos nuestra Vandera, que es la señal para que vengan los que estàn en tierra. Y aquellos pobres enfermos, que poco antes apenas podian ir arrastrando, recobraron sus fuerzas, luego que vieron el Navio Holandès, y se embarcaron con harta agilidad. El tal Navio se acercò à nosotros; pero viendo que no por esso se aceleraba el nuestro, ni se dignaba de enarbolar Vandera, y mucho menos de darle noticia alguna de

(a) Dos Ciudades principales de la Isla de Java. El Rey de Bantàn, es, muchos años hà, tributario de los Holandeses.

de quienes eramos, temiò, y se fuè quedando muy atràs, receloso, segun las señas, de que nos diesse la gana de quitarnosle de delante à cañonazos.

Hecha aguada, y algunas provisiones en *Java*, nos bolvimos à hacer à la vela el mismo dia por la tarde, con un viento muy favorable. El dia siguiente, al amanecer, dimos un buen susto al Holandès, que creyò veniamos sobre èl à toda vela. Luego que nos sintiò, procurò, con la mayor priessa, coger el barlovento; pero nos contentamos con dexarle atràs, para que no pudiesse llevar noticias de nosotros à *Bantàn*, antes que saliessemos del Estrecho. Casi todo lo restante del dia nos tuvo detenidos la calma en un mismo lugar: lo que diò lugar para que una multitud de Canoas viniesse à trahernos muchas frutas, y lo mas particular del Paìs, como Cocos, Bananas, Ananas, Ramplimutas, Monas, y Pajaros muy curiosos. Alli vì, entre otras, Perdices de una belleza extraordinaria, y una especie de Papagayos pequeños, de una admirable gentileza. Tienen estos, como los Papagayos buenos, la pluma entre verde, y roxa; pero añaden tres, ò quatro plumitas elevadas en la cabeza, casi como las de los Pabos Reales; y no son mayores que un Tarìn. Quando yo vì esta Tropa de Indios, que daban buelta, y rodeaban nuestro Navio, en troncos de arboles concabos, que les servian de barcas; quando vì aquellos arboles extraordinarios, que bordeaban el Rio de una orilla à otra; quando reronocì aquellas Islas, y Mares, cuyos nombres barbaros havia leìdo en la Vida de San Francisco Xavier, empecè, y bien, à conocer, que me hallaba en otro Mundo: extendia mi vista, y me pas-

passeaba con ella gustosamente por todas partes en la extension immensa de estas Regiones, que los Milagros del Santo Apostol, y mucho mas sus trabajos, y conversiones, han hecho tan famosas.

Passamos con felicidad, y en bien poco tiempo, los Estrechos de *Java*, y de *Banka*, que son dos parages de los mas criticos de la Navegacion de la China, y tocamos en la Isla de *Polaura*, donde haviamos determinado tomar algun descanso. Habitan esta Isla los Malais, (a) Mahometanos de Religion, sujetos unicamente à un Capitàn, ò Gefe, que ellos mismos eligen, à modo de una pequeña Republica; su color es negro, pero no tanto como los habitadores de *Gorèa*: vàn casi desnudos, sin mas vestido, que una lista, ò vanda, que rodèan por el cuerpo, de cien maneras diferentes, siempre al desgayre, pero naturalmente, y con mucha gracia. Son las dichas vandas de lienzo pintado, ò de tafetàn. Llevan todos à la cintura una especie de puñal, de que se sirven con destreza maravillosa en las ocasiones: son de genio marcial, y despues de tomado su opio, que los embriaga, son temibles, como lo experimentaron bien los Franceses en el levantamiento de Siam. Oì referir, que un *Malais*, haviendo recibido en el vientre un bote de lanza, y no pudiendo acercarse à su enemigo, que se mantenia apartado todo lo largo de la pica, à fuerza de brazos se la entrò toda entera en su cuerpo, y de esta manera matò al que le havia herido. El caso està bien fingido, si no es verdadero.

Lue-

(a) Su principal Paìs es, la grande Peninsula, que se vè en los Mapas, entre la Isla de Sumatra, y el Golfo de Siam.

Luego que abordamos à *Palaura*, el Governador de la Isla pidiò al Capitàn de nuestro Navio, que no permitiesse à su gente entrar tierra à dentro, por haver, segun decia, un Pyrata, tres, ò quatro dias antes, saqueado con Vandera Francesa algunas Poblaciones; y que era de temer, que los Isleños, viendo Vandera blanca, y teniendolos por ladrones, no se echassen espada en mano sobre los que se acercassen à sus chozas. Que ello fuesse verdad, ò no, para no irritar el sentimiento, ò los zelos de los Barbaros, nos encerramos en poco terreno sobre la Rivera, y pusimos en tierra à los enfermos. Alli de toda la Isla nos traìan todo genero de refrescos, y el Governador mismo les ponia precio. No se hacen aqui el cange, ò compras con dinero, ò plata, por tener este metàl por inutil à la vida, sino con hierro, con el qual hacen instrumentos para labrar sus tierras, edificar sus casas, y armarse para la Guerra; no sintiendo, con tal que tengan hierro, la falta de las demàs cosas, que no produce su Isla. Un Exercito entero de Indios venìa cada dia à bordo de nuestro Navio, cada uno en su Canoa, compuesta solamente de tres tablas, para abastecernos de viveres. Les ofrecimos al principio, en trueque, algunas curiosidades de Europa; pero se desdeñaron aun de mirarlas; les mostramos luego sombreros, zapatos, y xicaras, creyendo que les serìa de aliciente por su mayor uso; pero se echaron à reir, teniendonos por unos pobres simples, que pensabamos que ellos miraban como necessarias las cosas, que nosotros teniamos por tales. En fin, haviendoseles ofrecido à uno monstrar

la

la cabezá de un gran clavo, que se havia quebrado, al instante, y à porfia nos traxeron sus mercaderìas, en precio del clavo.

Confiesso, que durante mi mansion en esta Isla, muchas veces deseè tener dòn de Lenguas, para dàr siquiera à los pobres *Malais* alguna tintura de nuestros Sagrados Mysterios. Si se ha de juzgar por las buenas inclinaciones, que reconocimos en ellos, no costarìa mucho trabajo su conversion, porque son mansos, tratables, buenos amigos, y de buena feè. No saben lo que es el hurtar: tratè mas que nadie con ellos, durante nuestra estancia en su Isla, por haver ido à tierra con los enfermos, à peticion de un Inglès, Alferez, y primer Piloto del Navio, que estaba malo del escorbuto, y tenìa en mì toda su confianza. Tuvo el Governador de la Isla la atencion de hospedarnos en su casa; y no es facil decir las fiestas, y cariños, que me hacìan los niños de esta gente. Tres, ò quatro de ellos me rodeaban algunas veces, y me abrazaban, como si nos huvieramos conocido muy de antemano, me traìan regalillos, y me guiaban donde queria ir. Nos diò el Governador à otro Padre, y à mì, el permisso de recorrer todo el interior de la Isla, lo que nos fuè de mucho gusto, para averiguár si se encontraban alli simples, y plantas medicinales, que no fuessen aùn conocidas en Europa. El hermano del Governador quiso ser nuestro Conductor. No es esta Isla mas que un conjunto de cinco, ò seis Montañas, con pocas llanuras. Los Cocotales estàn por todas partes plantados, como lo suelen estàr las Viñas en Europa. Las Poblaciones son

co-

como Quinterias, las casas apartadas las unas de las otras. Al vèr la Isla sin Lugaras, y Villas, se diria que està desierta; con todo esso, es infinita la gente que contiene, y entre tanta multitud no se vè muger, ni muchacha; porque aqui, como en las otras partes de la Asia, estàn siempre encerradas en casa.

Quedamos en *Polaura* el tiempo preciso, para que mejorassen los enfermos, y en ocho dias lograron todos este beneficio. Nos pusimos à la vela con viento favorable, y en poco tiempo nos hallamos en la altura de *Paracèl*, aquel formidable peñasco de màs de cien leguas de largo, infamado en todos tiempos por los naufragios que alli se padecen; cae à lo largo de las Costas de la Cochinchina. (a) El Amphitrite, en su primer viage à la China, estuvo muy à pique de perderse sobre esta roca, juzgando los Pilotos estàr muy lexos de ella, quando yà besaban una parte, donde no havia mas de quatro, ò cinco brazas de agua. A vista de tanto peligro, hicieron voto de formar en Sanciam una especie deCapilla sobre el Sepulcro de San Francisco Xavier, si los sacaba Dios con felicidad. Oyò el Señor sus ruegos, y como por milagro se libraron del naufragio. No juzgamos à proposito acercarnos, teniendonos en la distancia de ochenta, ò cien leguas. Naufragar sobre estos terribles peñascos, y perecer sin remedio, es casi una misma cosa. Siete, ù ocho Marineros Christianos, por uno de aquellos acasos mas singulares, que se pueden oìr, han dado noticias de

(a) Este Reyno tiene al Norte el *Tong-King*, y los Reynos de *Camboga*, y *Siam* al Poniente.

de eſtos parages. Haviendoſe abierto ſu Navio, llegaron à nado à una de las Isletas, ò Rocas, que ſobreſalen del agua, con el conſuelo ſolamente de prolongar ſus vidas por algunos dias, y tarde, ò temprano morir alli de hambre; pero velò la Providencia ſobre ellos, y no los abandonò en ſu neceſsidad extrema, porque venian las aves à vandadas à deſcanſar ſobre las rocas, y ſe dexaban coger à la mano; no les faltaba peſcado, ſin mas trabajo, que el de baxar al pie del peñaſco, donde havia ſiempre abundancia de oſtras, y cangrejos. La neceſsidad ſiempre ingenioſa, los havia enſeñado à hacerſe veſtidos con las plumas de los pajaros, que les ſervian de alimento: bebian el agua del Cielo quando llovia, yendo à cogerla en los huecos, y reſquicios de las peñas. Alli vivieron ocho años, y no bolvieron à *Duang-tong*, haſta eſtos años ultimos. Un Navio, que ſe eſtrellò ſobre el *Paracèl*, les proveyò de madera para hacerſe una eſpecie de Barco, ò Balza, de muchas tablas, unidas eſtrechamente entre sì, y con eſta maquina ſe arrojaron oſſadamente à todos los peligros del Mar. Quiſo ſu fortuna, que abordaſſen à la Isla grande de Hainan, (a) de donde aportaron aqui con felicidad.

Haviendo doblado el Paracèl, imaginabamos eſtàr yà fuera de todo rieſgo, ſin recelar peligro en lo que faltaba del viage. Havia cinco meſes, que partimos de Francia: piſabamos caſi el continente de la China, hallandonos à diſtancia de ſolas ciento y cinquenta leguas de Duang-tong,

(a) Cae àzia el medio de la China, en frente de la parte Occidental de la Provincia de *Duang-tong*.

tong, que mirabamos como un passeo: se daba cada uno el parabien de tan feliz navegacion: Voceaban nuestros Pilotos, que jamàs havia llegado Navio de Europa à la China en tan corto tiempo; pero entretanto que cada uno formaba calculos del dia preciso en que llegariamos al Puerto, disponia Dios exercitar nuestra paciencia, por mas de quatro meses, con borrascas, y tempestades, de tal suerte, que cien veces màs nos costò entrar en la China, que navegar desde Europa à su altura.

Estabamos atravesando el Golfo de la Cochinchina, quando uno de aquellos terribles uracanes, que infestan los Mares de la China, y del Japòn, nos acometiò furiosamente. Su primer estrena fuè derribar nuestro mastil de Proa, luego el de Mesana, que cayendo con terrible estruendo al Mar, se llevò consigo à los Marineros, que estaban encima. Sucediò esto por la mañana, quando estaba yo recobrando con el sueño el descanso, que no havia tenido de noche, la qual passè ayudando à bien morir à nuestro primer Piloto Inglès. Despertòme la violencia del vayben del Navio, acudì donde oìa sonar gritos; pero què espectaculo! Vì un formidable estrago de mastiles, y antenas, nadando sin orden, y rechazadas con impetu por las olas contra el flanco del Navio; y, porque estaban asidas todavia à las xarcias, eran estas cortadas à hachazos: Marineros heridos, clamando por misericordia, y que les echassen algo con que poder desembarazarse de los cordages, y velas, en què estaban enredados; toda la delantera del Navio desnuda de sus ancoras, y

aprestos ; pensè , que se havia roto la Proà , y que el Navio iba al instante à fondo. Pero no ; sacamos nueve , ò diez Marineros del Mar , medio muertos , y dos se ahogaron. Cortamos , quanto antes pudimos, las amarras de los arboles tronchados, y todo nuestro cuidado lo pusimos en afianzar, y assegurar nuestro Arbol mayor , destituìdo de sus mejores estrivos, por la caìda de los otros dos mastiles.

Entretanto que trabajaba en esta màniobrà unà parte del equipage , los Missioneros nos empleabamos en animar à todos aquellos , que el temor de una muerte , yà proxima , havia abatido, y consternado. Los oìamos de confession , imploràbamos el socorro del Cielo , los exhortabamos à recibir de la mano de Dios la vida , ò la muerte, conformandose con su Divina voluntad. Pareciame , que como servia de Capellan al Navio , debia yo trabajar mas que los otros; corria por todas partes , predicando à los Marineros afanados en el trabajo , que de todo corazon hiciessen Actos de Contricion. Bastaba insinuarselo , supliendo la vista del peligro por las exhortaciones mas pateticas. El viento , que hasta aqui no havia soplado , sino como por sorpressa , empezò con toda fuerza à hacernos guerra , y à bramar furiosamente en las pocas velas , que nos quedaban. El Arbol de la gran Gavia no pudo resistir mas à su violencia , y tronchandose por el medio , cayò sobre la vela mayor. Temiamos , que golpeando fuertemente sobre ella , con los vaybenes del Navio , llegasse à hacerla pedazos. Los Marineros mas ossados subieron à la Gavia à cortar las xarcias , de que esta-

ēſtaba aſido, coſtò la vida à uno de ellos, ſin lograr librar la vela mayor, que fuè hecha pedazos, como tambien la de Artimòn; (a) de manera, que no nos quedò mas vela para govierno del Navio en la tempeſtad, que unos girones, y hilachas, que colgaban de las Antenas, y daban tan eſpantoſos chaſquidos, que penſabamos que el Navio ſe havia abierto por todas partes. El peligro mayor fuè, quando cayò el Arbol mayor, porque en fin llegò ſu vez, y huviera llegado à otros ciento, ſiendo tan brava la tempeſtad. Al rededor de el Arbol mayor hay quatro bombas, que baxan haſta el fondo del Navio. Quando cae eſte Arbol ſobre alguna de ellas, abre comunmente por abaxo la Nave, y dà tanto paſſo al agua, que no tiene remedio, ni ſoldadura. Pero por nueſtra fortuna cayò, como ſi ſe huviera dirigido ſu caìda con la mano. Un inſtante deſpues ſe llevò el viento la Camara de los Pilotos, y à cada momento ſucedia nuevo deſaſtre.

Para apaciguar la cólera del Cielo, y merecer la proteccion de los Santos, en quienes haviamos pueſto nueſtra confianza, me dieron la comiſsion de hacer promeſſas en nombre de todo el equipage. La primera ſe havia de cumplir en Duang-tong. Hizimos voto, de que llegando à eſte Puerto con felicidad, ſe dirìa en honra de San Franciſco Xavier una Miſſa votiva, à la qual comulgarian todos los que ēſtaban en el Navio. El otro voto ſe havia de cumplir en Francia, donde à la buelta ſe obligaban à colocar en una Capilla de Maria Santiſsima un Quadro grande, que

(a) Eſtà entre el Arbol mayor, y la Popa.

representasse nuestro Navio sin mastiles, eternizasse nuestro reconocimiento, y supiesse la posteridad, à quienes haviamos tenido recurso en peligros tan evidentes.

No se invoca en vano à la Madre de Dios, ni al grande San Francisco Xavier, en Mares tan famosos por sus Milagros. No se hà visto Navio mas agitado, por casi veinte y quatro horas que durò la tempestad. Cien veces montes de agua, quebrandose contra los flancos del Bagèl, parecian deberlo hacer añicos. Cien veces pensamos ser sepultados en unas olas como Montañas, que el viento levantaba, y descargaba sobre nuestros Puentes. En fin, fuè un milagro, que dexandonos llevar, segun las corrientes, y tempestad nos arrojaban en un Mar, sembrado de puntas de rocas, no nos huvieramos estrellado contra alguna de ellas. Lo debèmos sin duda à la misericordia del Señor, y à la poderosa intercession de Maria Santissima, y del Apostol de las Indias.

Vino en fin la calma, y se pusieron otros mastiles, y velas de Gavia, que teniamos de retèn. Era todo esto dèbil socorro, y composicion: caminabamos no obstante, y aun causamos miedo à un Navio Portuguès, que por algun tiempo nos siguiò à lo lexos, sin atrever à acercarse, hasta que reconociò, que no nos hallabamos en estado de darlo caza. Descubrimos, en fin, la Isla de *Sanciam*, ò Sanchòn, con mucha gana de tomar tierra. Los favores, que acababamos de recibir de San Francisco Xavier, merecian que fuessemos en peregrinacion al lugar de su Sepulcro. No se pudo por entonces, porque siendo el viento favo-

rable, era preciso darse priessa para llegar à Cantòn, antes que entrasse la mudanza de *Monzones*. (a)

Abanzàmos hasta las Islas de los Ladrones,(b) à la boca del Estrecho de Macao. (c) Un viento favorable, por quatro horas, nos bastaba para ganar el Puerto; pero una calma inesperada nos detuvo, y quiso Dios hacer nuevas pruebas de nuestra paciencia. Al anochecer vimos grandes rafagas de luz desplomarse del Oriente, el Cielo en fuego, y las nubes encendidas, el golpeo de la marea muy irregular, y un viento discontinuado, y à soplos interrumpidos, como à torbellinos; presagios todos muy funestos de un uracàn cercano. La Chalupa havia ido à abocarse con el Navio Portuguès, y pedirles un Piloto, que conociesse el Paìs, y nos conduxesse à algun Puerto entre las Islas alli immediatas. Contentòse el Capitàn Portuguès con responder, que à su arribo à *Macao* embiaria uno con Barcos de remolco, y con esto fuè à guarecerse al abrigo de las Islas vecinas. Era nuestro Navio de demasiado buque para poderle seguir. El partido que se tomò, fuè de tomar Puerto en Sanciam, cuyas Costas conocian, y havian en el viage precedente sondeado nuestros Pilotos.

El dia siguiente, pues, por la mañana, apare-

(a) En estos Paìses corre el ayre por seis meses del Este al Oueste, y otros seis meses del Oueste al Este.

(b) Estas Islas estàn en la entrada del Golfo de *Macao*, muy distintas de aquellas llamadas Marianas, en honra de la Reyna de España Maria Ana de Austria. Algunos años hace, que se diò al publicò la Historia de las Islas Marianas.

(c) Ciudad de la China, perteneciente à los Portugueses.

reciendo el Cielo, y la Mar mas irritados, que hasta entonces, se levantò ancora, y se bolviò la Proa àzia Sanciam. Descubriòse un poco el Cielo; pero el ayre se enfureciò mas. Eran de vèr las admirables elevaciones del Mar, de que habla el Propheta, porque de alli à poco llegò su furor à lo sumo; pero nos faltaba la quietud de ànimo, necessaria para contemplar las maravillas de un espectaculo tan terrible; y ahora solamente trayendolo à la memoria, no podèmos menos de alabar, y temer à su Todopoderoso Autor.

Hacìa el uracàn un fracaso terrible en lo exterior, è interior de nuestro Navio; rompìa nuestras velas, como si fueran telas de araña: quebrabanse nuestras dèbiles antenas; y todos los mastiles, compuestos de palos mal unidos, se desmembraban, cayendo cada pedazo por su lado; de suerte, que apenas se remediaba un mal, quando era menester acudir à otro. Los que estaban en la Chalupa, clamaban por misericordia; à cada caìda de las olas, que tanto los elevaba, creìan hallar su sepultura; porque el Navio, que rapidamente passaba de la punta de la montaña de agua, arrastraba àzia abaxo à la Chalupa, precipitandola como un rayo, y haciendola caer casi sobre la Popa del Navio. Animabanlos desde la Galerìa los Oficiales, lo mejor que podian: con todo esso reynaba un triste silencio en todos, y sus semblantes pàlidos, y medrosos, eran un vivo retrato de sus conciencias. Ciertamente no hay cosa tan terrible, como ser sorprehendido cerca de tierra de una tempestad, en un Navio tan maltratado, y descalabrado, como lo estaba el nuestro. Pero lo

que más que todo nos consternò, fuè, que yà cerca de Sanciam no veìamos donde poder abrigarnos del viento.

Tres Bahìas hay al lado del Mediodia; las dos primeras son demasiadamente estrechas, y poco seguras; à la entrada de la tercera, veìamos como una barrera de olas, que se quebraban contra los escollos. Jamàs se huvieran atrevido los Pilotos à tentar su entrada. El Señor de la Rigaudiere, contra el parecer de todos, haciendo juicio, que estas quebradas, y espumosas olas, eran ocasionadas de el precipitado refluxo del Mar, hizo abanzar con valor por enmedio, y nos logrò un abrigo, que inutilmente huvieramos buscado en otra parte. Echamos allì ancora, conociendo que el parage no nos libraba enteramente del peligro. Aùn fuìmos por dos noches agitados, y mecidos con violencia, sin hallar descanso, hasta que un Piloto Chino de Sanciam nos hizo echar ancora à vista del Sepulcro de San Francisco Xavier. A nuestro arribo saludamos al Santo con cinco tiros de Artillerìa, y cantamos despues el *Te Deum*, y las Letanìas del Santo Apostol. El Padre Fontaney, revestido de ceremonia, como Embiado del Emperador, hizo al Santo el *Koteou*, esto es, las genuflexiones, y prosternaciones, que se acostumbran en la China, quando se pretende honrar à alguno de un modo extraordinario. Lo puso en execucion en presencia de muchos Chinos de *Sanciam*, que pasmados, y como fuera de sì, se aplaudian de tener en su Paìs el Sepulcro de un hombre de tanta veneracion entre los Europeos.

El

El peligro de que acababamos de salir; (porque à juicio de nuestros Oficiales, el del dia en que perdimos todos nuestros Arboles, nada fuè en comparacion de este:) el peligro, buelvo à decir, hizo resolver al Señor Regaudiere à no arriesgar en Mar tan tempestuoso el Navio, tan mal proveìdo de mastiles. Tuvo Consejo, y en èl se resolviò, que el Padre Fontaney iria por tierra à Cantòn à pedir socorro à los Mandarines: que los Señores Directores del Comercio de la China le acompañarian; y que sin esperar el arribo de el Navio, se trabajaria sin interrupcion en arbolar de nuevo la Fragata, y prevenir su carga para partir para Europa desde el mes de Enero. El Padre Fontaney, antes de partir, fuè à decir Missa à la Capilla, que un año hace levantaron nuestros Padres Portugueses sobre el Sepulcro de San Francisco Xavier, y se embarcò despues para Coanghai, donde llegò el dia de San Lorenzo. Embiònos desde esta Ciudad, distante quatro, ò cinco leguas al Norte de la Isla de *Sanciam*, una Galera de veinte y quatro remeros, para que en su ausencia fuessemos à nuestra voluntad al Sepulcro de el Apostol de las Indias, para recoger alguna partecita de aquel fuego Sagrado, que consumia al Apostol. Por casi tres semanas, que nos estuvimos en este parage, distante dos leguas del Sepulcro, ibamos muchas veces à decir allì Missa, y tuvimos el consuelo de que todo el equipage, en diferentes vandas, fuesse à honrar al Santo, y comulgar en la Capilla, que los Padres Portugueses han hecho construìr; es de bello aspecto, aunque de yesso solamente; pero los Chi-

nos

nos han dado al yesso aquel bello barnìz, encarnado, y azùl, que tanto hermosèa, y hace brillar sus obràs.

Por lo què mira à là Islà dè *Sanciam*, ni la hallamos tan poblada, ni tan bien cultivada, como se decia. Tuvimos todo el tiempo, que era menester en casi dos meses, que costeabamos sus al rededores, para reconocerla bien por adentro, y por afuera. Tiene esta Isla como quince leguas de circuito, y tres, ò quatro Poblaciones; los habitantes son por la mayor parte Pescadores; al rededor de sus Pueblos siembran, para su subsistencia, algun poco de arròz, y todo lo demàs se reduce à la pesca. Siempre vàn de compañia à passearse, y de lexos se tendrian sus Barcas por una pequeña Armada Navàl. Desde que nuestros Padres Portugueses edificaron la Capilla, han convertido algunos de los Isleños; su ànimo es, establecer una Mission en la Ciudad de Coang-hai, distante quatro, ò cinco leguas; y el Padre que alli residiesse, harà excursiones à Sanciam, y à las Islas vecinas. De este modo esperan formar en breve una fervorosa Christiandad, y lograr, que el lugar santificado con la muerte del Apostol de las Indias, no se vea en adelante profanado con el culto de los Idolos.

Azia el fin del mes de Agosto avistamos una mañana tres Galeras, adornadas de Vanderolas, Gallardetes, Estandartes, Lanzas, Picas, Tridentes, y principalmente de grandes Lintèrnas; à el rededor de las quales se leìan en caractères Chinos, los titulos de la Dignidad de Embiado de el Emperador. Enmedio de un numero grande de

Remeros, y Soldados Chinos, havia una musica, compuesta de un Tymbal de cobre, y de una Corneta, que servian como de baxo, y de acompañamiento à un Pifano, y à dos Flautas del Paìs. Quien venìa era el Padre Fontaney, con todo su cortejo de *Tagin*; esto es, de Embiado del Emperador. Lo que mas consuelo nos diò fuè, que nos traìa nuevos mastiles, y vergas, que aunque de poca resistencia, podian con todo esso, entretanto que otros Arboles mejores se previniessen, bastar para andar las cinquenta leguas, que quedaban desde Sanciam à Cantòn. Entretanto que se colocaban, recibiò el Padre Fontaney la Visita del Mandarìn de Coang-hai, que se executò con todas las ceremonias Chinas; y nosotros nos fuimos por la ultima vez à satisfacer à nuestra devocion à el Sepulcro de San Francisco Xavier.

Levantamos ancora desde por la tarde, escoltandonos las tres Galeras del Tagin, mas por honra, que por necessidad. Queria el Padre Fontaney embiarlas à que nos esperassen en la boca, ò entrada de el Rio de Cantòn; pero no haviendo permitido las corrientes, el mal tiempo, y las tempestades, que se alexasse mas de una legua de Sanciam el Amphitrite en el espacio de diez dias, se determinò à servirse de las Galeras, para transportar à los Missioneros à Cantòn. Se consultò quien quedarìa por Capellan en el Navio, y como yo era el Missionero, que menos necessitaba de descanso, y por otra parte estaba en possession de este empleo desde nuestra partida de Europa, me lo continuò el Padre Fontaney, dexandome à el Padre Contancin. Nos despedimos

de nuestros amados Compañeros, que se embarcaron à bordo de las Galeras, y arribaron felizmente en tres dias à Cantòn. No haviendo aùn llegado la estacion de los vientos del Este, esperabamos, que pudiesse el Amphitrite, valiendose de las mareas, arrastrarse hasta Cantòn, como lo havia hecho en el viage precedente; pero no estaba entonces en tan mal estado, como en la ocasion presente. Con todo esso, hicimos quanto dependia de el arte, y de la maniobra; muchas veces à el dia nos haciamos à la vela, tal vez abanzabamos algo, muchas bolviamos atràs; de tal suerte, que en tres semanas navegamos solamente hasta Nicouko, à siete, ù ocho leguas de Sanciam. Viendo el Capitan, que se atrassaba demasiado el viage, escriviò à Cantòn para que nos saliessen al encuentro con una Barca China, en que pudiesse descargar los presentes para el Emperador, y los efectos de los Señores de la Compañia de la China. Disponiase el Padre Fontaney à practicar lo que el Señor Rigaudiere deseaba, quando nos sobrevino otra tercera tempestad, mas terrible, que las dos precedentes, la qual, exceptuando el naufragio, nos hizo caer, una tràs otra, en todas las desdichas, que en el Mar se pueden padecer.

Empiezo, amado Padre mio, à cansarme en referir tempestades; y si esta de que voy à hablar, no tuviera algo de singular, la passaria en silencio; pero ¿què se ha de hacer? No es esto Novela, en que es permitido diferenciar las aventuras, para dàr gusto à el Lector. Escrivo las que plugo à Dios embiarnos; y las refiero, porque sè, que

el cariño de Vmd. quiere ſaber los menores apices de lo que nos ha ſucedido en Mares tan diſtantes. Eſtabamos, pues, como yà he dicho, ſiete, ù ocho leguas à el Eſte de Sanciam, en frente de la Isla de Nicouko, abanzando un poco cada dia contra viento, y marea, quando un uracàn, ò por mejor decir, uno de aquellos Tiphones de los Mares de la China, que ſon un agregado de todos los vientos juntos, nos arrojò à mas de quarenta leguas de alli.

Haviamos tenido algunos preſagios de eſta tempeſtad, y el Capitan havia querido entrar el Navio en un Puerto baſtante comodo, que eſtà al Norte de *Nicouko*. Dos dias antes ſe havia ſondeado, yendo à enterrar à nueſtro primer Piloto Inglès; pero el Piloto Chino, baxo cuya conducta eſtaba entonces el Navio, ſe puſo à burlarſe de nueſtro temor, prometiendonos para el dia ſiguiente un viento, que nos pondria en el Puerto de *Macao*. Es fuerza, que un Capitan ſe fie de la experiencia de los Pilotos de la Coſta. La pretendida habilidad de eſte, nos hizo eſtarnos ſobre nueſtras ancoras; pero no tardò el arrepentimiento. Eſtabamos Mar adentro lo baſtante, y como à las once de la noche ſe levantò un Norte terrible, acompañado de lluvia, que nos moviò ſobre nueſtras ancoras, y nos apartò mas lexos de la tierra. Saltaron todos de la cama, por neceſsidad, porque llovia dentro del Navio, como por fuera. Haſta amanecer, diſpuſimos lo neceſſario para buſcar algun parage ſeguro; pero por la mañana, eſtando la Mar demaſiadamente furioſa, no pudiendo levantar ancora, cortamos el cable, y la dexamos

alli. Como el viento venia de *Niceuko*, no pensamos en buscar este Puerto, y tomamos el partido de bolver à nuestro antiguo asilo de Sanciam; pero en el camino se rompiò nuestra vela mayor, siguiò luego el trinquete, y la vela de mesana se hizo pedazos poco despues: pusimos otras à toda priessa; pero los vientos de estos Mares no se parecen à los de allà. Jamàs pudimos mantener una vela siquiera, para conducir el Navio, y assi nos dexamos ir al grado de los vientos, y de la misericordia del Señor.

Para mayor aumento de desdichas, el Cielo se puso tan negro, y la lluvia fuè tan espesa, què no veìamos por donde ibamos. Estabamos como en una calle sin salida, llevandonos el viento à la tierra, que casi nos rodeaba, sin poder tomar precaucion para vernos encallados. Hizo el Capitan, por acaso, poner una nueva vela grande, que nos sirviò mucho en esta perplexidad; avistamos la tierra à un quarto de legua de distancia, sembrada de rocas escarpadas, contra las quales se quebraba el Mar con tanto furòr, que yà perdimos toda esperanza de librarnos, no pareciendonos possible tomar otro rumbo. Cada uno se diò por perdido, se dispuso para morir, y pedia misericordia. Oìmos muchas confessiones, y despues de havernos encomendado à Dios, acudimos à todas partes, para preparar à los demàs à una buena muerte. Yà ibamos à dar contra una roca horrible, que estaba en la punta de una Isla, llamada *Ou-tcheou*; y à un tiro de fusil solamente del Navio, procuramos virar para evitarla, tomando con la vela mayor el viento de en medio: y retardando este movimiento

la Chalupa, y el Esquife, cortamos sus amarras, despues de haver sacado la gente, que estaba dentro. Hizose mas pedazos la vela mayor; pero tres, ò quatro avenidas de viento, que havia recibido, hizo mudar de rumbo al Navio, y evitamos la punta de *Ou-tcheou*, y cayendo à sotavento de esta Isla, yà no teniamos que temerla; pero quedaban otras infinitas. La tempestad empezaba, y por falta de luz à mediodia, por la obscuridad del tiempo, y la lluvia, echabamos à cada instante la sonda, para conocer por la diminucion del fondo, si nos acercabamos à las Islas, ò à algun banco de arena. Era nuestra unica esperanza una ancora gruessa, que teniamos ànimo de echar, quando hallassemos solamente diez, ò doce brazas de agua; pero en tales ocasiones, todas las ancoras imaginables dàn poca, ò ninguna seguridad. Luchabamos con un Mar furioso, y unos vientos desenfrenados: ni sabiamos donde estabamos, ni adonde ibamos. Unicamente conociamos, que estabamos rodeados de peligros, y escollos. Tratamos de recurrir con nuevo fervor al que manda à los ayres, y à los vientos: y resignados, y conformes, con quanto su justicia quisiesse disponer de nosotros, esperabamos, que se acordarìa de sus antiguas misericordias.

Despues del peligro de *Ou-tcheou*, havia yo hecho, en nombre, y à solicitud de todo el equipage, un voto à Santa Ana de Aurai: es esta una Ciudad pequeña de Bretaña, donde esta Santa es honrada singularmente de los Navegantes, quando buelven de un viage largo. Ellos prometieron ir todos à pie, y hacer sus devociones en la famo-

mosa Capilla de esta Santa, si bolvian à Francia. Esta especie de votos se hace siempre con lagrimas en los ojos, y con demonstraciones grandes de compuncion en el corazon. No era necessario excitar la devocion de los Marineros: eran los primeros en pedirnos, que rogassemos por ellos. Los mas fervorosos me traìan à sus Compañeros recien convertidos à confessar: y algunos, que en ocho, ò diez años no havian recibido los Sacramentos, no siendo Catholicos, sino por respeto humano, se convirtieron muy de veras, y desde entonces tienen una vida muy edificativa. Teniamos en nuestra compañia dos Missioneros de las Missiones Estrangeras, llamados Basset, y Besnard; se hallaban à bordo, quando nos sorprehendiò la tempestad cerca de *Nicouko*. Como ni ellos, ni el Padre Contancin, y yo haviamos de bolver à Francia, convenimos en hacer en particular un voto, en honra de nuestros Santos Angeles de Guarda. Estabamos en visperas de su Fiesta, y no dudamos, que por su intercession, y la de la Santa, à quien acudieron los Marineros, siendo nuestros conductores, nos librariamos de tan imminente peligro.

Lo restante del dia, y de la noche, fuè horrible la guerra, y lucha entre el Mar, y los vientos. Azia media noche, no haviendo de fondo mas que doce brazas, se echò la gruessa ancora, que nos quedaba. Es inexplicable la agitacion en que estuvo el Navio, semejante à la de un Leon, que se esfuerza à desembarazarse de su cadena, y en fin logra el romperla. Rompiòse el cable à las cinco de la mañana, y nos vimos, mas que nunca, abandonados à la Providencia, y metidos en nue-

vos

vos peligros. Consultamos, si convendria mas entrar Mar à dentro, con riesgo de ser llevados por las corrientes à la Isla de *Hainon*, donde nuestros Mapas nos representaban infinitos escollos, y bancos de arena; ò si costeariamos, para encallar en el primer parage, que nos pareciere favorable, à fin de salvar nuestras vidas, y parte de las mercaderias. Fueron todos de este ultimo parecer. Descubrimos tierra à la mañana, desde bastante lexos, y bolvimos el rumbo àzia ella; pero para mejor escoger el lugar donde hariamos naufragio, se pusieron todas las velas, aun las de estai, (a) para mejor govierno del Navio. Las mas se rompieron, porque la tempestad continuaba sin diminucion, y sin darnos un instante de descanso.

Avistamos en fin tres tierras, la una era la China, y las otras dos Islas desiertas, y escarpadas. La dificultad era elegir donde encallar; los que mas gana tenian de salvar sus vidas, deseaban, que nos echassemos sobre el continente de la China; pero no se libertaba alli el Navio, que sin la menor duda se huviera abierto contra las rocas, que veìamos como à media legua de la orilla. Tomò el Señor Rigaudiere otra resolucion mas prudente; hizo poner el governalle àzia la Isla mas abanzada en el Mar, con firme esperanza de hallar à sotavento de esta Isla algun abrigo, y ancorage. Por providencia del Cielo, al mismo tiempo amaynò un poco el viento, y aprovechandonos de esta bonanza, con sola la cebadera, y el trinquete, y vela de mesana, bogamos por en medio del

(a) Velas triangulares, que se ponen sin palos en los estais del Navio.

del canal, que separa las dos Islas, la sonda en mano para buscar fondo, y Mar mas tranquilo à espaldas de la Isla; alli echamos una ancora pequeña, y el dia siguiente nos hicimos à la vela para tener mas agua; porque echamos de vèr, que en el refluxo casi tocaba el timon al fondo, à peligro de romperse con el golpeo.

Ignorabamos donde estabamos, y nos faltaba Chalupa, y Esquife para embiarlos à tomar lengua. Disparamos varias piezas de Artilleria, para dàr señal à los Chinos de nuestro embarazo, y de la necessidad de su socorro. Nadie pareciò en dos dias, no obstante que con nuestros anteojos de larga vista estuviessemos mirando lo largo de la orilla bellos Puertos, Ciudades muradas, y Templos de los Idolos. Por falta de Chalupa, y Esquife en que ir à tierra, hicimos con pedazos viejos de mastiles, y de remos quebrados, una especie de balza. No tardò mucho, ni costò gran trabajo su construccion. Al hacer la prueba, si con este agregado de tablas, era possible vencer los escollos, y los monstruos del Mar, aparecieron unos Barcos Chinos. Era el Mandarin de Guerra, que, haviendo oìdo nuestros cañonazos, venia à reconocer quienes eramos. Supimos de los Chinos, que estabamos en la rada de *Tien-Pai*, y que la Isla se llamaba *Fan-ki-can*, que quiere decir, Isla de los Pollos; porque los Chinos, passando cerca de ella en sus viages por Mar, suelen dexar alli algunos Pollos, en honra de un Idolo, para que les conceda viento favorable. Añadieron, que à una legua, tierra adentro, estaba la Ciudad de *Tien-Pai*: que el Mandarin de Guerra se llamaba

Li-tou-sse, y que no havia mucho, que havia venido de *Macao*.

Al oìr el nombre de *Li-tou-sse*, exclamamos bendiciendo à la Divina Providencia, por havernos en tantos trabajos consolado, con hacernos caer en manos del mejor amigo, que tenia la Nacion Francesa en la China. Siendo este Señor Mandarin de Guerra en Macao, havia dado mil pruebas de amistad, y benevolencia, y hecho à los Franceses todos los buenos oficios que havia podido: de manera, que los Señores de la Compañia de la China, informados de sus favores, havian entregado al Señor Rigaudiere un bello sable, para que se le regalasse. Los Señores Basset, y Bernard, versados en la Lengua China, le fueron Diputados para pedirle un buen Piloto de la Costa, Barcas, que sirviessen en lugar de la Chalupa, provisiones de boca para nuestra provision, por haverse echado à perder nuestro vizcocho con el agua del Mar: cal para componer nuestro horno, derribado con los grandes vaybenes, y agitacion del Navio; y en fin, Mensageros, que llevassen à los Directores del Comercio, y al Padre Fontaney, noticia de nosotros, pues no podia menos de estàr este con mucho cuidado, no haviendonos hallado en *Nicouko*, ni en *Sancian*.

Fuè imponderable la actividad del Mandarin *Li-tou-sse*, para satisfacer à nuestras sùplicas, y para servir à nuestra Nacion: embiò tres Galeras à saludarnos, y ofrecernos su casa, si queriamos ir à tierra; pero se avivò mucho mas su cuidado, luego que supo, que havia à bordo del Navio presentes magnificos para el Emperador. Le iba

la

la vida, ò à lo menos la fortuna, en que no se perdiessen en todo el distrito de su jurisdiccion; porque en la China, mas que en otro Paìs alguno, por el sucesso se juzga de la buena conducta, y hacen à los Mandarines responsables de los contratiempos que suceden, aunque sea sin culpa suya. Despachò al punto Expressos à los Mandarines sus Superiores, al Virrey de Canton, al *Tsong-tou*, que es Governador de dos Provincias, para recibir sus ordenes, y para descargar sobre ellos parte del cuidado, y de la inquietud que le causaba nuestra situacion. Entretanto que tomaba con ellos medidas concernientes à nosotros, sucediò en la rada misma de *Tien-Pai* una desgracia, que à èl, y à nosotros llenò de susto, y de consternacion.

Como nos havia servido de abrigo la Isla de Fan-ki-chan, contra parte de la ultima tempestad, hicimos juicio de poder invernar alli. Nos haviamos aferrado con las tres malas ancoras, que nos quedaban, haviendo desguarnecido el Navio de sus aprestos, como si estuvieramos en Puerto seguro. Yà haviamos hecho ànimo de construir en la Isla un Hospital para los enfermos, quando sacò Dios de los thesoros de su enojo uno de aquellos uracanes furiosos, con que mas de una vez nos havia castigado. Si se ha de decir todo, este golpe nos abatiò, y nos humillò baxo la mano Todopoderosa del Señor. Yo hasta este lance havia mirado con bastante tranquilidad todas las tempestades: el buen efecto, que producian en el equipage, despertando en èl los sentimientos de vida eterna, que procurabamos excitar en cada uno, nos recompensaba, y consolaba en nuestras fati-

gas; pero al vèr que repetian una sobre otra, sin permitirnos ocho dias de descanso: solamente me atrevia à exhortarlos à la resignacion en la Divina voluntad. Batidos de esta nueva tempestad, pendian nuestras vidas, por decirlo assi, de unos dèbiles cables, que à cada instante se rompian, y à cada media hora necessitaban de nuevos reparos, y refuerzos. Si, como en la ultima tempestad, se huvieran quebrado, no sè donde huvieramos encallado, porque soplando el viento con espantoso furor de la Isla de *Fan-hi-chan*, nos estaba cerrada toda esta Costa. Huvieramos sin remedio perecido en la misma rada de *Tien-Pai*, llena de bancos, à mas de legua y media de la orilla, sin que nadie, segun toda apariencia, huviera podido ganar tierra. Durò esta inquietud mas de veinte y quatro horas. Nunca me pareciò dia alguno tan largo. No me assustaba mi peligro particular; porque, gracias al Señor, los riesgos, y pruebas passadas, me havian preparado à todo, y de buena gana huviera yo convenido en naufragar, si (como otro Jonàs) huviera podido salvar à los demàs. Mi sentimiento, y temor era por la vida de tantos pobres, que con mucha fee, à lo que podiamos juzgar, havian invocado el nombre del Señor; y porque no pereciesse en el Puerto un Navio cargado de todos los medios, y fondos necessarios para el establecimiento de nuestra Mission: me conformaba, no obstante, con la disposicion de la Providencia, que en tantos riesgos no nos havia abandonado.

Quando luchabamos del modo dicho con el Mar, y los vientos, el afligido Mandarin *Li-tou-sse*, esta-

estaba en la rivera, mas muerto que vivo, temiendo à cada instante, que nos sepultassen las olas con los regalos para el Emperador. Luego que aclarò un poco el tiempo, subiò à las alturas de *Tien-Pai*, con anteojos de larga vista, para reconocernos, y haviendonos visto, despachò una Barca con un Mandarin subalterno, para obligarnos à venir al Puerto mismo de *Tien-Pai*, y ponernos alli en seguridad. Al mismo tiempo se havia embiado el *Siang-kong*, ò Letrado Catequista del Padre Fontaney, à *Tien-Pai*, para que el Mandarin nos embiasse Barcas, por haver determinado el Consejo de los Oficiales poner en la Isla de *Fan-ki-chan*, y aun transportar à *Tien-Pai*, quanto se pudiesse de la carga del Navio. Juntò à este efecto *Li-tou-sse* quantos Esquifes, Galeras, Barcas de carga, y de Pescadores havia en el Puerto, y nos las embiò. No nos admiramos poco, que con tanta promptitud viniesse à nuestro socorro esta pequeña Armada Navàl. Preguntamos desde luego à los Pilotos Chinos, si el Amphitrite, que hacia diez y siete pies de agua, podria entrar en el Puerto; y respondieron, que no podia, sino se esperaba la Luna nueva, ò su plenitud, en que las mareas son mas altas, por haver en la boca del Puerto una Barra, à quien cubrian por lo regular quince pies de agua; pero que en los plenilunios llegaban à veinte. Para mayor desgracia nuestra, no correspondia la marea alta hasta diez dias; y en cinco, à mas tardar, estabamos amenazados de otra tempestad, semejante à la ultimamente referida. Resolvimos, pues, no perder un instante de tiempo, para poner las mercaderias en tier-

rà, y servirnos de los Barcos del Mandarin *Li-tou-sse.*

Quando se sacaban los fardos del almahacen del Navio, se alborotò el equipage, y nos hizo suspenderlo todo. Assustados los Marineros en la ultima tempestad por su propria vida, llevaban muy mal, que antes procurassen poner en salvo la carga del Navio, que sus personas: recelando, que luego que se descargasse el Navio, sin dificultad los entrarian en alta Mar: de aqui resolvian, no permitir que se descargasse. Nos descontentò algo esta sedicion, que à no haverla apaciguado el Señor Rigaudiere con su prudencia, y autoridad, huviera podido tener muy malas consequencias. Entretanto estaban los fardos sobre las puentes, para ser descargados en los Barcos Chinos, que rodeaban el Navio. Apenas calmò el equipage, quando cayò una fuerte lluvia, que nos obligò à baxar otra vez los fardos, porque se huvieran echado à perder, si se huvieran llevado à tierra, mayormente no haviendo almahacenes prevenidos, por no haver havido tiempo.

Parecia, que queria Dios probar nuestra paciencia, frustrando, uno tràs otro, todos nuestros designios. Fueron algunos à registrar los Barcos mayores de los Chinos, à vèr si se podian transportar algunas cargas à *Tien-Pai.* Hallabanse los camarotes demasiadamente estrechos para fardos de Europa, y por inutiles se despidieron. Quedamonos con las Barcas pequeñas de los Pescadores, que podian llevar, uno à uno, algunos fardos à *Ean-ki-chan*, à donde aquella misma noche se embiò gente à levantar una choza, para que estuviessen

sen à cubierto. Por la noche, los Pescadores, à quienes haviamos proveìdo de viveres con abundancia, acordandose que sus pobres familias, cuyo unico sustento era la pesca, podian morir de hambre por su ausencia, se bolvieron à sus casas sin decir palabra, y no bolvieron à parecer mas. De este modo quedò toda la carga en el Navio, à pesar nuestro, y nos vimos en la precision de prevenirnos en este estado para la quinta tempestad, de que estabamos amenazados. Empezò, en efecto, con la misma violencia que las otras; pero, gracias al Señor, durò poco, y aqui dieron fin todos nuestros males.

Todo nuestro cuidado se reduxo desde entonces à tener noticias del Padre Fontaney: le haviamos embiado muchos expressos à Canton, y à *Coang-hai*: los Señores Basset, y Bernard, con el Capitan segundo el Señor Oury, fueron tambien à informarle de nuestros contratiempos, y necessidades. El Padre por su parte, en todo este intervalo, recorria las Islas con grandes peligros, è inquietudes, no hallando lo que buscaba, ni siquiera un tablòn, ò señal de la Chalupa, que haviamos abandonado cerca de *Sancian*. Entretanto el *Houpou*, ò Mandarin de las Aduanas, que havia ido desde Canton à *Tien-Pai* por sus intereses, nos dixo, que el Padre Pelisson, Superior de nuestra Casa de Canton, se havia embarcado al mismo tiempo que èl, para venir à sacar los regalos del Emperador, y que mientras llegaba, se le embiasse alguno con quien tratar de los derechos de las mercaderìas. Nos causò alguna estrañeza vèr, que fuessen mas diligentes los que venìan à inquie-

quietarnos ; que los que con tanto cuidado nos buscaban para hacernos bien.

En fin , un Domingo antes de anochecer vimos dos Galeras , que nos parecia trahian su rumbo àzia *Tien-Pai*: un instante despues percibimos , que venian àzia nosotros. Miramos con los anteojos de larga vista , y nos pareciò blanca su Vandera , y luego la creìmos amarilla. En fin, distinguimos grandes charactères Chinos , y era el *Tagin*. Una Barca embiada à tomar lengua, nos diò voces , diciendo , que eran los Directores de Canton , con los Padres Fontaney , y Pelisson. Al punto se pusieron los Soldados sobre las Armas , y previnieron una descarga de la Artillerìa. Fuè grande nuestra alegria , y nos abrazamos con el mayor gozo. Nos traìan arboles , y refrescos. Los Chinos pidieron , que no se disparasse la Artillerìa , hasta que se huviessen retirado lexos del Navio. Renovamos , sin perder tiempo , los mastiles, para entrar quanto antes en *Tien-Pai*. Su Puerto es grande , y espacioso , mas no se vèn sino bancos de arena , que en las altas mareas se cubren de agua , y en las baxas quedan en seco : apenas huvo fondo suficiente para las Galeras Chinas. Es el Puerto como una vacìa ; pero tan estrecho , que no hay mas de seis , ò siete brazas de agua ; y como yà he dicho , para llegar à èl , es preciso passar sobre una barra , que no tiene mas de tres. Nos arrimamos no obstante en el novilunio , con ànimo de passarla en la marea alta ; pero el viento fuè contrario.

Vinieron los Mandarines de *Tien-Pai* à visitar al Padre Fontaney : los recibimos con mucha hon-

honra, y cortesanìa, gastando mucha polvora. Ellos, sentidos de que no pudiessemos entrar en su Puerto, nos dieron noticia de otro, como veinte y cinco leguas mas abaxo. Haviendonos informado de los Pilotos Chinos, nos dixeron maravillas de èl, y los embiamos con uno de nuestros Pilotos à sondearlo. Entretanto fuimos otra vez à echar ancora à *Fan-ki-chan*, donde el Padre Fontaney hizo cargar los regalos para el Emperador, y transportarlos à *Tien-Pai*, à bordo de una Galera, que à este fin havia hecho venir de Canton, haviendo antes concertado con los Mandarines, que se llevarian por tierra. El *Tsong-tou* havia pedido esta gracia, ofreciendose à hacer todos los gastos. Diò orden de que se compusiessen los caminos, y que se previniessen los *Cong-hoen*, que son las casas en que los Mandarines se hospedan en sus viages. El *Houpou*, sabiendo que estaba el Padre Fontaney en *Tien-Pai*, partiò, quanto antes pudo, de allì, y embiò sus gentes à bordo del Amphitrite à visitarle; pero no quisimos siquiera darles oìdos, porque fiados en los presentes del Emperador, que havia traìdo el Navio, no dudabamos, que en reconocimiento seriamos eximidos de pagar los derechos de la Aduana, y de las vexaciones del codicioso *Houpou*.

Mientras que los Mandarines hacian cubrir en *Tien-Pai*, con sogas de paja, los fardos que eran para el Emperador, y los disponian para que los Mozos de cordèl pudiessen llevar sobre unas cañas largas, vino à bordo el Padre Fontaney à despedirse, y declarò al Padre Contancin por Capellan del Navio. Disputamos algun tiempo, qual

de los dos se quedaria; pero como el Padre à ninguno cede en mortificacion, y en valerse de las ocasiones de padecer; el Padre Fontaney decidiò la diferencia en su favor. El dia 12. de Noviembre de 1701. pisè por la primera vez la tierra de la China, despues de una navegacion tal, como la tengo referida. Dexo, amado Padre mio, à la consideracion de Vmd. el imaginar el gozo excessivo, con que tomè possession de una tierra, por la qual suspiraba mas de ocho años havia. No me daba pena el haver padecido tanto en el viage, y pedia al Señor, que prosiguiesse tratandome, como en todos los Siglos ha tratado à sus Apostoles, y à los Predicadores de su Evangelio, que en ninguna parte han plantado con tanta firmeza el Estandarte de su Cruz, como adonde han encontrado contradiciones, y tormentos.

Desde el dia mismo que lleguè à *Tien-Pai*, fuè preciso hacerme Chino en toda forma, tomando trage, y apellido del Paìs; porque no pueden los Chinos pronunciar siquiera los nombres de Europa. Nos vemos todos los Missioneros, y Comerciantes, precissados, à nuestra llegada, à adoptar el nombre de alguna Familia del Paìs: el mio es *Tan-chan-hien*. Por lo que mira à las modales, y estilos de este Imperio, un Europeo necessita bolver à fundirse de pies à cabeza, para ser un Chino cabal. Los Mandarines de *Tien-Pai*, nos recibieron en el *Cong-koen*, y nos regalaron desde la primera noche, à su manera, con una confusion de platos, y guisados, que, dando de valde que sean excelentes, dudo mucho que sean del paladar de nuestros Franceses. Havia con que satis-

fa-

facer à los que no buscan sino la abundancia, y diferencia de manjares, porque sin duda alguna nos sirvieron mas de quarenta platos, y guisos diferentes. El Señor Rigaudiere, que nos havia acompañado hasta alli, tenia gana de combidar à los Mandarines à un banquete Europeo; pero como estaban de partida los fardos, y dispuestos los Portadores, y Soldados de la Escolta, no quisieron perder tiempo, ni detenerse.

Vinieron el dia siguiente dos Mandarines del *Tsong-tou*, à ordenar la marcha, y presidir la conduccion de los regalos del Emperador. Llevaba cada fardo un pequeño Estandarte amarillo, con una inscripcion China, que avisaba al Pueblo, que estuviesse con respeto à su passo. Los portadores tenian que dàr sus nombres por escrito, y quien los fiasse: un Soldado marchaba siempre al lado, y el Capitan era su Garante. Demàs de esto, los Mandarines con los de su mando, formaban un pequeño Esquadron volante, y cuidaban de que no se saliesse de los Caminos Reales. Nada hay tan Sagrado para los Chinos, como lo que pertenece al Emperador. La mayor friolera se mira con respeto, y se conserva con cuidado. Admirè el orden, que reynaba en nuestra marcha, siendo mas de quatrocientos en numero, si se cuenta el acompañamiento ordinario del *Tagin*. Esta comitiva se compone de Tymbaleros, Trompeteros, Flauteros, Pregoneros, Portadores de quita Soles, y Estandartes, Lacayos de à pie, y tambien Ministros de Justicia, destinados à castigar los delinquentes, &c. llevaban al Tagin en un *Palankin*, ò Silla de manos: nosotros marchabamos delante,

sirviendole de *Laoyes*, ò Letrados de primera classe. En esta orden salimos de *Tien-Pai*, y hicimos el viage de *Canton*.

Haviendo llegado à *Yan-chuin-yen*, Ciudad pequeña, y muy hermosa, creìmos, que todos sus habitadores havian salido à recibirnos. Tal fuè la multitud de gente, que estaba apostada en uno, y otro lado del camino. Nos comian con los ojos, por el gusto, si no me engaño, que tenian de vèr, la primera vez de su vida, à un Tagin Europeo; con barbas mas largas, que las de sus Compatriotas de la misma classe. Lo que mas novedad me hacìa, era vèr, que sin el menor tumulto, reynaba un profundo silencio en todo este infinito Pueblo, sin que pareciesse un solo Ministro Civil para contenerlos en su deber. A tal extremo llega la modestia, y quietud de la educacion de los Chinos, y su respeto, como llevo insinuado, por todo lo que toca al Emperador. El Mandarin de *Yan-chuin-yen*, que nos havia embiado la tarde antes, à mas de seis leguas de distancia, una cena yà compuesta, nos cargò de reverencias, y presentes en nuestra llegada. Fuìmos hospedados en un magnifico *Cong-koen*. Havia que passar tres patios antes de llegar al quarto del Tagin, y de los Laoyes: siempre estàn estas casas edificadas casi al Mediodia. Digo casi, porque segun las Leyes del Imperio, deben declinar algo de èl, y solo el Palacio Imperial puede estàr del todo buelto al Mediodia.

Desde *Yan-chuin-yen*, fuìmos à *Ho-tcheou*; en el camino reparamos una cosa bastante particular, y fuè, unas rocas extraordinariamente altas, como

mo

mo una grande torre quadrada, puesta en medio de una llanura immensa. No se sabe quien las puso: quizà fueron en los tiempos antiguos montañas, que las aguas descarnaron de la tierra que las rodeaba. Lo què dà alguna verisimilitud à la conjetura es, que algunas de ellas, àzia el pie, tenian pegada, y unida la tierra hasta cierta altura. Hay en dicha Provincia muy hermoso marmol, que sirve para fabricar Puentes, y llenar los surcos, y quiebras de los caminos, que causan las lluvias. A un Bonzo, falto de medios para passar la vida, el qual tuvo el pensamiento, algun tiempo hace, de reparar uno de los caminos, en que un Riachuelo formaba una mala laguna, el zelo que mostrò en esto para el bien pùblico, le grangeò tantas limosnas, que ahora se halla con caudal para construìr una hermosa Puente, y cerca de ella una casa de Bonzos. Luego que vì de lexos los grandes marmoles que havia juntado, hice juicio, considerando la cantidad grande que havia, que intentaba edificar un Palacio entero. Es el marmol de buena calidad, como se conoce en varios parages del camino, en que las huellas de los caminantes lo, han en alguna manera, bruñido.

Llegando à *Ho-tcheou*, se mudò en Armada Navàl nuestro Exercito de tierra. Cargaronse todos los fardos en nueve Barcos, dieronnos otros quatro para nosotros: en el uno estaban las provisiones, y la cocina: en el otro iban los Musicos: el tercero llevaba la Escolta de Soldados; y en el quarto ibamos nosotros. De legua à legua, orilla del Rio, havia un Cuerpo de Guardia, y los Sol-

da-

dados, al avistarnos, se ponian en fila, y al passar por ellos, haciendo la señal nuestras Flautas, nos saludaban con una descarga de su Mosqueteria. Su modo de disparar en tales ocasiones, se diferencia del nuestro. En lugar de tomar el Mosquete en mano, y de tirar al ayre, ò enfrente de sì, lo ponen baxo del brazo, la culata delante, y la descarga se hace como que tiran à algo, que està à sus espaldas. Quando el viage es por agua en Barcos, saltan à tierra, y hacen rancho sin diferencia, donde los coge la noche: los Soldados se reparten en quadrillas: tienen toda la noche hogueras encendidas, y hacen sin cessar un ruido, que espanta à los Ladrones; pero que molesta mucho à los que el susto, ò aprehension de Ladrones, no quita la gana de dormir.

A veinte de Noviembre llegamos à *Chao-kin*, Ciudad grande, donde reside el Tsong-tou, muy amigo del Padre Fontaney. Su Puerto es muy espacioso, en la junta de tres Rios, ò Canales grandes, de los quales el uno và à *Ho-tcheou*, el otro àzia *Chansi*, y el tercero, à una legua de *Chao-kin*, và à Canton. Este tercer Canal se estrecha tanto entre las Montañas, que, quando llueve mucho, no dexa de haver inundacion en *Chao-kin*. En este ultimo mes de Marzo, creciò el Rio hasta la altura de quarenta pies; de suerte, que à lo largo del Dique, y de la Ribera, vimos algunas casas, cuyos techos se havian llevado las aguas. Como el Tsong-tou hacìa el gasto de nuestro viage, todos sus Mandarines subalternos señalaron su zelo en su ausencia, y conforme à las ordenes, que les havia embiado desde *Canton* de recibir, y cortejarnos

nos bien. Nos esperaba èl mismo en esta Ciudad con impaciencia. Nos hicieron embarcar à bordo de un gran Barco, destinado para Mandarines: son estos Barcos muy comodos para viajar, y los caminantes se hallan por lo comun mejor alojados en ellos, que en sus casas.

Desde *Chao-kin* à *Canton*, ambas orillas estàn llenas de grandes Poblaciones, y tan cerca las unas de las otras, que parecen un solo Pueblo. Aqui es donde se empieza à formar alguna idèa de la hermosura de la China. Dexamos à la mano izquierda à *Kian-men*, Lugar celebrado por lo largo que es, pues tiene de largo mas de cinco leguas, con casi doscientas torres quadradas, guarnecidas de Soldados en tiempo de Guerra, para defensa de los habitantes. Passamos orilla del Pueblo de *Fo-chan*, que no es tan grande, aunque su compuesto es de un millon de almas: en su Rio solamente se cuentan mas de cinco mil Barcos, que igualan en lo largo à nuestros grandes Navios: cada uno de ellos hospeda una familia entera, con sus hijos, y nietos. No entro en esta cuenta una infinidad de Barcas de Pescadores, y Canoas, que sirven para passar la gente del uno al otro lado del Rio, por no haver Puentes sobre los Rios grandes. Se registran en las Campiñas, y sobre las colinas, un numero sin fin de Sepulcros, cerca de los Pueblos, y son como mojones de tierra, que rematan en punta, con una urna grande. No puedo creer, que los mas se hagan enterrar de esta manera, porque en breve seria menester tanto terreno para alojar à los muertos, como para hospedar à los vivos.

Pe

Pero, finalmente, llegamos el 25. de Noviembre à *Canton*. No puede llamarse Ciudad, sino un Mundo, donde se vè de todas Naciones. Su situacion es admirable: bañala un gran Rio, que por varios brazos và à parar à diversas Provincias. Tienese por mayor que Parìs: sus casas nada tienen de magnificencia exterior: el mayor edificio, que en ella hay, es la Iglesia que levantò el Padre Turcotti, Jesuìta, dos, ò tres años hà. Quexaronse los Infieles al Virrey de ello, como de un insulto, que un Estrangero hacìa à sus Casas, sus Templos, y sus Pagodes; pero este Magistrado, el mas sabio Ministro de la China, les respondiò: ,, Còmo querèis que yo mande derribar en Canton una Iglesia, dedicada al Dios ,, del Cielo, quando veo, què el Emperador ,, hace construir en Pekin un Templo mas magnifico, en su proprio Palacio? En efecto hemos sabido aqui, que este gran Principe favorece mas, y mas cada dia à la Religion. Antes que huviesse embiado à Francia al Padre Fontaney, havia dado à los Jesuìtas Franceses un terreno espacioso en el recinto mismo de su Palacio, para dedicar un Templo al Dios verdadero: y les ha subministrado dinero, y marmol para su fabrica. Què consuelo no fuera, si el Principe mismo viniera à èl, para reconocer à su Dios, y adorarle con nosotros? El edificio està à la moda de Europa: y el Hermano Belleville, muy habil Architecto, hà sido el Maestro de toda la obra. Tendrèmos en breve muchas otras Iglesias en las Provincias, fundadas por nuestro gran Monarcha, quien

diò

diò al Padre Fontaney en su ultimo viage à Francia lo bastante para edificar quatro, y palabra de darle con què elevar otras nuevas, luego que se acaben estas: pluguiera à Dios, que los demàs Principes de Europa, imitando su exemplo, tomassen à punto de honra, y de Religion, consagrar Templos à Jesu-Christo en los Països de los Infieles!

Por lo que mira à nosotros, aplicarèmos nuestras vidas, y nuestros sudores, à que se vean muy en breve estos Templos llenos de fervorosos Christianos. No sè donde he de tener mi Mission. Partirèmos dentro de tres dias con el Padre Fontaney, quien nos colocarà en diversos parages: unos se quedaràn en las Ciudades, que estàn en el camino, donde tenèmos yà residencias: otros iràn à *Nan-king*, segunda Ciudad de la China, para establecer alli un Seminario. Alli iràn desde luego los Missioneros, que vienen de Europa, para que aprendan la Lengua, y se habiliten para la inteligencia de los Libros Chinos. Hemos llegado aqui nueve Missioneros con el Padre Fontaney. Se aumentò nuestra Tropa, con la llegada de los Padres Hervieu, Noelas, Melòn, y Chomèl, que llegaron por la via de Indias. Havia el Padre Fontaine de ser el quinto de estos, y le havia yo avisado que viniesse à *Canton*; pero encontrando en *Madurè* (a) una Mission, en la qual se logra la dicha de verter la sangre por Christo, prefiriò esta à la de la China, donde goza la Religion de tanta tranquilidad, que no ofrece

(a) V. P. Juan Brito.

por ahora esperanza de martyrio. Mejor instruìdo del Mapa del Paìs, darè à Vmd. mas noticias: harto he hecho en dàr ahora cuenta de mi viage. Escrivo esta por la via de Inglaterra, porque el Amphitrite tardarà un año en partir de aqui, y por èl escrivirè amplamente à Vmd. en cuyas Oraciones me encomiendo mucho. Y quedo con todo el reconocimiento, y debido respeto,

Amado Padre mio,

Su muy rendido, y obediente Hijo,
y Servidor,

De Tartre,
Missionero de la Compañia de Jesus.

CARTA

CARTA

DE EL P. DE CHAVAÑAG, DE LA COMPAÑIA DE JESUS, AL PADRE LE GOBIEN, de la misma Compañia.

Cho-tcheou, 30. *de Diciembre de* 1701.

PAX CHRISTI.

Reverendo Padre mio.

YA sabrà V. R. por las Cartas del Padre Tartre, y demàs Padres, los peligros de que Dios, por su misericordia, ha querido librar à sus conocidos. Con la mayor felicidad llegamos en quatro meses y medio à ponernos dos jornadas de *Macao*: Un Viernes, 29. de Julio, y, por Viernes, consagrado en nuestro Navio à la honra de San Francisco Xavier, una tempestad horrible se llevò todos nuestros mastiles, à pesar de los esfuerzos de nuestro Capitan el Señor Rigaudiere, quien disputò uno por uno cada palo, contra el furor del viento, y del Mar. Hizo en este lance, como tambien el equipage, maravillas de valor; però se hallaba el Amphitrite reo de no haver cumplido el voto, que el viage antecedente ha-

havia hecho en aquel mismo lugar, y de no haver mostrado agradecimiento à S.Francisco Xavier, su Libertador. El primer pensamiento que ocurriò à los Oficiales, y Marineros, viendose en el mismo parage à dos dedos del naufragio, fuè, que los queria Dios castigar por la poca fidelidad, que havian tenido los mas en cumplir su primera promessa hecha en honra del Santo: y assi convinieron, en que antes de hacer otro voto, se obligassen todos à poner por obra el que tan mal havian guardado. No referirè à V. R. por menor, lo que passò en las veinte y quatro horas, que estuvo el Navio abandonado à la merced de los vientos, y del Mar: bastarà que V. R. dè muchas gracias à Dios, porque nos ha conservado.

Despues de esta primera tempestad, dirigimos el rumbo àzia *Sancian*, que avistamos de lexos, el dia cinco de Agosto, y fuimos à echar ancora à ocho leguas de *Macao*, con esperanza de entrar el dia siguiente, ò pocos despues, en el Rio de Canton; pero quiso el Señor, que el Amphitrite, que dos veces havia debido su conservacion à San Francisco Xavier, fuesse à su Sepulcro à darle satisfaccion honrosa de su primera infidelidad, y cumpliesse este segundo voto. En efecto, aquel mismo dia, y el siguiente, se puso el viento contrario, y no nos dexò doblar la punta de *Macao*. El dia siete, una segunda tempestad nos obligò, à pesar nuestro, à buscar donde refugiarnos. *Sancian* era el unico parage que conociamos: retiramonos allà; pero por medio de tantos escollos, y rocas, que convinieron todos los Marineros, que aquel dia haviamos estado en mayor pe-

peligro de naufragar, que el dia en que perdimos nuestros mastiles. Por la noche se enfureciò tanto la tempestad, que aunque estabamos al abrigo de los vientos, y de las olas, detràs de la punta de la Isla de Sancian: estuvo nuestro cable apique de romperse, y las ondas fueron tan recias, y grandes, que à cada buelco del Navio, la baterìa mas alta tocaba en el Mar. Passamos el dia nueve à la otra parte, entre la Isla, y la Tierra-Firme, y echamos ancora à la vista del Sepulcro de San Francisco Xavier. Al punto se diò una descarga de nuestra Artillerìa, y entonamos solemnemente las Letanìas de este gran Santo. Proseguìmos los quince dias, que allì estuvimos, honrando de distintos modos al Apostol de las Indias. Casi todos los dias ibamos à decir Missa sobre su Sepulcro, y todo el equipage hizo allì sus devociones, con una piedad, que nos diò mucha alegria, y consuelo.

Desde *Sancian* venimos à *Canton* en unas Galeras de la China. El Padre Tartre, y el Padre Contancin, que se havian quedado en el Navio, padecieron otros dos uracanes: el uno les sorprehendiò à vista de *Macao*, y los echò cien leguas de allì, à espaldas de una mala Isleta, donde les fuè precisó echar ancora, y con una sola passaron la quarta tempestad, mas terrible que las precedentes. La Canoa, la Chalupa, quatro ancoras, sus velas, antenas, trinquete, todo lo perdieron con la fuerza de los vientos.

Nosotros llegamos à *Canton* el dia nueve de Septiembre, y supimos el mismo dia, que los Padres Hervieu, y Noelas havian arribado à la bo-

ca

ca del Rio de la misma Ciudad, à bordo de un Navio Inglès. Algunos dias despues vinieron de *Surate* en un Navio Francès los Padres Chomèl, y Melòn: con esso nuestra Recluta subìa à trece Jesuìtas, arribados à Canton en menos de ocho dias. Esperabamos tambien al Padre Fontaine; mas este se havia quedado en las Indias, dedicandose à la santa, y penosa Mission de *Madurè*. Nos ha sido muy sensible su falta; pero confiamos en Dios, que esta serà reemplazada por muchos otros, que vendràn à ayudarnos. Nadie pierda ànimo por las tempestades, porque sabe Dios sacar de los mayores peligros, à los que protege, si fian en su misericordia. Casi nunca se siente tan sòlido, y sensible consuelo, como quando destituìdos de todo socorro humano, nos persuadimos de veras, que estamos del todo en las manos de su Providencia. Debèmos este testimonio à la bondad Divina, authorizado con muchas experiencias proprias.

Antes de mi partida, me havia V. R. dado à entender, que recibiria gusto de ser informado, sobre qual debria ser el caracter de un Missionero à proposito para esta Mission: algun dia espero dàr en este assunto mi parecer, con mas exactitud, que ahora: No obstante, en los tres meses que estoy en la China, y por las conversaciones que he tenido con Missioneros de diversos Ordenes, pienso haver aprendido lo bastante, para decir en esta materia lo que hay de mas importante. En primer lugar, deben ser hombres resueltos à mortificarse en un todo, no solamente en la mudanza de clima, vestido, y alimentos,

tos, ſino mucho mas, en las modales opueſtas enteramente à nueſtras coſtumbres, y genio de nueſtra Nacion. Quien no tuviere eſta prenda, ni gana de trabajar en adquirirla, no pienſe en venir à la China. Hombres que ſe dexan arraſtrar de ſu inclinacion, y de un genio vivo con algun exceſſo; harìan aqui grandiſsimo daño, y perjuicio. El genio de eſte Paìs, pide que uno ſea dueño de ſus paſsiones; y ſobre todo, de cierta vivacidad inquieta, que lo emprende todo, y todo lo quiere ganar por aſſalto. Los Chinos no ſon capaces de eſcuchar en un mes, lo que puede un Francès decirles en una hora. Aquì es preciſo ſufrir con paciencia, y ſin alterarſe, ſu flema, y natural lentitud: tratar de Religion, ſin deſanimarſe, con una Nacion, que ſolo teme al Emperador, y ama preciſamente el dinero; y por conſiguiente mira con frialdad, è indiferencia exceſſiva, todo lo que ſe le dice de la eternidad. Quien no tuvieſſe dulzura, moderacion, y longanimidad muy probada, ſe verà aqui en una continua afliccion.

La dificultad de la Lengua, y de los caractères, pide un ſingular guſto en el eſtudio, ſin buſcar en èl otro agrado, ni aliciente, que ſu utilidad, para ſervir algun dia à la gloria de Dios con fruto. Siempre hay que aprender en eſta materia, y aſsi ſiempre hay que eſtudiar, habituandoſe à paſſar ſin deſcanſo de la accion al eſtudio, y del eſtudio à los miniſterios de afuera. Sabido es, que los Chinos ſe tienen por los hombres mas cultos, y corteſanos del Mundo; pero no ſe ſabe lo que à otros cueſta hacerſe cultos, y atentos à ſu modo.

Pa-

Para un Francès, no puede haver cosa tan enfadosa, y embarazosa, como el Ceremonial de este Paìs: es mucho negocio al aprenderlo, y no menor el observarlo. Las ciencias de Europa, à proporcion, que uno se habilita en ellas, disponen, principalmente à los Grandes, à olvidar el sumo desprecio que hacen, de todo lo que viene de los Estrangeros. Yà percibe V. R. quan necessaria es en esta Nacion, mas que en otra, la mortificacion totàl del genio. No hablo de las virtudes Christianas, y Religiosas, sin las quales, ni aqui, ni en otra parte, se preservarà uno à sì mismo, ni harà fruto grande en la conversion de los otros. Aconsejarìa à qualquiera, que se conociesse llamado à la China, que leyesse una, y otra vez la vida del Padre Ricci, escrita por el Padre Orleans, y meditasse despacio el caracter de este hombre grande, quien, con razon, es respetado como el Fundador de esta Mission florida. En su persona se verà un agregado de las buenas calidades, que constituyen à un Missionero apto, para producir un fruto sòlido; y puede cada uno hacer juicio, que quanto mas se pareciere à este modelo, ò quanto mas resuelto se hallàre à retratarle en sì mismo, con la gracia de Dios, tanto mas aproposito serà para trabajar en esta Mission. A este gran Jesuita nos proponemos particularmente por exemplar, y tenemos el consuelo de vèr, que derrama el Señor sus bendiciones con mayor abundancia sobre el zelo, y sudores de aquellos, que con mas perfeccion le imitan. Aunque no se hacen aqui aquellos milagros estupendos, que en los primeros Siglos fueron ilustres pruebas de la

ver-

verdad de el Christianismo, no dexa Dios de ayudar à la flaqueza de los Idolatras, y Neophitos, con sucessos, que tienen algo de prodigiosos.

El Padre Baborier cuenta muchos en sus Cartas, que sin duda verà V. R. en Parìs. Uno de ellos es, haverse conservado solo la casa de un Christiano en un incendio, que consumiò quarenta al rededor de ella. Otro, el de un Idolatra, à quien las Oraciones de un fervoroso Christiano libraron de la persecucion del Demonio. El tercero, el de un niño, que una mano invisible tuvo suspenso, y sacò de un pozo, en que havia caìdo. El Padre Fouquet en su nueva Missìon tiene las mas bellas esperanzas del Mundo: avisa, que cada dia le vàn à buscar muchos Idolatras: unos agitados, y llevados por los remordimientos de sus conciencias: otros por terribles sueños, de que se sirve Dios para que piensen en la Eternidad. En un dia bautizò treinta y cinco de ellos, y actualmente se emplea en instruìr otros treinta.

He sabido por dos Franceses, que vienen de *Peking*, que està acabada la Iglesia de nuestros Padres Franceses: es de los mas hermosos edificios, que se vèn en esta gran Ciudad. Los Censores del Imperio, (assi los llamo, porque su empleo es casi el mismo, que el de los Censores de la antigua Roma) viendolo tan elevado, y magnifico, representaron, que era contrario à la Ley. *Yo tengo la culpa de ello*: (respondiò el Emperador) *por orden mia lo han hecho assi los Padres.* Insistiendo ellos, que se debria dàr Contra-Orden, mandando, que se rebaxasse: *Què querèis que haga?*

(replicò el Emperador) *Me hacen estos Estrangeros muchos servicios considerables: no sè còmo recompensarlos: no quieren cargos, ni empleos: no admiten dinero: en sola su Religion ponen todo su interès; y en favorecerla unicamente, puedo darles gusto. No se me hable mas en esta materia.*

El Ilustrissimo Obispo de *Peking* ha dado el Sacramento de la Confirmacion à mas de doce mil Christianos. El Padre Buvet se emplea desde la mañana hasta la noche en instruir los que vienen à abrazar nuestra Santa Religion. Entre otros hay un Bonzo, cuya conversion tiene algo de particular: era muy devoto de su falsa Religion, y se hallaba ocupado en edificar un Pagode, ò Templo de Idolos en el Camino Real, quando passando dos Christianos por alli, le dixeron: que muy mal rato se daba por una falsa Divinidad, y què mas le valdrìa ir à *Peking*, y estàr con los Europeos, que tiene el Emperador en su Palacio, y que ellos le explicarian la Ley del gran Dios del Cielo, y Señor Soberano de todas las cosas. El Bonzo, que jamàs havia oìdo hablar de la Religion Christiana, les creyò, vino à *Peking*, se convirtiò, y se bolviò à concluir su obra, que consagrò à Jesu-Christo, y es ahora uno de los mas fervorosos Predicadores de la verdadera Religion.

Se trabaja actualmente en la conversion de un Oficial Tartaro, à quien un acaso, que dà mucha honra al Christianismo, ha movido à hacerse instruir en la Ley de Christo. Entraba este à cavallo en *Peking*, y se le cayò casualmente el bolsillo: lo viò caer un pobre Artifice Christiano, lo tomò, y cor-

corriò tràs èl, para bolverſelo. El Oficial, mirando con deſprecio al pobre, y no ſabiendo lo que le queria, picò à ſu cavallo: no le perdiò de viſta el Chriſtiano, y le ſiguiò haſta ſu caſa. Aqui encolorizado el Tartaro, al inſtante le tratò mal de palabra, y le preguntò, què era lo que queria? *Bolveros* (reſpondiò el Chriſtiano) *vueſtro bolſillo, que haveis dexado caer.* Atonito el Oficial, y mudando de lenguage, quiſo que le dixeſſe, por què contra la coſtumbre del Reyno, que permite guardar lo que ſe halla, le bolvia ſu dinero? *Porque ſoy Chriſtiano*, (reſpondiò el Artifice) *y mi Religion me obliga à reſtituirlo.* Picò eſta reſpueſta la curioſidad del Oficial: quiſo ſaber, què Religion era eſta: vino à vèr à los Padres, los oyò, y moſtrò mucha eſtimacion de lo que le dixeron ſobre los Myſterios, y màximas de la Ley Chriſtiana; y debèmos eſperar, que la gracia acabarà de perfeccionar en èl, lo que tan felizmente ha comenzado.

El Padre Caſtner, Jeſuìta Bavaro, me ha hecho el favor de llevarme conſigo à ſu Miſsion, diſtante cinco leguas de *Canton*, à un Pueblo llamado *Fochan*, mayor que Parìs, porque ſe computa ſu Poblacion en novecientas mil almas. Soy teſtigo de viſta de ſu magnitud, y del numero de ſus habitantes: hablo ſobre el teſtimonio de todos los Miſsioneros de *Canton*. He viſto en Fochan una hermoſa Igleſia, de la hechura, y capacidad de la de nueſtro Noviciado de Parìs. Vì en ella un gran numero de fervoroſos Chriſtianos: y algunos dias deſpues de mi partida, havia el Padre de bautizar treſcientos Catecumenos de los Lu-

gares del contorno, pertenecientes à su Feligresìa.

Pudiera informar à V. R. de muchas cosas de las otras Missiones; pero me he impuesto por Ley, no referir sino lo que he visto, ò leìdo por mì mismo en las Cartas. Quizà tendrè yo tambien algun dia la fortuna de participar à V. R. los sucessos felices, que la misericordia infinita de Dios querrà dàr à mis dèbiles trabajos, y à las Oraciones de mis Amigos. Me encomiendo muy de veràs en las de V. R. y quedo con mucho respeto,

Reverendo Padre mio,

Su muy humilde, y obediente Servidor,

De Chavañag,
Missionero de la Compañia de Jesus.

CARTA

CARTA
DE EL PADRE TACHARD, SUPERIOR GENERAL DE LOS MISSIONEROS FRANCESES DE LA COMPAÑIA DE JESUS, EN LAS INDIAS ORIENTALES,

AL REVERENDO PADRE DE LA CHAIZE, de la misma Compañia, Confessor del Rey.

Pondichery, 16. de Febrero de 1702.

PAX CHRISTI.

Muy Reverendo Padre.

TUVE la honra de escrivir à V.R. desde Cabo-Verde, lo que havia acontecido desde mi partida de Puerto-Luis. (a) Prosigo, conforme à mi palabra, en dàr à V. R. por menor una Relacion de mi viage. Desde Cabo-Verde nada ha sucedido, que de contar sea, hasta la Isla de *Anjouan*, que està al Norte de la grande Isla de *Madagascar*. Los habitantes de *Anjouan*, que han venido de Arabia, llaman à su Isla con el nombre de *Zoa-*

(a) Esta Carta se perdiò, no se sabe à quien la confiò el Padre.

Zoani: y los Europeos, añadiendo la silaba *An*, que es un Articulo de la Lengua de estos Isleños, han formado el nombre *Anjouan*. Como en las Costas del *Industàn* (a) se dexan sentir los uracanes, por lo comun, en los meses de Agosto, y Septiembre, es peligroso arribar à Indias antes del diez de Octubre: y assi, haviendo hecho una navegacion mas corta de lo que se podia esperar, nos hallamos precisados à detenernos mucho tiempo en *Anjouan*, y mas aùn en la altura de veinte y uno, y veinte y dos grados de latitud Septentrional, donde estuvimos cruzando un mes, esperando la estacion propria para anclar en la Rada de *Surate*.

La mansion, que hicimos en *Anjouan*, nos diò lugar para hacer repetidas observaciones sobre su verdadera latitud. La parte mas Septentrional de la Isla, donde estabamos à la orilla del Mar, està à once grados, y cinquenta minutos: y assi el medio de la Isla està à doce grados de latitud Meridional. Esta observacion, que hice con un quarto de circulo de un pie de semidiametro, es tanto mas necessaria, quanto no hà mucho, que un Navio Inglès, por ignorar la latitud de *Anjouan*, diò al travès en *Mayote*, que es una Isla àzia el Sud, distante mas de catorce, ò quince leguas de *Anjouan*. Siete años hà, que la misma desgracia huviera sucedido à un Navio del Rey, de sesenta Cañones, si la buena maniobra del Capitan no lo huviera libertado: el peligro fuè extremo, y se veìan yà las rocas baxo del Navio, que

(a) Es el nombre de la vasta extension de Paìs, que hay entre el Rio Indo, y el Ganges.

que infaliblemente lo huvieran abierto, porque las corrientes lo llevaban àzia tierra. Este error provino, de que los Pilotos, por sus malos Mapas, havian tomado à *Mayote* por *Maali*, estando esta mas Septentrional treinta minutos, ò diez leguas Marinas, que la otra.

El dia 4. de Agosto huvo un Eclipse casi totàl de Sol, àzia las once del dia. No embìo à V.R. el Typo del Eclipse, por estàr todos mis Papeles todavia en *Manapar* àzia el Cabo de *Comorin*; pero espero lo embiarè el año que viene. Este Typo es singular, por haver seguido un methodo, de que no sè que alguno se haya servido hasta ahora, que muestra la magnitud, y la duracion del Eclipse Solàr, y todos los parages del Mundo, donde ha sido visto.

El ayre saludable de la Isla de *Anjouan*, y los refrescos abundantes, que alli se hallan, bolvieron la salud à los enfermos del Navio, luego que los echamos à tierra: mas un gran numero de los sanos cayò malo: los unos, por haver bebido con excesso las bebidas fuertes del Paìs: otros al contrario, por haver comido demasiada fruta para refrescarse, y bebido sin discrecion del agua, que mana de una peña. Eran las calenturas malignas, acompañadas de una grande disenteria, y raptos à la cabeza: tales principios de enfermedades, cuyas consequencias temiamos, porque podian hacerse contagiosas, nos precisaron à salir de esta Isla agradable, y fertil, mas presto que lo huvieramos hecho. Levamos ancora à 14. de Agosto con viento favorable, pero no duradero: pues apenas haviamos andado siete, ù ocho leguas,

quan-

quando nos sobrevino calma. Las corrientes nos llevaron àzia la Isla de *Maali*, y nos obligaron à passar al Poniente de *Comora*, ù de *Angasia*, la mayor Isla de este pequeño Archipielago.

Bien les valiò esta providencia especial de Dios à dos pobres Ingleses, que havian cumplido dos años en esta, faltos de todo, entregados à los insultos, y crueldad de un Pueblo Barbaro. Haviamos embiado nuestra Chalupa à tierra, à buscar algunas cosas, que nos faltaban, y nos pusimos à la capa, esperandolos por dos, ò tres horas: à su buelta nos admiramos mucho de vèr dos hombres desnudos, hechos unos esqueletos, y moribundos; el uno tenia como treinta años; y el otro no representaba mas de veinte. Siendo examinados, nos dixeron, que havian naufragado en la Isla de *Mayote*, de que yà se ha hablado. El primero, estando à bordo de un Navio grande de la Compañia de Inglaterra, que se havia perdido como tres años antes; y el otro venìa de *Bastòn*, (a) donde havia tomado partido con unos Pyratas Ingleses. Perecieron estos dos Navios, por haver confundido sus Pilotos la Isla de *Mayote*, con la de *Maali*. Los Passageros, y Marineros, que se pudieron librar, fueron tratados con atencion por los Isleños, todo el tiempo que su numero los hizo temibles; pero varias enfermedades, que les sobrevinieron, à unos por su intemperancia, à otros por la tristeza, y pesadumbre, que les causaba su situacion, haviendolos reducido à quince, ò diez y seis. Los Barbaros, que yà no los temian, buscaron muy en

(a) Capital de la nueva Inglaterra en la America Septentrional.

en breve los medios de quitarles los bienes, y la vida.

Havia entre estos infelices siete Franceses, y tres Alemanes: los demàs eran Ingleses, y Holandeses. Disminuyendose cada dia su numero, y viendose morir de miseria, uno tràs otro, tomaron la resolucion, à qualquier precio que fuesse, de salir de la Isla, de donde no podian esperar, que algun Navio de Europa viniesse jamàs à sacarlos, por estàr su Puerto inaccessible aun à Navios de mediano buque. Con este ànimo hicieron de los destrozos de sus Navios una Chalupa, capàz de llevarlos con una cantidad considerable de dinero, que les quedaba. La vispera del dia, en que se havian de hacer à la vela, el Rey del Paìs, que llegò à sospechar lo que passaba, les embiò à pedir su Chalupa, que era, decia, muy de su gusto. Saltaba à los ojos, que este era un mero pretexto para detenerlos, y hacerse dueño de su dinero. Los Europeos, que estaban entonces juntos en una Choza, orilla del Mar, tuvieron consejo entre sì, y todos de una voz fueron de parecer, que se negasse al Rey de *Mayote*, con la mayor cortesanìa possible, la Chalupa que les pedia: y que, como echaban de vèr, que dado este passo, se pondrìa todo en obra para perderlos, estuviessen todos mas alerta que nunca en su propria defensa; pero los Barbaros, conociendo que se les havia acabado la polvora, porque yà no iban à caza, los rodearon de tropèl, y los atacaron con furor en su Cabaña, donde se defendieron mucho tiempo. Como su pobre Choza no tenia mas empalizada, que unas esteras toscas, ni

mas techo, que paja, y cortezas de arboles, sin dificultad la pegaron fuego, y quemaron la mayor parte de los infelices. Los que escaparon medio assados, no tuvieron mejor fortuna, porque brutalmente fueron muertos. De este modo quedaron solos tres Ingleses, que se havian escondido durante el combate, y matanza de sus Compañeros. Tuvieron los Barbaros lastima de los tres, y en una pequeña Canoa, con quatro hombres, los aviaron à *Angasia*.

Fueron estos pobres infelices bien recibidos de el Rey de la parte Occidental de la Isla, donde desembarcaron. Los mantuvo al principio à sus expensas; pero haviendose cansado presto de esta hospitalidad, los dexò buscar su vida como pudiessen. Año y medio se alimentaron de cocos, y de la leche que ordeñaban de las Bacas, quando las hallaban solas. En fin, uno de los tres, no pudiendo sufrir mas tiempo tan grande miseria, cayò malo, y muriò. Pusieronse sus dos Compañeros à darle sepultura; pero como si la tierra huviera de quedar profanada con el cadaver de un Europeo, los habitantes de *Angasia* no lo quisieron permitir, y los obligaron à echarlo al Mar. Todo lo dicho supimos de boca de los dos Ingleses, que contaron sus desgracias à los Oficiales de nuestro Navio. Estaban los dos en la Ribera de la Isla, quando arribò à ella nuestra Chalupa: callaron, hasta que la vieron partir, y entonces se echaron à nado, y hicieron tanto esfuerzo, siempre dando gritos, que los esperò, y los recibiò à su bordo. Traxeronlos al Navio, donde compadecidos de lo que havian sufrido, y del estado lastimoso

en

en que aùn se hallaban, se mirò cada uno como obligado à socorrerlos, y darles viveres, y vestidos. Luego que llegamos à *Surate*, el de mas edad se retirò à los Ingleses: el otro, haviendo declarado, que su Padre era Holandès, aunque establecido en *Baston*, fuè à hospedarse entre los Holandeses.

Desde *Angasia* hasta *Surate* tuvimos muchos enfermos. El Padre *Petit*, mi Compañero, no se separò de su cabezera, para inspirarles los sentimientos proprios de el estado en que cada uno se hallaba; pero no tardò mucho en ser èl mismo acometido de una calentura muy maligna. Su resignacion, y su paciencia en la enfermedad, me edificò tanto, como su zelo, y caridad para con los enfermos. No contando estas ultimas enfermedades, de que murieron siete, ù ocho personas, hicimos la navegacion mas felìz, y mas pacifica de todos modos, que jamàs he oìdo referir. Ni tuvimos tempestades, ni calmas enfadosas: la union, y buena inteligencia, fuè siempre tan grande entre los Oficiales, y Passageros, que no se separaron los unos de los otros, sin verdadero dolor, y sentimiento. Los primeros que se retiraron, fueron dos Padres mozos Capuchinos, que en todo el viage havian merecido nuestro cariño, por su mansedumbre, bondad, y zelo. Tambien teniamos à dos Padres Carmelitas Descalzos de Flandes, por los quales se havia empeñado el Señor Nuncio: bien lo merecian, porque no se pueden vèr dos Religiosos, ni màs prudentes, ni màs recogidos: à nosotros en particular, nos dieron muestras muy vivas de su confianza, y de su amistad.

Las turbaciones de *Surate* no nos dexaron hacer alli larga mansion. Los Pyratas Ingleses, que desde algunos años perturban estos Mares con sus continuas Pyraterìas, acababan de apresar dos Navios ricamente cargados. Los Comerciantes Mahometanos, à quienes pertenecian, irritados de tantas pèrdidas, pretendian hacer responsables las Naciones de Europa, establecidas en *Surate*; esto es, à los Franceses, Ingleses, y Holandeses. Los insultos que les hacian, nos obligaron à partir de alli quanto antes. Embarcamonos el dia 20. de Octubre de 1701. para ir à *Calecut*. Passamos por *Goa*, donde tuvimos el consuelo de hacer nuestras devociones en el Altar donde està el Cuerpo del Apostol de las Indias San Francisco Xavier. Su Urna està ricamente adornada, y dos años hà, que el Serenissimo Gran Duque de Toscana, Principe tan Sabio, y tan estimado en Europa, embiò à su Sepulcro un magnifico Pedestàl de marmol jaspeado, adornado de Medallones de bronce, en que estàn gravadas las principales acciones del Santo, con hermosura, y delicadeza maravillosa.

Despues de algunos dias de navegacion, arribamos à *Termepatán*, Pueblo corto sobre un Riachuelo, donde echamos ancora, y encontramos el Navio de la Compañia Real, llamado *Pontchartrain*, que venìa de la Isla de *Mascarin*, (a) y havia visto en el Cabo de *Comorin* un Pyrata Inglès, de quarenta Cañones. Este Navio, que tenìa un numeroso equipage, y toda su Artillerìa montada,

(a) Està al Oriente de la Isla grande de Madagascar, y pertenece à la Francia, que la llama Isla de Borbon.

da, havia dado un fuerte susto al Señor Bosc, Capitan del Ponchartrain, acercandose à èste como medio tiro de Cañon; pero viendo todo el equipage sobre los Puentes, y resuelto à defenderse bien, se retirò el Pyrata, y fuè à echar ancora una legua de alli.

Aqui nos fuè forzoso dexar el Navio *la Princesa*, que nos havia traìdo de Francia: no lo hicimos sin sentimiento, por tener todavia que doblar el Cabo de *Comorin*, y no ser tan facil hacerlo en una Barca, que và siempre costeando, y cerca de la Ribera. Nos embarcamos en *Termepatàn* para *Calecut*, distante diez leguas de dicho Puerto. Fuè Calecut en otro tiempo Ciudad cèlebre, y Capital de un Reyno, al qual daba su nombre; pero ahora es un Pueblo mal edificado, y de corto vecindario. El Mar, que de un Siglo à esta parte ha desmoronado mucha parte de la Costa, ha sumergido un pedazo de la antigua Ciudad, con una bella Fortaleza de piedra labrada, que la defendìa. Los Barcos echan oy dia ancora sobre sus ruinas, y el Puerto se ha llenado de muchos escollos, que se vèn en las mareas baxas, y en ellos naufragan con frequencia los Navios.

Empezò en las Indias el dominio de los Portugueses, por la toma de *Calecut*, que conservaron, hasta que los *Naires*, que son la nobleza del Paìs, y sus mejores Soldados, viendo que los Holandeses en todas partes hacian guerra à los Portugueses, y les quitaban sus mejores Plazas, valiendose de la ocasion, se pusieron en armas, y se apoderaron de Calecut: alli hallaron mas de cien piezas de Cañon de bronce; arrojaron parte en un

La-

Lago vecino, y se llevaron treinta, ò quarenta Cañones media legua, tierra à dentro, donde todavia se vèn, para ponerlos en seguridad.

En este Paìs, llamado *Malleami*, se hallan Castas, (a) como en las demàs partes de Indias: tienen casi las mismas costumbres, y mas que todo, se parecen en el grande desprecio de la Religion, y de los estilos de los Europeos. Pero lo singular que hay, y que apenas se puede creer, y de que no havrà exemplar en otras partes, es, que entre estos Barbaros, à lo menos en las Castas nobles, puede una muger tener legitimamente muchos maridos; y se han visto algunas, que han tenido hasta diez juntos, à quienes ellas miraban como otros tantos esclavos en las prisiones de su hermosura, y donayre. Este desorden monstruoso, con otros varios, no conocidos de sus vecinos, y que dominan en estos Pueblos, se fundan en su Religion; porque pretenden, como los antiguos Paganos, autorizarlos con el exemplo de los Dioses, que adoran en el *Malleami*.

Tenian los Jesuìtas una bella Iglesia en Calecut, que el Principe del Paìs hizo, dias hà, derribar, en odio de los Portuguesses; pero el Ilustre Conde de Villaverde, Virrey entonces de Indias, le obligò à reedificarla: no se havia aùn acabado quando passàmos por allì. En esta Ciudad empezò el Padre Petit los primeros ensayos de la vida austèra, que ha de tener en el Madurè, durmiendo en el suelo sobre una estera, sin mas comida, ni bebida, que arroz, y agua. Por aspera que huvies-

(a) Las Castas en las Indias, son como las Tribus entre los Indios.

viesse sido esta prueba, quien no estaba aùn bien convalecido de la grande enfermedad, que havia tenido en el Navio, no le causò incomodidad, dandole Dios vigor, y fuerzas.

Despues de tres dias de descanso en *Calecut*, nos embarcamos à bordo de un pequeño *Manchoue*, ò especie de Faluca, que nos llevò à *Tanor*, quatro leguas distante. Es un Pueblo casi todo de Christianos, baxo de la direccion del Padre Miranda, Jesuìta, quien tambien cuida de los de *Calecut*. Fuè para mì de mucho consuelo hallar allì al Santo Missionero, à quien havia conocido en *Pondichery*, à donde, por orden de sus Superiores, havia ido à curarse de una molesta enfermedad, contraìda en la trabajosa Missìon de *Madurè*. Como las Costas de Malabar, Travancor, y Pesquerìa, son casi todas Christianas, y baxo la conducta de los Jesuìtas: tuvimos el consuelo de visitar de passo la mayor parte de las Iglesias de aquellos parages. Es imponderable la honra, y amistad, que nos mostraron los Missioneros, y Christianos. Vea V. R. aqui, como fuimos recibidos en *Periapatàm*: lo mismo casi ha sido en otras partes. A una corta media legua de la Iglesia, hallamos à los niños, que venìan à recibirnos con Tambores, y Trompetas, trayendo Vanderolas en forma de Vanderas, con campanillas en la mano. Luego que nos avistaron, dieron grandes gritos de alegria, corriendo apriessa à echarse à nuestros pies, para recibir nuestra bendicion: despues bolvieron à ponerse en marcha, cantando à dos coros la Doctrina Christiana. La Cruz, y los Estandartes iban delante, en forma de Procession. A la entrada del Lu-

gar,

gar, los hombres, y las mugeres, divididos en dos trozos, nos dieron mil nuevas demonstraciones de la alegrìa, que les causaba nuestra llegada. Daban à Dios gracias de que huviesse embiado à su Paìs nuevos Missioneros, que acabassen de instruìr, y alumbrar à sus Paysanos, todavia Idolatras. Resonaba en variedad veces el ayre, con los nombres de Jesus, de Maria, y de San Francisco Xavier, llamandonos sus Successores. El Padre, que cuida de esta Mission, nos estaba esperando à la puerta de la Iglesia, nos diò Agua bendita, y nos llevò solemnemente hasta el Altar, donde hicimos oracion, entretanto que los Christianos cantaban el Psalmo: *Laudate Dominum omnes gentes*.

No hay Missionero en esta Costa, que no tenga à su cuidado tres, ò quatro mil Christianos, y algunos tienen diez, ò doce mil, por tener cada Jesuìta que assistir à tres, ò quatro Iglesias diferentes; de suerte, que les es preciso estàr casi siempre en Campaña, ò para instruìr, y convertir à los Infieles, ò para visitar, y consolar à los Fieles enfermos, y administrarles los Sacramentos. Hay una loable emulacion entre los Christianos de diversas Iglesias, sobre quièn servirà mejor à Jesu-Christo, y darà mas honra à la verdadera Religion en una tierra tan infestada de la Heregìa, como del Paganismo, è infidelidad. Pero se debe confessar, que los *Paravas*, que son los Christianos de la Costa de la Pesquerìa, à quienes San Francisco Xavier llamaba sus amados hijos, merecen entre todos el primer lugar, por su zelo, y amor à la Religion Catholica. No saben lo que es dissimular en esta materia, y hacen profession

pù-

pùblicà de ella, yà sea quando se hallan entre los Idolatras, ò yà entre los Holandeses, de quienes son casi todos Vassallos. Lo atribuìmos en parte à su buen natural, sirviendose de èl la gracia para fixarlos en el bien, y en particular, à la proteccion especial del grande Apostol de las Indias, quien siempre mirò esta *Mission* con mas singular cariño.

Partìmos de *Tanor* el dia 27. de Noviembre con un ayrecillo de Nord-Oueste, costeando, sin alexarnos mas de medio quarto de legua de tierra, y tal vez mucho menos, porque en esta Costa Occidental, desde el mes de Octubre hasta el de Mayo, està el Mar tan en bonanza, como lo puede estàr un Rio; y se puede saltar à tierra tan facilmente como en el Sena, ò el Loyre. No es assi en la Costa de *Coromandèl*, que està en frente: desde el Cabo de *Comorin* hasta Bengala, no se puede tomar tierra, sin grandissimo trabajo, y peligro, por las olas del Mar, que vienen sin cessar à romperse contra la playa, con un ruido, y furor espantoso.

La tranquilidad del Mar, en que entonces navegabamos, no quitò que padeciessemos mucho en el viage. Tenìa nuestro Barco veinte remeros; pero no trabajaban como diez de Europa: ni teniamos toldo, ni cubierto con que guarecernos contra el excessivo calor del dia, y la mucha humedad de la noche, que necessariamente passabamos con grande incomodidad, echados entre los bancos, en que se sentaban los remeros. El Padre Petit, y el Hermano Moricèt, passaron esta fatiga casi sin sentirla; pero yo, desde la primera noche

fuì molestado de un rheumatismo tan agudo, que me era imposible tomar el menor descanso.

Como las mas de las Poblaciones desde *Tanor* hasta *Coulàn*, son en todo, ò en parte, de la dependencia de los Holandeses, en ninguna parte podiamos desembarcar, y aun nos era forzoso esperar la noche para passar la Barra de *Cochin*, para no ser descubiertos: passado este peligro, corrimos otro mayor, haviendo estado apique de ser apresados el dia siguiente, por un Bote, ò gruessa Chalupa de un Pyrata Inglès de quarenta, ò cinquenta Cañones: infaliblemente huvieramos sido presos, si nuestros remeros no huvieran dado pruebas de lo que podian, quando les urgìa la necessidad. El miedo de caer en poder de los Pyratas, les diò brazos, y velas: volabamos sobre el Mar; pero por otra parte era correr à nuestra pèrdida, porque huyendo de la Chalupa, ibamos à dàr con el Navio, que vimos anclado à dos leguas de *Calicoulàn*. A vista de este peligro, se assustaron los Marineros, yà rendidos del trabajo, y dudosos del partido, que debrian tomar. El viento contrario, y su falta de fuerzas, no los dexaba bolver atràs; y si passaban à la vista del Corsario, se perdian sin remedio: se resolvieron, pues, à hacer alto, y llegando la noche, aplicarse de nuevo al remo: echaron ancora, como que querian saltar à tierra; y luego que empezò la noche, se bolvieron al remo con tanto brio toda aquella noche, y el dia siguiente, que arribamos à *Coulàn* el dia 30. de Noviembre à las siete de la mañana. Llegò la Chalupa al pie de nuestra Iglesia, donde tuvimos el consuelo el Padre Petit, y

yo,

yo, de decir Missa, durante la qual la Musica del Ilustrisimo Obispo cantò diversos tonos de devocion.

Este Prelado, que es Religioso de la Orden de Santo Domingo, se declara publicamente por Padre, y Protector de los Jesuitas, en cuya Casa vive con mucha honra de los Padres. Despues de haver dado gracias, fuimos à su Quarto à hacerle nuestros respetos, conduciendonos el Padre Acosta, Superior de la Casa. Ademàs de las muestras de benevolencia, y estima, que nuestra Sotana debiò à su Ilustrisima: nuestra Patria, y el nombre del gran Principe, de quien tenemos la honra de ser Vassallos, nos ganaron otras muy singulares. Tiene tan alta veneracion à la persona sagrada del Rey, y està tan enamorado de sus virtudes, y principalmente de su zelo en defender, y extender en todas partes la Religion Catholica, que no podia hablar de otra cosa. Al oirle hablar, qualquiera conocerà, que es buen Theologo, y muy bien puesto en la Historia Universal, Sagrada, y Profana: Mas en la de los Reyes de Francia, y la de Luis el Grande, he visto pocos que hablen tan doctamente, y que hayan hecho de ella estudio mas exacto. Todas las demostraciones del Ilustrisimo Prelado, ni las instancias del Padre Acosta, no fueron bastantes para que nos detuviessemos lo restante del dia en *Coulàn*. Nos embarcamos à las quatro de la tarde, con la esperanza de llegar el dia siguiente à *Mampuli*, à cinco, ò seis leguas de alli, y de decir Missa en la Iglesia de nuestros Padres Portugueses; pero el Mar se hallò tan hinchado, y se quebraban las olas con tanto

impetu contra la Costa, que nos vimos forzados à continuar nuestro rumbo, sin arribar al Puerto.

Durante este viage, lo largo de las Costas de *Malabar*, y *Travancor*, vimos despacio la verdadera situacion de las tierras, y de las Poblaciones, que desfiguran estrañamente nuestros Mapas de Geographia, y Marina. Luego que el Hermano Moricet, à quien dexè en *Manapar*, llegue aqui, tendrè la honra de embiar à V. R. un Mapa exacto de todo este Paìs, el qual està sumamente poblado, y apenas se andan dos leguas, costeando, sin vèr Lugares, y Pueblos grandes. Señalan nuestras Cartas muchas Islas sobre la Costa de Travancor: en vano las buscamos, porque no las hay. Desde *Calecut* hasta el Cabo de *Comorin*, hay una sola Isla, à dos leguas de Calecut, y esta no està puesta en los Mapas, quizà por muy cercana à la tierra. Despues de quince leguas de navegacion desde *Tremepatàn*, arribamos en fin à *Periepatàn*, donde nos hicieron el recibimiento, que yà tengo contado. La fiesta de San Andrès, en cuya honra està dedicada la Iglesia de aquel Pueblo, atraxo alli algunos Missioneros, y un gran numero de Christianos de los Lugares vecinos, para participar de los Santos Mysterios. El consuelo de verlos, nos hizo diferir el viage. Desde *Periepatàm* al *Topo*, hay una pequeña legua. Es este ultimo como el Colegio de la Provincia de *Malabár*, y donde el Provincial hace su ordinaria residencia. Los Padres nos recibieron con tal caridad, y cariño, que nos hacia olvidar las fatigas de nuestro viage, y se empeñaron para que fuessemos con ellos à *Cotate*

à

à celebrar la Fiesta de San Francisco Xavier. Es cèlebre en toda la India la Iglesia dedicada al Santo en este Pueblo, por los continuos milagros que alli se hacen, con el aceyte que arde delante de la Imagen del Santo Apostol. El concurso de gentes es tan grande, que de sesenta, y aun de ochenta leguas, vàn à visitarla. Tuvimos el consuelo de vèr alli un numero muy extraordinario de Christianos; pero presto se aguò nuestro gozo, con la prohibicion, que intimò el Governador, de celebrar la Fiesta del Santo. Esta prohibicion inesperada nos sorprehendiò, y llenò de tristeza à todos. Su motivo fuè el siguiente.

Una Viuda de distincion de la Ciudad estaba, tres meses havia, para hacer un sacrificio al Demonio, ò por interès, ò por supersticion, y quizà por ambos motivos juntos. La gana que tenìa de inquietar, y dàr que sentir à los Christianos, à quienes aborrecia de muerte, hizo que de proposito eligiesse el dia de la Fiesta del Santo, para juntar mas gente en su casa à tan diabolica ceremonia, porque en esta ocasion nunca falta un gran concurso de forasteros en *Cotate*. En una grande sala de su casa, no lexos de la Iglesia, se veìan yà tres colunas de tierra, de tres, ò quatro pies de alto, en forma de triangulo, y apartadas la una de la otra como una toesa. Havia mucho tiempo, que engordaba con mucho cuidado un cerdo, que havia de servir de victima, al qual ella misma debia degollar en el recinto de las colunas. Los principales de la Ciudad, y los mas ricos de los alrededores, que eran de su *Casta*, debian acudir al tiempo que señalasse. Falta-

taba solamente una orden del Governador, con permission de hacer en tal dia el sacrificio, y con prohibicion à los Christianos de celebrar el mismo dia su fiesta. La Viuda alcanzò su peticion, y todo quedò muy secreto hasta principios de Diciembre, que fuè avisado de todo el Missionero, à cuyo cargo està esta famosa Iglesia. No perdiò un instante de tiempo, y en lugar de acudir al Governador de la Ciudad, quien havia dado la orden, fuè en derechura al Governador de la Provincia, à quien representò el sentimiento de tanta gente, que havia venido de lexos à celebrar la Fiesta de San Francisco Xavier, y el agravio que se harìa à la memoria del Apostol de las Indias, si en lugar de celebrar su Fiesta, se ofrecia al Demonio uno de aquellos sacrificios abominables, à los quales el Apostol, obrador de maravillas, havia siempre tenido tanto horror. Esta representacion del Padre, tuvo el efecto que se deseaba. Mandò el Governador de la Provincia, que se celebrasse, como era costumbre, la Fiesta, y que se difiriesse el sacrificio à otro dia. De este modo sirviò el contratiempo para hacer mas solemne, y devota nuestra Fiesta, por la victoria que acababa de ganar la Religion verdadera contra la Idolatrìa. Con esta ocasion, me informè del modo con que las Sacerdotisas Idolatras hacen en esta tierra sus sacrificios, y pude averiguar lo siguiente.

Juntos yà todos en la Sala, de que hemos hablado, se pone la Sacerdotisa enmedio de las tres colunas, y empieza à invocar al Demonio, pronunciando ciertas palabras mysteriosas, con grandes alharidos, y agitacion espantosa de todo

el

el cuerpo, y varios Instrumentos Musicos, que la acompañan, variando sus tocatas, segun la diferiencia de los espiritus, que uno tràs otro parece que la posseen. En fin, hay una cierta Area Sagrada, que apenas se empieza à tocar, quando se levanta la Megera, ò furia: toma en mano el cuchillo, deguella el cerdo, y arrojandose sobre la herida, bebe su sangre, humeando todavia: entonces dà gritos, profetiza, amenaza al Pueblo, y à la Provincia, con los mas terribles castigos de parte del Demonio, que en realidad, ò en solo apariencia, la inspira, si no se resuelven los assistentes à darla todo lo que pide; oro, plata, joyas, arròz, telas, todo lo halla bueno: y estas furias imprimen por lo comun tanto susto, y temor, que sacan algunas veces de los assistentes hasta el valor de doscientos, ò trescientos pesos.

La Ciudad de *Cotate* es grande, y muy poblada; bien que sin Fossos, ni Murallas, como las mas Ciudades de Indias. Està tierra adentro, à quatro leguas del Cabo de *Comorin*, al pie de las Montañas, que hacen tan famoso este Cabo, por las maravillas que de ellas se cuentan. Porque assseguran muchos, que en esta lengua de tierra, que tiene solas tres leguas de ancho, se hallan en un mismo tiempo unidas las dos Estaciones mas opuestas del año, que son el Invierno, y el Verano; y que alguna vez en un mismo Huerto, de quinientos passos en quadro, se logra el gusto de verlas unidas, estando los arboles por un lado cargados de flores, y frutas, y por el otro desnudos aùn de sus hojas. No he tenido lugar de ir

yo mismo à juzgar de la verdad, ù de la falsedad del hecho; pero es cierto, que de los dos lados del Cabo, los vientos son siempre opuestos, y soplan como haciendose guerra; de suerte, que quando en la parte Occidental del Cabo los vientos soplan del Poniente, en la parte Oriental bienen del Este: nosotros mismos lo hemos experimentado en este viage. Desde *Calecut* hasta el Cabo de *Comorin*, haviendo siempre tenido el viento al Sud-Este, ò al Sud-Oueste, luego que passamos este Cabo, lo hallamos al Nord-Este: y como la diversidad de vientos, quando es durable, contribuye mucho à la diversidad de las estaciones, no es increible, que àzia la punta del Cabo pueda haver, en un corto espacio de terreno, parages de tal manera expuestos à uno de los vientos, y tan al abrigo del otro, que el frio, ò el calor, y las impressiones que de ellos vienen, se hagan sentir à un mismo tiempo à poca distancia, del mismo modo que parages mucho mas apartados. Pero dexo à los Sabios buscar la razon physica de esta contrariedad de vientos, que no se vè en otra parte: siendo assi, que concurren los mismos principios para producirla.

Aqui debiera embiar à V. R. una descripcion exacta de todo el Paìs, que està entre *Cotate*, y *Pondichery*, por haverlo andado en este viage; pero pide esto mas tiempo del que ahora tengo: me dàn priessa à que acabe esta Carta, y dexo para otra ocasion las curiosidades, que no pueden ir ahora.

Dirè solamente dos palabras de una cruèl persecucion, que se excitò poco hà contra los Christia-

tianos en *Tanjaor*, de la qual sin duda escrivirán algunos Missioneros à Europa mas por extenso. Nos asseguran, que mas de doce mil Christianos han felizmente confessado à Jesu-Christo, à pesar de los Tyranos, que nada han perdonado para vencer su constancia, y forzarlos à bolver à las supersticiones del País. Muchos han perdido sus haciendas, se han dexado desterrar de sus Patrias, con sus familias enteras, ò han visto arrancar de entre sus brazos à sus mugeres, è hijos, para ser prostituìdos de un modo infame. Otros, encerrados en calabozos hediondos, y obscuros, han padecido mucho tiempo una hambre, y una sed cruelissima. Muchos, despues de haver sido despedazados con azotes, han sido atormentados con hierros hechos ascua, con que en diversas partes de sus cuerpos estampaban la imagen de los Idolos, que no querian adorar. Prendieron en esta ocasion à dos de nuestros Padres, de los quales el uno tuvo la dicha de morir con los grillos en los pies, del mal trato que havia recibido en su prision. Fuè puesto en libertad su Compañero, despues de haver sido muchos dias cruelmente atormentado. Los Missioneros, que no fueron presos, no tuvieron menos que padecer: pues además de el dolor grande de vèr trastornados sus trabajos de muchos años, y la tierna compassion, que les causaba el barbaro suplicio de tantos pobres inocentes, les fuè preciso esconderse en los Bosques, para obedecer à sus Superiores, que les havian prohibido el dexarse vèr por ningun caso; y para animar de cerca, y de lexos con exortaciones, y cartas vivas, y eficaces à su querido Rebaño, en quien parecia haver

hecho mella la persecucion. Esperamos, que las personas zelosas, y caritativas, se compadeceràn de esta afligida Christiandad: ahora, mas que nunca, nos son necessarios los socorros, para sacar à nuestros *Neophitos* de la extrema pobreza, à que los hà reducido su constancia en practicar el Evangelio, que les hemos anunciado. Juzgue V.R. quanta serà nuestra afliccion, al vèr à estos verdaderos confessores de Jesu-Christo venir à nuestros pies à pedirnos algun alivio, y que nuestra pobreza nos priva de los medios de assistirlos. No harèmos escrupulo de vender, y empeñar todos los Vasos Sagrados, quando no huviere otro remedio. Pero presto se verà el fin de ellos, y los muebles mas preciosos alcanzan à poco, como sabe V.R. Una necessidad tan urgente, habla por sì missma al corazon de todos aquellos, que se interessan algo en la salvacion de las Almas, y la honra debida à los Altares. Soy con profundo respeto,

Reverendo Padre mio,

Su muy rendido, y obediente Servidor,

Tachard,
Missionero de la Compañia de Jesus.

CARTA

CARTA
DE EL PADRE PETIT,
MISSIONERO
DE LA COMPAÑIA DE JESUS,
AL PADRE TREVOU,
DE LA MISMA COMPAÑIA,
CONFESSOR DE SU ALTEZA REAL el Duque de Orleans.

Pondichery, 12. de Febrero de 1702.

PAX CHRISTI.

Reverendo Padre mio.

NADIE puede ser mas sensible, que yo, à los favores con que V. R. me honrò al tiempo de mi partida de Francia para esta Mission. Conservarè toda mi vida un perfecto reconocimiento de ellos. Reciba V. R. si es servido, las primeras muestras de ello en esta Carta, que me atrevo à escrivirle. Cinco semanas havrà, poco mas, ò menos, que lleguè à Pondichery, en compañia del Padre Tachard. Por la Relacion que embia este

Padre à Francia, verà V. R. quan felìz hà sido nuestro viage, y el rumbo que seguimos.

Para venir à Pondichery desde donde desembarcamos, nos fuè preciso atravesar el pequeño Reyno de *Maravàs*. Muchas veces ha oìdo V.R. hablar de esta Mission, como de una de las mas santas, y mas gloriosas à Jesu-Christo, que tenemos en las Indias. Nada se ha exagerado: y puedo asegurar à V. R. por lo que he visto al passo, por varios lugares, que la idèa, que de ella ha concebido, es inferior, y no superior à la verdad. Los Operarios, que buscan trabajos, y Cruces, aqui se pueden saciar plenamente, y el fruto corresponde abundantemente à los sudores, y penalidades. Cada dia crece el numero de las conversiones. El Padre Martin ha bautizado en su distrito, en menos de cinco meses, cerca de mil, y cien personas; y el Padre Lainez, en menos de veinte y dos meses, en *Maravàs*, cerca de diez mil. Què bien pagados que estàn los trabajos del viage, y què animos nò infunde, para aprender presto las Lenguas, el vèr campo tan vasto, y concebir esperanzas de hacer algo semejante, con la gracia del Señor!

Tampoco nos faltan aqui esperanzas del martyrio, que es la Corona del Apostolado. Dos de nuestros Padres acaban de tener la dicha de confessar à Jesu-Christo en las prisiones; el uno, que fuè el Padre Joseph Carvalho, muriò en la Carcel el dia 14. de Noviembre, consumido de miseria, y debilidad. Su Compañero en las cadenas ha sido el Padre Bertholdo. Fueron arrestados en la sangrienta persecucion, que se excitò, poco hà, contra los Christianos en el Reyno de *Tanjaor*, vecino

à

à *Pondichery.* No se puede creer, Padre mio, quanto valor, y fuerza dà, para sufrir con alegria los trabajos, è incomodidades anexas al empleo, la reflexion, y pensamiento de lo mucho que havrèmos menester la assistencia de Dios, en pruebas mucho mas arduas, à que cada dia podemos estàr expuestos; pero què consuelo no es tambien, que no nos abandonarà la Omnipotente gracia del Señor, y que quizà estamos destinados à verter nuestra sangre por la causa de Jesu-Christo? Suplìco à V. R. que pida à Dios me haga digno de tanto favor, y que atienda mas à los meritos de tantos Santos Religiosos, cuyos Hermanos somos, que à lo que merecen nuestras tibiezas, miserias, y mala correspondencia à sus inspiraciones.

Me aplìco todo entero à aprender la Lengua de Malabar, para entrar quanto antes en la Mission de *Carnate*, fundada por nuestros Padres Missioneros Franceses, sobre el modèlo de la Mission de los Jesuìtas Portugueses. Confio mucho, principalmente en los principios, en el socorro, y ayuda de los Catequistas, pues saben la Lengua, y usos del Paìs; pero no tenemos el numero de ellos, que quisieramos, porque no pueden vacar à sus ministerios, sin dexar su trabajo, y oficios; y por tanto, tenemos que alimentarlos, y mantenerlos: para tenerlos en suficiente numero, fuera menester, que las limosnas de Europa fueran mas copiosas, sin comparacion, de lo que son. Dicen aquì nuestros Padres, que bastan veinte pesos para mantener un Catequista. Con que si V. R. pudiera por sì, ò por sus Amigos, ponernos en estado de mantener muchos, pudiera estàr seguro, que

que muchos Infieles debrian à V. R. y à sus Amigos, su conversion. No dirè mas, convencido de que el zelo de V. R. por la gloria de Dios, y progressos de su Religion, nos procurarà quantas limosnas pueda, y que harà valer la causa de los pobres Infieles, que es todo el valor de la Sangre de Jesu-Christo, quien no creyò hacer demasiado, derramandola toda por su rescate. Me encomiendo mucho en los Santos Sacrificios de V. R. y soy con mucho respeto,

Reverendo Padre mio,

Su muy humilde, y muy obediente Servidor,

Petit,
Missionero de la Compañia de Jesus.

VIAGE

VIAGE DE ETHIOPIA.

CARTA PRELIMINAR.

LA Relacion de Ethiopia, que voy à comunicar à Vs. Rs. les parecerà, à lo que pienso, muy curiosa. El Señor Carlos Jacobo Poncèt, Medico Francès, que hizo el viage à aquel Imperio, con un Missionero de nuestra Compañia, ha querido participarmela: y me lisongèo, que se alegraràn Vs. Rs. de saber, con què ocasion emprendieron el uno, y el otro viage tan largo, y tan penoso. Estando indispuesto el Emperador de Ethiopia de una enfermedad, cuyas consequencias temìa; y no hallando en sus Dominios Medicos bastante hàbiles para sanarle, creyò deber llamarlos de fuera de sus Estados. Con este intento, haviendo sabido, que padecia del mismo mal uno de sus Oficiales, le embiò al Gran Cayro, Capital de Egypto, para que restableciendo su salud con los remedios, que en esta grande Ciudad le diessen, le traxesse el Medico, que le huviesse curado. El Oficial, que se llamaba *Hagi-Alì*, y que mas de una vez havia hecho este viage, descubriò à un Armenio, Amigo suyo, el motivo de su buelta al Cayro. Instruìdo el Armenio, por su propria experiencia, de la habilidad del Señor

Poncèt, que en otro tiempo le havia curado de una enfermedad muy fuerte, y muy peligrosa, le diò à conocer à su Amigo.

Hagi-Alì, sobre la palabra de su Amigo, se puso en manos de el Señor Poncèt, tomò sus remedios, guardò el règimen de vida, que le prescriviò, y en poco tiempo se hallò perfectamente sano. Con esto solo pensò en empeñar al Medico Francès à que hiciesse el viage de Ethiopia, para que el Emperador su Amo lograsse el mismo beneficio. Convino en ello el Señor Poncèt, y se dispuso à seguir al Oficial.

Nuestros Missioneros, que muchas veces havian tentado la entrada en este vasto Imperio, sin haverlo podido lograr, creyeron, que no debian perder una circunstancia tan favorable, para executar el proyecto que tenian formado. Comunicaron su pensamiento con el Señor Poncèt, y con el Señor Maillet, Consul de Francia en el Cayro. Convinieron en que acompañasse uno de nuestros Missioneros al Señor Poncèt, y en que tomarìa el trage, y titulo de domestico suyo, para no causar zelos, ni sospechas à una Nacion, cuyo temperamento, è inclinacion àzia los Europeos, se ignoraba. Era negocio de importancia, y pedia un hombre de mucha habilidad, y zelo, porque en el Reyno mismo se havia de instruìr del estado del Christianismo, y vèr que medidas se podian tomar para restablecer la Religion Catholica en un Paìs, donde en otro tiempo havia hecho grandes progressos, baxo los Patriarcas Juan Nuñez Barreto, Andrès de Oviedo, Apolinar de Almeida, y otros muchos Missioneros de la Compañia.

El

El Padre Brevedènt, de una Familia distinguida de la Ciudad de Ruan, fuè en quien se pusieron los ojos. Tenìa todas las prendas necessarias para una empressa tan dificil, y tan importante: un valor à prueba de los mayores peligros: un deseo inmenso de trabajar en la conversion de las Almas, y de sufrir mucho por la Gloria de Jesu-Christo: un ingenio penetrante, y cultivado con el estudio de la Theologìa, y Mathematicas. El proyecto de una nueva maquina para el movimiento continuo, que propuso en el año 1685. y que se halla impresso en los Diarios de aquel tiempo, le diò mucha fama entre los Sabios, y mostrò hasta donde se estendìa la penetracion de su entendimiento. Pidiò à sus Superiores, algunos años despues, licencia para dedicarse à las Missiones; y lo suplicò con tantas instancias, que no creyeron deber oponerse à vocacion tan santa. Trabajò mas de diez años en el Archipielago, y en la Syria, y diò tan alta idèa de su virtud, y hizo conversiones tan admirables, que su memoria serà en aquellos Paìses en bendicion por muchos años. Su suavidad, y buenas modales, llenas de devocion, y espiritu, obligaban à los mas endurecidos à dexar sus desordenes: y à los Hereges mas obstinados à abjurar sus errores. Era estimado como un verdadero Apostol: tan penitente, que en sus correrìas Apostolicas vivia, por lo comun, de un poco de harina mojada en agua, con algunas yerbas, ò raìces: dormìa sobre el duro suelo: passaba cada noche dos, ò tres horas en Oracion: y castigaba dos veces al dia su cuerpo, tan sin lastima, que informados sus Superiores de

que no podria mucho tiempo vivir con un genero de vida tan austèra, se vieron obligados à moderar su penitencia, por no perder un Sugeto tan util à la Missìon. Assi se disponìa el Padre para las gracias extraordinarias, con que Dios frequentemente le ilustraba. Pudiera referir muchas, y dàr por testigos à personas de consideracion, y muy dignas de feè; pero no es este el lugar de contarlas. Puedo assegurar de este Santo Missionero, à quien tratè muy en particular, que su union con Dios era casi continua: que no hablaba sino de su bondad, y misericordia; y que lo hacìa de un modo tan vivo, y fervoroso, que no se le podìa oìr sin encenderse en los mismos afectos.

Ningun caso hacìa de su vida, quando se interessaba la salvacion del proximo. En el tiempo que viviò en el Cayro, y que la peste afligìa el Egypto, se dedicò al servicio de los apestados, con tal zelo, y valor, que edificò igualmente à los Christianos, y à los Infieles. En fin, uno de sus ardientes deseos fuè, dàr su sangre por Jesu-Christo; y este ardor le hizo emprender el viage de Ethiopia, con una alegrìa, que no se puede explicar. En otro tiempo havia sido esta Missìon fecunda en Martyres: tenìa delante de los ojos à los Padres Oviedo, Almeida, Cardenas, Paez, y muchos otros Jesuìtas, que havian tenido la fortuna de morir por la defensa de la Fè. Esperaba, que algun dia le tocarìa la misma dichosa suerte: y para que no se le escapasse la ocasion, tuvo fervor, antes de salir del Cayro, para hacer un voto, con raro exemplo de virtud, de presentar-

se

se en toda ocasion al martyrio. Pero Dios, que le havia inspirado tan generosos pensamientos, se contentò con su buena voluntad, consumando su sacrificio antes de llegar al termino de su viage, del modo que lo cuenta el Señor Poncèt (en cuyos brazos espirò) en la Relacion, que ofrezco à Vs. Rs.

Es esta muy curiosa, porque sin contar el que nos dà à conocer los Reyes de Dongola, de Sennàr, y la Meca, nos enseña muchas cosas particulares de la Ethiopia, Imperio famoso, yà se mire por la vasta extension de sus Estados, ò por el numero de sus Pueblos, ò por la professión de la Religion Christiana, que desde los primeros Siglos abrazaron los Abysinos. Pero si tuvieron estos la dicha de ser alumbrados tan temprano de las luces del Evangelio, han tenido tambien la desgracia de perder un dòn tan precioso, siguiendo los errores de los Captos, y de los Eutychianos, y separandose de la Iglesia por el Cisma.

Què miès tan abundante no cogerìan en tan dilatado Campo unos Missioneros hàbiles, y zelosos, que quisieran dedicarse à su cultivo? Y màs que nunca en la presente coyuntura, que jamàs ha sido tan favorable.

El mayor impedimento, y oposicion, que huvo en otro tiempo para la conversion de los Abysinos, fuè la obstinacion de los Patriarcas Cismaticos de Alexandrìa, siempre declarados contra el establecimiento de la Religion Catholica en aquel Paìs. El que ahora ocupa la Silla Patriarchàl, haviendose hecho Catholico, no tiene menos deseo, que nosotros, de vèr, que toda la

Ethiopia abra los ojos, abrace la verdad, y siga el exemplo que la acaba de dàr.

El Emperador de los Abysinos, sabidor de los prodigios del Reynado de Luis el Grande, que llevò la fama en sus alas hasta las extremidades de Africa, y de Asia, y lleno de estimacion de su Augusta persona, desea con ansias trabar amistad con tan gran Principe, y ha dado yà algunos passos conducentes para lograrla.

El Rey por su parte, ocupado como està en rechazar los esfuerzos de la Europa casi toda, ligada contra su Magestad, y su Augusto Nieto, està con ànimo de mantener, y apoyar con su autoridad, y liberalidad à aquellos, que puedan ser empleados en reunir à la Iglesia à un Principe, y un Imperio tan proximo yà à entrar en el Reyno de Dios.

En fin, nuestro Santo Padre el Papa, vivamente dolorido de la pèrdida de tantas Almas, y siempre atento, y cuidadoso de bolver las ovejas descarriadas al Rebaño de Jesu-Christo, intenta embiar Missioneros à este dilatado Imperio; pero como el buen sucesso de tan importante obra, depende de la bondad, y misericordia del Señor, debèmos multiplicar nuestras Oraciones para pedirle, que derrame sus bendiciones sobre los trabajos de los Operarios Evangelicos, que su providencia destina à tan gloriosa empressa.

BREVE

BREVE RELACION

DE EL VIAGE, QUE HIZO à Ethiopia el Señor Carlos Jacobo Poncèt, Medico Francès, en los años 1698.1699.y 1700.

PArtì del Cayro, Capital de Egypto, à 19. de Junio del año de 1698. en compañia de Hagi-Alì, Oficial del Emperador de Ethiopia, y del Padre Carlos Francisco Xavier de Brevedent, Missionero de la Compañia de Jesvs. Nos embarcamos en Boulak, sobre el Nilo, distante media legua de esta Ciudad. Como las aguas iban baxas, y los Pilotos eran ignorantes, gastamos quince dias en llegar à *Manfelou*, siendo un viage de cinco dias, quando las aguas vàn altas, y el viento es favorable. Es esta Ciudad del alto Egypto famosa por el Comercio de sus lienzos. Mantiene en ella el Gran Señor quinientos Genizaros, y doscientos Spahis de Guarnicion, para impedir las excursiones de los Arabes, que saquean todo el Paìs.

Es el lugar de Reseña de las Caravanas de *Sennar*: y de Ethiopia lo es *Ibnali*, que està media legua mas arriba. Campamos alli hasta que se juntò toda la Caravana, viviendo debaxo de Tiendas mas de tres meses, teniendo mucho que sufrir de los calores excessivos, insoportables para-

ra-

ra los Europèos no acostumbrados à ellos. El Sol abrasa tanto, que desde las diez de la mañana hasta el anochecer, apenas podiamos respirar. Comprados los Camellos, y hechas las provisiones necessarias para passar los Desiertos de la Lybia, salìmos de este desagradable lugar à las três de la tarde el dia 24. de Septiembre, y fuimos à dormir à legua y media de alli, à un Pueblo llamado *Cantara*, donde nos fuè preciso campar algunos dias, para esperar los Traficantes de *Girge*, y *Syout*, que aùn no havian llegado.

Me combidò un Pariente del Rey de *Sennar* à que passasse à *Syout*, y me embiò un Cavallo Arabe. Atravesè el Nilo sobre un Puente muy ancho, y de bella piedra labrada: juzgo que es el unico que hay sobre este Rio; y lleguè allà en quatro horas de tiempo. Vì las ruìnas de un magnifico Amphitheatro, y algunos Mausoleos de los antiguos Romanos. La Ciudad està rodeada de Jardines deliciosos, y de hermosas Palmas, que llevan los mejores datiles de todo el Egypto. A mi buelta de *Syout*, hallè à todos los Compañeros juntos, y partimos muy de mañana de alli el dia dos de Octubre, y en el mismo dia entramos en un horroroso Desierto. En estos hay gran peligro, porque las arenas movedizas se levantan con el menor ayre, obscurecen el Cielo, y bolviendo à caer à manera de lluvia, sepultan muchas veces à los Passageros, ò los hacen perder el camino, que havian de seguir.

Se guarda mucha disciplina en la marcha de las Caravanas. Ademàs del Gefe, que juzga todas las disputas, y querellas que sobrevienen: hay

Con-

Conductores, que marchan siempre à la frente de todos, y hacen la señal para partir, ò hacer alto, tocando un pequeño Tymbàl. Se empieza à caminar tres, ò quatro horas antes del dia, y para entonces han de estàr los Camellos, y demàs bestias de carga aparejadas, y no se puede perder de vista la Caravana, ni alexarse de ella, sin correr riesgo evidente de perecer. Los Conductores son tan diestros, que sin haver huella alguna, ni pisadas en la arena, jamàs tendràn que dàr el menor rodèo. A medio dia se hàce alto por media hora, sin descargar los Camellos, para descansar un poco; y luego se buelve à caminar hasta dos, ò tres horas despues de anochecido. Como se guarda en todos los Acampamentos el mismo puesto, que se tuvo el dia de la partida, jamàs hay entre los Viageros disputa sobre el lugar de cada uno.

Llegamos el dia seis de Octubre à *Helaouè*, Poblacion bastante grande, y la ultima que depende del Gran Señor, quien mantiene alli una Guarnicion de quinientos Genizaros, y trescientos *Spahis*, à las ordenes de un Oficial, que llaman en el Paìs *Kachif-Helaouè*: es muy agradable, y corresponde perfectamente à su nombre, que significa *Paìs de dulzura*. Tiene muchos Jardines, regados con arroyos, y grande numero de Palmas siempre verdes. Alli se halla la Coloquinta, y todo el campo està lleno de sèn, que crece como arbolito, casi à tres pies de altura. Esta droga, sin la qual piensan en Europa, que no pueden passar, no tiene aqui uso alguno. Los habitantes de *Helaouè* no se sirven en sus enfermedades sino de la raìz

de

de la *Ezula*, que echan por la noche en infusion en un poco de leche, y toman la mañana siguiente, despues de haverla passado por un tamiz. Es muy violento este remedio, pero conforme à su paladar, y lo alaban mucho. La *Ezula* es un arbol gruesso, cuya flor es azùl, de la qual se forma una especie de pelotòn oval, lleno de algodòn, de que fabrican muy finas telas los del Paìs.

Nos detuvimos quatro dias en *Helaouè*, para hacer aguada, y tomar viveres, porque haviamos de passar por un Desierto, donde no se hallan, ni Fuentes, ni Arroyos, por ser el calor tan intenso, y los arenales tan ardientes, que no se puede andar por ellos con los pies descalzos, sin que à breve rato se hinchen extraordinariamente. Con todo esso, las noches son bastante frescas, lo que ocasiona à los caminantes molestas enfermedades, si no se guardan, y toman las debidas precauciones. Despues de dos dias de marcha, llegamos à *Chabbè*, (a) Paìs muy abundante de alumbre; y tres dias despues à *Selyma*, donde tomamos agua por cinco dias en una excelente Fuente, que se halla enmedio del Desierto. Estas immensas soledades, en las quales, ni se vèn paxaros, ni animales sylvestres, ni aun mosquitos, y donde se encuentran montes de arena, y cadaveres, y huessos de Camellos, imprimen en el alma no sè què horror, que hace el camino enfadoso, y desagradable. No fuera factible atravessar estos terribles Desiertos, sino con Camellos; porque estos passan seis, y aun siete dias sin comer, ni beber: lo que no hu-

(a) *Chabbè*, significa en Arabe Alumbre. Aqui comienza el Reyno de *Gondola*, que depende del de *Sennar*.

huviera creìdo, si no lo huviera observado con mucho cuidado. Lo que es mas de admirar, es, lo que me assegurò un Venerable Anciano, hermano del Patriarca de Ethiopia, que se hallaba en nuestra Caravana, que haviendo dos veces hecho el viage de *Selyma* à *Sudàn*, en el Païs de los Negros, y gastado cada vez quarenta dias en passar los Desiertos, que hay en el camino, los Camellos de su Caravana, ni comieron, ni bebieron en todo este tiempo: (a) tres, ò quatro horas de descanso cada noche, suplen la falta de alimento: este no se les debe dàr, hasta despues de haverlos dado de beber, porque de otra manera rebentarìan.

El Reyno de *Sudàn* està al Occidente del de *Sennar*: los Traficantes del alto Egypto vàn allà por oro, y Esclavos. Estàn sus dos Reyes casi siempre en guerra. En quanto à los mulos, y burros, que sirven para passar los Desiertos, se les dà una vez al dia, no mas, una medida pequeña de agua.

El dia 26. de Octubre llegamos à *Machou*, Poblacion numerosa sobre la Ribera Oriental del Nilo. Forma este Rio en este parage dos grandes Islas, llenas de Palmas, de Sèn, y de la planta

(a) Lo que los Sacerdotes de las Missiones Estrangeras refieren en su ultima Relacion, no es menos estraño. Hablando de algunos Christianos de la Cochinchina, que murieron en defensa de la Fè, cuentan: *Que de los otros quatro que quedaron en la Carcel, tres de ellos combatieron hasta la muerte contra la hambre, y la sed, y por mas tiempo de lo que se creerà en Europa: porque dudo, que se puedan persuadir, que hayan vivido tanto tiempo sin comer, ni beber. El primero fuè el Señor Lorenzo, quien no muriò hasta cumplidos quarenta dias de Carcel. Le siguiò tres dias despues el Santo Viejo Antonio, y Madama Inès arrastrò sus dèbiles fuerzas hasta el dia quadragesimosexto, en que muriò con tranquilidad.*

llamada Coloquintida. *Machaou*, que es el unico Pueblo, que se encuentra desde *Helaouè*, està en la Provincia de *Fungi*, y pertenece al Rey de Sennar, y en èl empieza el Païs de los Barauras, que nosotros llamamos *Barbarinos*. El *Erbab*, ò Governador de esta Provincia, haviendo sabido, que el Emperador de Ethiopia nos llamaba à su Corte, nos pidiò que fuessemos à verle à su habitacion de *Argos*. Està este Pueblo enfrente de *Machou*, en la otra orilla del Nilo, el qual atravessamos en una Barca. Nos recibiò con mucho agassajo, y nos regalò por dos dias; lo que nos vino muy à cuento, despues de las grandes fatigas que padecimos. El Aduanero mayor, que es hijo del Rey de *Dongola*, vive tambien en *Argos*: nunca sale en pùblico sino à cavallo, del qual penden doscientas campanillas de bronce, que hacen un ruido terrible; y acompañado de veinte Mosqueteros, y doscientos Soldados armados de lanzas, y sables. Vino à nuestras Tiendas à visitarnos: se le presentò Cafè, y se le pagaron los Derechos, que consisten en jabòn, y telas. Nos hizo la honra de combidarnos para el dia siguiente à comer, y fuimos allà à la hora señalada. Su Palacio es grande, y hecho de adoves: sus Muros muy altos, y flanqueados de trecho en trecho con gruessos Torreones quadrados, sin abrazaderas, porque ignoran el uso de la Artillerìa, y se sirven precisamente de Mosquetes.

Despues de ocho dias de descanso en *Machou*, partìmos de alli el dia quatro de Noviembre, y llegamos à trece del mismo à *Dongola*. Todo el Païs, que anduvimos hasta esta Ciudad, y aun hasta

tã Sennâr, es muy ameno, y agradable; pero se entiende en la anchura de una legua, porque mas allà no hay mas que Desiertos, que horrorizan. Passa el Nilo por medio de esta deliciosa llanura: sus Riveras son altas; y asi la inundacion del Rio, que produce la fertilidad del Egypto, no fertiliza este Paìs: toda se debe à la industria, y trabajo de sus moradores. Como la lluvia es aqui muy rara, sacan del Rio, por medio de ciertas ruedas, à que dàn bueltas unos bueyes, una prodigiosa cantidad de agua, que dirigen por enmedio de las tierras à unos grandes Estanques, hechos para guardarla: de aqui la sacan, segun la necessidad, para regar sus tierras, que sin este socorro quedarian estèriles, è incultas.

En este Paìs no se sirven de monedas en el comercio: todo se hace por trueque, y càmbio, como en los primeros Siglos. Con pimienta, anìs, hinojo, clavo, *churga*, ò lana teñida de azùl, espiga-nardo de Francia, *Mahaleb* de Egypto, y cosas semejantes, compran los caminantes los viveres, que han menester. El unico pan que comen, es el que llaman *Dora*, que es un pequeño grano redondo, del qual usan para hacer una especie de cerveza espesa, y muy insipida: como no se puede conservar algun tiempo, à cada instante la hacen por precision. Un hombre, que tiene pan de *Dora*, y una calabaza llena de este licor tan desagradable, del qual beben hasta emborracharse, se tiene por feliz, y en estado de hacer un banquete. Con un alimento tan ligero, son sanos, y mas robustos, y fuertes, que los Europeos. Sus casas son de tierra, baxas, y cubiertas de cañas de *Dora*:

ſus cavallos ſon muy hermoſos, y ſon muy hàbiles en manejarlos, y adieſtrarlos: ſus ſillas tienen unos eſpaldares muy altos, y los fatigan mucho. Las perſonas de diſtincion andan con la cabeza deſcubierta, y los cabellos trenzados con mucho aſsèo. Todo ſu veſtido ſe reduce à una eſpecie de chupa mal hecha, y ſin mangas; y ſu calzado preciſamente à una ſuela, que ſe atan con correas à los pies. El Pueblo ſe embuelve en una pieza de tela, y la rodean por el cuerpo de cien maneras diferentes. Los niños vàn caſi deſnudos. Los hombres, à qualquiera parte donde vàn, llevan en la mano una lanza, cuyo hierro es corvo: algunas de ellas ſon muy hermoſas: los que tienen eſpadas, las llevan colgando del brazo izquierdo. Los juramentos, y blasſemias eſtàn muy en uſo entre eſtosPueblos groſſeros;y ſon demàs de eſto,tan dados à vicios, que ni tienen pudor, recato, ni Religion; ſiguen ahora el Mahometiſmo, ſin ſaber mas de ello, que ſu profeſsion de feè, que repiten à cada inſtante. Lo que mas laſtima cauſa, y hacìa verter muchas lagrimas à mi amado Compañero el Padre Brevedent, es, que no ha mucho, que eſte Paìs fuè Chriſtiano, y que perdiò la Fè, por no haver algun Operario zeloſo, que ſe dedicaſſe à inſtruìr eſta deſamparada Nacion. Hallamos en el camino muchas Hermitas, è Igleſias medio caìdas.

Hicimos, à pequeñas jornadas, el camino deſde *Machou* à *Dongola*, para repararnos algun tanto de las grandes, que haviamos hecho, atraveſando los Deſiertos. Dos años antes havia aſſolado la peſte todo eſte Paìs. Fuè tanta la mortandad

dad en el *Cayro*, donde me hallaba el año de 1696. y me sacrifiquè à la asistencia de los apestados, que me asseguraron, que cada dia morian diez mil personas. Esta terrible plaga llenò de muertos todo el alto Egypto, y el Paìs de *Barbarina*; de modo, que encontrabamos muchas Ciudades, y Lugares sin vecinos, y espaciosas Campiñas, antes muy fertiles, abandonadas, y sin cultivo.

Al avistar à *Dongola*, tomò la delantera el Conductor de la Caravana, para pedir al Rey la licencia de entrar con su gente, lo que con gusto le fuè concedido. Haviamonos quedado en una Aldèa, que sirve como de Arrabàl à la Ciudad: passamos el Rio en una Barca grande, que costèa el Principe para la conveniencia pùblica: las mercaderìas pagan derecho; pero los passageros nada. La Ciudad de *Dongola* està situada en la Rivera Oriental del Nilo, sobre el declive de una Colina seca, y arenosa: sus casas mal fabricadas: sus calles despobladas, y llenas de montones de arena, que las avenidas grandes de la Montaña llevan consigo. El Castillo està en el centro de la Ciudad: es grande, y espacioso, pero sus Fortificaciones son poca cosa: sirve para contener à los Arabes, que libremente, mediante un ligero tributo al *Mek*, (a) ò Rey de *Dongola*, apacientan sus ganados en los campos. Tuvimos la honra de comer muchas veces con este Principe, pero en mesa à parte de la suya. En la primera Audiencia que nos diò, estaba vestido de terciopelo verde, que le arrastraba. Su Guardia es numerosa. Los que mas se acercan à su persona, llevan delante de

(a) El *Mek*, ò *Malek* de Dongola, se llama *Achmet*.

de si una larga espada embaynada. Sus Guardias exteriores estàn armados de medias picas. El Principe nos vino à vèr à nuestra Tienda: y como me havian salido bien algunas curas, nos combidò à quedarnos en su Corte; pero luego que le representamos, que nos aviamos obligado à ir al Emperador de Ethiopia, no nos hizo mas instancias. Su Reyno es hereditario; pero paga tributo al Rey de *Sennar*.

Partimos de *Dongola* el dia seis de Enero de 1699. y quatro dias despues entramos en el Reyno de Sennar. El *Erbab-Ibrahim*, hermano del primer Ministro, nos recibiò con honra en la Frontera, y nos hizo el gasto hasta *Korty*, Poblacion grande sobre el Nilo, adonde nos acompañò, y llegamos à trece de Enero. Como los Pueblos, subiendo el Nilo desde *Korty*, se han rebelado contra el Rey de *Sennar*, y roban las Caravanas quando passan por sus tierras, es forzoso alexarse del Rio, y tomar su camino entre el Poniente, y Mediodia, entrando en el Desierto grande de *Bibouda*, que no se puede atravessar, por mas diligencia que se haga, en menos de cinco dias. No es este tan terrible como el de la Lybia, donde no se vè sino arena: de quando en quando en el de que hablamos, se vèn yervas, y arboles. Despues de haverlo passado, nos acercamos otra vez al Nilo en *Derreira*, Lugar grande, adonde descansamos dos dias. Es este districto muy abundante en viveres, y pastos: que es la razon, porque los habitantes lo han dado el nombre de *Beladalla*, que quiere decir: *Tierra de Dios*. Partimos de aqui el dia 26. caminando àzia Poniente. No se encuentra Lugar al-

alguno en este camino; pero varios Pueblos que viven debaxo de Tiendas, llevan viveres à los passageros.

Despues de algunos dias de marcha, se buelve à hallar al Nilo, y se và à *Guerry*. Aqui un Governador, cuyo principal emplèo es averiguar si en las Caravanas de Egypto hay alguno con viruelas, porque esta enfermedad no es menos peligrosa, ni causa aqui menos mortandad, que la peste en Europa, tuvo con nosotros especiales atenciones, en obsequio del Throno de Ethiopia, (assi nombran aqui al Emperador) y nos eximiò de la quarentena, que se acostumbra tener en este lugar, donde passamos el Nilo.

El modo con que se passa este Rio, es singular. Entran los hombres, y mercaderias en un Barco; pero à las bestias las atan por la cabeza, y baxo del vientre, con unas cuerdas, que se tiran, y se afloxan à medida, que el Barco se adelanta en el Rio. Nadan estas, y padecen mucho en el passo, y tal vez mueren: porque aunque no es ancho, en este parage, es ràpido, y profundo. Salimos de *Guerry* el dia primero de Febrero, y llegamos à dormir à *Alfaa*, Poblacion grande, cuyos edificios son de piedras de silleria, y sus vecinos grandes, y bien hechos.

Despues de haver caminado al Nord-Este para evitar los grandes recodos que hace el Nilo, passado por los Lugares de *Alfon*, *Cotran*, y *Camin*, y atravessado una grande Isla, que no està señalada en nuestros Mapas, llegamos à la Ciudad de *Harbagy*, donde los viveres estàn en grande abundancia, y donde tomamos un poco de des-

canso. Passamos los dias siguientes por unos Bosques de acacias, arboles altos, y espinosos, cargados de flores amarillas, y azules, que exhalaban un olor muy agradable. Estàn los Bosques poblados de pequeños Papagayos verdes, de una especie de Faysanes, y de otros muchos Paxaros, no conocidos en Europa. Salimos de un sitio de tanto embeleso, para entrar en unas grandes llanuras, muy fertiles, y bien cultivadas: y andadas algunas leguas, descubrimos la Ciudad de *Sennar*, cuya situacion nos encantò.

Tiene como legua, y media de circuito: es de mucho vecindario; pero de poca limpieza, y policìa. Es un Pueblo, poco mas, ò menos, de cien mil almas: està situado al Poniente del Nilo, sobre una colina: y segun la observacion que hizo el Padre Brevedent, el Medio dia del veinte y uno de Marzo de 1699. està à trece grados, y quatro minutos de latitud Septentrional. Las casas son de un alto no màs, y de mala fabrica; pero los terrados, que las sirven de techos, son de mucha conveniencia. Sus Arrabales se componen de unas malas cabañas, hechas de cañas. El Palacio Real està rodeado de altas Murallas de adoves, y no tiene regularidad, no siendo mas que un numero confuso de casas, sin hermosura alguna. Los muebles de sus quartos son ricos; sobre todo en grandes tapices, à la moda de Levante.

El dia siguiente à nuestra llegada, nos presentaron al Rey. El preludio del Ceremonial, fuè hacernos quitar nuestros zapatos. Los Estrangeros son precisados à esto; pero los Vassallos del Rey no deben parecer en su presencia, sino con

los

los pies descalzos : entramos en un grán patio, cuyo suelo era de azulejos de diferentes colores: los Guardias, armados de Lanzas, lo cerraban todo: haviendolo casi atravessado, nos detuvieron cerca de una piedra, que està cerca de un Salòn abierto, donde acostumbra su Magestad dàr Audiencia à los Embaxadores. Le saludamos al estilo del Paìs, hincando en tierra las rodillas, y besandola tres veces. Es de color negro, de edad de diez y nueve años, bien hecho, y de un talle magestuoso: no tiene los labios gruessos, ni la narìz roma, como sus Vassallos. Estaba sentado sobre un trono muy asseado, en forma de Canopè, con las piernas cruzadas, al uso del Oriente, y rodeado de veinte Ancianos, sentados tambien; pero un poco mas abaxo. Su vestido era una larga chupa de seda bordada de oro, y su ceñidòr una especie de vanda hecha de una cotonìa muy delicada. Cubria su cabeza un turbante blanco. Los Ancianos estaban vestidos casi de la misma manera. El primer Ministro en pie, y en la entrada del Salòn, hablò al Rey, y nos respondiò en su nombre. Saludamos segunda vez à su Magestad, con las mismas ceremonias que antes, y le presentamos algunos cristales, y curiosidades de Europa, que recibiò con agrado. Nos hizo muchas preguntas, que indican, que es un Principe curioso, y entendido. Nos hablò del assunto de nuestro viage, y mostrò mucha amistad, y respeto por el Emperador de Ethiopia. Despues de una hora de Audiencia, nos retiramos, haciendo tres profundas reverencias. Mandò, que sus Guardias nos acompañassen hasta nuestro alojamiento ; y

 nos

nos embiò unas grandes vasijas de manteca, miel, y otros refrescos, con dos bueyes, y dos carneros.

Và este Principe dos veces en la Semana à comer à una de sus Casas de Campo, distante una legua de la Ciudad. El orden, que se guarda en su marcha, es el siguiente: Trescientos, ò quatrocientos Soldados de à cavallo, muy bien montados, abren la marcha. El Rey los sigue, rodeado de un gran numero de Criados de à pie, y de Soldados armados, que cantan en alta voz sus alabanzas, al sòn de un pandero, que no dexa de hacer una agradable harmonìa. Setecientas, à ochocientas Mugeres jovenes, marchan, sin guardar orden, con los Soldados, llevando sobre sus cabezas grandes cestones redondos de paja, de diversos colores, y bien trabajados. Estas cestas, que representan todo genero de flores, y que tienen la tapa pyramidàl, contienen fuentes de cobre estañadas, llenas de frutas, y otros manjares yà compuestos. Ponense al Rey estos platos, y luego se distribuyen entre la Comitiva. Cierran la Marcha doscientos, ò trescientos à cavallo, con la misma orden que los primeros.

El Rey, que nunca sale en pùblico sin cubrirse la cara con una gassa de muchos colores, se pone à la mesa luego que llega. Su diversion mas comun es, proponer premios à los Señores de la Corte, y tirar al blanco con ellos con un fusil, en cuyo manejo no son muy diestros. Haviendo passado la mayor parte del dia en este exercicio, buelve à la tarde à la Ciudad con el mismo orden, con que saliò por la mañana. Dà este passèo regu-

gularmente los Miercoles, y Sabados de cada semana: los otros dias tiene Consejo mañana, y tarde, y se aplica à hacer justicia à sus Vassallos, sin dexar sin castigo delito alguno. No se dilatan aqui, ni se alargan los pleytos. Luego que se prende à un reo, se le presenta al Juez, quien le hace el Interrogatorio; y si le halla culpado, le condena. Al punto se executa la sentencia: echan en tierra al reo, y con un garrote le dàn fuertes golpes en el pecho, hasta matarle. Asi ajusticiaron, durante mi mansion en *Sennar*, à un Ethiope llamado Joseph, que havia apostatado miserablemente de la Religion Christiana, no mucho antes, para abrazar el Mahometismo.

Despues de esta terrible execucion, me traxeron una niña Mahometana, de edad de cinco, ò seis meses, para que la curasse: como estaba yà sin esperanzas de vida, la bautizò el Padre Brevedent, valiendose del pretexto de darla una medicina, y por dicha suya muriò poco despues del Bautismo. Parece que Dios, por su maravillosa providencia, havia querido reparar la pèrdida del desdichado Ethiope. El Padre Brevedent estaba tan lleno de gozo, por haver abierto la puerta del Cielo à esta alma, que me dixo con un excesso de alegrìa, que no puedo explicar, que aunque no huviera hecho mas en toda su vida, se darìa por muy satisfecho, y premiado por los trabajos, y fatigas del viage.

Todo se compra barato en *Sennar*: un camello cuesta siete, ù ocho libras, ò pesetas: un buey cinquenta quartos: un carnero quince; y una gallina un quarto: asi tambien à proporcion de las

demàs cosas. El pan de trigo no es del paladar de estas gentes: lo hacen precisamente para los Estrangeros: el de su gusto es de *Dora*, granillo pequeño, de que yà he hablado. Quando tierno, es buen pan; pero passado un dia, es tan insipido, que no se puede comer: es una especie de torta muy ancha, y del gruesso de un real de à ocho. Los generos de este Paìs son dientes de Elephante, tamarindos, ò datiles assados, algalia, tabaco, polvos de oro, &c. Todos los dias hay Mercado en la Plaza Mayor, que està enmedio de la Ciudad, y alli se venden todos los generos, y mercaderìas. Otro Mercado se tiene en la Plazuela del Palacio, y aqui se venden los Esclavos. A estos los ponen sentados en el suelo, las piernas cruzadas una sobre otra: los hombres, y muchachos à un lado, y las mugeres, y niñas à otro. Un Esclavo de los mas fuertes, y robustos, se vende en diez pesos; por esto vienen todos los años los Egypcios à llevarse muchissimos.

La moneda mas baxa de este Paìs vale un maravedì de Francia, y es un pedacito de hierro en figura de Cruz de San Antonio. El *Fadda* viene de Turquìa, y es moneda muy delgada de plata, y menor que una blanca: vale un quarto. A excepcion de estas dos monedas, corren solamente los reales, y pesos fuertes de España, y deben ser redondos, porque los de cabo de barra no passan en el Comercio: en este Reyno valen quatro francos.

Los calores de *Sennar* (a) son tan intolerables, que apenas se puede respirar entre dia: empiezan en

(a) Sennar en Arabe, significa veneno, y fuego.

en el mes de Enero, y acaban con Abril: son seguidos de lluvias abundantes por espacio de tres meses, que inficionan el ayre, y causan mucha mortandad en los hombres, y bestias. Los habitantes tienen en esto alguna culpa, por su poco asséo, y mucho descuido en no dàr corriente à las aguas, que se estancan; y corrompiendose despues, exhalan perniciosos vapores.

Son estos Pueblos naturalmente embusteros, y engañadores, y por otra parte muy supersticiosos, y adictos al Mahometismo. Quando por las calles se encuentran con un Christiano, no dexan de pronunciar su confession de Fè, que consiste en estas palabras: *No hay mas que un Dios, y Mahoma es su Propheta.* Les estàn prohibidos el aguardiente, el vino, y aun el aguamiel; y si lo beben, es siempre en secreto. Su bebida ordinaria es una especie de cerveza, semejante à la de *Dongola*, y la llaman *Bousa*: es muy espesa, y de muy mal sabor, y la hacen de esta manera: Tuestan al fuego el grano del *Dora*, le echan despues en agua fria, y passadas veinte y quatro horas, le beben. Toman tambien con gusto el Cafè; pero en Ethiopia no lo gastan.

Las Señoras de calidad andan vestidas de una chupa de seda, ù de cotonìa muy fina, con mangas muy anchas, que cuelgan hasta el suelo. Sus cabellos estàn trenzados, y adornados de anillos de plata, de cobre, de latòn, de marfil, ù de vidrios de diferentes colores. Prenden estos anillos à los cabellos, en forma de corona: sus brazos, piernas, orejas, y narices estàn tambien cargadas de anillos. En los dedos llevan muchas sortijas; pero

las piedras no son finas. Todo su calzado se reduce à unas suelas, que con cordones se atan à los pies. Las mugeres, y mozas, entre la gente ordinaria, se cubren solamente desde la cintura à la rodilla.

Los generos, que se llevan al Reyno de *Sennar*, son especierìas, papel, latòn, hierro, alumbre, vermellòn sublìme, rejalgar blanco, y amarillo, cuchillas, tixeras, navajas, &c. espigas aromaticas de Francia: el *Mahaleb* de Egypto, que es una semilla de olor muy fuerte; unas especies de Rosarios, que hacen en Venecia, de vidrios de todos colores; y en fin, lo que tiñe de negro, y llaman *Kool*, que se aprecia mucho en este Paìs, para teñir de negro los ojos, y parpados. Todas estas mercaderìas se despachan tambien en Ethiopia, con esta diferiencia, que en *Sennar* los granos mas gruessos de vidrio son mas estimados, y en Ethiopia los mas pequeños.

Los Comerciantes de *Sennar* trafican mucho en el Oriente. En el tiempo de la monzon se embarcan en *Suaquen*, en el Mar Roxo. La pesca de perlas, que se hace en aquel parage, y la Ciudad misma de *Suaquen*, pertenecen al Gran Señor. Passan de alli à *Moka*, Ciudad de la Arabia felìz, perteneciente al Rey de *Yemen*, y despues à *Surate*, adonde llevan oro, algalia, y marfil; y en trueque buelven con especierias, y otros generos de Indias. Gastan por lo comun dos años en este viage.

Quando muere el Rey de *Sennar*, se junta el Gran Consejo: y por una costumbre tan barbara como detestable, hace degollar à todos los hermanos-

mãnos del Principe, que ha de ſubir al Throno. El Principe *Gorech*, que ſe mantuvo incognito haſta la muerte de ſu hermano, tuvo la fortuna de ſer librado, por ſu Ama de leche, de la crueldad de eſte terrible Conſejo. Tambien pudo eſcapar uno de los hermanos del Principe Reynante; y oy dia ſe halla en la Corte de Ethiopia, con mucha diſtincion, por ſu merito, y nacimiento.

Deſpues de tres meſes de eſtancia en la Corte del Rey de *Sennar*, quien nos colmò de honores, nos deſpedimos de ſu Mageſtad. Se ſirviò de darnos una Salva-Guardia, que llaman *Soccori*, que nos hicieſſe el gaſto, y conduxeſſe à la frontera del Reyno. Embarcamonos en un grueſſo tronco, hueco, y hecho à modo de Barco, y paſſamos el Nilo à 12. de Mayo de 1699. y fuimos à acampar à *Basboch*, Pueblo grande, à media legua de *Sennar*. Alli nos detuvimos tres dias, para dàr lugar à que ſe juntaſſe toda la Caravana, y ſalìmos de alli el dia quince del miſmo mes al anochecer. Caminando toda la noche, llegamos à *Bracas*, Poblacion grande, cuyo Señor era un Venerable Viejo, de edad de ciento y treinta años, con un ſemblante tan freſco, y vigoroſo, como ſi tuviera ſolamente quarenta. Havia ſervido à cinco Reyes de *Sennar*: le viſitamos, y nos recibiò con mucho agrado, haciendonos varias preguntas de Europa. Hicimosle un pequeño preſente, y en correſpondencia nos embiò de comer à nueſtra Tienda. Proſeguimos nueſtro camino, y el dia ſiguiente arribamos à *Abaq*, que es una mala Aldèa, donde no hay ſino unas pobres chozas de Paſtores. El dia ſiguiente, con una marcha de diez horas, ſin parar, pudimos en-

trar en *Baba*, Lugar pequeño, situado sobre un Brazo del Nilo, que estaba entonces seco. El dia 19. fuimos à dormir à *Dodar*, tan poca cosa como *Baba*; y por la tarde, despues de quatro horas de camino à *Abra*, que es de mucho vecindario. Aqui perdimos dos Camellos, y con mucho trabajo los bolvimos à hallar: passamos luego al Lugar de *Debarke*, de aqui à *Bulbùl*, y caminando por una Campiña muy hermosa, y bien poblada, llegamos el dia veinte y cinco à *Giesim*, buena Poblacion, situada en la Rivera del Nilo, y enmedio de un Bosque, cuyos arboles son muy diferentes de los que hasta entonces haviamos visto. Son mas altos, que nuestros mayores robles; y tan guessos algunos de ellos, que nueve hombres no los pueden abarcar. Su hoja se parece à la del melòn, y su fruta amarga à la calabaza. Vì uno de estos grandes àrboles, que estaba naturalmente hueco, y se entraba adentro por una pequeña puerta, à una especie de quarto, abierto por arriba, y era tan capàz, y grande, que cinquenta personas en pie cabian facilmente en èl.

Vì tambien alli otro arbol, que llaman *Gelingue*, que, sin ser mas gruesso que nuestros robles, era tan alto, como los otros, que acabo de nombrar. Su fruta tiene la figura de una sandìa, aunque algo mas pequeña: està dividida por dentro en muchas celdillas, ò nichos llenos de pepitas amarillas, y de una carne, que se assemeja mucho al azucar hecho polvo; pero es algo agria, agradable, de buen olor, y refresca mucho: lo que es muy apreciable en un Paìs de tanto calor como este. Su corteza es dura, y gruessa: su flor

tie-

tiene cinco hojas blancas, como la flor de Lys, y lleva una semilla parecida à la de las adormideras.

Hay tambien en este Paìs una especie de arbol llamado *Deleb*, y es una vez mas alto, que las mas empinadas palmas, y casi de la misma figura. Sus hojas se parecen à un avanico; pero algo mas anchas. Su fruta es redonda, y crece en racimos; y desde el pezòn hasta en medio, un poco mas gruessa, que la de las palmas. Se cubre esta fruta de cinco escamas, ò conchas muy duras, que forman una especie de caliz: quando se madura, toma color amarillo; y su corteza es tan sòlida, y dura, que quando corre ayre, y se dàn unas contra otras, hacen un ruido que espanta: si se desprende alguna, y cae sobre la cabeza de alguno, le mata sin remedio. Rompiendo la corteza de la fruta, lo que siempre cuesta trabajo, se descubren muchas fibras, que contienen una substancia parecida à la miel, y tiene un olor de balsamo, tan dulce, y sabroso, que no me acuerdo de haver comido cosa tan deliciosa. En medio de la carne se halla una pepita de color pardo, gruessa, y muy dura, la qual es la semilla del arbol. Ademàs de lo que acabo de decir, lleva tambien otra fruta, semejante en hechura al rabano, cubierta de tres cortezas, las que se quitan, y lo de adentro tiene el sabor de castañas cocidas.

El *Domi* es como el macho de la *Deleb*: la Palma es al doble mas alta; pero sus hojas son tan largas, y una vez mas anchas: de ellas se hacen cestas, esteras, y tambien velas para los Baxeles del Mar Roxo: lleva una fruta de un pie

de largo, cubierta de cinco, ò seis hojas; cuya carne es blanca, y dulce, como la leche, y de mucho alimento.

El arbol llamado *Cougles*, es tambien de una magnitud enorme. Es un conjunto de nueve, ò diez arboles gruessos, incorporados en uno de un modo irregular: su hoja es pequeña, y no lleva mas fruta, que unas flores azules sin olor. Muchos otros arboles vimos en estos inmensos Bosques, del todo desconocidos en Europa.

Diez y nueve dias nos detuvimos en *Giesim*. Està este Pueblo enmedio del camino de la Ciudad de *Sennar*, y de los confines de Ethiopia, y al decimo grado de latitud Septentrional, segun la observacion hecha por el Padre Brevedent. Al llegar à *Giesim*, es preciso deshacerse de los Camellos, por razon de las Montañas, que hay que passar, cuyas yervas ponzoñosas matan à estos animales: y assi en Ethiopia, los mulos, y cavallos, son las bestias, de que usan para carga: y no gastan herraduras. En la venta de los Camellos pactan sus dueños, que se serviràn de ellos hasta *Giranna*, adonde vàn à tomarlos los Compradores. Vimos en *Giesim* una Caravana de *Gebertis*, Pueblos Mahometanos, Vassallos del Emperador de Ethiopia, quien, como el nombre de ellos dà à entender, los trata como Esclavos. Hicimos tan larga estancia en este lugar, cuya situacion es agradable, y hermosa, por haver muerto la Reyna, Madre del Rey de *Sennar*, y haver buelto à la Corte el Oficial que nos conducia, para tomar nuevas ordenes del Rey su Amo: nos vimos precisados à esperarle; lo que nos causò un enfadoso contratiem-

po,

po, por havernos cogido las lluvias: al principio no llovìa hasta puesto el Sol, y precedian siempre relampagos, y truenos: entre dia el Cielo se mantenia muy sereno; pero el calor era insoportable.

Partimos de *Giesim* el dia once de Junio; y despues de caminar cinco horas, nos hallamos en un Lugar llamado *Dolech*, por los grandes arboles de este nombre, que se vèn hasta quanto alcanza la vista. Anduvimos mucho tiempo entre estas deliciosas arboledas, plantadas en forma de juego de Damas, y llegamos el dia siguiente à *Chau*, Lugar situado sobre el Nilo, y à otro dia à *Abotkna*, donde se halla una especie de box, que no tiene la hoja, ni la solidèz del nuestro. Todo el camino està hermoseado de grandes Bosques de Tamarindos, siempre verdes: su hoja es algo mas ancha, que la del Cyprès: lleva unas florecitas azules de agradable fragrancia, y su fruto se parece à la ciruela: y la llaman *Erdeb* en el Paìs. Son tan espesas estas florestas, que no las puede penetrar el Sol. La noche siguiente passamos al Valle de *Sennona*, que està enmedio de un bello Prado, y en dos dias nos hallamos en *Serke*, Pueblo hermoso, de quinientas, à seiscientas casas, que, bien que hechas de cañas de Indias, son muy asseadas: està en un Valle delicioso, rodeado de Montañas, y à la salida se halla un Riachuelo, que sirve de limites à los Reynos de Ethiopia, y *Sennar*.

Desde *Serke*, de donde partimos à veinte de Junio, hasta *Gondar*, Capital de Ethiopia, hallamos muchas cristalinas Fuentes, y Montañas continuas de diferentes figuras, todas muy hermosas,

pobladas de arboles, no conocidos en Europa; y que nos parecieron mas vistosos, y altos, que los de *Sennar*. Estas Montañas, unas se levantan como Pyramides, otras en forma conica, y todas tan bien cultivadas, que no hay terreno inutil; y tan pobladas, que se equivocarian con una Ciudad continuada. Dormimos à otro dia en *Tambissa*, Poblacion numerosa, perteneciente al Patriarca de Ethiopia; y el dia siguiente llegamos à *Abiad*, colocado sobre una alta Montaña, llena de Sycomoros. Desde *Giesim* à este Lugar todas las Campiñas estàn cubiertas de algodòn. El dia veinte y tres de Junio hicimos alto en un Valle de Ebanos, y cañas de Indias; y un Leon nos arrebatò uno de los Camellos: son comunes en este Paìs, y se les oye rugir toda la noche: el modo de hacer que no se acerquen es, mantener grandes hogueras encendidas. Tambien en estos Montes se hallan muchas plantas, ò yervas aromaticas. El dia 24. passamos el Rio *Gandova*, que es muy profundo, y ràpido; lo que hace su passo muy peligroso: no es tan ancho como el *Sena* en Parìs. Baxa con tanta rapidèz de las Montañas, que quando sale de madre, se lleva quanto encuentra; y llega à hincharse tanto, que algunas veces es menester esperar diez dias para passarle: entonces llevaba poca agua, y le passamos sin dificultad. Se descarga en otro Rio, que llaman *Tekéssél*; esto es, el Formidable, y ambos juntos entran en el Nilo. El dia siguiente passamos otros dos Rios, coronados de boxes, de una grandeza enorme, y tan altos como nuestras hayas. Este mismo dia, haviendose descarriado de las demàs una de nuestras cavallerìas, fuè mordi-

dida en las ancas por un Osso: la herida fuè grande, y peligrosa; pero los Paysanos, aplicandola un cauterio de fuego, la sanaron.

Entramos el dia 26. en una llanura espaciosa, llena de granados, y passamos la noche à vista de *Girana*, adonde llegamos el dia despues: este Pueblo està situado en lo alto de una Montaña, de donde se descubre el mas hermoso terreno del Mundo. En este Lugar se mudan las bestias de carga, y se dexan los Camellos para tomar cavallos, como yà llevo dicho. Nos vino à visitar el Señor de Girana, y hizo darnos refrescos. Aqui hallamos una Escolta de treinta hombres, que para nuestra seguridad nos havia embiado el Emperador, y para honrar al hermano del Patriarca, que se hallaba en nuestra Caravana, y nos librò del cuidado de nuestro bagage, segun el estilo de este Imperio. El modo, con que esto se practica, es como se sigue.

Quando llama à alguno à su Corte el Emperador de Ethiopia, se entrega el bagage al Señor del primer Lugar, que se encuentra en el camino; este lo pone en poder de sus Vassallos, que tienen la obligacion de llevarlo al Pueblo mas cercano; este al que se sigue: y assi de Lugar en Lugar, hasta la Capital, con maravillosa exactitud, y fidelidad.

Las lluvias, fatiga del viage, y mas que todo la enfermedad del Padre Brevedent, nos obligaron à detenernos algunos dias en *Girana*: partimos en fin el primer dia de Julio, y despues de tres horas de marcha por montes, y caminos impracticables, nos hallamos en *Barangoa*; y al otro

dia

dia en *Chelga*, grande, y hermosa Poblacion, rodeada de Aloes, que es de mucho comercio: tiene todos los dias Mercado, adonde los Paysanos del contorno vienen à vender algalia, oro, y todo genero de ganados, y viveres. Tiene aqui el Rey de *Sennar*, con consentimiento del Emperador de Ethiopia, un Administrador para recibir los Derechos de Aduana del algodòn, que entra de su Reyno, y los dos Principes dividen entre sì en partes iguales su importe. A dos leguas al Norte de *Chelga*, se vè un Torrente, que cayendo de una Montaña muy alta, y escarpada, hace una cascada natural, que apenas puede imitar el Arte: se divide su agua en diferentes azequias, que riegan, y fertilizan toda la Campiña.

Llegamos en fin à tres de Julio à *Barko*, pequeño, pero hermoso Lugar, situado enmedio de una llanura muy hermosa, y distante media jornada de la Capital de Ethiopia. Nos vimos necessitados à detenernos en este Lugar, por haver yo caìdo gravemente enfermo: y mi amado Compañero el Padre Brevedent se viò à pocos dias reducido al ultimo extremo, por una purga demasiadamente activa, y violenta de piñones de Indias, que llaman *Cataputia*, que le havian dado fuera de tiempo en Tripoli de Syria. Este remedio siempre arriesgado, segun un Author muy habil, (a) le causò una disenteria, que le molestò mucho, y por modestia suya, jamàs me la comunicò. Al instante que llegò à mi noticia el estado en que se hallaba, me hice llevar à su quarto, aunque tan enfermo. Mis lagrimas, antes que mis palabras, le die-

(a) Philos. Cosmopol.

dieron à conocer la ninguna esperanza que tenia de su salud, y que no havia remedio. Mi llanto era efecto de un amor sincero: y si à costa de mi propria vida huviera podido alargar la suya, lo huviera hecho con gusto; pero estaba el Padre maduro para el Cielo, y queria Dios premiarle sus Apostolicos trabajos. Yo le havia conocido en el Cayro, adonde su reputacion era tan grande, que era reverenciado como un hombre favorecido de Dios con gracias extraordinarias, y tambien con el dòn de milagros, y de prophecìa.

En esta misma idèa, que yo me havia formado sobre la voz comun, me confirmè despues, con la mayor exactitud, por las predicciones que hizo de su muerte, y de otras muchas cosas, que me sucedieron à mì mismo, del modo que me lo havia prophetizado. En todo el viage no me hablò sino de Dios; y sus palabras eran tan vivas, y tan llenas de espiritu, que hacian en mi alma la mas profunda impression. En los ultimos instantes de su vida, derramò su corazon en afectos de amor, y reconocimiento àzia Dios; y eran tan fervorosos, y tiernos, que jamàs me podrè olvidar de ellos. En tales sentimientos, fallecìò este hombre Santo en tierra estraña, à la vista de la Capital de Ethiopia, como San Francisco Xavier, cuyo nombre tenia, à vista de la China, quando estaba yà para entrar en ella à ganar à Jesu-Christo tan dilatado Imperio.

Para hacer justicia al Padre Brevedent, puedo decir, que nunca he conocido hombre de mayor intrepidèz, y valor en los peligros, ni de mayor fervor, y fortaleza en las ocasiones, en que

ſe intereſſaba la Religion, ni de mayor modeſtia, y Religion en ſus modales, y conducta. Muriò à nueve de Julio del año de 1699. à las tres de la tarde. Muchos Religioſos de Ethiopia, que ſe hallaron preſentes à ſu muerte, fueron tan comovidos, y edificados de ella, que no dudo, que conſervaràn toda ſu vida un gran reſpeto à la memoria de tan Santo Miſsionero. Vinieron eſtos el dia ſiguiente en Comunidad, veſtidos de ceremonia, teniendo cada uno en la mano una Cruz de hierro; deſpues de hàver hecho las Oraciones, è incenſaciones, que ſe eſtilan por los Difuntos, llevaron ellos miſmos el cuerpo à una Igleſia dedicada à la Virgen Santiſsima, adonde fuè enterrado.

Mi enfermedad, y la triſteza, que me oprimiò, me detuvieron en *Barko* haſta veinte y uno de Julio, que partì para *Gondar*, (a) adonde lleguè al anochecer: fuì à apearme à Palacio, donde me havian prevenido alojamiento, cerca del quarto de uno de los hijos del Emperador. Tuve el dia ſiguiente la honra de vèr à eſte Principe, quien me recibiò con el mayor agrado, y moſtrò mucho ſentimiento de la muerte de mi Compañero, de cuyo merito, y capacidad eſtaba yà informado. Mandò, que tomaſſe el deſcanſo, que fueſſe conveniente para reſtablecerme de mi enfermedad, antes que me moſtraſſe en pùblico. Caſi todos los dias me venìa à vèr por una pequeña galerìa, que tenìa correſpondencia con ſu quarto. Haviendo yà deſcanſado de las fatigas de tan largo, y penoſo viage, me hizo el honor de darme Audien-
cia

(a) La Ciudad Capital ſe llama *Gondar*, à *Catma*, que quiere decir, *Ciudad del Sello*.

cia pùblica el dia diez de Agosto à las diez de la mañana. Vinieron por mì à mi quarto, y me conduxeron por mas de veinte piezas, antes de llegar al Salòn donde estaba el Emperador sentado en su Trono. Es este una especie de Canapè, cubierto con un tapìz de damasco carmesì, con flores de oro: al rededor havia unas almohadas grandes, bordadas tambien de oro: los pies del Trono son de oro macizo, y estaba puesto en la testera de la Sala, en una alcoba, à que servia de techo una media naranja, toda brillante de oro, y azùl. Estaba el Emperador vestido de seda bordada de oro, con mangas muy largas, y ceñidor correspondiente à la chupa: la cabeza descubierta, y los cabellos trenzados con mucho ayre. Brillaba en su frente una grande esmeralda, y le añadia magestad. Estaba solo en la alcoba, de que acabo de hablar, sentado en el Canapè, las piernas cruzadas, segun el estilo del Oriente. Los Grandes estaban à sus dos lados en pie, y en fila, y las manos cruzadas una sobre otra, en un respetoso silencio.

Quando me acerquè al pie del Trono, hice à su Magestad tres profundas reverencias, y le besè la mano. Esta honra se concede solamente à las personas, que quiere distinguir; porque à los otros no les dà la mano à besar, hasta que tres veces postrados en tierra, le hayan besado los pies. Le presentè la Carta del Señor Maillet, Consul de Francia en el *Cayro*: al instante hizo que se la interpretassen, y se mostrò muy satisfecho. Me hizo muchas preguntas tocante à la persona del Rey, de quien me hablò, como del mayor, y mas poderoso

Principe de Europa: tocante al estado de la Casa Real, y de la grandeza, y fuerzas de la Francia. Haviendo respondido à todas las preguntas, le presentè mis regalos, que consistian en pinturas, esespejos, cristales, y otras obras de vidrio muy bien trabajadas. Recibiòlos el Principe con mucho agrado, y como me hallaba todavia sin fuerzas, me hizo sentar, y mandò, que me sirviessen una magnifica colacion.

Empezò el dia siguiente à tomar los remedios, con uno de sus hijos, y siguieron el uno, y el otro con exactitud el règimen, que les señalè. Su efecto correspondiò tan felizmente, que à poco tiempo se hallaron perfectamente sanos. Este sucesso me mereciò nuevas gracias, y ayudò à que su Magestad me tratasse con mas *familiaridad, que antes.* Notè en este Principe una grande piedad. Estando en cura, y tomando medicinas, quiso comulgar, y salir en pùblico el dia de la Assumpcion de Nuestra Señora, à quien los Ethiopes tienen particular devocion. Me combidò à esta ceremonia: fuì allà à las ocho de la mañana, y hallè como doce mil hombres, en orden de batalla, en la Plaza grande de Palacio. Estaba aquel dia el Emperador vestido de terciopelo azùl, con flores de oro, arrastrando el vestido hasta el suelo: tenia la cabeza cubierta de una moselina entretegida de hilo de oro, que formaba una especie de corona, semejante à la de los antiguos, y le dexaba el medio de la cabeza descubierto. Sus zapatos, ò sandalias eran à la moda de Indias, formando con perlas diferentes flores. Dos Principes de la Sangre, ricamente vestidos, le esperaban à la puerta de Pa-

la-

lacio, con un sobervio Dosèl, baxo del qual marchò el Emperador, precedido de sus Trompetas, Tymbales, Pifanos, Harpas, Chirimìas, y otros Instrumentos, que hacìan un concierto no desagradable. Iban luego los siete primeros Ministros del Imperio, sirviendole de brazeros, y llevaban la cabeza adornada casi como el Emperador, y cada uno con una Lanza en la mano. El de enmedio llevaba la Corona Imperial, teniendo la cabeza desnuda, y la apoyaba, no sin algun trabajo, sobre el pecho. Esta Corona es cerrada: tiene encima una Cruz de piedras preciosas, y es muy magnifica. Marchè en la misma fila con los Ministros, vestido à lo Turco, sirviendome el Oficial de bracero. Seguìan los Oficiales de la Corona, teniendose unos à otros por baxo de los brazos, cantando las alabanzas del Emperador, y à modo de Dialogo se respondian unos à otros. Los Mosqueteros, con chupas de diferentes colores, cerradas à modo de balandràn, venìan despues; y à estos los seguìan los Archeros, armados de Arcos, y Flechas. Los cavallos de mano del Emperador cerraban toda la marcha, ricamente enjaezados con telas de oro, que arrastraban por el suelo, y sobre estas llevaban pieles de Tygres, de una hermosura extraordinaria.

El Patriarca, vestido de sus Habitos Pontificales, sembrados de Cruces de oro, estaba à la puerta de la Capilla, acompañado de casi cien Monges, vestidos de blanco, y puestos en fila, unos dentro de la Capilla, y otros fuera, teniendo cada uno una Cruz de hierro en la mano. Tomò el Patriarca al Emperador de la mano derecha al en-

trar en la Capilla, que se intitula: *Tensa Christos*; què quiere decir: *Iglesia de la Resurreccion*, y le conduxo hasta cerca del Altar, por enmedio de los Religiosos, què tenìan en la mano una grande hacha encendida. Llegò el Emperador baxo del Dosèl, hasta su inclinatorio, que estaba cubierto de un rico tapìz, y era muy semejante al que usan los Prelados de Italia. Mantuvose su Magestad siempre en pie, hasta la Comunion, que le diò el Patriarca, baxo de ambas especies. Las Ceremonias de la Missa son grandes, y magestuosas; pero no he formado de ellas idèa tan cabàl, que pueda referirlas aqui.

Acabada la Ceremonia, tiraron dos Cañonazos, y lo mismo se havia hecho al entrar; y saliò el Emperador de la Capilla, y bolviò à Palacio con el mismo orden, que havia venido. El primer Ministro, què llevaba la Corona, la entregò al Gran Tesorero, el qual, rodeado de una Compañia de Fusileros, la llevò al Tesoro. Buelto el Emperador, entrò en la Sala grande de Palacio, y se sentò en un Trono elevado, teniendo à sus dos lados à los dos Principes sus hijos, y cerca de estos à los Ministros. Yo fuì puesto en frente del Emperador. Todos estaban en pie, guardando un profundo silencio, y con las manos cruzadas una sobre otra. Despues de haver su Magestad tomado un poco de hydromel, que le sirvieron en una copa de oro, y unas cortezas de naranja; entraron los Pretendientes, y se adelantaron hasta el pie del Trono, adonde uno de los Ministros tomaba sus Memoriales, y los leìa en voz alta. Alguna vez el Emperador mismo tomaba el trabajo

jò de leèrlos, y los despachaba al instante.

Comiò aquel dia el Principe en pùblico, y de ceremonia. Estaba sentado sobre una tarima, teniendo delante de sì una mesa grande: otras muchas havia mas baxas para los Señores de la Corte. Las viandas, que le sirvieron, fueron baca, carnero, y aves; casi todas estaban guisadas, y sazonadas con pimienta, y tantas especierìas, que no conocèmos, que no pueden ser gustosas al paladar de un Europèo. Cada fuente se sirviò por su orden, y la baxilla era de porcelana. No vì cosa de caza, y me dixeron, que no la comian en el Paìs. Quedè admirado, quando vì poner en la mesa baca cruda, la qual componen de un modo singular. Despues de haver cortado en trozos un pedazo de baca, la untan con la hiel del mismo animal, que es un muy buen disolvente, y la polvorean con pimienta, y especias. Este guiso, que para ellos es el manjar mas exquisito, me pareciò muy desabrido. No lo probò su Magestad, porque le dixe, que nada era mas contrario à su salud. Otro modo tienen tambien para componer carne cruda: Sacan del vientre de la res las yervas, que no estàn digeridas: mezclanlas con la carne, y con mostaza hacen un guiso mas insipido, que el otro.

Como la mesa, donde me havian puesto, estaba cerca de la del Emperador, me hablaba el Principe con frequencia. Su conversacion era casi siempre de la persona del Rey de Francia, y de las maravillas de su Reynado. Me dixo, que el retrato, que le havia hecho de su Magestad uno de sus Embaxadores, à su buelta de Indias, le ha-

via

via causado mucha admiracion, y que le consideraba como el Heroe de la Europa. El Oficial, como en Francia se estila, prueba toda la comida que se sirve al Emperador, quien diò principio bebiendo un poco de aguardiente, que le presentaron en un vaso de cristal, y durante la comida bebiò hydromel. Si hace algun excesso, se lo dicen, y al instante se levanta de la mesa.

No dexarà de causar novedad, que en un Paìs, donde las ubas son excelentes, sea el Hydromel la bebida de uso. Al principio me diò tambien en què pensar; pero supe, que el vino hecho de ubas, no puede conservarse, por los grandes calores; y como facilmente se corrompe, ni el Emperador, ni el Pueblo lo quiere, y en su lugar se sirven del Hydromel, que se hace del modo siguiente. Se dexa que la cebada heche bastagos, y se tuesta, casi como lo hacemos con el Cafè, y se reduce à polvos. Hacese lo mismo con una raiz, que se cria en el Paìs, y llaman *Taddo*: se toma despues una vasija bien barnizada, y à quatro partes de agua se añade una de miel, y se mezcla: à diez libras de peso de esta agua, se echan dos onzas de cebada, y otras dos de *Taddo*: buelvese à mezclar todo, y se dexa fermentar en un parage caliente por tres horas: menease de quando en quando, y despues de tres dias se tiene excelente Hydromel, puro, y clarificado, que toma el color de vino blanco de España. Este licor es muy bueno; pero pide mejor estomago, que el mio. Es fuerte, y se saca de èl una aguardiente tan buena, como la nuestra.

Vino la Emperatrìz à visitar al Emperador, aca-

acabada la comida: venia cargada de pedreria, y magnificamente vestida. Es de color blanco, y de un ayre magestuoso. Luego que entrò, se retirò por respeto toda la Corte. A mì me detuvo el Emperador, con el Religioso que me servia de Interprete. Me consultò la Princesa sobre algunas indisposiciones, que la aquexaban; y luego me preguntò, si eran bien parecidas las Damas en Francia, còmo andaban vestidas, y en què se ocupaban mas comunmente.

El Palacio es grande, y espacioso, y su situacion embelesa: està sobre una pequeña eminencia, enmedio de la Ciudad, dominando à toda la Campiña: tiene una legua de circuito: los Muros son de piedra labrada, flanqueados de Torreones, y sobre estos unas Cruces grandes de piedra. Encierra quatro Capillas Imperiales en su recinto, y las llaman *Beit-Christian*: nombre que se aplica à las demàs Iglesias del Imperio, y significa *Casas de Christianos*. Ofician en ellas cien Religiosos, los quales tambien cuidan de un Colegio, donde se enseña à los Oficiales de Palacio à leer la Sagrada Escritura.

La Princesa *Helcia*, hermana del Emperador, tiene en *Gondar* un Palacio sobervio. Como en Ethiopia no es permitido à las Princesas casarse con Estrangeros: esta Señora està casada con uno de los mas grandes Señores del Imperio. Và tres veces cada semana à Palacio à vèr à su hermano, quien la quiere, y estima mucho. Quando sale en pùblico, và en una mula ricamente enjaezada, llevando à sus lados dos Criados, que llevan el Palio,

lio, y quatrocientas, ò quinientas mugeres, que vàn cantando Coplas en su alabanza, y tocando el Pandero de un modo vivo, y ayroso. Se vèn en *Gondar* algunas casas hechas à la moda de Europa; pero por lo comun se parecen à un embudo, que està boca abaxo.

Aunque la extension de la Ciudad es de tres, à quatro leguas, no tiene el gusto, y hermosura de las nuestras, ni le puede tener; porque las casas son de un alto, y no tiene Tiendas: siendo con todo esso el comercio bastante crecido. Todos los Comerciantes se juntan en una Plaza muy espaciosa, para tratar de sus negocios, y alli muestran sus mercaderìas. Dura el Mercado desde la mañana hasta la noche, y en èl se venden todos generos. Cada uno tiene su puesto, y sirven unas esteras de mostrador de lo que se quiere vender. El oro, y la sal son la moneda corriente del Paìs: el oro no està acuñado como en Europa, sino en barras, y lo cortan, como es menester, desde una onza hasta media drachma, que viene à valer treinta quartos de nuestra moneda; y para que no se haga moneda falsa, y se altere la buena, andan muchos Plateros por todas partes, para hacer la prueba de sus quilates. Se sirven de la sal de roca por calderilla: es blanca como la nieve, y dura como la piedra, y la sacan de la Montaña *Lasta*; y la llevan à los Almahacenes del Emperador, donde lo dàn la figura de tablillas, que llaman *Amouly*; ò en medias tablillas, que llaman *Courman*. Cada tablilla tiene un pie de largo, y de ancho, y gruesso tres pulgadas. Diez de estas valen tres pesetas,

ò

ò libras de Francia. Se parte, segun la paga que se ha de hacer, y sirve igualmente para moneda, y gasto domestico.

Havrà cien Iglesias, poco mas, ò menos, en *Gondar*. El Patriarca, que es el Gefe de la Religion, y vive en un bello Palacio cerca de la Iglesia Patriarcal, conoce por Superior suyo en todo al de Alexandrìa, que es quien le consagra. Tiene el de Ethiopia un poder absoluto sobre todos los Monges, y nombra los Superiores de todos los Monasterios. Son los Monges muchos en numero; porque no hay mas Clerecia que ellos, ni mas Obispo que el Patriarca. El Emperador le tiene mucho respeto, como à Cabeza de la Religion; y me mandò irle à vèr, y me diò varias curiosidades para regalarle. El Prelado se llama *Abona Marcos*, y me recibiò con mucha urbanidad. Pusome, luego que lleguè, una Estola al cuello, y rezò sobre mi cabeza algunas oraciones, teniendo en la mano una Cruz esmaltada: como que me queria dàr à entender, que me mirarìa en adelante como oveja de su rebaño, y uno de sus hijos. Tienen los Sacerdotes mucho influxo, y authoridad sobre el Pueblo, de la qual abusan tal vez. El Emperador *Ati Basili*, abuelo del que oy reyna tan gloriosamente, hizo precipitar siete mil de ellos, desde lo alto de la Montaña de Balban, por haverse rebelado contra su Magestad. Se puede hacer juicio del excessivo numero de ellos en el Imperio por lo que me dixo un dia el antecessor del actual Patriarca, que en una unica Ordenacion havia ordenado diez mil Sacerdotes, y seis mil Diaconos. Reducese toda la ceremonia de sus or-

denes à que el Patriarca sentado rece sobre ellos el principio del Evangelio de San Juan, y le dè su bendicion quando los ordena de Sacerdotes y la Bendicion es con una Cruz de hierro, que tiene en la mano, de siete à ocho libras. A los Diaconos les echa solamente la Bendicion, sin decir sobre ellos el Evangelio.

El predecessor del actual Patriarca, que havia sido Ayo del Emperador, muriò mientras estuve en *Gondar*, aunque depuesto por sus costumbres poco edificativas: el Principe, lleno de reconocimiento por la buena educacion, que de èl havia recibido, le conservò siempre particular afecto. Havia caìdo malo en *Tenket*, Casa suya de Campo Me mandò el Emperador, que le fuesse à vèr, y me dixo, que conservasse la vida à un hombre à quien amaba. Quedème dos dias con el enfermo, para enterarme de la enfermedad: vì que no estaba en estado de vivir; y assi, no le apliquè remedio alguno, por no desacreditarme con una Nacion ignorante, que quizà me huviera imputado su muerte, la qual sucediò dos dias despues.

A la buelta tuve la aventura mas extraordinaria de mi vida. Bolvia à *Gondar* en una mula cavallerìa usual en el Paìs, acompañado de mis Criados, y de repente se espantò: y desbocada, echò à correr con tal furia, que no era possible detenerla: atravesè tres precipicios muy profundos, con una rapidèz espantosa, sin hacerme mal: y me parecia, que por proteccion particular de Dios, estaba clavado à la mula, que volaba, en lugar de correr. *Mourat*, à quien el Emperador ha embiado por Embaxador à Francia, y està ahora

es-

esperando sus ordenes en el Cayro, y todos mis Criados, fueron testigos de este prodigio, el qual me havia profetizado el Padre Brevedent antes de su muerte.

Estuvo el Emperador inconsolable por la muerte del Patriarca: traxo luto por èl seis semanas, llorandole las dos primeras, dos veces al dia. El color morado, como en Francia, es el luto de los Emperadores de Ethiopia.

Es casi igual la aversion, y horror que tienen los Ethiopes à los Mahometanos, y Europeos, y casi por un mismo motivo. Haviendose los Mahometanos hecho poderosos al principio del decimosexto Siglo, se hicieron dueños del Govierno. No pudiendo los Abysinos sufrir su yugo odioso, y duro, llamaron en su socorro à los Portugueses, famosos entonces en las Indias, en donde acababan de establecerse. Valieronse con gusto los nuevos Conquistadores de la ocasion de hallar entrada libre en Ethiopia. Marcharon contra los Infieles, les dieron batalla, los derrotaron, y bolvieron à poner en el Trono à la Familia Imperial. Servicio tan importante diò mucha estimacion à los Portugueses: muchos se establecieron en la Corte, y Reyno, y posseyeron los primeros Empleos. Creciò su numero, corrompieronse sus comstumbres, y no guardando yà medida alguna, dieron zelos à los del Paìs, que se persuadieron, que intentaban apoderarse del Imperio, y sujetarlo à la Corona de Portugal. Esta sospecha enfureciò al Pueblo contra los Portugueses: tomò en todas partes las Armas, y quando se creìan mas firmes, y seguros en el Imperio, hizo en ellos una terrible carni-

nicerìa : los que se libraron de este primer golpe, tuvieron licencia para retirarse. Salieron del Reyno siete mil Familias Portuguesas, y se esparcieron por las Indias, y Costas de Africa. Quedaron algunas en el Paìs, y de estas descienden los Abyssinos blancos, que hay todavia; y aun se pretende, que la Emperatrìz Reynante, de quien yà hemos hablado.

Toleran en *Gondora* à los Mahometanos; pero en lo mas baxo de la Ciudad, y en barrio separado: y los llaman *Gebertis*, que quiere decir *Esclavos*. Los Ethiopes no pueden sufrir, que se coma con ellos; y no comerìan ni aun la carne, que ellos huviessen muerto, ni beberìan en el vaso de que se huviessen servido, sin que un Religioso lo bendixesse con la señal de la Cruz, rezando algunas oraciones, y soplando tres veces en èl, como para echar al Demonio. Al encontrar en la calle à un Mahometano el Ethiope, le saluda con la mano izquierda, que es señal de desprecio.

El Imperio de Ethiopia es muy dilatado, y comprehende muchos Reynos. El de *Tygre*, cuyo Virrey se llama *Gaurekos*, tiene veinte y quatro Principados en su Jurisdiccion, y son otros tantos Goviernos. El Reyno de *Agau* es Conquista nueva del Emperador: antes havia sido Republica, con Leyes, y Govierno particular. Tiene siempre el Principe dos Exercitos en pie: uno sobre las Fronteras del Reyno de *Nerea*: otro sobre las de *Goyam*, adonde estàn las Minas mas ricas de oro. Se lleva à *Gondar* quanto se saca de las Minas; y acrisolado, y hecho barras, se guarda en el Tesoro Imperial, de donde no sale sino para pagar las Tropas, y gastos de la Corte.

El

El gràn poder del Emperador, proviene de ser su Magestad dueño despotico de todos los bienes de sus Vassallos: los quita, y los dà à su voluntad. Faltando la cabeza de una familia, se apodera de todos los bienes raìces, dexando dos terceras partes à sus hijos, ò à sus herederos: dispone de la otra tercera parte en favor de alguno, que por la misma donacion se hace Feudatario suyo, y se obliga à servir en la Guerra à sus proprias expensas, y dàr Soldados à proporcion de los bienes que recibe: lo qual provee al Principe, como tiene casi infinitos Feudatarios, de poderosos Exercitos, en poco tiempo, y à poca costa.

En todas las Provincias estàn puestos Contralores, que llevan una quenta exacta de todos los bienes, que buelven à la Hacienda Imperial, por la muerte del posseedor, y que se dà despues en feudo. El modo con que el Emperador los pone en possession, es este: Embia al que escoge por Feudatario una venda de tafetàn, en la qual se escriven estas palabras con letras de oro: *Jesus Emperador de Ethiopia, de la Tribu de Judà, el qual ha vencido siempre à sus enemigos.* El Oficial, que lleva la orden del Emperador, pone en la frente al Feudatario la cinta, ò venda, y luego, acompañado de Trompetas, Tymbales, y otros Instrumentos, và à ponerle en possession de los bienes con que los gratifica su Magestad.

Los Abuelos del Emperador tenìan sus dias fixos de parecer en pùblico. Este Principe se libertò de tal servidumbre: sale quando le dà la gana, yà de ceremonia, yà con menos ostentacion.

Quan-

Quando sale de ceremonia, và montado en un cavallo ricamente enjaezado, enmedio de un gruesso de Cavallerìa, y precedido, y seguido de una Guardìa de dos mil hombres. Como el Sol quema tanto en Ethiopia, que desuella la cara, si no se toma alguna defensa, y abrigo, se cubre el Emperador la cara con un cartòn doblado, en forma de arco, ò semicirculo, cubierto de una tela muy rica de oro, la qual se ata por debaxo de la barba. Esto hace el Emperador por no embarazarse con un quita Sol, y para recibir el ayre de cara, y espaldas. La diversion mas ordinaria de su Magestad, es vèr hacer el Exercicio à sus Tropas, y exercitarse en tirar; lo que hace con tanta habilidad, que passa por el mas diestro tirador de sus Estados.

Duran las lluvias seis meses en Ethiopia: comienzan en el mes de Abril, y no acaban hasta Septiembre: en los tres primeros meses, los dias son serenos, y hermosos; pero al ponerse el Sol, llueve, hasta que buelve à salir: la lluvia cae acompañada de relampagos, y truenos. En vano se ha indagado la causa de los crecientes del Nilo, que tan regularmente suceden en Egypto: sin fundamento se atribuyen à que las nieves se derriten; porque no creo, que jamàs se haya visto nieve en Ethiopia. No hay que buscar mas causa, que las lluvias, que son tan copiosas, que parecen diluvios. Se hinchan entonces estrañamente los torrentes: y arrastran en sus aguas oro mucho mas puro, que el que se saca de las Minas; y los Paysanos lo recogen con mucho cuidado.

No hay Paìs mas poblado, ni mas fertil, que

la

la Ethiopia. Todas las Campiñas, y, lo que mas es, las Montañas, que son muchas, estàn cultivadas. Se vèn Campos enteros llenos de cardamomo, y de gengibre, de un olor muy agradable. Su planta es quatro veces mayor, que la de Indias. Los muchos Rios caudalosos, que riegan la Ethiopia, y bordan sus Riveras con Flores de Lys, junquillos, tulipanes, è infinitas otras flores, que no he visto en Europa, la hacen un Paìs delicioso. Sus Bosques estàn llenos de naranjos, limoneros, jazmines, granados, y otros arboles, cargados de flores muy lindas, que exhalan una fragrancia maravillosa. Entre ellos se halla un rosàl, cuyas rosas son mucho mas olorosas, que las nuestras.

Vì en este Paìs un animal extraordinario, del tamaño de un gato, cara de hombre, y barba blanca: su voz es como la de una persona que se lamenta. Mantienese siempre sobre un arbol: y me han assegurado, que en èl nace, y en èl muere. Es tan arisco, que no se le puede amansar. Si se coge alguno de ellos, y se le quiere criar, por mas cuidado que se tenga, se enflaquece, y muere de melancolìa. Delante de mì se cogiò uno, que se havia agarrado de una rama, entretegiendo los dos pies el uno en el otro; pero muriò pocos dias despues.

Al cessar las lluvias, acostumbra el Emperador salir à Campaña. Al presente tiene Guerra con los Reyes de *Galla*, y de *Changalla*, sus mas poderosos Enemigos. Estos Principes, en otro tiempo tributarios del Imperio de Ethiopia, se valieron de la flaqueza de los Reynados antecedentes, para sacudir el yugo, y vivir independientes.

El

El Emperador Reynante los requiriò à que bolviessen à entrar en su deber: y haviendose negado, los declarò la Guerra. Muchas Batallas ganadas han amedrentado à estos Pueblos de tal suerte, que al parecer en Campaña el Exercito de Ethiopia, se retiran à sus Montañas inaccessibles, en donde, si son acometidos, venden bien caras sus vidas. Era al principio muy sangrienta la Guerra, y en cada reencuentro perecian muchos hombres de valor, porque los Soldados envenenaban sus armas con el jugo de una fruta muy parecida à las ubas coloradas de Corintho: y assi, la muerte seguia sin remedio à la herida. Afligidos los Ethiopes de las pèrdidas que padecian, hallaron en estos ultimos tiempos el remedio seguro de detener, y cortar el efecto de veneno tan pernicioso. Hacen un emplasto con la orina, mezclada con arena; y aplicado sobre la herida, extrahe el veneno con tanto sucesso, que el enfermo se halla sano en poco tiempo.

Antes de ponerse en Campaña, hace el Emperador publicar el dia de su partida, y poner sus Tiendas en una grande llanura, à vista de la Ciudad de *Gondar*. Todas ellas son magnificas: la del Emperador es de terciopelo carmesì, bordado de oro. Tres dias despues hace llevar por toda la Ciudad sus dos grandes Tymbales de plata: monta à cavallo, y và à *Arrengon*, donde es la Reseña de todo el Exercito. Gasta el Emperador tres dias en hacer su Revista: y hecho esto, entra en accion; y dura la Guerra cerca de tres meses. Son tan numerosos sus Exercitos, que me han assegurado, que el que mandò el Empera-

dor

dor el año 1699. era de quatrocientos à quinientos mil hombres.

No es menos magnifico el Palacio de *Arringon*, que el de *Gondar*, el qual quedàra desierto en la ausencia del Principe, si no fuera por quatro, ò cinco mil hombres, que quedan alli para guardar la Corona, y estàn al mando de uno de los principales Ministros, quien no debe jamàs salir de Palacio. Mi poca salud no me dexò acompañar al Emperador al Exercito. Bolviò su Magestad algunos dias antes de las Fiestas de Navidad, que celebrò en su Capital, diez dias mas tarde que nosotros; porque los Ethiopes, y demàs Christianos del Oriente, no han reformado su Kalendario. La Epiphanìa es una de sus Fiestas mas solemnes, y la llaman *Gotas*, que quiere decir: *Dia de lavarse*, porque aquel dia se bañan, en memoria del Bautismo de Nuestro Señor Jesu-Christo. Và el Emperador con toda su Corte al Palacio de *Kaa*, cerca de *Gondar*, donde hay un magnifico pilòn de agua, que sirve para esta piadosa ceremonia. En las Fiestas Solemnes, que son muchas, manda el Emperador distribuir un buey à cada Oficial, y suele subir su numero à dos mil bueyes.

Hemos estado mucho tiempo en una grande equivocacion los Europeos acerca del color de los Ethiopes, y naciò de haverlos equivocado con los Negros de la Nubia, sus Vecinos. Su color natural es moreno, y aceytunado. Son de una estatura alta, y magestuosa: las facciones de la cara bien formadas: los ojos hermosos, y con proporcion abiertos: la narìz bien hecha: los labios delgados, y los dientes blancos. Al contrario los

habitantes del Reyno de *Sennar*, y de la *Nubia*: tienen la narìz roma, los labios grandes, y gruessos, y la cara muy negra.

El vestido de las personas de distincion, es una chupa de seda, ò de Algodòn muy fino, con una especie de vanda, ò ceñidor. Los Ciudadanos andan vestidos de la misma manera, con esta diferencia, que no se visten de seda, y que la cotonìa, de que se sirven, es mas tosca, y grossera. El Pueblo lleva solamente unos calzones de algodòn, y una vanda, que les cubre la mitad del cuerpo. El modo de saludarse en Ethiopia es singular. Se toman el uno al otro la mano derecha, y mutuamente la llevan à la boca: toman tambien la vanda, ò ceñidor de aquel à quien saludan, y se lo atan al rededor de su proprio cuerpo: de suerte, que aquellos que no llevan chupas, quedan medio desnudos, quando otros los saludan.

Llamase Jesvs el Emperador, y en la edad de quarenta y un años tiene una Familia numerosa, en ocho Principes, y tres Princesas. Adornanle grandes talentos: un entendimiento vivo, y penetrante: un genio dulce, y afable: su estatura es de un Heroe; y no he visto en la Ethiopia hombre mas bien hecho. Estìma las Ciencias, y bellas Artes; pero su passion es por la Guerra. Es valiente, è intrèpido en los combates, y siempre à la frente de sus Tropas. El amor que tiene à la justicia es extraordinario: la hace à sus Vassallos con la mayor exactitud; pero como no es de genio sanguinario, le cuesta mucha dificultad dàr muerte à un reo. Tan grandes prendas le han ganado igualmente el temor, y el amor de sus Subditos, que

le

le respetan casi con adoracion. Le oì decir, que sin grandes razones, no es licito à un Christiano derramar la sangre de otro Christiano: de donde nace, que quiere que se hagan exactas, y prolixas informaciones, antes que se condene à muerte à un reo. El suplicio de los culpados es ser ahorcados, ò que se les corte la cabeza. A algunos condenan à confiscacion de sus bienes, con prohibicion, baxo de las penas mas rigurosas, de que nadie los socorra, ni les dè de comer, ù de beber: lo que hace, que los miserables anden vagueando, como bestias feroces: mas como el Emperador es tan humano, sin dificultad hace gracia à tales desdichados. Es de admirar, que siendo los Ethiopes de un genio vivo, y pronto, jamàs se oye hablar de muertes, ni de aquellos enormes delitos, que causan horror. A màs de la Religion, hago juicio, que la justicia grande que se hace en el Imperio, y la buena policìa que en èl se guarda, son las causas principales de esta inocencia, è integridad de costumbres.

Havia llevado conmigo un caxon de remedios Chimicos, trabajo mio de seis, ò siete años. Se informò el Emperador con cuidado del modo de prepararlos, còmo se havia de usar de ellos, quales eran sus efectos, en què enfermedades se havian de emplear: y no contento con saberlo, quiso que se escriviesse todo. Pero lo que me diò mas golpe fuè, que le parecian muy bien las razones physicas, que le daba de todas estas cosas. Le enseñè el modo de componer una especie de piedra Bezar, que he dado siempre, con maravilloso efecto, en todo genero de calenturas intermitentes,

como el Emperador, y dos Principes sus hijos lo experimentaron. Quiso tambien vèr, còmo se sacaban las quintas essencias.

A este fin me embiò à *Tzemba*, Monasterio situado sobre el Rio *Reb*, à media legua de *Gondar*. El Abad, à quien el Emperador, por su virtud, è integridad de vida, honra mucho, me recibiò con mucho agassajo. Es el Abad un Venerable Anciano de noventa años de edad, y uno de los hombres mas sabios del Imperio. Compuse mis hornillos, y previne todo lo necessario. El Emperador vino incognito al Monasterio, y en su presencia hice muchas experiencias, descubriendole las causas secretas, que con la mayor curiosidad deseaba saber. Debo aqui aconsejar, à los que quisiessen llevar medicinas à Ethiopia, que no lleven sino remedios Chimicos; porque los Electuarios, y Jaraves se corrompen facilmente debaxo de la linea; y al contrario, las essencias, y espiritus se transportan, sin peligro de corromperse, y se conservan, à pesar de la actividad del calor.

Como estuve tres semanas en *Tzemba* con el Emperador, me hablò muchas veces de Religion, mostrando gran deseo de informarse de nuestra creencia, y de conocer en què nos diferenciamos de los Coptos, en materia de Religion, porque la de estos es la que se sigue en Ethiopia. Procurè satisfacer al Principe en quanto pude: mas declarandole, que como no havia estudiado las sutilezas de la Theologìa, traìa conmigo à uno de los hombres mas hàbiles de la Europa en Theologìa, y Mathematicas. Diò à estas palabras el Emperador un profundo suspiro, diciendo con voz

las-

lastimera: *Luego he perdido mucho con su muerte.* Confiesso, que al oìr estas palabras, sentì el corazon traspassado de agudissimo dolor, y sentimiento de haverme la muerte privado de mi amado Compañero el Padre Brevedent, quien sin duda, como amable, y sabio, se huviera valido de ocasion tan favorable para convertir à este gran Principe, instruyendole à fondo en la creencia de la Iglesia Catholica.

Un dia, que estabamos solos el Abad del Monasterio, mi Interprete, y yo, me instò el Emperador à que le explicasse mi creencia llanamente sobre la Persona de Jesu-Christo: y le respondì, que no creemos, que en Jesu-Christo la Naturaleza Humana se huviesse perdido, y como absorbido en su Naturaleza Divina, al modo que una gota de agua se pierde, y se absorbe en el Mar, como enseñan los Coptos, y los Ethiopes, segun el mismo Emperador; sino que el Verbo, que es la segunda Persona de la Santissima Trinidad, se hizo verdadero Hombre: de suerte, que este Hombre Dios, à quien llamamos Jesu-Christo, tiene dos Naturalezas: la Naturaleza Divina, en calidad de Verbo, y segunda Persona de la Santissima Trinidad: y la Naturaleza Humana, en la qual es verdadero Hombre, y verdaderamente padeciò en su Cuerpo libre, y voluntariamente la muerte por la salvacion de todos los hombres. Acabando yo de hablar, se bolviò el Emperador àzia el Abad; y, à lo que pude conocer, conversò con èl sobre lo que yo acababa de decir. No me pareciò que pusiessen dificultad: y pienso, que no estan en este punto muy apartados de lo que nos enseña la Iglesia

sia Catholica. Desde esta conferencia mē mostrò el Abad mas amistad que antes. Durante la mansion del Emperador en *Tzemba*, una de sus mas frequentes diversiones, era vèr à sus Pages montar à cavallo, y manejarlos, en lo que està muy diestra la juventud de este Paìs.

Desde *Tzemba* al nacimiento del Nilo, havrà como sesenta leguas de Francia. Tenìa animo de vèr tan famosas Fuentes, que tanto han dado que discurrir en Europa; y quiso el Emperador hacerme el favor de darme por Escolta una Compañia de Soldados de à cavallo; pero no pude aprovecharme de tan favorable ocasion, por haverme hallado muy indispuesto de un mal de pecho, que me atormenta, mucho tiempo hace. Pedì à *Mourat*, uno de los primeros Ministros, y Tio del Embaxador, de quien he hecho mencion, que se sirviesse de darme las noticias que tuviesse. Es este Cavallero un venerable Anciano, de ciento y quatro años, que ha estado mas de sesenta empleado en las negociaciones mas importantes en la Corte del Mogòl, y en las de los demàs Soberanos de Indias. Le estima tanto el Emperador, que comunmente le llama *Baba Mourat*; esto es, *Padre Mourat*. Este Ministro ha estado muchas veces en el nacimiento del Nilo, y registradole con cuidado; y me dixo lo que voy à referir.

En el Reyno de *Goyam* hay una Montaña muy elevada, y en lo alto de ella nacen dos Fuentes caudalosas de agua, una al Oriente, y otra al Occidente: forman dos arroyos, que se precipitan impetuosos àzia el medio de la Montaña, por una tierra esponjosa, y movediza, cubierta de cañas;

y

y juncos: estas aguas no buelven à parecer hasta diez, ò doce leguas de allì, y entonces juntandose, forman el Rio Nilo, que en poco trecho crece mucho con los caudales de otros Rios. Lo que hay de maravilloso es, que el Nilo passa por medio de un Lago, sin mezclar en èl sus aguas: bien que es tan grande, que lo llaman *Bahal Dembea*: que quiere decir *Mar de Dembea*. Todo su contorno es como un Paìs encantado, muy poblado por todas partes de grandes Lugares, y hermosos Bosques de laureles. Tiene de largo como cien leguas, y de ancho de treinta y cinco à quarenta. Su agua es dulce, y agradable, y mucho mas ligera, que la del Nilo. Hay enmedio del Lago una Isla, y en ella tiene el Emperador un Palacio, el qual, aunque no tan grande como el de *Gondar*, no cede à este en la hermosura, y magnificencia de el edificio.

Hizo el Emperador un viage al Lago, y tuve la honra de acompañarle. Passòle solo en un pequeño Barco con tres Remeros: seguimosle en otro el Sobrino del Ministro Mourat, y yo. No cabēn en ellos mas de seis personas, y son hechos de juncos unidos, y entretexidos con arte; pero sin estàr calafeteados. Aunque el texido de juncos està muy apretado, y con mucha union, no comprehendo còmo estos Barcos pueden resistir al agua.

Nos detuvimos en este Palacio très dias, y en èl hice algunas experiencias Chimicas, muy del gusto de su Magestad. Està el Palacio resguardado con dos ordenes de Murallas, y tiene dos Iglesias, servidas de Religiosos, que viven en Comunidad.

Una

Una de las Iglesias està dedicada à San Claudio, y dà su nombre à la Isla, que tiene poco mas, ò menos de una legua de circuito.

Vinieron uno de los dichos dias à avisar al Emperador, que parecian en el Lago Hypopotamos, ò Cavallos aquatiles: y tuvimos el gusto de estarlos mirando media hora. Arrojaban el agua delante de sì, y saltaban muy alto. La piel de dos de estos animales, era blanca, y la de los otros dos era roxa. Su cabeza es como la de los cavallos, pero las orejas son mas cortas: no puedo hablar de lo demàs de su cuerpo, por no haverlo visto bien. Son Amphibios, y salen del agua para pacer la yerva de la orilla, donde cogen alguna vez cabras, y carneros, de que se sustentan. Su piel es muy estimada: de ella hacen broqueles, que resisten al tiro de un Mosquete, y à la punta de una Lanza. Comen en Ethiopia sus carnes, que deben de ser alimento muy malo.

El modo con que se cogen es este: Luego que se avista uno de ellos, se le sigue sable en mano, y se le cortan las piernas; y no pudiendo entonces nadar, sino con trabajo, vàn à la orilla, adonde acaban de desangrarse. Mandò el Emperador, que se disparasse un Cañon contra los Hypopotamos; pero no estando prontos para tirar, se zambulleron baxo del agua, y desaparecieron.

Desde la Isla de San Claudio, fuè el Emperador à parar à *Arringòn*, Plaza de Armas, que dexo yà nombrada; y yo tomè el camino de *Emfras*, à una jornada de *Gondar*. No es tan grande aquella, como esta; pero es mas agradable, y en mas bella situacion. Las casas tambien son de me-

jor

for fabrica : todas ellas estàn separadas unas de otras, con cercados siempre verdes, coronados de flores, y frutas, y entreveradas de arboles, plantados con orden, à igual distancia entre sì. La idèa, que de aqui nace, debe formarse tambien de la mayor parte de las Ciudades de Ethiopia. El Palacio Imperial està en una eminencia, que domina à la Ciudad.

Emfras es famosa por el comercio, que tiene de Esclavos, y gatos de Algalia. Crian en ella un numero prodigioso de estos animales: y hay Comerciantes, que tienen hasta trescientos. Son una especie de gatos dificultosos de criar. Tres dias en la semana les dàn à comer baca cruda, y los demàs dias una confeccion de leche: de quando en quando se deben perfumar con buenos olores: y una vez cada semana se rae con tiento una materia pegajosa, que con el sudor sale de su cuerpo: y este excremento es lo que se llama algalia, lo qual se conserva en hastas de baca bien tapadas.

Lleguè à *Emfras* en tiempo de vendimias, que son no en Otoño, como en Europa, sino en el mes de Febrero. Vì racimos de ubas, que pesaban mas de ocho libras; y los granos de ellas eran del tamaño de unas nueces grandes: se hallan de todos colores; pero las ubas blancas, aunque de buen gusto, no se aprecian: preguntè la razon, y conjeturè por su modo de responder, que su desgracia provenìa de que tenian el color de los Portugueses. Inspiran los Religiosos de Ethiopia tanta aversion en el Pueblo contra los de Europa, blancos en comparacion de ellos, que

le influyen desprecio, y odio por todo lo que es blanco.

Emfras es la unica Ciudad del Imperio, en que los Mahometanos practican publicamente su Religion, y en que sus casas estàn mezcladas con las de los Christianos.

No se permite à los Ethiopes mas de una muger: quisieran que les fuera licito tener muchas, y hallar en el Evangelio con què authorizar su passion. Estando en *Tzemba* con el Emperador, me preguntò su Magestad de què parecer era yo: y respondì, que la pluridad de mugeres, ni era necessaria al hombre, ni agradable à Dios, que criò una sola muger para Adàn: y que esto diò à entender Nuestro Señor, quando dixo à los Judios, que les havia tolerado Moysès la pluralidad de mugeres por la dureza de su corazon; pero que no havia sido assi desde el principio. Los Religiosos de Ethiopia son muy severos para con aquellos, que mantienen muchas mugeres; pero los Juezes Civiles lo toleran con benignidad.

Hacen los Ethiopes professsion del Christianismo. Admiten la Sagrada Escritura, y los Sacramentos: creen la transubstanciacion del Pan, y del Vino en el Cuerpo, y Sangre de Nuestro Señor Jesu-Christo: invocan à los Santos: comulgan baxo de ambas Especies: consagran en Pan con levadura, como los Griegos: observan, como los Orientales, quatro Quaresmas: la grande dura cinquenta dias: la de San Pedro, y San Pablo es unas veces de quarenta dias, y otras de menos, arreglandose conforme cae la Pascua: la de la Assumpcion de Nuestra Señora es de quince dias;

y la del Adviento dura tres ſemanas. En todas ellas no comen ni huevos, ni manteca, ni queſo, ni haſta ponerſe el Sol; pero pueden comer deſde entonces haſta media noche. Como no tienen olivas, ſe valen del aceyte de una ſemilla del Paìs, la qual es de baſtante buen guſto. Ayunan con el miſmo rigor todos los Miercoles, y Viernes del año. Precede ſiempre la Oracion al ayuno; y una hora antes de ponerſe el Sol, la gente del campo dexa el trabajo, y và à encomendarſe à Dios, no queriendo tomar alimento antes de cumplir con eſta obligacion. Nadie eſtà diſpenſado del ayuno: guardanle igualmente los viejos, y los mozos, y aun los enfermos. En la edad de diez años, por lo comun, han de comulgar los muchachos; y una vez que han comulgado, los obliga el ayuno.

Es muy imperfecta la confeſsion de ſus pecados, y la hacen de eſta manera: Poſtranſe à los pies del Sacerdote, que eſtà ſentado: ſe acuſan en general de ſer grandes pecadores, de haver merecido el infierno, y no explican circunſtancia alguna de las culpas, que han cometido. Hecha eſta declaracion, el Sacerdote, teniendo el Libro de los Evangelios en la mano izquierda, y una Cruz en la derecha, toca con ella al penitente en los ojos, oìdos, narizes, boca, y manos, rezando al miſmo tiempo algunas oraciones: lee deſpues el Evangelio, y hace ſobre èl muchas Cruzes: le impone la penitencia, y le deſpide.

Tienen los Ethiopes mucho mas reſpeto, y modeſtia en las Igleſias, que ſuelen tener los Eu-

ropeos. Entran en ellas con los pies descalzos; y por esso està siempre el piso cubierto de tapizes. No se oye hablar en ellas, ni sonarse, ni se vè à nadie bolver la cabeza. Quando vàn à la Iglesia, han de llevar siempre consigo un lienzo limpio; y en su falta, no los dexarìan entrar. Quando se dà la comunion, todos los demàs salen de la Iglesia, quedando solos el Sacerdote, y los que han de comulgar. No sè si practìcan esto por humildad, como creyendose indignos de participar de los Divinos Mysterios.

Sus Iglesias estàn muy limpias, y adornadas de retratos, y pinturas; pero no se vèn en ellas ni estatuas, ni medios cuerpos. No obstante, no dexò el Emperador de admitir algunos Crucifixos de relieve, que tuve la honra de presentarle, y juntamente algunas miñaturas: y besandolas con respeto, las colocò en su Gabinete. Eran estas Imagenes de Santos, y mandò, que se escriviessen al pie sus nombres en la Lengua de el Paìs. Con esta ocasion me dixo, que todos eramos de una Religion, y que toda la diferencia consistia en el Rito, y Ceremonias. Hacen incensaciones casi continuas durante la Missa, y Oficios: y aunque sus Libros no tienen notas de Musica, su canto es arreglado, y harmonioso: à lo que añaden el sòn de los Instrumentos. Se levantan dos veces de noche los Religiosos para cantar Psalmos. Fuera de la Iglesia, su vestido es como el de los seglares, y se distinguen solamente por una birretina amarilla, ò de color de violeta, que llevan en la cabeza. Estos diversos colores distinguen sus ordenes, y son muy respetados en todo el Imperio.

Observan la Circuncision de los Judios, si no hay peligro de muerte; porque en este caso, no se dilata el Bautismo: ni circuncidan à los niños hasta el septimo dia despues de su Nacimiento. No consideran la Circuncision como Sacramento, sino como una pura ceremonia, que practican por imitar à Jesu-Christo, que quiso ser circuncidado. Me asseguraron, que los Papas havian tolerado este uso en Ethiopia, declarandoles, que no debian creer, que la Circuncision fuesse necessaria para la salvacion.

Podria añadir aqui otras muchas cosas muy curiosas, y concernientes à este Imperio; pero no estando perfectamente instruìdo de ellas: y no queriendo contar cosa alguna, que yo mismo no haya visto, ò que no haya sabido de testigos de mayor excepcion, me limitarè à las observaciones que acabo de referir.

Viendo que mi salud se debilitaba cada dia mas con continuas recaìdas, tomè la resolucion de bolverme à Francia, y pedir mi licencia al Emperador. Mostrò este Principe mucho sentimiento de mi intento: renovò sus ordenes para que me tratassen bien; y recelando, que no estuviesse yo contento, me ofreciò casas, tierras, y un establecimiento muy considerable; pero por grande que fuesse mi voluntad de servir à un Principe tan amable, y de tan grandes prendas, le hize saber, que desde la grave enfermedad, de que estuve para morir en *Barko*, todos los remedios, y todas las prevenciones, que havia tomado, no havian podido restablecer mi salud: la qual no podia recobrar sin mudar de clima, y tomar los ayres na-

turales : què ſentìa mucho alexarme dē tan gran Principe ; pero que era inevitable mi muerte , ſi me obſtinaba en eſtàr mas tiempo en el Paìs. Venciò en fin ſu bondad la repugnancia , que tenia de dexarme ir ; y me concediò la gracia , que con tanta inſtáncia le pedia ; pero no me la diò ſino con la condicion , de que luego que me puſieſſe bueno , havia de bolver à Ethiopia. Y para obligarme con las mas ſantas obligaciones , me hizo jurar por los Santos Evangelios , que guardaria la palabra , que le daba , con la mas inviolable fidelidad.

La eſtìma , y reſpeto , què concibiò de mi Rey , por lo que yo le havia dicho , y por lo que ſupo de otros , le inſpirò el deſeo de grangear la amiſtad de un Principe , cuya reputacion hacia tanto ruido en el Mundo , y de embiarle un Embaxador con Cartas , y preſentes. Puſo al principio los ojos en un Abad , llamado *Abona Gregorios*; y con eſte animo me mandò , que le enſeñaſſe la Lengua latina. Como era hombre muy capàz , y hablaba , y eſcrivia con perfeccion el Arabe , hizo en poco tiempo grandes progreſſos en la Lengua, que yo le enſeñaba ; pero ſiendo los Ethiopes mas inclinados à ſervirſe para Embaxadas de Eſtrangeros , que de Naturales , no tuvo *Mourat* què vencer , para que ſu ſobrino fueſſe nombrado para Embaxador de Francia : aſsi le declarò el Emperador publicamente por tal , y mandò prevenir los regalos , que conſiſtian en Elephantes , cavallos , niños Ethiopes , y otras coſas.

Eſtando en Audiencia con ſu Mageſtad, antes que eligieſſe Embaxador , hizo entrar à los Princi-

pes

pes sus hijos, y encarandose con el mas niño de edad, que es de ocho à nueve años, le dixo, que tenia gana de embiarle à Francia, que era el mas hermoso Reyno del Mundo. Respondiòle el Principe con mucha advertencia, y gracia, que le serìa de grande sentimiento alexarse de su Mageſtad; pero que si era su voluntad, emprenderia el viage con mucho gusto. Y bolviendose luego el Emperador àzia mì: *De què manera* (me preguntò) *se tratarìa à mi hijo en la Corte de Francia, si me determinàra à embiarle?* Respondìle, que le harian todos los honores debidos al mas grande, y mas poderoso Principe de Africa. *Es aùn muy niño*, (replicò el Emperador) *y el viage demasiadamente largo, y penoso; pero en siendo mas fuerte, y mas crecido en edad, podrà emprenderlo.*

Se convino en el dia de mi partida, y me señalò el Emperador Audiencia de despedida, con las ceremonias acostumbradas. Luego que me puse en su presencia, el Tesorero General me llevò un brazalete de oro, que el Emperador mismo quiso ponerme en el brazo con sus manos, al sòn de los Tymbales, y Trompetas. Corresponde esta honra à la que hacen los Principes de Europa quando dàn sus Ordenes de Cavallerìa: luego me diò el Manto de ceremonia: como llegaba el tiempo de comer, me hizo la honra de hacerme quedar, y comer en una mesa cerca de la suya; pero mas baxa. Al acabar la mesa, me despedì de su Mageſtad, y diò orden al Tesorero, que me diesse quanto pidiera. Partì el dia dos de Mayo de 1700. dieronme un Oficial, y una Escolta de cien Soldados de à cavallo, para que me acompa-

ñassen hasta las Fronteras del Reyno, y un Interprete, que sabìa las Lenguas de las Provincias, por donde haviamos de passar: porque cada una tiene su idioma particular. Muchos Comerciantes, que iban à *Messua*, se juntaron con nosotros, gozosos de encontrar esta ocasion de hacer el viage con mas seguridad. Bien que el Embaxador *Mourat* me huviesse dado priessa para que partiessemos, por temor de las lluvias, que comenzaban yà à caer todas las noches: no pudo èl mismo ponerse en camino tan presto, por contra-orden, que tuvo del Emperador. Concertamos, que nos juntariamos en *Duvarna*, para continuar juntos el viage desde alli. No pude sin enternecerme dexar al Emperador, quien me havia hecho mil favores, y tan sentido estaba de mi ausencia. Confiesso, que nunca pienso en este gran Principe, sin que acompañen mi pensamiento los afectos mas tiernos de reconocimiento; y si mis males no me lo huvieran estorvado, me huviera dedicado à su persona, y sacrificado lo que me quedaba de vida à su servicio. Los principales Señores de la Corte me acompañaron dos leguas, cumpliendo con las ordenes, que de su Mageštad havian recibido.

Tomamos el camino por la Ciudad de *Emfras*, de que yà llevo hecha mencion. Llegaba el Oficial, que nos conducia, una hora antes que nosotros à los Lugares, donde haviamos de hacer noche, è iba à apearse en casa del Governador, ò Gefe del Pueblo: mostrabale las ordenes de la Corte, que vàn escritas sobre un rollo de pergamino, que lleva pendiente al cuello, con cordones de seda, y metido en una especie de calaba-

ci-

citas. Luego que llega, los principales del Pueblo, ò Ciudad, se juntan delante de la puerta del Governador, donde en su presencia desprende su calabacilla: saca su rollo de pergamino, que los del Paìs llaman *Ati Heses*; esto es, *Mandamiento del Emperador*, y con mucho respeto lo pone en manos del Governador, diciendole, que en su cumplimiento le và la vida. Quando se intìma un orden, con pena de muerte, se embia escrito con letras coloradas. El Governador, para mostrar su rendimiento, y respeto, lo toma, y pone sobre su cabeza: y dà luego sus ordenes, para que en el distrito de su govierno, hagan el gasto al Oficial, y à toda su Comitiva.

Gastamos un dia desde *Gondar* à *Emfras*, por haver sido preciso atravessar una alta Montaña por caminos muy asperos. Se vè en esta Montaña un gran Convento, con su Iglesia dedicada à Santa Ana. Es un Santuario famoso, por el gran numero de Peregrinos, que de muy lexos lo frequentan. Tiene el Convento una Fuente de agua muy cristalina, y fresca, que beben los Peregrinos por devocion; y pretenden, que obra muchas curas milagrosas, por la intercession de Santa Ana, à quien los Ethiopes tienen particular devocion.

Llegamos à *Emfras* el dia tres de Mayo, y nos alojamos en una bella casa del Viejo Mourat: y por espacio de tres dias me regalaron muy bien allì. En esta Ciudad assistì à algunos conciertos de Harpas, y de una especie de Violines, muy parecidos à los que usamos en Europa. Tambien vì una especie de pieza Theatràl, en que los Actores cantan Coplas, en honra de aquel que quieren

festejar, y hacen mil habilidades: unos baylan al sòn de los Tymbales; y como son tan agiles, y ligeros, hacen danzando mil figuras ridiculas: otro con el sable desnudo en una mano, y un broquèl en la otra, en la misma danza representa combates, y dà saltos tan pasmosos, que sin verlos, no se pueden creer. Uno de los saltarines me diò una sortija, y me dixo que la escondiesse, ò la diesse à otro para que la guardasse, y que me diria donde paraba: tomèla, y la escondì tan bien, que me parecia imposible, que adivinasse donde la havia puesto. Un instante despues me quedè pasmado, viendo al hombre acercarse à mì, sin perder el compàs de la danza, y decirme al oìdo, que yo tenia la sortija, y que no la havia escondido bien. Otros tienen una lanza en la una mano, y un vaso lleno de hydromel en la otra, y saltan muy alto, sin verter ni una gota.

Pidieronme que viesse una persona de distincion, que estaba enferma: y uno do los assistentes me dixo al oìdo: *Mich*; que quiere decir: *El maligno espiritu le ha herido*. Estando en *Gondar*, me havian hablado de esta enfermedad, que atribuyen al Demonio; y el Emperador mismo me havia preguntado varias veces mi parecer. Yo le respondì, que no permitia Dios las obsessiones, sino para castigarnos de nuestros pecados, ò para hacer resplandecer mas su poder: que teniamos un remedio infalible en la señal de la Cruz; y que el Diablo no tenia poder sobre los verdaderos Christianos. Aqui serian muy necessarios los Exorcismos de la Iglesia Catholica, para la cura de tales males: y en los Paises Cismaticos se han

visto

visto con frequencia efectos maravillosos de las oraciones, que usa la verdadera Iglesia en tales ocasiones.

Desde *Emfras* fuimos à dormir à *Coga*, Residencia antigua de los Monarchas de Ethiopia. La Ciudad es pequeña; pero su situacion es un embeleso, y sus alrededores muy divertidos. Fuì à posar en casa del Governador de la Provincia, quien me honrò mucho: y del mismo modo se portaròn todos los demàs Governadores, y Gefes de los Pueblos por donde passamos. En *Coga* se empieza à entregar los bagages à los Señores de los Lugares, y estos los hacen conducir à la frontera, como yà llevo referido. No tengo escritas con exactitud las Poblaciones por donde passamos, por no havermelo permitido, como deseaba, la grande debilidad, que entonces padecìa.

Gastamos siete, ù ocho dias en atravessar la Provincia de *Ogara*, en la qual los calores no son tan grandes, como en las otras Provincias, por las altas Montañas que la defienden del Sol. Oì decir, que en algunos tiempos del año se hallaba hielo; mas no me atrevo à afirmarlo. En las Montañas se vèn casas abiertas en los peñascos, y me mostraron una de estas cuevas, en donde se quedaron petrificados unos jovenes, que para mal fin se havian escondido en ellas. Los que me refirieron este sucesso, añadieron, que se conservaban todavia los desdichados en la misma postura en que estaban, quando se transformaron en piedras. Mas yo creo, que las figuras son congelaciones, y juguetes de la naturaleza. Hay tambien casas en estas Montañas, que parecen

todas ellas una Ciudad. Son redondas, y el techo es parecido à un embudo buelto boca abaxo: es de junco, y las paredes de diez, ò doce pies de altura. Lo interior de las casas es asseado, y adornado de cañas de Indias, colocadas con symetrìa. Son muchas las Plazas, en que se vende todo genero de mercaderìas, y ganados, y en todas partes se encuentra infinita gente.

Saliendo de la Provincia de *Ogara*, entramos en la de *Siry*, en donde se habla yà la lengua de *Tigra*. Antes de llegar à la Capital, que dà su nombre à la Provincia, passamos el Rio de Tekesel, que quiere decir *Espantoso*, assi llamado por su rapidèz. Es quatro veces mas ancho que el *Sena*, quando và por Parìs. Se passa en Barco, por no haver puente. Esta Provincia es la mas hermosa, y fertil, que he visto en Ethiopia. Hay grandes llanuras, regadas de fuentes, y cubiertas de grandes Bosques de naranjos, limoneros, jazmines, y granados. Tan comunes son en esse Paìs todos los arboles mencionados, que se crian sin cuidado, ni particular cultivo, como los demàs arboles. Los Prados, y Campiñas estàn esmaltados de tulipanes, renunculos, claveles, lyrios, rosales de rosas blancas, y coloradas, y de otras mil especies de flores, que no conocemos, y que perfuman el ayre mas fuerte, y deliciosamente, que los bellos sitios, que hay en Provenza. El Oficial, que nos servia de Conductor, tiene en este Paìs un hermosissimo Castillo, y me detuvo en èl, regalandome, ocho dias. Empecè aqui à reparar, que el tumor, que tenia en la boca del estomago, se iba disminuyendo; y que el exercicio, y ayre

del campo, me daba algun apetito, y hacia en mi buen efecto. Recibì en este Castillo la visita, que por orden del Emperador me hizo el Governador de la Provincia, y hizo que me llevassen el Elephante nuevo, que el Embaxador havia de conducir à Francia, y presentar al Rey. Esto se hacia en consequencia de las ordenes cerradas en las calabacillas, que diximos.

Desde la Provincia de *Siry*, passamos à la de *Adona*, cuya Capital tiene el mismo nombre. El Governador es uno de los siete primeros Mististros del Imperio, à cuyo hijo ha dado en casamiento una de sus hijas el Emperador: y cuya jurisdiccion tiene veinte y quatro Goviernos menores, ò Principados. Luego que llegamos à la Capital, hizo levantar en su Palacio una magnifica tienda, para recibirme en ella. Hospedòme en un hermoso quarto, y los diez y seis dias, que vivì en su Palacio, me regalò con una magnificencia digna de su calidad, y classe. Tuvo orden de proveerme con abundancia de todo lo que fuesse necessario para mi embarco en el Mar Roxo: y lo cumpliò con un garbo verdaderamente cavalleroso. Comì por regalo un poco de baca sylvestre, ò montès, que es de mucho aprecio entre los Ethiopes: su carne es muy buena, y delicada. Estas bacas no tienen hastas, y son menores, que el ganado bacuno de Francia.

Hay en esta Provincia muchas cabras monteses; pero no vì ni ciervos, ni ciervas. Haviendo dado muchas gracias al Señor Governador por sus muchos, y especiales favores, proseguimos nuestro viage. Atravessamos un Bosque muy poblado

de

de monas de todos tamaños, que escalaban los arboles con una ligereza estraña, y nos divertian con mil saltos que daban. Luego entramos en la Provincia de *Saravi*, en la qual tuve el sentimiento de vèr morir el pequeño Elephante, que havia tomado à mi cuidado.

En esta Provincia se crian los mas hermosos cavallos de Ethiopia, y de aqui se abastecen las Cavallerizas del Emperador. De aqui tambien tenia orden el Embaxador de tomar los que se havian de llevar à Francia. Estos cavallos son de mucha viveza, y tan grandes como los de Arabia, y llevan siempre alzada la cabeza. No tienen herraduras, porque en Ethiopia no saben herrar los cavallos, ni otras bestias de carga.

Desde *Saravi* llegamos en fin à *Duvarna*, Capital del Reyno de Tigra. Esta Provincia tiene dos Governadores, no sè el motivo, ni quales son sus jurisdicciones; solo sì, que los llaman *Barnagas*, que significa *Reyes del Mar*, verisimilmente por estàr cerca del Mar Roxo.

Duvarna està dividida en dos Ciudades, Alta, y Baxa: en esta viven los Mahometanos. Todo quanto entra en Ethiopia por el Mar Roxo, passa por essa Ciudad: tiene como dos leguas de circunferencia, y es como la Aduana, y Almahacen General de las Mercaderìas de Indias. Todas sus casas son de piedra quadrada, y en lugar de techos tienen terrados. Passa el Rio *Moraba* al pie de la Ciudad, y desagua en el *Tekesel*: no es muy ancho; pero tan rapido, que no se passa sin peligro. Gastamos dos meses, y medio en llegar desde *Gondar* à aqui, que era el termino en donde havia de esperar à *Mourat*.

Po-

Pocos dias despues de mi arribo, recibieron los dos Governadores la triste noticia de la muerte del Principe Basilio, hijo Primogenito del Emperador, y heredero presuntivo del Imperio. Muriò de edad de diez y nueve à veinte años. Estaba adornado de todas las prendas naturales, que forman un Principe perfecto. Era muy bien tallado, capàz, valeroso: tenìa un corazon recto, liberal, y generoso: con que era las delicias de la Corte. Una calentura maligna le arrebatò en ocho dias, despues de la buelta de la Campaña, en que acompañò à su Padre contra los *Gallas*, en la qual se havia señalado mucho, combatiendo, y siguiendo con tanta viveza à los enemigos, que por su mano havia muerto ocho de ellos. Amaba este Principe tiernamente à su Pueblo, cuyo Padre huviera sido, à haver Dios prolongado sus dias: buenas muestras diò de su bondad la vispera de su muerte, quando visitandole su Padre, acompañado de los mas grandes Señores de la Corte, le dixo el Principe, que una sola gracia tenìa que pedir à su Magestad; y era, continuò: *Que querais, Señor, aliviar à vuestro Pueblo, oprimido, y arruinado por la codicia insaciable de los Ministros, y Governadores.* Hicieron estas palabras tan tierna impression en el Emperador, que no pudo detener las lagrimas, y le diò palabra de velar en ello, y remediarlo. Supe esta circunstancia del mismo que traxo à *Duvarna* la noticia de su muerte, y la orden de hacer oracion por el Principe difunto, segun la costumbre. Lo que cuentan de sus virtudes es digno de eterna memoria. El Emperador su Padre, haviendo un dia caìdo en una emboscada de enemigos, corriò el

Prin-

Principe à toda prisa à su socorro: se arrojò en medio de la pelèa: cargò por todos lados à los enemigos, y hizo acciones de tanto valor, que con peligro de su vida puso en salvo à su Padre.

El Emperador, ò sea por politica, ò por divertirse, se disfraza algunas veces, y con dos, ò tres Confidentes, se ausenta, sin que se sepa donde ha ido, ò què se hà hecho. Estuvo una vez dos meses sin parecer; lo que causò al Principe su hijo terribles inquietudes, y una tristeza mortal, porque se temia que huviesse muerto.

Algunos de los mas principales Señores de la Corte, ambiciosos de mayor fortuna, adulando al joven Principe, le propusieron, que se apoderasse del Govierno, y se hiciesse declarar Emperador; porque era de temer, que en las actuales circunstancias le previniesse alguno de sus hermanos, poniendo en armas algunas Provincias. Que podia fiar en su fidelidad, pues estaban prontos à sacrificar sus vidas, y haciendas en su servicio.

El Principe, que tenia un amor tierno, y una dependencia inviolable de su Padre, desechò con indignacion la propuesta de los interessados Palaciegos, y les declarò, que jamàs subiria al Trono, sin tener certidumbre de la muerte de su Padre, y vèr antes su cadaver. Bolviò algunos dias despues el Emperador, y haviendo tenido noticia por algun Cortesano confidente de los perniciosos consejos, que havian dado à su hijo: como es su Magestad tan prudente, y reservado, no hizo ruido; pero desaparecieron los aduladores, sin que hayan sido vistos desde entonces. El Heredero presuntivo de la Corona, tiene un Principado anexo à si,

Pas-

Passè por dicho Principado yendo à *Duvarña.* Su Capital se llama *Heleni* : tiene un bellissimo Monasterio, con una Iglesia magnifica, que es la mas hermosa, y la mayor que vì en Ethiopia : y està dedicada à Santa Helena, que, segun parece, ha dado su nombre à la Ciudad. En medio de la grande Plaza, que està enfrente de la Iglesia, se vèn tres agujas pyramidales, y triangulares de marmol granito, llenas de Geroglyphicos. Entre las figuras notè en cada cara de las agujas una cerradura, que es estraño, porque los Ethiopes no gastan cerraduras, ni saben su uso. Aunque no tienen pedestàl, son estas agujas tan altas, como el obelisco de la Plaza de San Pedro en Roma, que le tiene. Hacese juicio, que este Paìs era el de la Reyna de Sabà; y aun ahora muchos Pueblos dependientes de este Principado tienen el nombre de *Sabaim.* Se halla en los Montes marmol, que no cede al de Europa; pero lo mas apreciable es el mucho oro, que se encuentra: los Labradores lo hallan cultivando sus tierras; y à mì me mostraron en secreto tal qual pedazo, que me parecieron ser oro muy fino. Los Religiosos de esta Iglesia se visten de pieles amarillas, y llevan un solidèo del mismo color, y materia.

Despues del arribo del Correo con la triste noticia de la muerte del Principe Basilio, los Barnagas la hicieron publicar à sòn de Trompetas en todos los Lugares de su Govierno. Todos se pusieron de luto; esto es, se cortaron à nabaja el pelo: y en todo el Imperio, ni hombres, ni mugeres, ni niños estàn exceptuados de hacerlo. El dia siguiente, los dos Governadores, escoltados de

toda la Milicia , y de un Pueblo infinito , fueron à la Iglesia dedicada à la Virgen Santissima , adonde se hizo un Oficio Solemne por el Principe ; y acabado , bolvieron à Palacio con el mismo orden. Sentaronse los dos *Barnagas* en una gran Sala , y me colocaron en medio de sì ; despues se apostaron al rededor de la Sala los Oficiales , personas de distincion , hombres , y mugeres. Pusieronse en medio de la Sala algunos , y algunas con Panderos, y Tambores , y empezaron à relacionar , à manera de canciones , en honra del Principe , con un tono tan lugubre , que no pude menos de enternecerme , y llorar toda la hora , que durò la ceremonia. Algunos para mostrar su dolor , se arañaban la cara , hasta ensangrentarsela toda , ò se quemaban con velas las cejas ; en la Sala no havia sino personas de distincion : el Pueblo estaba en los patios , en donde daban tan lamentables gritos , que enternecerìan los corazones mas empedernidos. Esta ceremonia , segun costumbre , durò tres dias.

Es de notar , què quando muere algun Ethiope , se oyen por todas partes espantosos alharidos. Todos los vecinos se juntan en la casa del difunto , y lloran con sus parientes. Lavan el cuerpo muerto con singulares ceremonias ; y despues de haverlo embuelto en una sabana nueva de algodòn , y puesto en el atahud , le ponen en medio de una sala con hachas de cera. En este passo se redoblan los llantos , y gritos al sòn de los Panderos. Unos hacen oracion à Dios por el alma del difunto : otros dicen coplillas en su alabanza , si no se arrancan los cabellos , ò se arañan la cara,

ò se queman la carne con hachas, en prueba de su sentimiento. Esto dura hasta que los Religiosos vàn à llevarse el cadaver. Despues de haver cantado algunos Psalmos, y hecho las incensaciones, se ponen en marcha, llevando una Cruz en la mano derecha, y el Libro de Oraciones en la izquierda: ellos mismos llevan el cuerpo, y le cantan por todo el camino. Los parientes, y amigos del muerto siguen el Feretro, continuando sus gemidos al sòn de Panderos. Todos tienen la cabeza pelada, que es la señal del duelo, como yà lo tengo dicho. Passando por delante de alguna Iglesia, pàra toda la Comitiva, dicen algunas Oraciones, y caminan adelante hasta el lugar de la sepultura. Alli buelven à incensar, cantan à un tono lugubre algunos Psalmos, y se dà sepultura al cuerpo. Las personas de calidad se entierran en las Iglesias, los demàs en los Cementerios comunes, en donde levantan muchas Cruces, casi al modo con que lo practican los Padres Cartujos. Buelven los assistentes à la casa del difunto, y se les dà un banquete. Tres dias seguidos, mañana, y tarde; se juntan para llorar, y en todo este tiempo no comen en otra parte. Passados tres dias cessan, y no se buelven à juntar hasta el dia octavo de la muerte: y de ocho en ocho dias, durante un año entero, se juntan à llorar, y cada vez el espacio de dos horas. Tal es su Aniversario.

Si muere el Principe heredero, ò otro de muy elevada classe, el Emperador vaca tres meses de todos los negocios, si no que sean muy urgentes. Como queria embiar un Embaxador à Francia, llamò à *Mourat*, le diò sus ordenes, hi-

zo despacharle sus Cartas Creenciales para el Rey; y despues de haverle vestido en Audiencia pùblica el Manto de ceremonia, le mandò marchar. Su viage no fuè felìz. Los cavallos, que havia de presentar al Rey, se le murieron en el camino. *Mourat* bolviò à la Corte para tomar otros; y retardando este acaso su viage, tomè yo la resolucion de ir à *Messua*, y esperarle alli, y en el mismo tiempo tomar las medidas para nuestro embarco.

La vispera de mi partida se bolvieron las Tropas, que me havian escoltado hasta *Duvarna*: y los Barnagas dieron orden à cien Lanzas de à pie, con un Oficial de à cavallo à su frente, que estuviessen prontos à marchar el dia siguiente, y conducirme à *Messua*. Despedì una parte de mis criados, y guardè solos treinta de ellos. Salì de *Duvarna* à ocho de Septiembre de 1700. y passè con mucho trabajo, y peligro el rapidissimo Rio *Moraba*.

Desde *Duvarna* en adelante, no mandan yà los Señores de los Lugares à sus Vassallos, que llevan los equipages de nadie; pero se sirve uno de ciertos bueyes, llamados *Bers*, distintos en especie de los que llaman *Fridas*, que son bueyes ordinarios. Los primeros, cuya carne no se come, caminan mucho en poco tiempo. Yo tenia veinte, unos para llevar las grandes provisiones para nuestro embarco, y otros para las Tiendas; porque desde que cessaron las lluvias, dormiamos de noche en el campo.

Los habitantes de este Paìs, que son en parte Mahometanos, y en parte Christianos, llevan

viveres, y provisiones à las Caravanas, que passan. Supe, que à una jornada del camino, que llevabamos, havia una cosa extraordinaria que vèr en uno de los mas famosos Monasterios de todo el Reyno: quise assegurarme por mì mismo, y me apartè del camino real, tomando conmigo veinte Lanzas, y al Comandante, para mayor seguridad en este corto viage. Gastamos la mitad del dia en subir por una Montaña muy escabrosa, y llena de malezas. Llegando à lo alto, descubrimos una Cruz, y el Monasterio, que buscabamos.

Està situado enmedio de un Bosque, y de una horrorosa soledad: el edificio es bueno, y de unas vistas muy extendidas, desde donde se descubre el Mar Roxo, y mucha tierra. Viven en èl cien Monges, y de un modo bien austèro. Su vestido es como el que tienen en *Heleni*: las Celdas son tan estrechas, que apenas puede uno tenderse en ellas. No comen carne, ni tampo los demàs Religiosos de Ethiopia. Estàn siempre con Dios, y aplicados à la meditacion de cosas santas; y no tienen mas ocupacion. Vì à un Anciano, de edad de sesenta y seis años, poco mas, ò menos, que en siete años havia vivido solamente de hojas de olivo sylvestre. Tan extraordinaria mortificacion le hacia escupir sangre con mucha incomodidad. Dìle algunos remedios, y le prescrivì un règimen de vida algo mas benigno. Era un buen hombre, y muy cortès, hermano del Governador de *Tigra*. El Abad nos recibiò con mucha caridad: luego que llegamos, nos lavò los pies, y los besò, rezando entretanto los Religiosos algunas oraciones. Acabada esta ceremonia, nos conduxo en Procession

à

à la Iglesia, continuando los Religiosos su canto, y de alli fuimos à un quarto, donde nos dieron de comer. Todo el banquete se reduxo à pan mojado con manteca, y à un poco de cerveza; porque ni se bebe vino, ni hydromel en el Convento, ni se vè el vino sino para decir Missa. El Abad nos hizo compañia sin apartarse; pero no comiò con nosotros. Quando me conduxeron à la Iglesia, vì el prodigio, que havia sido el motivo de mi viage, y que no podia creer. Havianme assegurado, que al lado de la Epistola se veia en el ayre, sin apoyo alguno, ni cosa que la sostuviesse, una barra de oro redonda, larga de quatro pies, y tan gruessa como un palo rollizo. Me pareciò cosa tan prodigiosa, que recelè algun engaño de la vista, y que havria algo, que los ojos no advertian; y por tanto pedì al Abad me dexasse averiguar desde mas cerca, si havia alguna ilusion en los ojos.

Para assegurarme de modo cierto, è indubitable del hecho, passè un bastòn por encima, y por debaxo, y por todos lados, y hallè, que la barreta de oro estaba verdaderamente suspensa en el ayre, sin apoyo alguno: lo que me causò tal admiracion, que no sabia què pensarme, no viendo causa alguna natural de un efecto tan prodigioso. Me refirieron los Religiosos la historia de este prodigio de la misma manera, que lo voy à contar.

Havrà como trescientos y treinta y seis años, que un Solitario, llamado *Abona Philipos*, ò Padre Phelipe, se retirò à este Desierto, en donde solamente comia yervas, y no bebia sino agua. La gran fama de su santidad se estendiò por todas

par-

partes ; y profetizò muchas cosas , que à su tiempo se verificaron. Un dia , que este Hermitaño estaba en contemplacion , se le apareciò Jesu-Christo, y le mandò , que edificasse un Monasterio en el parage del Bosque,donde hallasse una barra de oro suspensa en el ayre. Haviendola hallado , y visto el milagro , de que soy testigo , me dixo el Religioso que me hablaba , no pudo dudar mas *Abona Philipos* de la voluntad de Dios : obedeciò , y edificò este Monasterio , que por la aparicion se llama *Biben Jesus* , ò *Vision de Jesus*. Haga el lector las reflexiones que quisiere sobre este prodigio , de que soy testigo de vista , y sobre la relacion , que de ello me hicieron los Religiosos.

La mañana siguiente , haviendome despedido del Abad , y de los Religiosos , que me hicieron la honra de acompañarme hasta muy lexos : fuì à juntarme con la Caravana,de que me havia apartado,y proseguì mi camino , sin encontrar cosa , que mereciesse particular atencion. Ocho dias despues de mi partida de *Duvarna* , llegamos à *Arcuva* , pequeña Poblacion sobre la Rivera del Mar Roxo , à quien sin razon llaman los Geographos *Arequies*, donde nos detuvimos una noche. Passamos el dia siguiente en Barco un brazo de Mar , y llegamos à *Messua* , que es una Isleta , ò por mejor decir una Roca estèril , sobre la qual hay un Castillo , perteneciente al Gran Señor , y residencia de un Baxà.

Es poca cosa la Fortaleza , y un Navio de Guerra bien pertrechado se apoderarìa de ella sin dificultad. Durante mi mansion allì , vino un Navio Inglès à echar ancora en la playa , y se assus-

assustò toda la Isla. Pensaba yà en ponerse en seguro, quando el Capitan embiò su Chalupa à tierra para assegurar al Comandante, que nada tenia que temer de los Ingleses, que vivian en amistad con el Gran Señor. El Baxà de *Messua* pone Governador en *Suaquen*, Lugar dependiente del Imperio *Otomano* en la orilla del Mar Roxo. Aqui es donde se pescan las perlas, y las tortugas, de las quales se hace un gran comercio, y el Gran Señor saca mucho interès. El Baxà de *Messua* me recibiò con mucha cortesìa, por la recomendacion del Emperador de Ethiopia, à quien con razon se teme mucho en aquellos parages, porque facilmente se pudiera hacer dueño de aquella Plaza, que en otro tiempo fuè suya, rindiendola por hambre, y negando el agua à sus habitantes, que se hallan en la necessidad de ir por ella à *Arcuva*, por no haverla en la Isla.

Mientras estuve en la Corte de Ethiopia supe, que mas de una vez havian tentado los Holandeses entrar en comercio con los de Ethiopia; pero, ò fuesse por la diferencia de Religion, ò porque su gran poder en las Indias Orientales les causasse zelos: lo cierto es, que los Ethiopes no quieren trato con ellos; y les he oìdo decir, que jamàs se fiaràn de Christianos, que no ayunan, que no invocan à los Santos, y que no creen la realidad de Jesu-Christo en el Santissimo Sacramento.

Los Ingleses tienen tambien gana de comerciar con los Ethiopes, y sè que un Mercader Armenio, llamado *Agapyri*, se havia associado con los Ingleses para tener parte en este comercio, que le serìa muy ventajoso. Porque ademàs del oro,

algalia, dientes de Elefante, &c. sacarian de Ethiopia el Aloes, la Myrrha, la Casia, el Thamarindo, y el Cafè, del qual hacen poco caso los de Ethiopia; y me dixeron, que de su Paìs se havia antiguamente transportado à *Hiemen*, ò à la Arabia Felìz, adonde es ahora la principal cosecha, porque yà en Ethiopia se cultiva solamente por curiosidad.

La planta del Cafè es parecida al mirto: sus hojas estàn siempre verdes; pero mas anchas, y mas espesas. Lleva una fruta como el Alocigo, ò Pistacho, cubierto de una vayna, que encierra dos habas, y estas son el Cafè. La vayna al principio es verde; pero quando madura, se buelve parda. No es verdad, que entran el Cafè en agua hirbiendo, para destruir su tallo, como algunos lo han dicho: se saca de la vayna en que està encerrado, y se transporta sin mas preparacion.

La tardanza del Embaxador *Murat* me tenìa inquieto, porque temìa se passasse el tiempo de navegar. Le escrivì, que havia resuelto esperarle en *Gedda*: y me respondiò, que estaba bien, y que procurarìa alcanzarme; lo que hasta entonces no havia podido lograr, por la muerte del Principe Basilio, y varios acasos, y desgracias de su viage. Despedì, pues, todos mis criados, y los gratifiquè de manera, que havràn formado gran concepto de los Franceses. Se deshacìan en lagrimas, empeñandose todos en seguirme; pero no se lo permitì. Hecho esto, me despedì del Baxà de *Messua*, y me embarquè el dia 28. de Octubre en un Navichuelo, que havia sido construìdo en *Surate*.

No quise embarcarme à bordo de los Baxeles del Paìs, que me parecian muy malos, y poco seguros: por estàr las tablas, aunque calafeteadas, unidas entre sì con malas cuerdas, como tambien las velas, que son unas esteras de hojas de *Domi*: con todo esso, estos Baxeles tan mal equipados, y peor governados, llevan mucha carga; y no teniendo mas de siete, ò ocho hombres de tripulacion, son de mucho uso en todo este Mar. Arribamos dos dias despues de nuestra partida de *Messua*, à una Isleta, llamada *Deheleq*. Los Navios, que vienen de Indias, suelen hacer aqui aguada, y toman provisiones, de que hay abundancia, exceptuando el pan, que muchas veces falta à los mismos vecinos, que lo mas del año viven de carne, y pescado. El viento contrario nos hizo detenernos aqui ocho dias; pero bolviendose favorable, passamos à otra Isla, llamada *Abugafar*; esto es: *Padre del Perdòn*. No dexò el Capitan de saltar à tierra, y llevar al Sepulcro del desdichado *Abugafar* una hacha: porque temerian los Mahometanos padecer naufragio, si faltàran à esta devocion: y assi dexan aun el rumbo que siguen, por no dexar de ir à visitar al pretendido santo. Navegamos despues à toda vela, por enmedio de unos escollos, que son muchos, y muy someros, lo qual aumenta los peligros de la Navegacion: pero los Pilotos pràcticos passan por enmedio sin temor, aunque à cada passo se encuentran. Arribamos al sexto dia à *Kautumbùl*, que es una roca muy elevada del Mar, à media legua de la tierra firme de Arabia: echamos ancora entre la Roca, y la Arabia, y passamos alli la noche. El dia siguien-

te

te costeamos este Paìs, y echamos ancora en *Ibrahim Mersa*, que quiere decir *Ancorage de Abraham.* Continuamos nuestro rumbo, y al cabo de ocho dias de navegacion, arribamos à *Consita*, hermosa Ciudad, perteneciente al Rey de la *Meca*, y el primer Puerto de Mar de sus Estados, que caen al Mediodia. Se entra en este Puerto con gusto, porque no se paga mas que una Aduana, ò Derecho; y en los otros Puertos se pagan dos. Sus Almahacenes son muy buenos: en ellos se ponen las mercaderìas, que se sacan à tierra; y luego en Camellos se llevan à *Gedda*, distante cinco, ò seis jornadas. Mantuvimonos sobre las ancoras ocho dias en *Consita*, descansando, y esperando viento favorable. El comercio es aqui muy florido, con el concurso grande de Mercaderes Mahometanos, Arabes, è Indianos; pero no se admite à estos ultimos, si son Idolatras. Los viveres son mas baratos, y en mayor abundancia que en *Gedda*, adonde llegamos el dia 5. de Diciembre de 1700. Desde *Kautumbùl* hasta *Gedda*, navegabamos solamente de dia, y echabamos ancora todas las noches, por temor de los escollos.

Gedda es Ciudad grande, à orilla del Mar, y à media jornada de la *Meca*. Su Puerto, ò por mejor decir su Playa, es bastante segura: no obstante, que el Nord-Ueste es su viento travessero. El fondo en parages es bueno, y los Navichuelos pueden llegar, y mantenerse en la orilla; pero los Navios grandes se quedan una legua Mar adentro. Saltè en tierra, y me hospedè en un *Oquel*: assi llaman à unas casas grandes de tres altos, y quatro fachadas, con un patio en medio. El quarto ba-

xo es para Almahacenes, y los Passageros ocupan los otros. No se hallan otras posadas en este Paìs, como tampoco en Turquìa : en *Gedda* es grande el numero, que hay de estos *Oqueles*. Luego que llega un Passagero, và à buscar los quartos, y Almahacenes que le convienen, y paga al dueño un precio sentado, que ni sube, ni baxa jamàs. Yo daba quatro pesos al mes por dos aposentos, un terrado, y una cocina. Gozan los *Oqueles* del derecho de asylos, y lugares sagrados, en que no se temen, ni insultos, ni robos. Lo que hay de incomodo es, que con nada abastecen, y cada uno tiene que buscar muebles, comprar, y guisar lo que ha de comer, si no tiene criados que lo hagan.

Dos dias despues de mi llegada, vino el Rey de la *Meca* con un Exercito de veinte mil hombres. Hizo plantar sus tiendas, y acampò à la puerta de la Ciudad, que và à la *Meca*. Le vì, y es hombre de casi sesenta años, de una estatura mágestuosa, y aspecto feròz: tiene el labio inferior hendido al lado derecho: sus Vassallos, y vecinos no le alaban de clemente, y benigno. Obligò al Baxà, que tiene el Gran Señor en *Gedda*, à darle quince mil escudos de oro, con amenaza de que le echaria de allì, si al instante no los desembolsaba. Hizo otro insulto à todos los Comerciantes, Vassallos del Gran Señor, avecindados en *Gedda* para sus negocios, haciendoles pagar treinta mil escudos de oro. Mandò distribuir las dos sumas à sus Tropas, siempre numerosas, y con esso se mantiene dueño del Paìs llano. Todos los años vienen Caravanas de las Indias, y de Turquìa en peregrinacion à la *Meca*, y algunas muy ricas, porque los Mercaderes se incorporan con

ellas,

ellas, para passar sus generos de Indias à Europa, y los de Europa à Indias. Llegando estas Caravanas à la *Meca*, se abre una gran Feria, à que concurren infinitos Contratantes Mahometanos, con las Mercaderìas mas preciosas de las tres partes del Mundo, que alli se cambian unas con otras. En los años de 1699. y de 1700. se le puso en la cabeza al Rey de la *Meca* hacer saquear las Caravanas de Indias, y de Turquìa. Se llama este Principe *Cherif*, ò *Noble* por antonomasia, porque pretende ser descendiente del falso Profeta Mahoma. Estuvo el Gran Sultàn por mucho tiempo en possession de dàr la investidura de este Reyno: mas este *Cherif*, fiero, y altivo, se hà substraìdo de la autoridad del Gran Señor, à quien por desprecio llama *Elon Mamluq*, que significa *Hijo de Esclava.*

Medina es la Capital de su Reyno, famosa por el Sepulcro de Mahoma, como lo es la *Meca* por su nacimiento. No vive mucho en *Medina*, por estàr casi siempre à la frente de sus Tropas. Llegando los Turcos à *Medina*, se quitan sus vestidos por respeto, y se cubren solamente de una vanda, que les rodèa la cintura; y assi vestidos caminan tres, ò quatro leguas: y los que no practìcan esta ceremonia, pagan cierta cantidad del dinero, para que se ofrezca à Dios un Sacrificio, en honra de Mahoma.

Por la vecindad de la *Meca*, no pueden los Christianos establecerse en *Gedda*, y menos aùn los Francos: ni lo sufririan los Mahometanos. No obstante, el comercio es alli grande, por arribar alli à echar ancora los Navios, que buelven de Indias. Por lo comun mantiene el Gran Señor en estos Mares treinta Navios grandes, para el transporte de las mer-

ca-

caderìas: podrian estos Navios montar cien Cañones, y no tienen siquiera uno. Todo es caro en *Gedda*, y aun el agua, por el grande concurso de diferentes Naciones. Un quartillo de agua, medida de Parìs, cuesta dos, ò tres quartos, porque se trahe de quatro leguas. Las Murallas valen poco: la Fortaleza que està del lado del Mar, es menos mala; pero aun con la tal qual Artillerìa que tiene, no pudiera sostener un sitio. Las casas, por la mayor parte, son de piedra, y al uso del Oriente: en lugar de texados, tienen terrados.

Me mostraron orilla del Mar, à dos tiros de mosquete de la Ciudad, un Sepulcro, que segun ellos, es de nuestra primera madre Evà. Nada tiene de agradable el contorno de *Gedda*. No se registran sino peñascos estèriles, y arenales incultos. De buena gana huviera visto la *Meca*; pero les es prohibido à los Christianos, so pena de la vida, entrar adentro. No hay Rio entre *Gedda*, y la *Meca*, como algunos, sin razon, han afirmado: solo se encuentra una Fuente, de cuya agua beben los de *Gedda*.

Despues de esperar un mes en esta Ciudad, tuve noticia de que el Embaxador *Mourat* no vendria tan presto, y se perdia la estacion favorable para navegar, porque se estarìa aùn un año en Ethiopia. En vista de esto, tomè la determinacion de embarcarme à bordo de los Navios, que se hacian à la vela para *Sues*, y de visitar el Monte *Sinaì*, adonde me avisaba *Mourat* que fuesse, en caso de no juntarnos en *Gedda*. Me embarquè, pues, el dia 12. de Enero de 1701. en un Navio, que el Gran Señor havia hecho construir en *Surate*. Estos Baxeles, aunque grandes, no tienen mas que un Puente; y el borde es

tan

tãn alto, que el hombre de mejor estatura no puede en pie alcanzar à èl. El cordage de estos Navios es muy gruesso, y muy duro: sus arboles, y velas se diferencian poco de las nuestras: lo que tienen de particular es, que hay en ellos quartos, ò cisternas tan grandes, que guardan agua bastante para abastecer à una tripulacion de ciento y cinquenta hombres, por espacio de cinco meses. Estàn tan bien barnizadas, que conservan el agua muy pura, y limpia, y mucho mejor que los toneles, de que en Europa usamos. Nos costò mucho cuidado salir de los escollos, que estàn en las cercanìas de *Gedda*, y aun en todo este Mar: y assi tuvimos que mantenernos siempre cerca de tierra, à nuestra derecha. Echabamos ancora todas las noches, para no dàr en alguno de ellos; lo qual logran los Pilotos de estos Mares, con maravillosa destreza. Se vèn las rocas al nivèl del agua à cada passo: mas por la mucha pràctica, que tienen los Pilotos, es de vèr la frescura, con que passan por en medio. Se crian los Marineros desde su infancia, y aun desde que nacen muchos, à bordo de los Navios, que se pueden mirar como unos grandes Almahacenes flotantes. Despues de cinco, ò seis dias de navegacion, arribamos à la Isla de *Hassama*, distante dos leguas de tierra firme: no està habitada; pero se halla en ella buena agua. Desde aqui à *Sues* es preciso passar todas las noches, cerca de tierra, sobre las ancoras; y los Arabes no se descuidan en proveer de viveres.

Doce, ò trece dias despues de la partida de *Hassama*, arribamos à *Yambò*, Ciudad mas que mediana, defendida por un Castillo, que està à orilla

del

del Mar; pero sus fortificaciones son cosa desdichada: pertenece al Rey de la *Meca*. No fuì à verla, porque los Arabes hacen sus correrias en todo el contorno, roban à los Passageros, y maltratan à los que saltan en tierra. Ocho dias nos tuvo detenidos el viento contrario en esta playa. Dos dias despues, que hicimos vela de aqui, echamos ancora entre dos escollos, y padecimos tan furiosa tempestad, que se rompieron los cobles, y nos vimos en peligro de perecer; pero no durò el temporal.

Arribamos à *Mieula*, Ciudad casi tan grande como *Yambò*, con un Castillo de poca importancia. De aqui fuimos à parar à *Chiurma*, que es buen Puerto, y seguro, y los Navios estàn bien à cubierto de las tempestades. No hay aqui Lugar, ni Ciudad; solo sì algunos Arabes, que viven debaxo de sus tiendas. Llegamos à *Chiurma* el dia 10. de Abril, por havernos precisado à largas paradas lo contrario de los vientos. Estando la estacion yà abanzada, no juzguè conveniente andar mas por Mar: y assi tomè tierra en *Chiurma*, y en seis jornadas con Camellos lleguè à *Tour*, Pueblo del Gran Señor, con guarnicion en el Castillo, mandada por un *Agà*, y muchos Christianos Griegos, que viven alli, y tienen un Monasterio de su Rito, dependiente del Monasterio grande del Monte *Sinaì*. Tuve noticia en *Tour*, que el Arzobispo del Monasterio del Monte *Sinaì*, que estaba paralytico, haviendo sabido mi arribo à *Gedda*, havia dado ordenes en *Tour*, para que me instassen à que fuesse à verle. Puseme en marcha para este famoso Monasterio, y lleguè allà despues de tres dias, por caminos impracticables, y montañas muy asperas. El Monasterio està situado

al

al pié del Monte *Sinaì* : sus puertas siempre muradas por miedo de los Arabes : y assi, luego que lleguè, me levantaron con una garrucha, y esta fuè mi entrada. Lo mismo hicieron con mis trastos. Saludè al punto al Arzobispo, que es un venerable Anciano, de edad de noventa y tres años, y me causò lastima el verle paralytico de medio cuerpo. Havia algunos años, que yo le conocia, y le havia assistido, y curado de una enfermedad en el *Cayro*. Tuve tambien ahora la fortuna de ponerle en estado de celebrar de Pontificàl el dia de Pascua, lo qual no havia podido hacer mucho tiempo havia.

El Monasterio es obra muy sòlida, de buenas, y fuertes Murallas. La Iglesia es magnifica ; y si se ha de creer à los Religiosos, fuè hecha por orden del Emperador Justiniano. Havrà como cinquenta Religiosos, sin contar los que vàn à *pedir limosnas*. Su vida es sumamente austèra : no beben vino, ni comen carne, aun en sus mayores enfermedades : el agua que beben es excelente, y sale de una fuente, que està enmedio del Monasterio. Tres veces à la semana les dàn un vaso pequeño de aguardiente, hecho de datiles. Ayunan con mucho rigor las quatro Quaresmas, que se observan en las Iglesias de Oriente : y fuera de las Quaresmas, se reduce su comida à legumbres, y pescado salado. Se levantan de noche à cantar el Oficio Divino, y passan en el Coro la mayor parte de ella. Me mostraron una Urna de marmol blanco, cubierta de un rico paño de oro, en la qual està encerrado el Cuerpo de Santa Cathalina, el qual no se muestra ; pero dexan vèr una mano de la Santa, que està muy seca, y con los dedos llenos de sortixas, y anillos de oro.

El Arzobispo es juntamente Abad del Monasterio: mas tiene un Prior, que le es subordinado, y de muy limitada autoridad, quando èl no està ausente. Tuve la curiosidad de subir à lo alto del Monte, donde diò Dios las dos Tablas de la Ley à Moysès: y el Arzobispo me hizo la honra de que algunos Religiosos me acompañassen.

Subimos, lo menos, quatro mil escalones antes de llegar à la cima de esta tan celebrada Montaña, adonde se ha edificado una Capilla decente. Vimos despues la del Propheta Elìas: almorzamos en la fuente, y bolvimos al Monasterio muy cansados. La Montaña vecina es aun mas alta; pero no tuve fuerzas para subirla, por el cansancio de la primera jornada. A esta segunda fuè llevado por los Angeles el Cuerpo de Santa Cathalina, despues de su martyrio.

Un mes me estuve detenido en este Monasterio, esperando al Embaxador *Mourat*. Yà me cansaba de tanta dilacion, sin esperanza de verle, quando tuve la deseada noticia, de que estaba yà cerca, y que venìa al Monasterio. Salì à recibirle, y le presentè luego al Arzobispo, de quien fuè recibido con mucho agrado. Me contò todos los contratiempos de su viage, la muerte del Principe Basilio, que havia retardado su partida; pero que el Emperador, no obstante su grande dolor, le havia dado Audiencia, y expedido sus Despachos: que se detuvo en *Duvarna*, esperando nuevas ordenes de su Mageſtad. Me refiriò el mal trato recibido del Rey de la *Meca*, quien le havia quitado los jovenes Ethiopes, que llevaba à Francia: y por cumulo de desgracias, que el Navio que traìa los regalos,

ha-

havia naufragado cerca de *Tour*, y que nueve Navios grandes, con carga de Cafè, se quedaban en dicho Puerto, por haverse hecho tarde à la vela, y dexado passar la estacion propria para navegar. Esta detencion encareciò mucho el Cafè en el *Cayro*, no pudiendo los Navios arribar à *Sues*, donde descargan sus generos, para tomar en cange de los que traen de Indias, telas, trigo, arròz, y otras especies, y mercaderias del *Cayro*.

Haviendo el Embaxador descansado cinco dias en el Monte *Sinai*, andubimos otra vez el camino de *Tour*, donde nos incorporamos con su familia, y equipage. Nos estuvimos una sola noche en este Puerto, y al dia siguiente partimos por tierra, costeando siempre el Mar, para *Sues*, adonde llegamos en cinco dias.

Sues es un Pueblo pequeño, situado al fin del Mar Roxo, y Puerto del *Cayro*, distante de esta Ciudad tres dias de camino. Està dominado de un Castillo hecho à la antigua, y mal fortificado: tiene Governador, y trescientos hombres de Guarnicion, y los Almahacenes son magnificos. El Paìs es poco agradable: no se vèn sino peñascos, y arenales: carece de agua como *Gedda*, y se trahe de fuera, pero à menos precio.

A mi llegada à *Tour* escrivì al Señor Maillet, Consul de Francia en el *Cayro*, dandole parte del arribo del Embaxador: y me respondiò pidiendome, que quanto antes viniesse al *Cayro*: obedecì, valiendome de la primera Caravana, que se componia de casi ocho mil camellos. Montè en un dromedario, y haviendo caminado tres leguas con la Caravana, me adelantè, y en veinte y quatro ho-

ras lleguè al *Cayro*. Son los dromedarios mas pequeños, que los camellos: su passo es malo, pero ligero; y caminan veinte y quatro horas sin parar: no los usan sino para llevar hombres. Luego que me vì en el *Cayro*, dì cuenta de mi viage al Consul; y para alojar al Embaxador, que llegò dos dias despues, previne una bella casa.

El Señor Maillet, à su arribo, le embiò todo genero de refrescos, y convenimos ambos en que yo passaria à Francia, para informar à la Corte de todo lo que acabo de referir.

Pudiera dàr noticia de otras muchas particularidades de Ethiopia, hablar del Govierno de este dilatado Imperio, de su Religion, de los Empleos, de los Tribunales de Justicia, y tambien de la Botanica, y Medicina; pero para esso necessito del descanso, que con tanto afàn se desea, despues de tan largos, y trabajosos viages, y que el ayre de Francia me repàre, y buelva la salud, de que no se goza con satisfaccion, sino quando es perfecta. Nosotros los Medicos, que damos salud à otros, ignoramos el Arte de curarnos à nosotros mismos.

FIN DEL TOMO PRIMERO.

INDICE.

INDICE
DE LAS COSAS MEMORABLES contenidas en las Cartas del Tomo primero.

Carta del Padre Pedro Martin. Pag. 11.

SU prision por los Arabes. Pag. 12.
Su llegada à Bengala, y Orixa. 14.
Su arribo à Pondichery, y descripcion de la Mission de Madurè. Ibid.
Numero de los Christianos en Madurè, y de los que se convierten. 15.
Inocencia de los nuevos Christianos: su piedad, &c. 16.
Catequistas: su oficio, còmo ayudan à los Missioneros. Ibid.
Modo de vivir de los Missioneros de Madurè, su austeridad, &c. 17.
Odio de los Indios contra los Europeos, y por què. 18.
Los Europeos son llamados *Franquis.* 18.
Los Missioneros son llamados Bracmanes del Norte. Ibid.
Trabajo, y caridad de los Missioneros, assistiendo à los enfermos à bordo de los Navios Franceses. 21.

Carta del Padre Mauduit. p. 24.

Su entrada en Coutour, y *Cangileuram*, del Reyno de *Carnate.* 26.
Quales han de ser los Missioneros: su comida. 27. y sig.
Es necessario para convertir à los Infieles una vida austera. 28.

Carta del Padre Dolu. 31.

Conversiones hechas por el P. Bouchet en *Aour.* 33.
Vida fervorosa de los nuevos Christianos. Ibid.

Lo

Lo que padeciò un Missionero por haver convertido à un Noble. Ibid.
Vida del P. Lainez en *Maravàs*: conversiones que hace. 34.
Estraño, y doloroso tormento que padece. Ibid.
Carta del Padre Bouchet. 36.
Prision del Padre Borghese. Ibid.
Numero de convertidos por el Padre Bouchet. 37.
Vida de los Missioneros: su falta de Catequistas. Ibid.
Carta del Padre Diusse. 39.
El Mahometismo es la Religion de la Corte del Mogol: el Pueblo es Idolatra. 40.
Lo que son en el Industàn los Rajas. Ibid.
Alguna tintura de Christianismo entre los Montañeses. Ib.
Inclinacion à los Christianos, de los Gavres, ò antiguos Persas. Ibid.
Disposicion en el Industàn para fundar Missiones. 41. y sig.
Carta del Padre Pelisson. 43.
Dà el Emperador de la China una Casa à los Jesuitas en el recinto de su Palacio, y un terreno para Iglesia. 44.
Concurre el Emperador à edificar la Iglesia. 45.
Señala à un Mandarin por Intendente de la obra. 46.
Muerte de un famoso Mandarin Christiano. 46.
Muerte edificativa de un joven. 47.
Resumen de la persecucion padecida en Cochinchina. 47. sig.
Què cosa es Año Real en Cochinchina. Ibid.
Son presos los Missioneros, saqueadas sus casas, &c. 49.
Manda el Rey, que todos los Christianos pisen la Imagen del Salvador. Ibid.
Cobardìa de unos, y constancia de otros Christianos. 50.
Lo que dice el Rey de las Reliquias. 51.
Respuesta, y generosa constancia de un Mandarin Christiano. 52. y sig.
Cede el Mandarin à los ruegos de sus parientes: muere
re

re arrepentido. 54.
Constancia heroyca de 3. Señoras: sus tormentos, &c. 54. sig.
Respuesta de una de ellas: su sentimiento porque no la atormentaban. 55.
Llevan à una Isla à quatro Christianos, para que allì mueran de hambre. 56.
Muerte por la Fè de un Christiano: apostasìa de un mozo. 57.
Muerte del P. Belmont en la carcel: su elogio. 58.
Muerte del Tio del Rey, y otros castigos del Cielo. 59.
Diversos pareceres sobre recibir las limosnas de los Apostatas. 60.
Muerte en la carcel del Señor Langlois. 61.
Lo que padecen los otros Missioneros, y Fieles. Ibid. y sig.
Carta del Padre Pablo Clain. 63.
Numero de Christianos en las Islas de los Pintados. Ibid.
Falta de Sacerdotes en estas Islas. 64.
Còmo se descubrieron las Islas de los Palaos. Ibid. y sig.
Lo sucedido en su desembarco: su comida. 65. y sig.
Su situacion, nombres, vestido, lengua, &c. 67. y sig.
Còmo se mantuvieron en el Mar. 69. y sig.
No llevan sus Islas bacas, perros, &c. 70.
Sus costumbres, cortesìa, armas, instrumentos, gala. 71. y sig.
Carta del P. Le Gobien à los Jesuitas de Francia. 74.
Corta noticia de las Cartas siguientes. 75. y sig.
Carta del Padre Francisco Lainez. 77.
Prohibe el Principe de *Maravas* al Padre Juan de Brito predicar en sus Estados. 78.
Es embiado el P. Brito por Procurador à Lisboa. 79.
Se escusa de quedar en Portugal, y buelve à Indias. Ib. y sig.
Odio de los Sacerdotes Gentiles contra el P. entra en *Maravas*: bautiza à muchos: sus trabajos. 80.
Convierte al Principe legitimo de *Maravas*. Ib. y sig.

Recobra el Principe su salud por milagro: renuncia, y despide à sus mugeres, y concubinas. 81. y sig.
Denuncia una de las mugeres al P. Brito. 83.
Conspiracion de los Bracmanes contra el P. Brito. Ibid.
Sus quexas contra el Padre. 84.
Manda el Principe saquear las casas de los Christianos, quemar sus Iglesias, y prender al Padre. Ib. y sig.
Crueldad con que es tratado: fervor de dos muchahos. 85.
La penosa marcha del P. inhumanidad de los Soldados. 86.
Fervor del Principe Teriadeven. 87. y sig.
Apostasìa de un joven noble: su castigo, su conversion. 88. sig.
Sacrificio que se hace à los Idolos, para que maten al Padre Brito. 90.
Hacese otra especie de sacrificio al mismo fin. Ib. y sig.
Es tenido por Mago: valor, y zelo del Principe Teriadeven. 91.
Es llevado el Padre à ser martyrizado: fervor de sus quatro Compañeros. 92.
Llega con increible trabajo à Orejùr: se le piden milagros. 94.
Carta del P. Brito, vispera de su martyrio. 95.
Es llevado al suplicio: su muerte, fervor de dos Christianos. 97. y sig.
Cae su cuerpo muerto àziá atràs: le cortan los pies, y manos: y las narices à los dos Christianos. 99.
Carta del Padre Premare. 102.
Descripcion del Jardìn de los Holandeses en el Cabo de Buena Esperanza. 103. y sig.
El Estrecho de la Sonda. 104.
Devocion de los diez Viernes en honra de San Francisco Xavier. 105.
Rumbo que se ha de tomar para no errar el Estrecho de la Sonda. 106.
Des-

Descripcion de la Ciudad, y Reyno de Achen. 106. y sig.

Noticias de su Puerto, su situacion, sus barcos, y arboledas. 107. y sig.

Su govierno, comercio, y oro. 109.

Descripcion de Malaca, su hermosura, su guarnicion, bastiones, y Religiones. 110.

Tempestad furiosa. 111.

Paracèl: banco de rocas de cien leguas de largo: su peligro. 112. sig.

Llega el Navio à la Isla de Sancian, ò Sanchon: visitan el Sepulcro de San Francisco Xavier: piedad de los Missioneros. 114. y sig.

Descripcion de la Ciudad de Macao, su Puerto, y Govierno. 118. y sig.

Navegacion desde Macao à Canton. 119.

Alguna idèa de la China. 120.

Descripcion de Canton, su poblacion, *calles, &c.* Ib. y sig.

Descripcion de las casas de los Mandarines: su tren. 122.

Noticias de los Bonzos, ò Sacerdotes Idolatras: su modo de vivir. Ibid.

Victoria, y grandes liberalidades del Emperador de la China. 123.

Embaxada de San Luis al Emperador del Catai, que es la China. Ib. y sig.

Viage del P. Valar à la China por tierra. 124.

Rumbo que se ha de seguir para passar los Estrechos de Malaca, y *Governadour*: Islas, y tierras, que se descubren en ellos. 126. y sig.

Carta del Padre Bouvet. 130.

Su felìz viage à la China con nuevos Missioneros. Ibid.

Llegan à la Isla de Sancian: visitan el Sepulcro de San Francisco Xavier. Ibid. y sig.

Es recibido como Embaxador: las honras que se le hacen. 134

Favores que alcanza para los Francefes. Ibid.
Licencia del Emperador para predicar el Evangelio en las Provincias. 136.
Cafa de Comercio para los Francefes en Canton: franqueza de derechos para el Navio. Ibid. y fig.
Banquetes dados por los Mandarines à los Oficiales Francefes. 137. y fig.
Algunas ceremonias en accion de gracias, y orden en los banquetes. 138. y fig.
Audiencia del Emperador, y las honras que hace al P. 140.
Recibe fu Mageftad los prefentes, y fu eftimacion de los Padres. 141.
Embia el Emperador à uno à adorar en fu nombre à Dios en algunas Iglefias Catholicas, y limofna que hace para edificar una Iglefia, que fe havia quemado. 142.
Què efperanzas fe pueden formar de la converfion de fu Mageftad. 143.
Carta del Padre Premare. 144
Idèa general del Imperio de la China, fu poblacion, riqueza, y pobreza: trabajo de fus habitantes. 145. y fig.
Idèa de la Mifsion de la China: las converfiones que alli fe hacen: los Niños Expofitos, que logran el Bautifmo. 147. y fig.
Necefsidad de mantener alli mas Mifsioneros. 148. y fig.
El gran concepto que forman los Chinos de la Religion, por las limofnas que fe les hacen. 149. y fig.
Importancia de una cafa para criar Niños Expofitos: inclinacion de las Chinas à la vida clauftral, y Religiofa: plàn de tales obras de Mifericordia. 151. y fig.
Carta del Padre Stanislao Arlet. 155.
Su entrada en el Paìs de los Canifienfes. 156.
Coftumbres barbaras de efta Nacion. Ibid.
Lo que penfaban de los hombres, veftidos, y à cavallo. 157.
Do-

Docilidad, y conversion de muchos de los Barbaros. 158.
Fundacion de varios Pueblos. Ibid.
Descripcion del Païs: fervor de los nuevos fieles. 159. y sig.

Carta del Padre Le Gobien. 165.

Noticia preliminar de las siguientes Cartas. Ibid. y sig.

Carta del Padre Le Royer. 169.

Estado de las Missiones del Reyno de Tonquin: numero de los Christianos: su persecucion. 170. y sig.
Mantienense ocultos los Missioneros, y buelven à entrar en el Reyno. 174.
Genio, y conducta de los Tonquinenses. Ibid.
Pluralidad de mugeres: principal estorvo de su conversion. 173.
Modo de vivir del Padre Royer, y demàs Missioneros: sus consuelos en las aflicciones. 174. y sig.
Otra persecucion contra los Christianos. 176.
Son encarcelados dos Padres Missioneros: muere el uno de ellos. Ibid.
El Governador de la Provincia de Nhéàn embia un Memorial al Rey en favor de los Christianos: y respuesta de su Magestad. 177. y sig.
Muerte edificativa del Padre Paregod. 178. y sig.
Lista de los Bautismos, y Confessiones. 180. y sig.
Màximas importantes. 182.

Carta del Padre Tartre. 184.

Peligros de su navegacion à la China. 185. y sig.
Relacion del viage. 187. y sig.
Noticia de la Colonia de Gorea. 188. y sig.
Se gloriàn de ser los mas negros, y piensan que el blanco es color de los Diablos: desdicha del Païs. 190.
Los peces *Requiems*, y Sopladores. 191.
Felicidad de la navegacion hasta Java. 192.
Vista de la Isla de Java. 193.
Isla del Principe desierta. 194.

Remedios pàra el Escorbuto. Ibid.
Especies de varias frutas, perdices, y papagayos. 195.
Isla de Polaura, su govierno, habitantes, &c. Lo que se cuenta de la fiereza de uno de ellos. 196.
Desprecio que hacen de la plata, y su aprecio del hierro. 197
El recato de las mugeres de la Isla. 199.
Paracel: peñasco de cien leguas, famoso en naufragios. Ib.
Aventura singular en èl de algunos Marineros Christianos: y còmo se ponen en salvo. Ib. y sig.
Terribles uracanes: destrozos que causan en el Navio. 201.
Votos que hace la tripulacion, para que Dios la saque del peligro. 203. y sig.
Monzones: què son, en la nota (a) 205.
Segundo uracàn. 206.
Logran algun abrigo en Sancian. 207.
Visitan el Sepulcro de S. Francisco Xavier, y reconciliã al Santo la veneracion de los Chinos, honrandole el P. Fontaney, en calidad de Embiado del Emperador. Ib.
Capilla hecha por los Padres Portugueses sobre el Sepulcro del Santo. 208.
Descripcion de la Isla de Sancian: su poblacion, Mission. 209.
Grandeza de un *Tagin* de la China. Ib. y sig.
Tercera tempestad, peor que las antecedentes. 210. y sig.
Los Mandarines son responsables de los malos sucessos. 219.
Quarta tempestad terrible: sus peligros. Ib. y sig.
Varios acontecimientos, sustos, y peligros. 220. y sig.
En la China todos los Europeos mudan de trage, y nombre. 226.
osadas de los Chinos: combite que hicieron los Mandarines à los Padres. Ibid.
eremonias, orden, y magnificencia, con que se llevan los regalos del Emperador. 227. y sig.
olo el Palacio Imperial puede estàr perfectamente
à

à Mediodia. 228.
Marmol bueno en la China: puentè de marmol. 229.
Orden, y modo con que se llevan por agua los regalos del Emperador. Ib. y sig.
Modo con que dissparan los Chinos sus mosquetes. 230.
Descripcion del Paìs hasta Canton: Kianmen, Lugar de cinco lèguas de largo. 231.
Vecindad de Fochan: numero de Barcos en su Rio. Ibid.
Canton: su grandeza: Iglesia de los Jesuitas. 232.
El Emperador hace edificar una hermosa Iglesia para los Jesuitas en el recinto de su Palacio. Ibid.
Luis el Grande dà con que edificar quatro Iglesias. 233.

Carta del Padre Chavañag. 235.

Relacion del mismo viage, que se cuenta en la Carta antecedente, de las tempestades, y peligros. Ib. y sig.
Promessas à San Francisco Xavier, à quien no se havian cumplido las del viage antecedente. 236. y sig.
Caracter que debe tener un Missionero de la China: genio de los Chinos. 238. y sig.
Dificultad de la Lengua China: urbanidad de los Chinos. 239. y sig.
El P. Ricci, Fundador, y modèlo de los Missioneros. 240.
Algunos sucessos, que parecen prodigios. 241.
Respuesta del Emperador à los Censores del Imperio, en favor de la nueva Iglesia de los Jesuitas. 241. y sig.
Conversion de un Bonzo, que èdifica un Templo. 242.
Desinterès de un Christiano: hace que un Oficial Tartaro se instruya en la Fè. Ib. y sig.

Carta del Padre Tachard. 245.

Industàn: su extension. 246.
Isla de Anjuan: su latitud: naufragios sucedidos por no haverla conocido. Ibid.
Descripcion de esta Isla. 247.

Sucesso singular de dos Ingleses en la Isla de Maali. 248.
Barbaridad de los de Maali, y Angasia. 249. y sig.
Embia el Gran Duque de Toscana un pedestàl para la Urna donde se guarda el Cuerpo de San Francisco Xavier. 252.
Estado de la Ciudad de *Calicut*, la primera Ciudad que en las Indias conquistaron los Portugueses: còmo la perdieron. 253.
Estraña costumbre del Paìs Malleami, donde las mugeres pueden tener muchos maridos. 254.
Hace el Conde de Villaverde, que el Principe de *Calicut* reedifique la Iglesia de los Jesuitas, que havia derribado. Ibid.
Recibimiento que tuvo de los Christianos de la Costa el Padre Tachard, y Compañeros: piedad de los Fieles. 255. y sig.
Religion, y constancia de los Paravas. 256. y sig.
Correccion de Mapas en las Costas de Malabar, y Travancor. 260.
Colegio del Topo: cèlebre Iglesia de San Xavier en Cotate. Ib. y sig.
Se impide un cèlebre sacrificio al Demonio en Cotate: ceremonias, y descripcion del Sacrificio. 261. y sig.
Descripcion de Cotate: famosas Montañas del Cabo de Comorin, por las opuestas estaciones en un mismo huerto. 263. y sig.
Doce mil Christianos confiessan à Jesu-Christo, y padecen por su Fè muchos malos tratamientos. 265.
Son encarcelados dos Jesuitas: uno de ellos muere en la carcel del mal trato. Ib. y sig.

Carta del Padre Petit. 267.

Conversiones de muchos Infieles en Maravas. 268.
Persecucion en Tanjaor: necessidad de Catequistas: lo

que

que basta para su manutencion. 269.y sig.

Viage de Ethiopia : Carta Preliminar. 271.

Ocasion de este viage por el Señor Carlos Jacobo Poncèt, Medico. Ib.y sig.
Noticia, y elogio del Padre Brevedent. 273.y sig.
Favorable disposicion de la Ethiopia para recibir la Fè Catholica. 275.

Breve Relacion del viage de Ethiopia. 277.

Donde se juntan las Caravanas. Ibid.
Disciplina que se guarda en la marcha de las Caravanas. 278.
Puente hermoso de piedra sobre el Nilo. Ibid.
Abundancia de Sèn en Helaouè : no lo usan. 279.
La raìz de la *Ezula* : su descripcion: sirve de purgã. 280.
Horror que causan los Desiertos de *Selima.* Ibid.
Camellos : passan seis, ò siete dias sin comer, ni beber. Ibid.
Exemplos de algunos camellos, que passaron quarenta dias sin comer, ni beber. 281.
Un Christiano, condenado à morir de hãmbre por la Fè, viviò quarenta dias ; y otro quarenta y seis sin comer, ni beber. *Vease la Nota.* Ibid.
Reyno de Sudàn : su comercio en què consiste. Ibid.
Machou, Pueblo grande: noticia de varios Paìses. 282.
Còmo sale en pùblico el Aduanero de Argòs. Ibid.
Amenidad del Paìs de *Dongola* : còmo comercian ; su alimento, cavallos, vestidos, costumbres, y vicios: fueron Christianos. Ib.y sig.
Situacion de la Ciudad de *Dongola.* 285.
Desierto de Bihouda. 286.
Viruelas tan mortales, como la mismã pestẽ, en Gueri. 287.
Modo con que se passa el Nilo. Ibid.
Correccion del Mapa del Nilo. Ibid.
Bosque de Acacias. 288.

Sen-

Sennar: su vecindad, grandeza, altura, Palacio, &c. Ibid.
Ceremonial, que alli se guarda en la Audiencia del Rey. Ib. y sig.
Diversion del Rey de Sennar. 290.
Modo de hacer justicia: baxo precio de los generos en Sennar. 291.
Generos de Sennar: venta de Esclavos, &c. su moneda. 292.
Pesos fuertes de España: siendo redondos, tienen curso alli. Ibid.
Lo què significa la palabra *Sennar*, sus calores, y quando, sus lluvias, y en què tiempo. 293.
Caracter de los Pueblos de Sennar: son embusteros, &c. Ibid.
Su bebida: còmo hacen la cerbeza. Ibid.
Còmo visten las Señoras, y demàs mugeres. 294.
Què generos se llevan à Sennar: donde comercian. Ibid.
Crueldad barbara, que se exerce en los hermanos del Rey, quando este muere. 295.
Noticia de varios Pueblos. Ib. y sig.
Arboles de estraña altura, y cuerpo: sus frutas, y flores. 296.
Arbol llamado Delch: su descripcion, y frutas. 297.
Descripcion del arbol llamado Domi: su fruta, y utilidad. Ib. y sig.
Descripcion del arbol Cougles. 298.
Noticia de varios Lugares, Bosques, y arboles. Ib. y sig.
Amenidad de la Frontera de Ethiopia desde Serke. 299. y sig.
Noticia de los Rios Gandovà, y Tekesèl. 300.
Atencion del Emperador de Ethiopia con los què llama à su Corte: les dà escolta, hace el gasto, &c. 301.
Muere en Barko el Padre Brevedent: elogio de sus
vir-

virtudes. 302. y sig.
Le entierran los Monges de Ethiopia: sus ceremonias. 304.
Gondar: Capital de Ethiopia: benignidad del Emperador. Ibid.
Audiencia que tuvo el Señor Poncèt del Emperador: sus ceremonias, el Trono, el vestido de su Magestad, &c. 305.
Caracter, y genio del Emperador. 306.
Devocion de los Ethiopes à Nuestra Señora, y à su Assumpcion. Ibid.
Magnificencia del Emperador quando và à la Iglesia. Ib. y sig.
El Patriarca de Ethiopia: sus habitos Pontificales. 308.
Comulga el Emperador baxo de ambas especies. Ibid.
Su buelta à Palacio: su Despacho. Ibid.
Come en pùblico: ceremonias de la comida. 309.
No comen caza, comen baca cruda: còmo la componen. Ib.
Grande aprecio, y concepto que *tiene* el Emperador del Rey de *Francia*. 310.
No beben vino los Ethiopes; pero sì hydromèl: còmo se hace. Ibid.
Visita la Emperatrìz al Emperador: preguntas que hace al Señor Poncèt. 311.
Descripcion del Palacio: còmo và à Palacio la hermana del Emperador. Ibid.
Descripcion de Gondar: su extension, comercio, policìa, y moneda. 312.
Cien Iglesias en Gondar: toda la Clerecìa se reduce à Monges: su Patriarca es el unico Obispo de Ethiopia: su autoridad. 313.
Ceremonias de las ordenes: numero de los que se ordenan. Ib. y sig.
Reconocimiento del Emperador al Patriarca, por la buena educacion que de èl havia recibido: luto por su

su muerte. 314.
Aventura del Señor Poncèt. Ibid.
Horror de los Ethiopes à los Europeos, y Mahometanos: la causa. 315.
Portugueses muertos en Ethiopia; por què: otros salen de alli: la Emperatrìz reynante desciende de Portugueses. Ib. y sig.
Desprecio à los Mahometanos: còmo los tratan. 316.
Extension del Imperio de Ethiopia: sus minas de oro. Ibid.
El poder del Emperador: es dueño despotico de todos los bienes raìzes. 317.
Còmo pone à quien quiere en possession de los bienes raìzes. Ibid.
Acompañamiento quando sale de ceremonia. 318.
Lluvias en Ethiopia, causan las crecientes del Nilo. Ibid.
Su fertilidad, poblacion, y amenidad. 319.
Un animal raro de Ethiopia. Ibid.
Està siempre en Guerra con los Reyes de Galla, y Chingalla. Ib. y sig.
Antidoto contra cierto veneno. 320.
Còmo sale el Emperador à Campaña: numero de sus Tropas. Ib. y sig.
Còmo se celebra la Fiesta de la Epiphanìa. 321.
Error tocante al color de los Ethiopes: su estatura, &c. Ibid.
Su modo de vestirse, y saludarse. 322.
Noticia personal del Emperador, que se llama Jesus. Ibid.
La grande justicia, y policìa del Emperador: su curiosidad de ser instruìdo. 323.
Què remedios se pueden llevar, y conservar en Ethiopia. 324.
Se informa de la Religion Catholica el Emperador: la suya es la de los Coptos. Ib. y sig.
Descripcion de las famosas Fuentes del Nilo. 326. y sig.

Des-

Descripcion del Hypopotamo, ò Cavallo Aquatil. 328
Descripcion de la Ciudad de *Emfras*: famosa por los Gatos de Algalia. 329
Aversion à las ubas blancas, por ser del color de los Portugueses. Ib. y sig
Quisieran los Ethiopes, que les fuera licito tener muchas mugeres. 330
Creencia, y fee de los Ethiopes: su disciplina, Quaresmas, y confession. Ib. y sig
Su modestia, y respeto en las Iglesias: adorno de estas. 331
Observan la Circuncision. 333
Alcanza el Señor Poncèt licencia para bolverse à Europa, y el sentimiento del Emperador. Ib. sig
Quiere su Magestad embiar una Embaxada al Rey de Francia, y tambien à un Hijo suyo. 334. y sig
Hace al Señor Poncèt Cavallero, y otros honores. 335. sig
Viage del Señor Poncèt à su buelta: orden del Emperador. 336. y sig
Monasterio de Santa Ana: devocion à este Santuario. 337
Concierto de Musica, Instrumentos, Comedia, Danzas, &c. Ib. y sig
Provincia de *Ogara*: su temple, casas, &c. 339
Provincia de *Siry*: su amenidad, &c. 340
Provincia de *Adona*, y de *Suravi*, y *Tigra*. 341. y sig
Duvarna: Aduana del Mar Roxo. 342
Muerte del Principe Basilio: sus prendas, y elogio. 343
Exemplo singular de amor, y fidelidad al Emperador su Padre. 344
Iglesia magnifica de Santa Elena: agujas pyramidales. 345
Tigra, à lo que se cree, Estado de la Reyna Sabà. Ibid
Luto por la muerte del Principe Basilio: sus ceremonias. Ib. y sig
Modo de llorar sus muertos: sus entierros, y aniversa-

rio. 346. y sig.
Vida austèra de los Monges: cosa prodigiosa en un Monasterio llamado Vision de Jesus. 349. y sig.
Correccion de Mapas: Arcuva, Puerto del Mar Roxo, Messua. 351.
En *Suaquin* se pescan perlas. 352.
No quieren los Ethiopes comercio con los Holandeses, ni Inglèses, y por què. Ib. y sig.
Generos que se sacan de Ethiopia. 353.
La planta del Cafè. Ibid.
Sepulcro de Abugafàr, en la Isla del mismo nombre. 354.
Consita, Puerto del Mar Roxo. 355.
Gedda, Ciudad grande. Ibid.
Oquèl, ò posada en Turquìa: su descripcion. Ib. y sig.
Rey de la Meca, insulta à los Vassallos del Gran Señor. 356.
Saquèa las Caravanas de la Meca. 357.
Llama al Gran Señor hijo de la Esclava. Ibid.
Medina es la Capital de su Reyno: còmo entràn los Mahometanos en Medina. Ibid.
No pueden los Christianos entrar en la Meca. 358.
Cisternas de agua en los Navios. 359.
Noticia de varias Ciudades orilla del Mar Roxo. Ib. y sig.
Situacion del Monasterio del Monte Sinaì: su descripcion. 361.
Vida austèra de los Monges. Ibid.
Subida del Monte Sinaì. 362.
r: su descripcion. 363.
omedarios. 364.

Fin del Indice del Tomo primero.